N° 326 — Tome LXXXIX 16 Janvier 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



EDMOND BARTHÉLEMY, R. DE BURY, PAUL CASTIAUX,
HENRY-D. DAVRAY, GEORGES EEKHOUD, ELSIE ÉMILE-MASSON,
JEAN FLORENCE, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH, HENRI MALO,
MARIUS MARTIN, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL,
MARCEL MONTANDON, GEORGES PALANTE, PIERRE QUILLARD,
RACHILDE, WILLIAM RITTER, ANDRÉ ROUVEYRE, GABRIEL SOULAGES,
LAURENT TAILHADE, LÉON TOLSTOÏ (J.-W. BIENSTOCK *trad.*),
FRANZ TOUSSAINT *trad.*, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXI

SOMMAIRE

N° 326 — 16 JANVIER 1911

ELSIE EMILE-MASSON	*Jane Welsh et Thomas Carlyle*	225
FRANZ TOUSSAINT (*trad.*)	*Le Jardin des Caresses*, Kacidas du xe siècle	252
ANDRÉ ROUVEYRE	*Visages : LVII. Henri Albert*	259
HENRI MALO	*La question de Flessingue et l'embouteillage d'Anvers*	260
PAUL CASTIAUX	*Le Repos sur la Colline*, poème	274
LAURENT TAILHADE	*Quelques notes sur Balzac*	279
LÉON TOLSTOÏ (J.-W. BIENSTOCK *trad.*)	*Lettres à deux amis sur le refus du service militaire*	300
MARIUS MARTIN	*Poèmes*	321
JEAN FLORENCE	*Le Culte de la Compétence*	327
GABRIEL SOULAGES	*La Terrible question Pommié* (XVII-XX, fin) roman	342

REVUE DE LA QUINZAINE

REMY DE GOURMONT	*Epilogues : Expérience religieuse*	368
PIERRE QUILLARD	*Les Poèmes*	370
RACHILDE	*Les Romans*	376
JEAN DE GOURMONT	*Littérature*	380
EDMOND BARTHÉLEMY	*Histoire*	384
GEORGES PALANTE	*Philosophie*	391
HENRI MAZEL	*Science sociale*	395
A. VAN GENNEP	*Ethnographie, Folklore*	399
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	403
R. DE BURY	*Les Journaux*	410
A.-FERDINAND HEROLD	*Les Théâtres*	414
JEAN MARNOLD	*Musique*	416
GEORGES EEKHOUD	*Chronique de Bruxelles*	422
HENRY-D. DAVRAY	*Lettres anglaises*	427
MARCEL MONTANDON	*Lettres roumaines*	432
WILLIAM RITTER	*Lettres tchèques*	437
MERCVRE	*Publications récentes*	441
—	*Echos*	442

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

JANE WELSH ET THOMAS CARLYLE

—

Au mois de mai 1821, Carlyle, qui habitait alors Edimbourg, reçut la visite d'Edward Irving (1). Celui-ci lui demanda de l'accompagner dans un voyage à pied dans l'*East Lothian* « pour voir le monde ». Les deux amis avaient déjà fait ensemble des voyages analogues, vagabondant selon leur fantaisie, — s'arrêtant la nuit dans des gîtes de hasard, — auberges de campagne, — cabanes de bergers. Soixante ans plus tard, Carlyle rit encore du souvenir « du corps colossal d'Irving, habillé d'une chemise trop courte, assis sur le plancher couvert de sable de l'auberge sordide, buvant posément un grand verre de petite bière », — et il se souvient avec atten-

(1) *Edward Irving*, fils d'un tanneur d'Annan; collègue de Carlyle aux Ecoles d'Annan et de Kirkcarldy, et, à partir de 1816 jusqu'à la mort d'Irving, son ami le plus intime. Irving quitta l'enseignement pour entrer dans l'église écossaise : fut nommé pasteur de l'église de Hatton Garden, à Londres; eut un court moment de grande célébrité comme prédicateur et mourut à Londres en 1834. On peut voir sa statue dans sa ville natale.

Voir : *Reminiscences* (T. Carlyle), vol. II. *Edward Irving ; Carlyle intime : Lettres à sa mère ; Lettres d'amour*, et toute la correspondance de Carlyle jusqu'en 1844. De toute cette correspondance de Carlyle, il n'est traduit en français que les *Lettres à sa mère* (Mercure de France, 1 vol.), et les deux volumes de *Lettres d'amour* (*avec les réponses de Jane Welsh*) que vient d'éditer le « Mercure de France ». Nous renverrons nos lecteurs à ces deux éditions. Les *Souvenirs* (*Reminiscences*) de Carlyle ne sont pas traduits en français ; nos renvois quant aux *Souvenirs* ainsi qu'à la correspondance de Carlyle seront sans exception aux éditions anglaises du Professeur Norton et d'Alexandre Carlyle, qui seuls ont donné au public les textes et les dates authentiques. Pour ce qui est de la douloureuse lutte qui a précédé la publication des *Lettres d'amour* on est prié de consulter l'article très documenté qui a paru aux numéros des 15 juin-1er juillet 1905 du *Mercure de France* et, en anglais, les excellents travaux d'Alexandre Carlyle. On consultera également les *Pages choisies de Carlyle* (A. Colin.

drissement de leurs courses à travers le beau pays sauvage, de leurs conversations sans fin entre eux et avec les paysans qu'ils rencontraient.

Il accepta donc la nouvelle proposition d'Irving et ils quittèrent Edimbourg, avec la petite ville de Haddington comme but d'excursion. Irving avait vécu à Haddington, y possédait encore de bons amis, et il tenait à présenter Carlyle à une certaine Mrs Welsh et à sa fille Jane, dont il avait été pendant quelque temps le précepteur.

Ils s'en allèrent donc, tous deux, par une froide et hivernale matinée de ce mois de mai des pays du nord, — Irving, gai, optimiste, content de lui-même et du monde en général, l'homme par exellence, à qui tout avait réussi, jeune encore, mais avec un talent oratoire reconnu et sa carrière toute tracée devant lui. Carlyle, malade de corps et d'âme, « bilieux », souffrant du vent d'est qui le glaçait, se considérant comme seul et misérable dans une société hostile, — sans argent, sans amis, sans santé, sans carrière, ayant renoncé à l'enseignement, à l'église et au droit; sentant pourtant en lui une force divine « qui ferait taire des milliers de roquets qui japaient autour de lui », mais ne sachant nullement ni où ni comment il lui donnerait voix (1).

A propos de cette excursion, et après s'être plaint de son état maladif et du temps exécrable, Carlyle écrit à son frère Alexandre (2) :

(1) Comparer *Reminiscences*, II, p. 59. « Les perspectives d'Irving à Edimbourg n'étaient pas des plus belles, considérablement mêlées d'incertitude, d'opposition et même d'évidente défaveur dans quelques quartiers, mais du moins elles étaient bien supérieures aux miennes. En effet, j'allais commencer mes quatre ou cinq plus tristes, sombres, morbides et opprimantes années ; et Irving, après quelques rebuffades, ses sept ou huit plus salutaires et plus brillantes. Exemple : il pouvait compter, je présume, sur plusieurs bonnes centaines de livres d'argent. Mon *peculium*, je ne m'en souviens pas,— mais il ne pouvait excéder 100 livres (2.500 fr.). J'étais sans amis, sans expériences ou relations dans la sphère des affaires humaines; d'humeur sauvage, j'avais pas mal de fierté, plus que de nécessité, et j'avais commencé mon long curriculum de *dyspepsie*,qui depuis n'a jamais fini ! » (*Pages choisies de Carlyle* p. 27.)

Comparer également la *Lettre de Carlyle à sa mère* (p. 43) à la date du 29 juin 1822 : — « J'ai aussi des livres à écrire et des choses à dire et à faire en ce monde, dont peu de gens se doutent. Ceci a l'air d'être de la vanité, mais ce n'est pas tout à fait exact. Je considère que mon Tout-Puissant auteur m'a donné quelques faibles lumières d'entendement supérieur et des dons spirituels ; je tiendrais pour la pire trahison envers lui le fait de négliger de mettre toutes mes forces à cultiver et à utiliser les biens que sa clémence m'a dispensés. Quelque jour à venir, — l'affaire sera chaude, — mais je veux prendre rang *au-dessus* de ces médiocres à *côté* de qui je ne me suis encore jamais rangé. »

(2) *Letters of Thomas Carlyle*, p. 352. (Voir introduction aux *Lettres d'Amour*, vol. I, p. 5.)

Irving était chez moi dernièrement pendant l'Assemblée générale des Eglises. Si cet homme avait été mon frère, il n'aurait pu être meilleur pour moi. Naturellement il a voulu m'emmener avec lui dans l'East Lothian, un ou deux jours « pour voir le monde ». Nous y sommes donc allés et quoique mon malheureux estomac fût rempli de bile au point de m'empêcher de dormir ou de manger convenablement, j'étais heureux comme une alouette en mai. Nous sommes revenus mardi dernier. Je ne puis guère parler de leur agriculture, mais les gens ! J'ai vu là les plus beaux échantillons du monde. Il y avait Gilbert Burns, le frère de cet immortel laboureur « qui, sur le versant de la montagne, derrière sa charrue, marchait dans un rayon de gloire » ; il y avait... — Mais quelle feuille (celle-ci encore moins que toute autre) suffirait à les énumérer ? Je suis revenu si plein de joie que je n'ai fait depuis qu'y rêver.

Et dans ses *Souvenirs* (*1866*) (1), Carlyle écrit :

C'est dans une de ces visites-là, faites avec Irving, qu'il m'emmena à Haddington (comme je l'ai déjà noté) —journée dont les conséquences ont eu une telle importance pour toute mon existence ultérieure ! Nous marchâmes et causâmes durant seize bons milles, dans l'après-midi ensoleillée d'été... C'est presque tout ce que je puis me rappeler de ce voyage ; de sa fin et de ce que je vis *là*, je me souviendrai tant que dureront en moi vie et conscience. J'étais tout à fait dyspeptique et sans santé pendant ces trois ou quatre jours, et c'était le début d'une vie nouvelle pour moi (2).

§

Jane Baillie Welsh, l'ancienne élève d'Edouard Irving, avait une vingtaine d'années (3) au moment de sa première rencontre avec Thomas Carlyle. Elle habitait seule, à Haddington, avec sa mère (veuve du docteur John Welsh), une maison bourgeoise en pierre de taille d'aspect à la fois « confortable » et imposant.

Le Docteur Welsh, médecin célèbre à juste titre dans toute la région pour sa science et sa bonté, était mort trois ans auparavant, à peine âgé de quarante ans, d'une typhoïde contractée en soignant un malade. Il laissa à sa femme et à sa fille peu de moyens de subsistance en dehors du loyer annuel

(1) *Reminiscences*, vol. II, p. 85. (Voir introduction aux *Lettres d'Amour*, vol. I, p. 5).

(2) Comparer *Lettres d'Amour*, vol. I, p. 187 : « Depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois, il y a toujours eu un coin ensoleillé dans mes pensées, quand souvent tout le reste était sombre et fort morose. »

(3) Elle est née le 14 juillet 1801.

de sa terre de patrimoine, Craigenputtock (*le Roc de l'Epervier*), qu'il avait rachetée à son père au nom de sa fille.

Il était l'aîné de quatorze enfants ; son père, jeune *laird* écossais, avait épousé, à l'âge de dix-sept ans, une jeune fille de seize ans ; et c'étaient les murs solides de granit gris de la maison de Craigenputtock qui avaient abrité la nombreuse nichée, élevée, non sans peine, au milieu des landes désertes. C'était, du reste, pour venir en aide à ses parents et leur procurer l'argent nécessaire pour élever ses jeunes sœurs et frères que le Docteur Welsh, sa clientèle de médecin étant bien établie, conçut l'idée d'acheter Craigenputtock. Il ne payait le prix que par acomptes, y versant toutes ses économies, et à sa mort si inattendue, il restait encore une forte somme à payer. Sa veuve s'acquitta de la dette et se trouva sans autre ressources qu'environ 3.000 fr. d'argent comptant, la maison de Haddington qu'elle habitait et les terres acquises dont les revenus appartenaient légalement à sa fille.

Le Docteur John Welsh avait épousé, en 1800, une certaine Miss Grace Baillie Welsh (qui ne lui était nullement parente : le nom de *Welsh* se trouve couramment dans cette partie de l'Ecosse), — fille comme lui d'un petit « laird » écossais, éleveur de bestiaux, homme assez riche. Il habitait la grande ferme de Templand (près Penfillan), à peu de distance de Craigenputtock. Si, de leur côté, les seigneurs de Craigenputtock pouvaient faire remonter leur lignée directement au célèbre réformateur John Knox, ceux de Penfillan pouvaient également faire remonter la leur jusqu'au héros de l'indépendance écossaise, Wallace ; de sorte que la petite Jane Baillie Welsh, qui devait naître, fleur fragile d'arbres séculaires, touchait aux sources les plus profondes de la vie de ce pauvre pays d'Ecosse (1).

Ses parents, du reste, n'étaient point quelconques : physiquement ils étaient très beaux tous deux ; Mrs Welsh était la fille d'une Miss Baillie, « beauté » célèbre de l'époque. Le beau prestige, la figure à la fois pleine de dignité, d'esprit et de douceur du Docteur Welsh nous sont connus par bien des témoins. La virile intelligence, le haut idéal moral de justice

(1) Il nous paraît nécessaire de remonter ainsi aux origines de la famille de Jane Welsh et plus tard à celles de la famille de Thomas Carlyle, afin d'en démontrer l'identité et en même temps l'absurdité de la théorie qui veut qu'il y ait eu mésalliance entre Jane Welsh et Thomas Carlyle.

et de bonté du Docteur Welsh s'unissaient à la grâce capricieuse, à la culture toute mondaine et aux vertus domestiques de sa femme, pour faire à leur petite *Jeannie* un milieu d'élite où elle pouvait s'épanouir en toute aise.

Elle n'avait connu que peu la vie rustique de Craigenputtock ou de Templand ; elle était née dans la maison de Haddington, où son père s'était installé dès le début de son mariage. Malgré la grande simplicité qui caractérisait la vie écossaise au commencement du XIXe siècle, — et qui, dans une certaine mesure, la caractérise encore, — l'intérieur de cette maison de Haddington ne manquait ni d'une belle tenue, ni d'un grand raffinement. Aucun soin ne fut épargné dans l'éducation de la petite Jane. Sa mère voulait en faire une femme du monde accomplie, et la grâce éthérée et la beauté toute spirituelle de l'enfant s'y prêtaient admirablement. Elle était menue de corps, légère comme un Ariel ; le visage pâle et d'un bel ovale, éclairé par de grands yeux noirs d'expression très changeantes et ombragé par une profusion de boucles noires. On lui fit donner des leçons de danse, et à cinq ans le tout Haddington reconnut déjà son charme. Elle était déjà : *Jeannie Welsh, the Flower of Haddington : Jeannie Welsh, la Fleur de Haddington*, et telle sa mère aurait voulu la garder, menu jouet, menu bibelot de salon, joyau précieux sans âme, qu'un souffle a fait naître et qu'un souffle fera éteindre.

Mais la petite Fée voulait avoir une âme ; et c'est ainsi, nous le savons bien, que les fées courent à leur perte. Les mesquins triomphes des bals d'enfants de Haddington ne la satisfaisaient plus ; à huit ans elle « voulait apprendre le latin comme les garçons ». Sa mère s'y opposait formellement : son père, que l'intelligence précoce de sa fille avait déjà ému, y aurait volontiers consenti. Ce fut l'enfant elle-même qui mit fin au conflit en se cachant un soir sous la table du salon et en y répétant à la cantonade : *Penna — une plume...* toute la première déclinaison des substantifs qu'elle avait apprise en cachette.

Derechef rien ne lui fut refusé : — elle alla au lycée de Haddington, — école secondaire mixte, comme le sont encore beaucoup d'écoles écossaises. Elle y remporta les premiers prix, et elle essaya même de rivaliser avec les garçons en leurs jeux et leurs tours de force. On dit aussi qu'elle n'hésitait pas

à donner un coup de poing bien planté lorsque l'occasion se présentait.

A dix ans, comme elle avait devancé ses camarades de classe, son père lui fit donner des leçons de latin et d'histoire ancienne par Irving. Elle s'y consacra avec une ardeur inouïe. Elle traduisait déjà du Virgile, et Irving lui ayant dit un jour en riant qu'une demoiselle qui traduisait du Virgile ne devrait plus jouer à la poupée, elle fit, aussitôt après son départ, une longue prière aux divinités antiques, prépara un bûcher avec « des bois odorants » et, le cœur déchiré, mais l'âme altière, regarda s'y consumer sa plus jolie poupée (1).

Irving fut son précepteur pendant environ dix-huit mois, et à son départ de Haddington d'autres lui succédèrent ; mais ce fut surtout à son père que Jane Welsh devait sa forte culture et son amour pour l'étude. Elle avait pour son père une admiration et un dévouement sans bornes, et lui, ébloui et charmé de son intelligence et de son esprit, fit d'elle *un ami*, avec qui il causait de tout et à qui il confiait ses idées les plus chères. Tout en aimant loyalement et tendrement sa femme, il connaissait ses défauts et il se rendait compte de ce que sa nature capricieuse et ses goûts d'apparat pouvaient avoir de dangereux pour sa fille. En 1823, Jane Welsh écrit à Carlyle (2) :

Il y a longtemps, quand j'étais toujours à la maison et plus heureuse que je ne le serai jamais, comme j'enviais mes compagnes qui s'en allaient en visite voir du nouveau ! Comme j'avais du chagrin quand mon Père réduisait au silence mes supplications pour jouir de ces mêmes plaisirs en me disant que j'aurais assez de loisir quand je n'aurais plus rien à apprendre. La toute dernière fois qu'il refusa de satisfaire mes vains caprices, que j'étais déçue, sotte que j'étais ! Et que je l'ai jugé dur ! Je me souviens qu'il me prit la main et me dit : « Tu es contrariée, Jane, mais tu me remercieras plus tard de la contrainte dont tu gémis *maintenant*. Oh ! tu auras assez de ces distractions inutiles avant la fin ; tu ne seras pas toujours à la maison avec moi ! »

C'étaient des paroles prophétiques. Il y avait quelque chose de si triste et de si doux dans son regard que je n'ai pu retenir mes larmes. Je ne sais ce qui se passa, depuis ce moment-là mon cœur fut oppressé, comme si j'avais eu un pressentiment du malheur qui approchait. Ce jour-là même sa maladie a commencé, et on m'éloi-

(1) Journal intime de Jane Welsh.
(2) *Lettres d'Amour*, I, p. 228.

gna de lui. Mais je m'assis à la porte de sa chambre, et j'entendais sa voix, et quand on ouvrait je voyais son visage. Et parfois je me tenais un moment près de son lit, malgré tout ce qu'on faisait pour me tirer de là. Et alors, il avait l'air si soucieux, et il disait à ma mère : « N'allez-vous pas la renvoyer? » Oh! mon Dieu! les souvenirs de cette brève et affreuse période de ma vie assombriront mon être jusqu'à la tombe. Oui, j'en ai assez des plaisirs inutiles pour lesquels je soupirais tant....

La mort de son père fut, pour Jane Welsh, un véritable anéantissement. A cette nature merveilleusement douée manquaient tout esprit de suite dans ses travaux intellectuels, toute initiative même Elle s'était appuyée sur son père, et en dehors de son père elle n'avait connu d'autre homme très cultivé qu'Irving, à qui elle avait voué, du reste, le culte ardent et passionné qu'elle vouait à tout homme qui lui paraissait supérieur, depuis sa première « grande passion » (1) qu'elle nous a décrite avec tant de verve à l'âge de neuf ans. Personne de vil ou de vulgaire n'aurait jamais su retenir un instant son attention ou son affection, mais « la moindre étincelle de flamme divine » qu'elle croyait découvrir chez quelqu'un en faisait pour elle un « génie » indiscutable. Il en fut ainsi pour Irving; mais, malgré ses talents remarquables, Irving avait beaucoup de travers qui le rendaient ridicule ; et Jane Welsh était la première à en rire malicieusement. Irving avait quitté Haddington, d'ailleurs, bien avant la mort du Docteur Welsh et, quoique Jane Welsh fût toujours en correspondance avec lui, il n'était nullement celui qui pouvait remplir la place vide dans sa vie et dans son cœur (2).

(1) Cf. *Letters and Memorials of Jane Welsh.*

(2) Afin de ne pas devancer les événements, nous ne citons qu'en note une partie de la belle lettre de Jane Welsh à Carlyle, qui porte la date du 11 nov. (1822) : « Mon cher ami, si jamais je parviens à me distinguer du commun troupeau des demoiselles, l'honneur de ma victoire sera Tien! A différentes reprises vos conseils salutaires m'ont éveillée de mon inertie, alors que ma raison ne servait de rien. Notre rencontre sera une époque mémorable dans mon histoire ; car mes relations avec vous ont eu, depuis leur début même, une influence puissante sur ma nature et sur ma vie. Quand vous m'avez vue pour la première fois, j'étais dans un état de misère mentale indescriptible : le chagrin causé par la perte du seul être que j'aie jamais aimé de toute mon âme avait abattu les forces de mon corps et de mon esprit ; des distractions de différentes espèces avaient relâché mes habitudes de travail. Je n'avais aucun guide qui pût me conseiller, nul ami qui me comprît ; l'étoile de ma vie s'était éclipsée et le monde m'apparaissait comme un désert affreux. Sans plan, sans espérances, sans but j'avais vécu deux années, quand mon bon ange vous a envoyé ici. Je n'avais jamais entendu le langage du talent et du génie que des lèvres de mon Père : j'avais pensé que je ne l'entendrais jamais plus. Vous parliez comme lui ; votre éloquence éveilla dans

Pour elle, plus que pour toute autre, il est vrai de dire : « L'homme dit : *je veux ;* la femme : *il veut.* » Soutenue par une volonté plus égale et plus forte que la sienne, Jane Welsh donnait aussitôt des preuves d'une intuition littéraire, d'une aisance à écrire bien au-dessus de la moyenne (1). Abandonnée à elle-même, elle ne savait consacrer un instant aux occupations sérieuses dont elle se sentait pourtant privée et elle se laissait emporter par sa mère dans le tourbillon des plaisirs frivoles de la petite société fermée de Haddington, — s'aigrissant contre sa mère, contre ses amis, contre la vie en général, se méprisant à vingt ans de n'avoir encore rien fait (2) et voyant devant elle un avenir vide de tout ce qui, pour elle, lui donnait du prix. Fière, cependant, et sensible (« nous sommes de la famille des *écorchés* », dira-t-elle à Carlyle plus tard), — elle cachait ses ambitions et ses blessures secrètes sous ses dehors brillants de jolie fille, riant, causant, se laissant aduler, ne sachant que trop bien lancer le mot qui blesse, — sachant bien aussi faire valoir ses talents de société, — sa danse, sa musique, son chant, son adresse à cheval, — et méprisant au plus profond de son cœur les gens qui l'admiraient pour de si fragiles attraits (3).

mon âme les admirations et les ambitions sommeillantes que Lui avait d'abord allumées là. Je pleurais de penser que l'esprit qu'il avait cultivé avec tant d'inlassables, tant d'anxieuses peines, retournait à la stérilité et je me suis remise avec des forces et une ferveur nouvelles à vivre la vie à laquelle il m'avait destinée.... » (*Lettres d'Amour*, I., p. 89.)

(1) Elle écrivit à quatorze ans une tragédie, intitulée *les Frères Rivaux*, dont la forme est parfaite et qui contient de jolis vers. Elle est en cinq actes, d'une écriture proprette d'enfant, sur du papier écolier, et, bien que très effacée, elle est encore très lisible. A propos de cette tragédie que Miss Welsh lui avait confiée, Carlyle lui écrit (le 18 fév. 1823) : « Je viens de lire *les Frères Rivaux* et cela avec un plaisir plus réel qu'aucune tragédie régulière m'ait encore donné. Je ne vais pas me mettre à vous écrire des mots de flatterie, bien que je doive dire que, pour une fillette de quatorze ans, ce soit une pièce bien curieuse. Ç'a été pour moi comme si j'avais contemplé, au sommet des montagnes, les sources d'un clair ruisseau d'eau vive, au long des berges duquel j'avais souvent flâné avec une joie autrefois inconnue de moi, et dont j'espérais suivre le cours élargi et plus majestueux jusqu'à ce que le vaste océan nous accueillît tous deux. C'est sans doute pour des motifs de ce genre que *j'aime* la petite tragédie et dois vous demander de me laisser la garder jusqu'à ce que vous en ayez besoin dans quelque but supérieur. (*Lettres d'Amour*, I, 153.)

(2) Voir toute la correspondance entre J. Welsh et T. Carlyle.

(3) Comparer la *Lettre de Miss Welsh du 11 août* [*1824*] : « Le diable m'avait mis en tête d'aller aux Courses de Musselburgh. Je venais d'être souffrante et j'avais eu de la bile ou des vapeurs pendant un jour ou deux auparavant ; je m'imaginais que la distraction et l'exercice me feraient du bien. Ce fut le diable encore qui me tenta d'aller à cheval, grâce à quoi j'ai attiré sur moi une multitude de regards. Oh ! la bêtise des hommes ! Si j'avais écrit un livre ou fait le *pudding* le plus délicieux du monde, ils ne m'auraient pas admirée la moitié autant qu'ils

§

La visite d'Edward Irving, avec son ami Thomas Carlyle, avait été dûment annoncée aux dames Welsh, et Jane Welsh, accompagnée de sa mère, attendait les deux amis. Mrs Welsh, « tout assombrie encore de son deuil récent », ne tarda pas à s'éclipser et laissa les jeunes gens seuls.

Entre Jane Welsh et Irving s'engagea aussitôt le léger badinage des gens du monde.

Carlyle les écoutait, gauche, silencieux : qu'avait-il à y voir? Jeune encore et beau, lui aussi, avec ses grands yeux bleu foncé remplis de feu, son regard droit, ses traits irréguliers, sa bouche mobile et sensitive, des cheveux dorés ombrageant un front haut et puissant ; à l'âge aussi où aucun homme, vraiment *homme* (et nul ne le fut plus pleinement que Carlyle), ne reste insensible aux charmes d'une jolie femme. Il écouta silencieux, pourtant, le gracieux babil de celle-ci. Rien ne l'avait préparé à y répondre. Renseigné par Irving et par les on-dit courants, il connaissait à peu près le milieu et l'éducation de Miss Welsh. Mrs Welsh et sa fille étaient beaucoup trop adroites, d'autre part, pour laisser soupçonner la gêne matérielle qui devait souvent exister sous le luxe apparent de leur installation.

De par ses origines lointaines, Thomas Carlyle, autant que Jane Welsh, descendait en ligne directe de l'ancienne noblesse écossaise. Au XIVe siècle, sous Bruce, son ancêtre, John Carlyle fut créé *Lord Carlyle of Torthorwald* pour avoir aidé son souverain à chasser les Anglais de la frontière écossaise, — et la famille des Seigneurs de Torthorwald se trouve mêlée à tous les événements mi-légendaires, mi-historiques du *Border*. Le grand-père de Carlyle, homme rude et à demi barbare, fut le héros de la célèbre ballade *Bridekerk's Hunting*, que Carlyle transcrira en 1823 pour Jane Welsh en lui disant (1) :

...J'aurais laissé passer cette semaine sans vous déranger, n'était que vous paraissiez désireuse d'avoir la *chanson* de votre mère sans retard. L'enchaînement des causes et des effets est vraiment merveilleux. Ce vieil air de chasse a été maintes fois vociféré, en basse

l'ont fait pour mon étalage d'équitation et de jolie robe d'amazone. Le croiriez-vous ? Un jeune seigneur... est devenu sérieusement amoureux de moi et cela à travers mon voile!... » (*Lettres d'amour*, p. 350.)

profonde, par les gosiers de vingt Carlyle, en humeur joyeuse. Leurs rasades de *whiskey* et leurs expansions de sentiments n'en étaient que plus généreuses. Maintenant que ces braves ancêtres sont tous morts et enterrés, le même chant immortel me procure à moi, leur indigne descendant, le plaisir d'écrire à ma meilleure amie. (*Lettres d'amour*, I, 230.)

Mais le père de Carlyle n'avait rien de ces joyeux ancêtres, si ce n'était leur valeur intrinsèque, leur rude intelligence et leur endurance au mal. Lui était devenu un simple paysan, — maçon de campagne de son métier, — puis tenancier de différentes petites fermes, d'où il tirait difficilement de quoi vivre.

Il épousa (1791) (1), en premières noces, une parente éloignée, Janet Carlyle, qui mourut jeune, en lui laissant un fils, — et il épousa, en secondes noces (1795), Margaret Aitken, la mère de Carlyle.

Sans culture tous deux, presque sans instruction (de son père, Carlyle dit « qu'il n'avait fréquenté l'école qu'environ trois mois » et sa mère apprit à écrire pour pouvoir correspondre avec son fils lorsque, enfant, il quitta la maison paternelle pour aller à l'Ecole d'Annan), ils purent, par leur droiture, leur sens moral, leur clairvoyance et leur travail incessant, créer un intérieur dont leurs enfants fussent tous heureux et fiers (2).

Aucun badinage là, cependant ; aucune grâce mondaine ; les filles aidaient dans tous les travaux de la ferme, les garçons luttaient à côté du père pour arracher à l'aride sol de l'Ecosse l'avoine et les pommes de terre qui devaient les nourrir et payer le loyer de l'humble toit qui les abritait (3).

On aurait tort de s'imaginer que leur existence fût sordide. Le paysan écossais, comme tout vrai Celte, est un idéaliste qui ne se laisse jamais écraser entièrement par les soucis vulgaires : le Breton se console avec l'âpre musique de ses binious et les longues veillées où chacun chante ou raconte les légen-

(1) Voir *Reminiscences*, vol. I. *James Carlyle*, pp. 42 et seqq.
(2) Voir *Introduction : Lettre à sa Mère.*
(3) Cf. *Lettre à sa Mère* (2 juin 1823) (p. 41) : « Adieu, ma chère Mère ! C'est dans ma vie la joie la plus chère de vous avoir pour vous écrire et pour penser à moi. Envoyez-moi un long récit de tout ce que vous faites et éprouvez. Mon Père ne m'a pas écrit depuis longtemps ; dites-lui combien je l'aime, lui et tous les autres, Mag, Jeannie, Mary, Jeanne et Jenny. Je pense qu'ils sont occupés à planter des pommes de terre ou à sarcler des navets, sans quoi ils m'écriraient. »

des aimées de tous ; l'Irlandais, au rire facile, voit sa misère comme une comédie dont il n'est que le spectateur ; la harpe galloise ne s'est jamais tue aux plus sombres époques de son histoire, et l'Ecossais, s'aidant d'un sentiment religieux vraiment sincère et souvent chez les plus humbles d'une forte culture, s'élève ainsi au-dessus de la terre dont il serait l'esclave. En 1822 Carlyle écrit à sa Mère :

... De toutes les vertus que j'aime en vous, il n'en est pas que j'aime autant que cette piété héroïque qui vous élève tellement au-dessus de la médiocrité ordinaire aux personnes de votre position ; elle donne à votre humble existence, quelles qu'en soient les péripéties, une dignité qui n'emprunte rien aux grandeurs terrestres et qui cependant s'élève bien au-dessus des plus éclatantes d'entre elles ; et elle enrichit un esprit dépourvu d'éducation et de talents mondains, de sentiments tels que la simple littérature ou la philosophie avec toutes leurs prétentions s'efforceraient en vain de produire. (*Lettres à sa Mère*, p. 45.)

Et à la date du 10 juin 1823, il ajoute :

Je vous suis reconnaissant de cette bonté et de cette sincère tendresse que vous m'avez vouées et que nul autre cœur n'éprouvera pour moi. Je suis fier de ma mère, bien qu'elle ne soit ni riche ni savante. Si jamais je manque de l'aimer et de la vénérer, que je cesse moi-même d'être quelqu'un qui vaille qu'on se souvienne de lui. (*Lettres à sa Mère*, pp. 50-51.)

Nous avons des preuves encore plus éclatantes de l'amour et de l'admiration de Carlyle pour son père. Dans le chapitre émouvant des *Reminiscences* intitulé : *James Carlyle*, Carlyle se plaît à reconnaître, chez cet homme fruste et inculte, les qualités natives les plus brillantes, — un « autre Burns », nous dit-il, « mais non point l'homme de paroles, mais l'homme d'actions », — et dans la lettre vibrante de douleur et de fierté que Carlyle (qui se trouvait alors à Londres avec sa femme) écrit à sa mère, le 24 janvier 1832, à propos de la mort de son père, il dit :

... Notre Père n'a pas été rappelé avant d'avoir fait sa tâche, et de l'avoir faite loyalement. Oui, mes amis bien-aimés, nous pouvons penser à notre Père avec un saint orgueil, là où il est maintenant, et dire que sa tâche a été bien et virilement achevée. La force que Dieu lui avait donnée, il l'a dépensée en probité et en bien-agir; nul regard ne verra jamais un ouvrage faux et trompeur qu'il ait fait,

lui; un homme vrai manque au monde, depuis qu'il n'est plus. Quand nous considérons sa vie, combien de maux et d'obstacles il a eu à combattre et ce qu'il est devenu et ce qu'il a fait, il y a place à remercier Dieu de l'avoir ainsi conduit. Ah! que nous ferait maintenant qu'il ait été roi; maintenant que la question n'est pas : *combien* gagnes-tu pour ton travail? mais *comment* as-tu fait ton travail? Mes chers frères et sœurs, n'ayez point de chagrin, je vous en supplie; le chagrin est sans profit et impie; mais méditons profondément chacun de vous sur ceci. Pas un de nous qui n'ait commencé dans la vie avec des avantages beaucoup plus grands que n'en eut notre père chéri; nous ne le pleurerons pas, mais nous agirons et nous ferons comme il a fait. Si je pouvais écrire mes livres comme il a bâti ses maisons, et aller mon chemin aussi virilement par ce monde de fantômes et le quitter sans avoir mérité plus de reproches, tous mes vœux seraient dépassés (pp. 144-145).

Les plus petits détails de la vie de ses frères et sœurs intéressaient Carlyle au plus haut degré, et de toutes façons, en partageant avec eux le peu d'argent qu'il pouvait gagner et en dirigeant leurs études et leurs lectures, il leur venait en aide.

Lui-même s'était distingué, dès son plus jeune âge, parmi les siens et parmi les autres gamins, par sa vive intelligence, et l'instituteur d'Ecclefechan conseilla au père de lui faire continuer ses études (1).

La vie sociale de l'Ecosse ne ferme pas l'enseignement supérieur et les carrières libérales aux pauvres, et le jeune Carlyle put aller d'abord à l'école secondaire d'Annan et ensuite, à l'âge de quatorze ans, comme « étudiant » à l'Université d'Edimbourg.

Il avait donc reçu, au moment de sa première rencontre avec Jane Welsh, la meilleure éducation que connaissait son époque et, seuls, sa sagacité, son besoin inné de « renverser la table des valeurs » l'avaient empêché d'embrasser une carrière quelconque qui l'aurait rendu en tous points l'égal de la jeune fille.

Mais en attendant, grande était la distance entre la riante conversation de Jane Welsh et d'Edward Irving, dans la salle à manger cossue, avec ses beaux meubles solides en acajou verni (2), et les graves entretiens entre Carlyle et sa mère,

(1) Pour les détails complémentaires sur l'enfance et la vie ultérieure de Carlyle, ainsi que sur la marche suivie par son évolution intellectuelle et morale, consulter les *Pages choisies de Carlyle* déjà citées.

(2) Au mariage de Carlyle avec Jane Welsh, Mrs Welsh se retira chez son pere à

lorsque ensemble ils fumaient une pipe et prenaient leur tasse de thé dans l'humble chambrette de la chaumière.

Depuis son départ de chez lui, Carlyle avait vécu dans les livres (1); il n'avait connu, en dehors de ses sœurs, que la bonne et belle Margaret Gordon, pour laquelle il avait tout naturellement brûlé de la flamme passagère dont aurait brûlé tout homme de son âge. Ce fut, au reste, l'âme lucide de Margaret Gordon qui l'avait séduit, bien plus que sa douce beauté de blonde, et tant que Jane Welsh ne se montrait à lui que sous son aspect de jolie fille flattée et fêtée, ses espiègleries ne devaient pas l'intéresser beaucoup plus que celles d'un chaton jouant avec une pelote (2).

Mais, nous dit-il dans *Sartor Resartus* (3), Teufelsdrœckh osant enfin adresser la parole à Blumine (4), aussitôt :

La conversation prenait un tour élevé, une belle pensée en provoquait une autre : c'était un de ces rares moments où l'âme se répand en pleine liberté et où l'homme se sent rapproché de l'homme. Gaiement, dans la lumière, l'aimable abandon, l'amicale causerie faisait en se jouant le tour du cercle; tous les cœurs bannissaient la contrainte ; les barrières de la cérémonie, qui sont d'ailleurs les lois de la vie polie, s'étaient évanouies comme en fumée ; et les pauvres prétentions du *moi* et du *toi*, n'étant plus séparées par de strictes clôtures, allaient maintenant doucement confondues; et la vie se déployait, harmonieuse, richement nuancée, comme quelque belle cam-

Templand, et elle donna une partie de ses meubles au jeune ménage, et entre autres, la salle à manger de Haddington. Il y avait douze chaises en acajou (dont deux à bras aux sièges de crin, et c'est de ces chaises que parle Carlyle dans ses *Reminiscences* lorsqu'il dit : « Très souvent les tapissiers ont demandé : « Qui a fait ces chaises, Madame ? Personne de nos jours, au Pays de la Camelote; la prospérité sans exemple en fabrique d'une toute autre espèce. » Les dites chaises furent fabriquées par une maison d'Edimbourg il y a plus de cent ans, et ont servi journellement depuis. Carlyle se servait toujours d'un des fauteuils comme chaise de travail et d'eux d'entre elles (un fauteuil et une chaise) se trouvent dans la maison de Carlyle à Chelsea (*24 Cheyne Row*), dont on a fait un musée.

(1) « En général nous n'étions que des spectateurs (notre vraie « société » étant nos livres et nous-mêmes). Nous ne connaissions même pas assez les quelques belles demoiselles de l'endroit (ce qui fut fort triste pour nous!) pour leur adresser la parole. (*Reminiscences, Edward Irving*, II, p. 57). (Comparer appendice : *Lettres d'amour*. Note II, p. 331. « Margaret Gordon. »)

(2) Comparer sa lettre du 4 décembre 1824 : — « Ne vous moquez pas : ne riez pas, même avec grâce, quand vous pouvez vous en empêcher. Sauf pour vous-même j'aimerais presque plutôt vous voir triste. C'est la Jane sérieuse, affectueuse, enthousiaste, au cœur chaud que *j'aime;* la Jane avisée, sarcastique, clairvoyante et moqueuse, je ne peux que l'*admirer.* »

(*Lettres d'amour*, II, p. 42.)

(3) Traduction E. Barthèlemy (*Mercure de France*). P. 162.

(4) L'identité de la *Blumine* de « *Sartor* » avec Jane Welsh ne laisse aucun doute. Nous renvoyons nos lecteurs au travail consciencieux et fortement documenté de M. Alexandre Carlyle, qui se trouve comme *appendice* des *Lettres d'amour*.

pagne royale, dont le souverain maître serait le seul Amour. Telle est l'harmonie qui sourd des cœurs bienveillants, lorsque la circonstance et le lieu s'y prêtent.

§

Ce fut sous l'empire de l'impression qu'il décrit ainsi, et celui du bon accueil de sa mère (1), que Carlyle quitta Miss Welsh.

La fée moqueuse, la fillette enjouée avaient disparu, et à sa place se tenait, dans sa simple majesté, la femme à l'âme vaillante, à l'intelligence claire, au noble idéal que fut aussi Jane Welsh.

Carlyle avait toute la droiture, toute la simplicité des esprits très larges ; il trouva bon et naturel de respirer avec Jane Welsh l'atmosphère pure de leur commune patrie spirituelle ; ses vingt-six ans le faisaient considérer cette jeune fille de vingt ans comme une enfant, et son cœur fut ému de la plus profonde tendresse à voir cet être si gracieux et si frêle prêt à s'élancer à la conquête de ce que la vie contient de plus haut et de plus difficile à atteindre. L'idée de lui faire vulgairement « la cour » n'effleura jamais l'esprit de Carlyle. Il avait trop de respect pour elle et pour lui-même pour y songer ; mais il ne se doutait pas davantage qu'elle pût s'éloigner de nouveau de lui, et le traiter en étranger. Ce fut avec la plus belle et la plus loyale camaraderie qu'il lui écrivit sa première « *Lettre d'amour* », si remplie d'admiration vraie, de pitié fraternelle et d'affection contenue. Il l'appelle « ma chère amie », et « Jane », et il dit :

Sérieusement, il faudra, il faudra que je vous voie bientôt, ou je tomberai dans un état par trop bête. Et si j'allais voir Jane elle-même ouvertement, qu'est-ce Jane en dirait ? Qu'en diraient les amis de Jane ? Ah! je voudrais bien qu'une personne autorisée me force à y aller volontairement ! (*Lettres d'amour*, vol. I, p. 7.)

Il continue par lettre la causerie littéraire et artistique de Haddington.

Mais il avait compté sans l'extrême mobilité du tempérament de Jane Welsh. Une fois dissipé le magnétisme de la présence réelle, elle ne voit plus son nouveau « génie », elle ne voit plus que le « paysan » Thomas Carlyle ; elle se rappelle

(1) Comparer *Lettres à sa Mère*, p. 33 (décembre 1821) : « J'ai une invitation permanente d'une très excellente Mrs Welsh pour aller à Haddington, souvent, comme si j'allais *chez moi*. Ça, c'est bien agréable. »

avec des rires de malice sa gaucherie, son « manque d'élégance », et elle le compare, à son désavantage, à la jeunesse dorée de sa connaissance. Bien plus tard, lorsque Carlyle lui était devenu un guide et un conseiller, elle écrit à une amie intime :

M. Carlyle a été chez nous pendant deux jours ; je les ai passés presque entièrement à lire de l'allemand avec lui. C'est une langue magnifique et je fais de bons progrès. Il faisait grincer le garde-feu abominablement ; la prochaine fois je lui tiendrai prêts des chaussons de feutre et des menottes. On ne devrait laisser libre que sa langue ; ses autres membres sont d'une maladresse fantastique !

Il nous est permis de croire que cette même « langue » ne jouissait pas toujours de l'approbation de la Belle Dame sans Merci, puisqu'en 1824 (1), après avoir décrit dans le détail, à l'homme qu'elle considérait sans doute comme son fiancé, une demande en mariage et une scène de jalousie que lui fit un autre prétendant à sa main, elle ajoute :

Vous êtes-vous débarrassé de votre infâme accent? Souvenez-vous que je ne pourrai jamais jouir pleinement de votre société jusqu'à ce que vous ne l'ayez plus. Mes pauvres oreilles tintent toutes les fois qu'elles l'entendent. Pourquoi n'êtes vous pas aussi élégant que le colonel Alex ? J'aurais alors trouvé mon *beau idéal*. (*Lettres d'amour*, I, p. 354.)

Quoi d'étonnant alors que, à la jolie lettre de « frère aîné » de Carlyle, Jane Welsh réponde par le renvoi des livres prêtés avec une simple carte de visite : « Les compliments de Miss Welsh à M. Car-slile » : — pauvre hère ; l'orthographe même de son nom lui avait complètement échappé !

Tout autre homme que Carlyle aurait pu laisser les choses là : que la belle Miss Welsh s'en aille au diable avec ses coquetteries et sa mauvaise humeur ; qu'elle épouse le premier goujat venu qui ait 25.000 fr. de rentes et que son bel enthousiasme et sa radieuse intelligence s'évaporent dans la fumée des « thés esthétiques », les « sauteries » et les cancans d'un Haddington quelconque.

Mais Carlyle n'était pas homme à la prendre au mot. L'affinité élective de ces deux êtres l'avait-elle réellement fait vibrer jusqu'aux tréfonds de lui-même (2) ? Avait-il réellement eu

(1) *Lettres d'amour*, I, p. 354.
(2) Comparer *Lettres d'amour*, I, p. 172 : « Vous et moi nous sommes deux ori-

l'intuition de toute la beauté potentielle qui gisait dans Jane Welsh, — ou bien, son cas psychologique était-il tout bonnement celui de Teufelsdröckh :

Pauvre Teufelsdröekh ! il n'est que trop clair que tu as reçu le coup de foudre : la Reine-des-cœurs voulait voir « un homme de génie » soupirer aussi pour elle ; et là, par art magnifique, dans cette heure surnaturelle, elle t'a pris, elle t'a pris dans un charme (1).

Rien n'est absolu dans le cœur humain, et ce fut sans doute un mélange bizarre de sentiments qui dicta à Carlyle une réponse tout amicale à la carte laconique de Miss Welsh, et de nouveau à un billet très sec (2) par lequel elle répond à une seconde lettre.

Carlyle s'excuse, du reste, de lui avoir récrit, en lui disant :

Si vous n'étiez rien « qu'une demoiselle accomplie », je vous écrirais autrement, même si je vous écrivais (3). »

En tous les cas, grâce plutôt à la bonhomie de Carlyle qu'à la bonne volonté de Miss Welsh, une correspondance régulière fut établie entre eux, et leur amitié commencait à prendre des assises solides.

C'était un spectacle très rare en Angleterre, ou en Ecosse, au début du XIXe siècle, de voir une jeune fille du rang social de Miss Welsh faire des études supérieures aussi sérieuses que celles qu'elle avait faites et que celles qu'elle ambitionnait de faire. Les femmes qui parvenaient à se hausser au-dessus de l'état de « femmes du monde » ou de « ménagères pot-au-feu » étaient pour la plupart des écrivains de cinquième ordre, — auteurs de mauvaises poésies et de mauvais romans. Jane Welsh était beaucoup trop avertie pour avoir envie de rivaliser avec elles, — trop avertie aussi pour ne pas mieux se rendre compte que Carlyle des lacunes de son esprit et de sa culture. En 1822 elle lui écrit :

(Mai 1822), Je n'ai ni génie, ni goût, ni sens commun ; je ne suis ni énergique, ni laborieuse, ni persévérante et par quel miracle pourrais-je écrire une tragédie ? Je ne suis nullement l'espèce de personne

ginaux pour sûr, « à notre humble manière ». Cest bien aimable à la fortune de nous avoir amenés à nous rencontrer, autrement nous aurions pu nous en aller, chacun tout seul de son côté, jusqu'à la fin des temps. »

(1) *Sartor Resartus* (trad. Barthèlemy), p. 163.

(2) *Lettres d'amour*, I, p. 10.

(3) *Lettres d'amour*, I, p. 12.

que vous et moi nous avions imaginée. Je commence à croire que la nature m'avait réellement destinée à être une femme du monde. Mes amis, c'est-à-dire mes connaissances, n'ont pas cessé de me le dire, mais je ne voulais pas les croire. Depuis un mois cependant, j'ai manifesté des symptômes lamentables de tendances de ce genre ; j'ai passé tout mon temps à monter à cheval, à m'habiller trois fois par jour, à chanter des airs italiens et à jouer au volant ! Qu'est-ce qui me guérira, Monsieur ? Il me reste juste assez de raison pour m'apercevoir que je suis dans un mauvais chemin. Si je passe un autre mois pareil, je suis une femme perdue. Même mon ambition en arrive à l'article de la mort : je suis aussi fière de frapper deux cents fois le volant que je le serais d'avoir écrit deux cents vers admirables. La certitude que j'ai éprouvée depuis quelque temps que je ne surpasserais jamais les centaines de romancières qui infectent le Royaume, voilà la cause principale de ce soudain changement de mes goûts et de mes travaux? Oh ! grand Dieu ! Jamais je ne tiendrai un rang respectable parmi les dames littéraires ! Mais je vois que je puis être une femme du monde de premier ordre quand je le voudrai. La tentation est grande : prescrivez-moi un antidote si vous pouvez. Je suis incapable de faire un plan de tragédie à présent... (*Lettres d'amour*, I, pp. 39-40.)

Mais malgré ces accès d'humilité, Jane Welsh était profondément convaincue de sa valeur et de sa supériorité intellectuelles. Nous lui connaissons peu d'amies ; elle n'avait pas les mêmes goûts que les jeunes filles de son âge et son esprit mordant éloignait d'elle bien des sympathies. Elle écrit à Carlyle en 1823 :

Il est moins de gens qui m'aiment qu'on ne pourrait imaginer. Vous en êtes, ma Mère aussi, et aussi M. Irving et une ou deux personnes que je ne nommerai pas ; mais comptez-y, *l'amour* n'est en aucune façon le sentiment que j'inspire en général. (*Lettres d'amour*, I, p. 119. Lettre déjà citée.)

Ou même qu'elle *souhaitait* inspirer ! On peut dire que pendant des années elle ne fit rien pour retenir l'amour de Carlyle, auquel elle tenait cependant. Le premier volume des *Lettres d'amour* (la dernière lettre porte la date du 12 août 1824) nous révèle une physionomie attrayante par sa débordante vitalité, son rare enthousiasme pour les choses élevées, son ambition désordonnée, — et son amour de la *Renommée* et de la *Gloire* qui feraient de la petite bourgeoise de Haddington une autre Mme de Staël (son *nec plus ultra*), — une célébrité

mondiale. Elle le dit dans chaque lettre et sur tous les tons; elle se voit entrer, telle Corinne (dont la lecture la ravit), en triomphe dans quelque ville éternelle, les Muses antiques et modernes se prosternant devant elle. A mesure que Carlyle lui dévoile de nouveaux horizons de travail, de nouveaux intérêts, sa haine s'accroît pour son milieu actuel et pour ses préoccupations journalières. Elle n'a pas besoin de Carlyle pour lui dire :

Qu'y a-t-il de commun entre vous et les gens absurdes où votre sort vous a jetée ? (Lettre LXXVIII.)

Elle se sent bien comme un « aiglon condamné à se mêler aux oiseaux d'un essor moindre » (Lettre LVI), et il n'y a rien d'aimable dans son attitude envers une société à qui, de son côté, elle devait souvent paraître un bas-bleu.

Son tempérament en toutes choses la portait aux extrêmes ; après la période d'inactivité qui avait suivi la mort de son père, Jane Welsh, sous l'influence de Carlyle, se jette fiévreusement dans ses études favorites : l'histoire, le latin, l'allemand, la musique et le dessin comme uniques distractions. Elle esquive les invitations aux thés et aux soirées : elle s'enferme dans sa chambre; chaque moment lui est précieux ; elle reste en peignoir jusqu'après le déjeuner de midi, de façon à ne pas être appelée pour recevoir les visites qui peuvent se présenter; elle coud « son corsage à sa jupe » pour pouvoir l'enfiler plus rapidement ; elle déploie des prodiges de valeur en essayant de se lever à sept heures tous les matins. Puis, le feu baisse, rien n'est fait ; ses lettres se remplissent des plaintes sur son entourage, sur les dérangements qu'elle subit ; sur sa mauvaise santé aussi, ses constantes migraines, et la *gloire* et la *renommée*, voire l'honnête *labeur* intellectuels, sont aussi loin que jamais.

Elle ne tarde pas à voir en Carlyle un homme de grand avenir. S'il faut se tenir en garde contre les faciles emballements de Jane Welsh pour les *génies* qui souvent n'étaient que bien quelconques, il faut, d'autre part, lui savoir gré d'avoir reconnu, après bien peu de temps en somme, à qui elle avait affaire. Ce qu'eût été Jane Welsh *sans* Thomas Carlyle, on le devine aisément ; mais on se demande avec un vif intérêt ce qu'eût été Thomas Carlyle *sans* Jane Welsh. Le

fond du caractère de Carlyle n'a guère évolué depuis le jour où il prit conscience de lui-même et de l'univers. Il s'en allait de par le monde, chevalier-errant de justice et de vérité, combattant le mensonge et la fausseté sous quelques formes qu'il les trouvât. Peu lui importait que, dans ce combat, lui-même fût heureux ou malheureux :

Le bonheur n'est pas notre but suprême en ce monde, ou bien le pauvre Shandy (1) serait le type le plus parfait de la création (2).

Mais quels que fussent les talents de Carlyle et la hauteur de sa pensée, il est certain que ce fut Jane Welsh qui l'encouragea dans ses premiers essais littéraires, et plus tard, par son adresse et son économie, lui rendit possible l'ingrate lutte matérielle. Il est certain aussi que ce fut avec une arrière-pensée romantique de donner à la dame de son choix des gages de son amour, que Carlyle réussit à vaincre les mille obstacles qui obstruaient son chemin.

§

Ces obstacles étaient de différentes natures : ceux qui provenaient de sa mauvaise installation, et — dérivants plus ou moins directs, de cette installation — ceux qui provenaient de sa mauvaise santé et de la grande difficulté qu'il éprouvait à trouver une expression adéquate de sa pensée.

S'il est dur pour n'importe quel homme, l'âge de la première adolescence passé, de n'être pas sous son propre toit, « de n'avoir pas le droit de jeter une bûche sur son feu quand il en a envie », cet état de dépendance des volontés d'autrui devait être encore bien plus pénible à Carlyle. Il supporta avec peine le joug léger des Bullers (3). On a dit de lui qu'il lui aurait fallu une planète toute neuve à lui tout seul, le Créateur ayant pris toutes les précautions nécessaires pour éviter qu'il fût gêné par les habitants des planètes voisines.

Cette boutade peut s'ajouter aux mille calomnies petites et grandes, dont on a terni la mémoire de Carlyle. C'était un solitaire comme le Moïse de de Vigny est un solitaire ; c'était un solitaire comme l'est nécessairement tout homme infiniment plus grand que ses semblables. Mais nul cœur humain ne fut

(1) Le petit chien de Miss Welsh.
(2) *Lettres d'Amour*, V, p. 15.
(3) Chez qui il était précepteur.

plus bellement sociable que celui de Carlyle. Ses *Souvenirs* nous prouvent combien il est resté fidèle à ses amis d'enfance et d'adolescence ; dans toute sa correspondance il se livre avec une spontanéité touchante à sa mère, à son père, à ses frères et sœurs ; l'amitié qui le lia à son frère John, en particulier, ne fut rompue que par la mort de celui-ci, alors qu'ils étaient tous deux des vieillards. Il était rempli de pitié et de compassion pour tout ce qui souffre ; il laissa mal copier ses manuscrits par deux jeunes filles infirmes afin de ne pas les priver de ce moyen de gagner leur pain ; durant ses voyages en Ecosse, il se dérangeait volontiers pour aller voir les pauvres à qui sa femme donnait l'aumône ; lorsque Stuart Mill vint lui raconter l'accident survenu au manuscrit de la *Révolution Française*, loin de lui en faire un reproche, Carlyle lui cacha sous un dehors tranquille et souriant le désastre que fut pour lui et pour sa femme cette perte de travail et d'argent. Et nous connaissons mille autre traits de sa bonté et de sa générosité, racontés incidemment par lui ou par sa femme dans leur correspondance, ou rapportés de vive voix par les siens ou par ceux qui avaient joui de ses bienfaits.

Si Carlyle voulait « se retirer du monde », ce n'était pas par sauvagerie méprisante ; c'était pour s'entourer du calme et de la sympathie dont il avait besoin. Sans sympathie, il ne pouvait rien créer ; il lira à sa femme son magnifique poème de *Sartor*, page par page, au fur et au mesure de sa composition ; *la Révolution française* lui sera révélée de la même façon et pendant le corps-à-corps de *Fréderic le Grand* qui dura quinze ans, à chaque nouvelle trouvaille faite par lui, Carlyle (âgé alors de plus de cinquante ans) ne manqua jamais de descendre de son aire sous les toits pour en faire part à sa Jane. Dans ses *Réminiscences*, il se reproche avec des accents déchirants d'avoir ennuyé sa femme pendant de longs soirs, alors qu'elle-même était très souffrante, avec ses théories sur la Bataille de Mollwitz, jusqu'au jour où il fit les découvertes documentaires qui font de ce récit une des parties les plus remarquables de son livre.

Carlyle n'a jamais cherché à s'écarter de ses *semblables* ; ceux qu'il voulait fuir, c'étaient ses *dissemblables*. Il avait une haine vivace pour « les gens du monde » ; pour cette Bêtise contente de soi « contre laquelle les dieux eux-mêmes

luttent en vain »; pour ce que nous appellons, dans notre argot moderne, « l'esprit *bourgeois* ». Quand il fulmine contre « l'entourage » de Jane Welsh, les gens « qui papotent et se pavanent » comme les Bullers, ce n'est pas autre chose qu'il attaque. Il ne chercha jamais à s'écarter du commerce des gens intelligents, qu'ils fussent des intellectuels (comme Jeffrey, Hunt, Stuart Mill) ou de simples paysans, comme ses parents. Il supplie Jane Welsh, en maints endroits, de ne pas s'isoler, comme elle n'avait que trop la tendance de faire, mais de partager les simples joies et les simples peines de tout cœur vrai qu'elle pouvait connaître. Nul n'a mieux senti que lui le danger de l'isolement, mieux connu que lui ce que la tâche qu'il se proposait avait de surhumain (1).

Au début de son amitié avec Jane Welsh, Carlyle ne songea certes pas à l'épouser : un homme hésite avant de demander à une jeune fille comme Jane Welsh de venir partager avec lui sa miche de pain noir. Mais, chose touchante ! lorsqu'il sentit que le bonheur de cette femme tant admirée et tant aimée se trouvait dans le même sentier rocailleux et montant que le sien, c'est alors qu'il songea sérieusement à unir sa vie à la sienne.

Nous avons vu comment, dès le début de leur amitié, Carlyle a pris au sérieux les aspirations de Jane Welsh et ses talents littéraires. Chez les gens très simples et très véridiques par qui il avait été élevé, les paroles, dont on n'usait guère, servaient réellement à exprimer une pensée : lorsqu'une des sœurs de Carlyle lui demande de lui indiquer une lecture, c'est vraiment avec l'intention d'étudier le livre qu'il lui proposera. Il fut donc difficile à Carlyle de distinguer, tout d'abord, tout ce qu'il y avait d'écume dans les enthousiasmes et les splendides projets de travail de Jane Welsh, et lorsqu'il le sut (et il finit bien par s'en apercevoir), il trouva quand même de beaux joyaux dans l'eau trouble, et il conçut très nettement quel serait l'affreux désœuvrement de l'existence de Jane Welsh livrée à ses propres impulsions.

La vie matérielle lui était presque aussi onéreuse qu'à Carlyle. Elle ne connaissait pas la lutte harcelante pour le pain

(1) Il est intéressant, à ce propos, de comparer la dernière lettre de Margaret Gordon à Carlyle, — lettre citée par M. A. Carlyle dans l'*appendice* des *Lettres d'amour* (note II, p. 336).

quotidien, mais elle était obligée de vivre dépendante des volontés de sa mère, avec qui elle n'avait aucun goût en commun. Chez elles se jouait la mesquine tragédie que l'on voit si souvent : deux êtres s'aimant tendrement, capables, chacun à part, du plus noble désintéressement, et incapables, une fois réunis, de passer ensemble une heure de joie.

La situation, pour Miss Welsh, était d'autant plus délicate que *tout l'argent* du ménage lui appartenait légalement et que le moindre écart qu'elle pouvait faire des caprices maternels blessait Mrs Welsh au vif, en lui rappelant sa quasi-dépendance à l'égard de sa fille.

Il fut donc aussi nécessaire à Jane Welsh qu'à Carlyle d'avoir son foyer à part et de vivre sa vie sans entraves du dehors. Elle le reconnaît aisément au bout de quelques mois de correspondance avec Carlyle : elle parle de se « faire ermite et d'aller vivre en quelque val retiré » ; mais elle ne conçoit en rien l'existence sous les aspects d'une maîtresse de maison. Tout au plus la conçoit-elle sous l'aspect d'un salon littéraire, dont elle et le « génie » de son choix seraient les étoiles. Elle n'a en rien l'amour de l'art en soi, le culte des idées pour ce qu'elles ont de noble et de désintéressé ; elle ne voyait en la littérature qu'un moyen de se faire connaître et admirer, et quand elle songe d'abord à épouser Carlyle, elle y songe parce qu'elle voit chez Carlyle la promesse d'un avenir plus brillant que chez elle. Elle a autant d'ambition pour elle-même et son intérêt en lui s'accroît exactement dans les proportions où il satisfait cette ambition :

S'il gagne bataille,
Vole, mon cœur, vole,
S'il gagne bataille,
Aura mes amours !

§

Peu à peu ses sentiments évoluèrent et ici nous hésitons à toucher à quelque chose qui nous paraît infiniment sacré. Qui sommes-nous pour scruter ainsi ce cœur ardent de femme ? Qui sommes-nous pour nous mettre en tiers entre les deux êtres d'élite, pour sonder leurs consciences, leur tendresse, leurs caresses ? Ironie ! Après avoir, de leur vivant, gardé, avec un souci jaloux, leur intimité de tout regard indiscret, ce qui fut,

pour Thomas Carlyle et Jane Welsh, le saint des saints a été violé par des mains profanes, à peine leur tombeau clos. Il appartient donc à ceux qui les aiment, à ceux à qui leurs plus proches survivants ont indiqué, avec une inlassable bonté, quelle pouvait être la vérité à propos d'eux, de leur rendre, en une très humble mesure, la justice qui leur est due.

En 1825, après avoir dit à Carlyle qu'elle ne pouvait pas l'épouser tant que sa situation matérielle n'était pas plus stable, Jane Welsh ajoute :

Je ne suis pas certaine que ce soient les sentiments que l'on devrait éprouver vis-à-vis d'un mari ; vis-à-vis d'un frère, d'un père, d'un esprit tutélaire peut-être, mais un mari, à ce qu'il me semble, doit être plus cher encore. Ceci donc, indépendamment des considérations commandées par la prudence, m'aurait fait réserver mon consentement immédiat à votre proposition. En même temps, d'après le changement qu'ont déjà subi mes sentiments envers vous, depuis que nous nous connaissons, je ne doute pas qu'avec le temps ils ne me satisfassent tout à fait. On vous aime (comme le dit Mme de Staël de Necker) en proportion des idées et des sentiments qui sont en soi ; dans la mesure où mon esprit s'élargit et où mon cœur s'améliore, je deviens capable d'embrasser la bonté et la grandeur qui sont en vous, et mon affection pour vous s'accroît. Il y a peu de mois, je vous aurais dit qu'il était impossible que je sois jamais votre femme ; à présent, je considère cette destinée comme étant le plus probable pour moi. Et dans un an à peu près, je la considérerai comme la seule. *Die Zeit ist noch nicht da.*

(*Lettres d'amour.*)

Nous sommes loin de la demoiselle de tournoi mystique qui, dédaigneuse, laisse combattre pour elle le chevalier de son choix. Plus douce et meilleure est celle-ci, dont le cœur chantonne déjà tout bas :

Qu'il perde ou qu'il gagne,
Vole, mon cœur, vole !
Qu'il perde ou qu'il gagne,
Les aura toujours !

Carlyle avait appris à Jane Welsh non seulement un peu d'allemand et un peu de philosophie ; il lui avait appris surtout que le cœur est au-dessus de l'intelligence et il lui avait ouvert ainsi les yeux sur bien des beautés et des joies qui lui avaient échappé jusqu'alors. Elle le sait, elle l'en remercie :

A vrai dire, il vous serait malaisé de rien faire qui pût me faire douter de la sagesse de votre décision ; je ne sais pas comment votre esprit a conquis une telle maîtrise sur le mien en dépit de mon orgueil et de mon obstination, mais il en est ainsi. Bien que je sois entêtée comme une mule avec d'autres, je suis docile et soumise avec vous ; j'écoute votre voix comme les préceptes d'une seconde conscience, à peine moins auguste que celle que la Nature a implantée dans mon cœur. Comment se fait-il que vous ayez ce pouvoir sur moi? Car ce n'est pas l'effet de votre vertu simplement. Parfois, dans mes moments d'humeur grave, je crois que c'est un *charme* dont mon Bon Ange a fortifié mon cœur contre le mal. Quoi qu'il en soit, votre influence ne m'a rien valu que du bien.

(*Lettres d'amour*, II,89.)

Dans une lettre du mois de décembre de la même année (1825), elle résume d'une façon plus caractéristique encore la même pensée :

Souvent vous me disiez, dans mes jours de *folie*, qu'il existai quelque chose de meilleur que la renommée, « quelque chose de plus exquis encore » ; en ce temps-là je ne comprenais pas ce que vous disiez et je riais de l'idée qn'il existait quelque chose de meilleur que la renommée. Mais il en est tout autrement maintenant, pour moi : car maintenant je sais que l'intense béatitude de deux âmes qui vivent l'une en l'autre et l'une pour l'autre est le meilleur de tout ce que la terre et le ciel peuvent donner. Cette béatitude est *nôtre*.

(*Lettres d'amour*, II, p. 178.)

Au mois de mars 1826, en réponse à une lettre où Carlyle offre de lui rendre sa liberté, sa fiancée lui écrit avec une belle fierté :

Je n'ai pas, je ne pourrai jamais avoir le moindre semblant de désir de séparer ma destinée de la vôtre ; du moins jusqu'à ce que je sache de façon certaine que la séparation augmenterait votre bonheur. Ce n'a pas été sans hésiter souvent que je vous ai pris pour mon compagnon reconnu, sans consulter ma raison autant que mon sentiment, sans voir tout ensemble le côté noir et le côté brillant du nuage ; mais *une fois* mon parti pris, ç'a été pour la bonne ou la mauvaise fortune, pour l'état de richesse ou de pauvreté, de maladie ou de santé, pour toujours ici et, plaise à Dieu, pour jamais dans le monde à venir. Il se pourrait peut-être que vous ne me conduisiez jamais à la maison comme Fiancée, il se pourrait même que vous cessiez de m'aimer. Ou bien vous pourriez suivre même mon Père dans la tombe ; toutes

ces choses, je les savais possibles, mais aucune d'entre elles ne devait rien changer aux choses. Vous deviez toujours être le Compagnon, le Compagnon unique et élu de mon cœur et de mon âme ; si non dans l'amour conjugal, dans l'amour non-conjugal ; ou bien, au pire, dans le souvenir, qui serait encore l'amour. Voilà une fois pour toutes ce que fut ma résolution quand j'acceptai votre cœur et votre main, et faites-moi la justice de croire qu'elle n'a pas subi l'ombre d'un changement. (*Lettres d'amour*, II, 220.)

Sous l'influence de Carlyle toute la manière d'être de Jane Welsh semble se modifier. Elle commence à concevoir l'univers comme un tout harmonieux où toute tâche utile a sa place, de quelque catégorie qu'elle soit. Dans ses *Reminiscences* (1), Carlyle dit d'elle :

Je n'ai vu dans ma vie aucune intelligence humaine faire vibrer d'une telle vie toutes les fibres de l'existence humaine qui en dépendaient.

Son cœur s'élargit et ses sympathies aussi ; avec Carlyle et Burns elle apprend que « le rang n'est que la marque sur l'or ; c'est l'homme qui est l'or, malgré tout ça » ! Elle va les bras tendus vers la famille de Carlyle, non point en *demoiselle* qui condescend, mais en *fille et en sœur*, et tous l'aiment avec une profonde tendresse.

Elle détourne son attention de ses propres travaux littéraires, qui lui paraissent mesquins et peu dignes d'intérêt, et elle cherche le moyen de concilier son devoir envers sa mère et son devoir envers son mari. Elle ne voulait pas laisser sa mère seule et sans ressources pécuniaires ; elle ne voulait pas non plus venir vers son mari les mains vides. C'est pourquoi elle conçut d'abord le projet d'un ménage commun à Haddington même, — projet dont Carlyle n'eut aucune peine à lui démontrer la folie. Puis elle prit une résolution héroïque : elle laisse à sa mère la jouissance de tout leur bien, et, l'âme remplie de foi en son mari, elle l'épouse et s'installe avec lui dans leur maisonnette d'Edimbourg sans autre source de revenu que le produit de ses articles.

On a reproché à Carlyle, comme une nouvelle « cruauté » envers sa femme, de n'être resté qu'un an dans la riante maisonnette d'Edimbourg, et de l'avoir « obligée » ensuite de

(1) *Reminiscences*, I. Voir *Pages choisies de Carlyle*, p. 93.

« s'exiler » dans les « solitudes » de Craigenputtock. Le choix d'Edimbourg comme lieu de résidence avait été le choix de Jane Welsh à une époque où elle croyait encore qu'il fallait à l'éclosion d'un « génie » le voisinage d'une grande ville et le commerce « des hommes d'esprit ». Elle ne devait pas tarder à reconnaître que lorsqu'un homme est autant au-dessus des autres que le fut Carlyle, mieux lui vaut le silence « entre les tombeaux et les étoiles » que le tapage des grandes Foires aux Idées. Quand on est aussi près du sol qu'ils le furent tous deux, mieux vaut aussi le commerce des « gens de la terre », la solitude des champs, des landes, des bois, et la mer, que la vie malsaine et enfermée des grandes villes. Ce n'est ni à Edimbourg, ni à Londres que mûrit la pensée de Carlyle ; c'est bien pendant ces cinq années de solitude à Craigenputtock, jusqu'au jour où, effrayé de vivre tête à tête avec sa conception gigantesque de l'Univers, il s'en fut à Londres, noyer sa pensée, pendant quelques heures par jour, dans le flux et reflux des rues populeuses. D'autre part, l'installation à Craigenputtock résolut le problème matériel de trois existences : de celle de Carlyle et de sa femme d'abord, qui pouvaient vivre à la campagne à bien moins de frais que dans les environs d'Edimbourg ; de celle de Mrs Welsh, qui était sans moyens de vivre quand la maison de Craigenputtock n'était pas louée, et celle d'Alexandre Carlyle (*Alick*, le frère de Carlyle) à qui fut confié le fermage des terres attenantes à la maison.

On aurait tort, du reste, de s'imaginer que Jane Welsh était dépourvue de sens pratique ; peu de femmes intelligentes le sont ; les boutades de ses premières lettres à Carlyle proviennent surtout de sa jeunesse; la plupart des jeunes filles qui s'occupent de « choses supérieures » en sont là. Jane Welsh qui, à vingt ans, déclare qu'elle plaindrait sincèrement l'homme qui serait condamné à manger de sa cuisine est la même qui, à Craigenputtock, apporte à son mari, en triomphe, à onze heures du soir, une superbe miche de pain blanc, fruit de ses travaux (1). Jane Welsh qui, à vingt ans, trouve la maison de

(1) Tout ce que nous venons d'exposer sur la personnalité et l'évolution de Jane Welsh démontre amplement combien était barbare le contre-sens de Mme Arvède Barine dans son célèbre article des *Portraits de Femmes*. Nous en parlons ici simplement pour mettre le lecteur en garde, encore une fois, contre les mensonges fantastiques que quelques écrivains français, — et non des moins connus, — ont réédités d'après Froude, l'extraordinaire biographe de Carlyle.

sa mère intenable à cause des nettoyages que l'on y faisait, est la même qui organisait à Chelsea les « tremblements de terre » qui sont devenus légendaires.

La perfection dans l'art de tenir une maison, écrit Carlyle dans ses *Souvenirs* (1), fut le talent impeccable qu'elle acquit promptement dans cette nouvelle scène (*Craigenputtock*.) Merveilleuse la façon dont elle fit là fleurir ce désert pour elle-même et pour moi ! En quel palais de fée elle a transformé cette sauvage demeure marécageuse du pauvre !..... Qu'elle eût à cuire un pain, à repriser un bas, ou bien à faire figure dans les cercles les plus mondains, ou les conjonctures critiques, elle était toute intuition, véracité, grâce triomphante (pourvu qu'on sût le voir) — fidélité à l'intuition du fait donné.

C'est la vie qui se charge de tisser l'étoffe dont nous sommes faits ; si l'étoffe est de bon aloi, quelle que soit notre destinée, elle sera belle et héroïque, et Jane Welsh et Thomas Carlyle, malgré leurs défaillances qui n'étaient qu'humaines, étaient de l'étoffe dont on fait les plus belles vies humaines. Ils avaient choisi le chemin le plus dur, mais ils l'avaient choisi tous deux avec la même volonté ; ils se sont connus et aimés avant de s'y être aventurés ; ils savaient ce qu'ils risquaient, quelles peines seraient leurs et quelles joies les attendaient en route ; ils ne se faisaient aucune illusion l'un sur l'autre et ils savaient que ni le courage, ni la foi, ni l'amour ne leur feraient défaut. Leur voyage en ce monde n'a pas été celui du commun des mortels. Faut-il leur en vouloir ? Faut-il en vouloir à la montagne d'être plus près du soleil que nous ? Faut-il en vouloir à la mer de ses horizons plus vastes que notre vision bornée ?

ELSIE ÉMILE-MASSON.

Reminiscences, I. Voir *Pages Choisies de Carlyle*, pp. 92-93.

LE JARDIN DES CARESSES

(KACIDAS MAURESQUES DU Xe SIÈCLE (1).)

—

La traduction de cette nouvelle série de Kacidas est dédiée
à la comtesse de Noailles.

LE DOUTE

Ma pensée revient sans cesse vers toi, et le doute me torture.

Si je pouvais te serrer dans mes bras, comme mon inquiétude s'en irait !

Tout ce que tu m'as donné, le donnes-tu maintenant à un autre? Tout ce que je t'ai pris, un autre le prend-il maintenant ?

Pendant deux soirs, ne m'as-tu donné le bonheur qu'à cause du parfum de la nuit? Ne m'as-tu laissé croire au bonheur que parce que mes caresses se confondaient pour toi avec les caresses du vent et mes mots d'amour avec les murmures des arbres ?

Sur le jour de la Résurrection tu m'as juré qu'aucun homme n'avait baisé tes lèvres. Le Seigneur t'entendait, et j'ai été inondé de joie.

Mais j'ai oublié de te faire jurer qu'aucun homme ne t'avait parlé d'amour.

Certaines paroles d'amour ne sont-elles pas aussi enivrantes que des baisers sur les lèvres ?

Ma pensée revient sans cesse vers toi, et le doute me torture.

Nous nous sommes quittés trop tôt. Je n'ai pas essayé de t'attacher à moi, car mon bonheur me rendait confiant.

J'évoque notre première rencontre. Nous avions descendu ensemble la pente de la colline. Ta jeune sœur nous précédait, agile chevreau parmi les buissons de *kilabs*.

Il a fallu que nous nous rencontrions encore... Je t'ai dit pourquoi je n'avais pas voulu te revoir.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 279 et 300.

Sur le jour de la Résurrection, tu m'as juré que tu n'appartiendrais jamais à un autre.

Ah ! que je voudrais savoir si Dieu souriait !

LE SOUVENIR UNIQUE

Jusqu'à l'instant où mes yeux se fermeront pour toujours, je remercierai le Seigneur d'avoir permis qu'un tel souvenir enchantât ma vie.

A l'instant où mes yeux se fermeront pour toujours, c'est ton nom que je prononcerai et celui du jardin abandonné qui fut pour nous, pendant deux nuits, le plus magnifique des palais.

Les bosquets du Paradis ne me feront pas oublier, pauvres arbres du jardin d'Ekoum! que j'ai goûté sous vos branches des délices qui m'arrachaient des larmes; les somptueux tapis des pelouses sacrées seront moins agréables que ton gazon pelé sur lequel nous nous sommes assis, jardin d'Ekoum ! et le bruit de la source qui filtrait entre tes rocailles sera plus mélodieux que le gazouillement de la fontaine Tasnim...

Bien-aimée ! maintenant que je suis parti, reviendras-tu t'asseoir dans le jardin abandonné? Céderas-tu à la douceur d'aller rêver à mon amour, et à ma tristesse, si tu la devines?

Un soir, comme si j'étais là, violente et transfigurée, mets-toi nue joyeusement sous les arbres du jardin d'Ekoum!

L'ADIEU DES GUERRIERS

Que les pasteurs restent à rêver parmi leurs troupeaux, dans les brises des montagnes! Que les laboureurs restent courbés sur leurs sillons! Que les jeunes filles restent au bord des fontaines, et que nos épouses chéries continuent de faire tourner leurs fuseaux ! La bénédiction du Seigneur s'étendra sur nos campagnes.

Si nous partons au milieu du jour, c'est afin de pouvoir, du haut des dunes, étreindre d'un long regard le pays que nous quittons. Plus d'un cœur se déchirera, plus d'un guerrier s'attardera à contempler une seule tente, mais l'haleine de Dieu séchera sur ses joues les larmes.

Le Seigneur nous accompagne. Bergers! dans les brises des cimes, Il fera passer pour vous l'odeur des contrées lointaines où nous guiderons, comme des troupeaux, les peuplades vain-

cues. Laboureurs! sur vos champs, Il enverra la pluie bienfaisante, car notre sang aura inondé les champs des Infidèles. Jeunes filles! quand la musique des fontaines vous parlera d'amour, vos amants, penchés sur d'autres fontaines, prononceront vos noms. Epouses chéries, gardiennes des tentes! lorsque, tout à l'heure, vous n'apercevrez plus de nous qu'un flamboiement, que vos yeux s'illuminent comme le ciel s'embrase, au coucher de soleil!

L'AUTRE

Tour à tour légère et impérieuse, ma main avait parcouru son corps. Elle s'était endormie.

Je la regardais. Cependant, ma pensée allait à une autre.

Comme sa main saurait m'endormir! et j'ai tant besoin de sommeil...

L'HEURE TRANQUILLE

Voici l'heure tranquille où les troupeaux s'acheminent vers le puits. Le jour décroît.

J'attends ma bien-aimée, étendu sur les coussins qui gardaient l'empreinte de son corps.

En signal, j'ai posé sur la fenêtre un vase dans lequel trempe la tige d'une rose.

Cette rose se détache au sommet d'une colline bleue.

LE BAUME

Elle m'a dit : « Je ne provoque ta jalousie que pour savoir mieux que tu m'aimes. »

Ainsi, quelquefois, pour me faire oublier ce que j'ai souffert durant ses morsures, elle baise les croissants roses que ses dents ont gravés dans ma chair.

LA BLESSURE

Je t'ai pénétrée comme un soc laboure un champ, comme un poignard ouvre une blessure, et je voyais dans tes yeux l'épouvante des vierges.

Enfin, j'ai baisé ton sourire.

L'OUBLI

Le lendemain de ce jour que je croyais inoubliable, en revê-

tant cette djellaba dans laquelle, plusieurs fois, tu avais enfoui ton visage durant que je te pressais contre ma poitrine, le lendemain de ce jour j'ai senti ton parfum, et ce fut comme si tu étais dans ma chambre, comme si je n'avais qu'à prononcer ton nom pour que tu te jettes dans mes bras. Je n'osais pas détourner la tête. Je te voyais derrière moi, assise sur ma couche et m'attendant.

Le lendemain de ce jour où ton parfum m'avait rappelé ta présence de la veille, en revêtant ma djellaba, je m'aperçus que ton odeur ne persistait que dans des plis cachés. Cette fois, je te cherchai dans ma chambre.

Le lendemain, encore, ton parfum n'était plus dans ma djellaba, et le souvenir du jour que je croyais inoubliable n'était plus dans mon cœur.

L'AZALA

Que l'heure de la prière troisième, ô mon frère ! te trouve lavé de toutes tes fautes de la journée ! A l'heure de la prière troisième, que la paix de Dieu descende sur ton âme, comme le silence sur la campagne, et que ton âme en soit submergée.

Debout et tourné vers Khaba, avant les quatre prosternations, que ta méditation soit pareille aux flammes des feux de campement que le vent ne tourmente plus ! Que ta méditation monte du brasier qui se sera allumé dans ton âme !

Le nomade qui prie dans le désert, l'homme qui prie dans sa demeure ou dans la mosquée, tous tes frères, ô mon frère, à l'heure de l'azala, remercient le Seigneur d'avoir voulu que leur âme ait l'incandescence de l'occident du ciel.

Dans notre patrie, lorsque s'éteint la lumière du jour, les dunes ont des reflets plus dorés, les cyprès s'érigent plus noirs et les voix des mueddins s'effilent plus nettes.

Sur ma colline, avant de faire l'azala, j'offre au Seigneur ma nostalgie, je dis au Seigneur mon espérance d'entendre encore les mueddins de mon pays, de revoir les lignes pures de ses cyprès et les reflets dorés de ses dunes.

A l'heure de la prière troisième, ô mon frère, que la paix de Dieu descende sur ton âme !

LE POTIER

Penché sur le tour ainsi qu'un amant se penche sur le tapis

où repose sa bien-aimée, le potier considéra la glaise, et ses yeux s'illuminèrent.

En resserrant peu à peu son étreinte, il caressa d'abord le bloc, qui se contracta comme un torse que parcourt un long baiser.

Sous un dernier frôlement, l'argile se fusela, et j'admirai l'urne qui venait de jaillir, pareille à ton corps, ô Zamaha, quand tu te dresses sur notre couche, délirante et nue!

LES MUSICIENS

Assis dans un coin obscur de la longue voûte, j'écoutais les musiciens de Debila.

Autrefois, ma bien-aimée a visité ce pays. Autrefois ma bien-aimée a entendu chanter les flûtes et résonner les *touboul*s de Debila.

Maintenant, je l'ai dit, ma bien-aimée est retournée à Dieu, et je la cherche dans les parfums et dans la musique qu'elle chérissait.

Si j'interrogeais les musiciens de Debila, se souviendraient-ils d'avoir vu passer Messaouda dans les jardins de leur pays? Me diraient-ils que leur musique n'est déchirante que parce que Messaouda ne se promènera plus dans les jardins de Debila?

Ils jouaient, les paupières closes, la tête renversée, comme ployés sous un baiser profond, douloureux, acharné.

Et je ne leur demanderai pas s'ils ont connu ma bien-aimée, car on ne demande pas aux rossignols des nuits du Rebi-el-Aouel (1) s'ils chantent pour la nuit embaumée ou pour les étoiles qui sont mortes.

SUR L'AMOUR

Ne laisse pas dormir le faucon que tu apprivoises,
Ne lance pas ton cheval au galop sans l'avoir fait trotter,
Ne fais brouter ton méhari qu'à la lisière des oasis,
Et ne dis jamais à une femme que tu l'aimes.

MA MAIN, CE SCEAU FRÉMISSANT...

Ma main, ce sceau frémissant, le recouvrait tout entier.

Elle dit : « Mon corps est ton oasis, et il est le ruisseau où tu te plonges quand tu as cheminé dans ton oasis.

(1) Mois du *Premier Printemps*.

« Il est sur mon ventre comme une cassolette sous du gazon. Il est sur mon ventre comme un puits dont le soleil aurait tiédi la margelle. Il est sur mon ventre comme une grenade fendue, comme une grotte pleine de trésors.

« Mes yeux sont tes joyaux, mes seins sont tes buires d'ivoire et mes bras sont ton collier.

« Mais il est une bouche close, et son baiser peut faire mourir.

« Il est pareil au fruit pourpre du *ghedma*, qui guérit des blessures du feu et qui verse une mélancolie indicible.

« Il est pareil au fruit pourpre du *ghedma*, qui rend fou celui qu'il a guéri ! »

L'ESCLAVE

Dix fois je l'ai quittée, dix fois je suis revenu. Maintenant elle sait bien que je ne m'en irai jamais.

Et pourtant je ne l'aime pas. Si elle mourait demain, je serais heureux, délivré.

Avez-vous connu cette torture de sangloter sur un corps de femme souillé d'autres caresses ? Avez-vous connu cette honte de ne pouvoir vous arracher d'une femme parce que son corps est merveilleux?

Aujourd'hui je l'ai frappée, et comme elle me défiait encore, raidie, transfigurée, avec une lueur si belle dans les yeux, je me suis jeté sur sa bouche, comme on se tue, et jamais baiser n'a été plus délicieux.

Quand je la menace, elle s'étire paresseusement ; quand je menace ses amants, elle se met à chanter une chanson moqueuse ; quand je parle de me tuer, elle se contente de dire : « Qui soignera tes roses ? »

Et je vis avec ma honte, attendant que son corps incomparable se fane comme mes roses.

ET PEUT-ETRE AVEC UN SOURIRE

Cependant, je vieillirai aussi. Un jour viendra où je n'oserai plus me devêtir devant une femme, où je n'oserai plus me pencher avec une femme sur le miroir des vasques, ainsi que je le fais avec Amina, chaque fois que nous sommes nus !

Un jour viendra où les femmes ne resteront plus dans mes bras pour sentir les caresses de leurs muscles mouvants. Elles

n'écraseront plus leurs seins contre ma poitrine, comme sur une cuirasse. Elles ne s'émerveilleront plus de ma taille étroite et de mes larges épaules.

Un jour viendra où je n'arriverai plus aux rendez-vous de meurtre, les poings aux hanches, me fiant à ma force et à ma bravoure. Un jour viendra où je n'irai plus aux rendez-vous de meurtre, pour des femmes.

Un jour viendra où je me pencherai seul sur le miroir des vasques, et peut-être avec un sourire.

SUR LE DÉSIR

Ne cueille pas la grenade qui te semble la plus belle.

Ne convoite pas les richesses que tu ne saurais pas faire fructifier.

Ne caresse pas la femme qui ne pourra pas se donner à toi.

Hâte ta course vers ce qui te paraît être un mirage : tu peux trouver une réalité.

SUR LE SILENCE

N'interroge pas le mendiant qui te demande l'aumône.

Ne questionne pas la femme qui a prononcé, en dormant, des paroles d'amour.

Ne réponds pas à celui qui insulte ton ennemi.

Ne dis jamais : « Quel silence ! » Dis : « Je n'entends pas. »

SUR LA MORT

La gazelle blessée pleure lorsqu'elle va mourir.

Lorsqu'une lampe va s'éteindre, sa flamme devient paisible.

Et toi, à quel moment as-tu conscience de ton destin ?

Est-ce quand tu pleures, est-ce quand tu souris ?

(Traduit de l'arabe par FRANZ TOUSSAINT.)



HENRI ALBERT

LA QUESTION DE FLESSINGUE
ET
L'EMBOUTEILLAGE D'ANVERS

Flessingue, le port de l'île de Walcheren qui s'ouvre à l'embouchure de l'Escaut occidental, s'apprête à reprendre le rôle historique que, sauf depuis une soixantaine d'années, il n'a cessé de jouer du jour où il exista. Sa situation géographique, les conditions économiques environnantes le veulent ainsi.

Au cours du dix-neuvième siècle, le sommeil de la neutralité avait gagné l'ancien nid d'aigle. Ayant cessé d'être un port de guerre, ne pouvant devenir port de commerce par suite de sa position insulaire trop éloignée du régime des canaux du Pays-Bas, il ne fut plus que petit port de pêche. La mort lente qui gagna Bruges s'empara de lui, comme de Middelbourg et de la Vere. De glorieux souvenirs, la grande ombre de Ruyter flottèrent dans la brume enveloppant les restes de sa puissance passée, les forts en ruines, les môles déserts. Le pittoresque du costume des habitants piqua sa note chantante sur la poésie des choses. Ce devint un « motif » pour les peintres, qui affluèrent, un « sujet » pour les littérateurs, et un but d'excursion pour les touristes. Le nom de Flessingue s'étala en larges caractères d'imprimerie sur le bariolage des affiches illustrées qui décorent les gares de chemins de fer. La publicité aux cent voix commença à le clamer aux quatre coins de l'Europe, et les hôteliers du crû escomptèrent la fortune rapide et prochaine.

Or, au cours de cet automne, une nouvelle publicité vient d'être donnée au nom de Flessingue ; mais celle-là dans un ordre d'idées beaucoup moins inoffensif. Un bruit courut qui prit consistance, et provoqua une émotion justifiée : le gouvernement hollandais fortifiait Flessingue. Or, cette ville reprenant son attitude de port de guerre, c'est comme conséquence directe et immédiate l'embouteillage d'Anvers, et l'impossibilité pour l'Angleterre de secourir la Belgique en cas

de violation de la neutralité. C'est aussi l'aile droite allemande garantie de toute surprise, et libre de se développer et de progresser en sécurité à travers le territoire belge. C'est enfin la création d'une base navale dirigée contre l'Angleterre, et aussi contre notre grand port du Nord, contre Dunkerque.

Le gouvernement hollandais sentit la nécessité de calmer les inquiétudes; il publia un extrait du rapport secret sur ses défenses maritimes; il déclara juger nécessaire l'organisation d'un système défensif fournissant les garanties indispensables au maintien de la neutralité hollandaise; ce système comportait la fortification des côtes; on allait *moderniser* les ports de Texel, *compléter* ceux d'Ymuiden et du Nieuwe Waterweg, et doter Flessingue de *forts de première classe*, ceux de Neuzen et d'Ellewoutsdyk étant reconnus insuffisants. Une somme de quatre-vingts millions de francs était affectée à la réalisation de ce projet.

Loin d'apaiser les appréhensions, cette note explicative ne fit que leur donner une base plus solide. Des articles de journaux, des brochures, parurent en Belgique et en Hollande; la dernière, du professeur Ernest Nys, a pour titre : *l'Escaut en temps de guerre*. La *Novoïé Vrémia* publia un long article, fin décembre dernier. Le correspondant militaire du *Times* consacra trois articles à l'étude technique de la question, tandis qu'un leading article du grand journal londonien en envisageait le côté politique et international. On y pouvait lire ce passage qui pose le problème au point de vue britannique et au point de vue belge :

« L'usage que les Hollandais pourraient faire de ces défenses éventuelles, cela intéresse naturellement : d'abord, la liberté de la navigation commerciale, ensuite l'aide à donner à la Belgique par les puissances, enfin l'utilité d'Anvers pour les Belges, comme citadelle et base d'opérations.

« La suppression des péages sur l'Escaut en 1862 fut l'un des plus grands triomphes de Léopold Ier, et il est probable que la Belgique et les autres puissances intéressées n'auraient pas payé aux Pays-Bas la somme de 32.276.566 francs, si elles avaient su que la liberté ainsi achetée serait menacée un jour par des moyens autres que les péages. »

Au point de vue français, la question intéresse au premier chef la défense de notre frontière du Nord, et non seulement

la liberté de la navigation, mais l'existence même du port de Dunkerque.

Et déjà un écho paru dans les journaux vient d'annoncer que la Chambre de commerce d'Anvers a fait entendre une protestation au sujet de la saisie d'un navire par les autorités de Flessingue.

§

Pour bien comprendre la situation présente et en déduire les conséquences possibles, il est utile de jeter un coup d'œil sur le rôle historique de Flessingue auquel nous faisions allusion au début de notre article, et qui offre cette caractéristique d'avoir été invariablement le même au cours des siècles.

Dès l'instant où l'Europe occidentale se dégage du chaos des invasions, où s'établissent les courants commerciaux qui doivent nourrir et développer la société nouvelle, il apparaît nettement que les Pays-Bas, pays de Par-deçà et pays de Par-delà, forment le principal centre où convergent et d'où rayonnent ces courants. Les marchandises de tous les pays du monde y affluent, régulièrement apportées par des flottes venues du Levant, de Venise, de Séville, de Biscaye, de la Rochelle, de la Baltique, du Groenland, et plus tard des Indes Orientales et des Indes Occidentales. Avec les ports britanniques, français et allemands, le mouvement d'échanges est ininterrompu. Des hommes de toutes les races se rencontrent en ce point du globe, qu'habite une population active, industrieuse, débordante de vitalité; les marchands de toutes nations ont leurs quartiers et leurs comptoirs à Bruges, à Gand, à Anvers ; les banquiers lombards y traitent des affaires énormes. Les richesses s'y accumulent. Le luxe des bourgeoises flamandes offusque l'orgueil d'une reine de France.

Mais les véhicules de ces richesses, les innombrables navires qui se rendent en ces pays ou qui en repartent, doivent traverser une zone terriblement dangereuse, *les mers étroites* : la Manche, le Détroit, la mer du Nord.

Les voies d'accès aux grands ports sont strictement délimitées. Le long de cette côte, si l'on se rapproche de la terre par des fonds au-dessus de trente-six mètres, on ne cessera de marcher d'embûches en embûches. Du Gris-Nez à l'embouchure de l'Ems, on verra se succéder le Riden de Calais, les bancs de Dunkerque en six lignes pressées les unes contre les

autres, comme des murs séparés par des ruelles, et qui donnent au sol de la mer flamande en cet endroit l'aspect d'un vaste champ labouré de vingt kilomètres de large, aux gigantesques sillons. Plus à l'Est, c'est la longue et fameuse série des bancs de Flandre. Les côtes sont basses, uniformes, à peine visibles à dix milles de distance. Le ciel est souvent couvert, les brouillards intenses. Pendant les mois d'hiver, de terribles coups de vents balaient violemment les flots devant eux.

« Tout, dit l'amiral Jurien de la Gravière, se réunit pour rendre la navigation de ces parages la plus délicate peut-être qui soit au monde. La sonde est le seul guide sur lequel on puisse compter. Les sondeurs flamands n'ont pas leurs pareils : ils palpent en quelque sorte le fond sous leurs doigts intelligents et habiles. »

Le péril, cependant, vient plus encore des hommes que de la disposition naturelle des lieux. Car ces embûches de la mer, redoutables pour qui les ignore, constituent au contraire une admirable protection pour quiconque en connaît les secrets ; elles abritent merveilleusement le dédale de ce groupe d'îles dont Walcheren, Beveland, Schouwen, Woorne sont les principales. Dès l'époque romaine, les pirates y installent leurs repaires ; c'est surtout contre eux que le préfet de la *Classis Britannica* doit opérer : il a soin de le faire quand ils sont gorgés de butin; il le leur reprend, et s'en adjuge la plus forte part. La Brille, Zierickzée, Gorée, la Vere, Middelbourg, tels sont les points où se fixent les écumeurs de mer. Mais la position de Flessingue, à l'embouchure même de l'Escaut occidental, est incomparablement la plus forte et la plus avantageuse.

Au temps où le Zwin existait, alors que ce golfe élargissait devant Bruges la nappe de ses eaux, et permettait à la cité marchande de se développer au point de devenir une des plus populeuses et des plus riches de l'Europe,le nom de Flessingue commence à tinter comme un glas dans le concert de doléances des « povres marchands et bourgeois » des villes. Alors, une piraterie effroyable sévit sur la mer du Nord. S'il y a Bruges et bientôt Anvers sur la côte flamande, il y a Londres sur la côte anglaise, et plus au Nord il y a les ports hanséatiques. Ce ne sont donc pas les proies qui manquent ;

les légers flibots, comme plus tard les frégates légères, s'abattent sur elles en un vol hardi de rapaces, et les agrippent aux serres de leurs grappins. Il n'est au pouvoir de personne de les en empêcher. Les princes négocient des indemnités ou des représailles, signent des traités de commerce, déclarent la guerre, proclament la paix (en ce temps, on dit plutôt la trêve) : les gens de mer n'en ont cure ; Flamands, Normands, Bretons, Biscayens, Anglais, Ecossais, Danois se forment en groupes tantôt alliés, tantôt ennemis, dont la composition change au hasard des événements. Mais tous obéissent à une tendance commune, qui les porte à imiter les barbaresques remontant souvent jusqu'en ces parages, lesquels attaquent indistinctement tout ce qu'ils rencontrent.

Plus commodément que les autres, les Flessinguois peuvent surveiller les passes de Cadzand et l'entrée du Zwin. Bientôt la chance les favorise plus encore : les courants et les marées, qui amélioraient les ports de Hollande et de Zélande, ensablent de plus en plus les ports de Flandre. Le Zwin se comble peu à peu ; Damme devient le port de Bruges, puis l'Ecluse. Aujourd'hui, une légère échancrure à la côte marque l'emplacement de l'ancienne mer intérieure, et la tour, qui fut le phare du Zwin, se dresse au milieu de la plaine, et sert de clocher à l'église d'Oostkerke.

La mort maritime de Bruges fit la fortune d'Anvers. L'importance de Flessingue s'accrut d'autant. Le grand port marchand eut beau devenir par surcroît la citadelle de l'Escaut : Flessingue en demeura *la clef*.

Maximilien de Bourgogne et surtout Charles-Quint s'efforcèrent de soumettre leurs gens de mer à une loi, autre que la terrible loi de la mer des Jugements d'Oléron, qui furent la base des jugements de Damme et Westcappelle et de la coutume de Wisby, appliqués respectivement dans les Pays-Bas méridionaux et dans ceux du septentrion. Quiconque sortit des ports sans lettre de l'amiral ou de l'empereur, quiconque arma en guerre sans commission, fut réputé pirate et forban. Sitôt pris, il devait être pendu. D'autre part, ce fut dans les ports de Walcheren que l'empereur, n'ayant pas d'armée navale permanente, équipa les flottes qu'il envoya contre les Danois, contre les Ecossais, contre les Français, au secours de l'Angleterre, et une partie de celle qui servit à la fameuse

expédition de Tunis. Il fournissait des subsides aux villes maritimes pour équiper les navires de guerre qui devaient convoyer les marchands ou les flottes de pêche. Des sièges d'Amirauté furent créés dans les ports, où des lieutenants de l'amiral veillèrent à l'exécution de ses ordres. Ce n'était déjà plus l'état anarchique des époques précédentes. Pour éviter d'être pris par les pirates ou les ennemis, marchands et pêcheurs furent soumis à l'obligation de s'armer : il est humain que ces gens ne se soient pas servis de leurs armes uniquement pour la défensive. Le titre de *Marchands Aventuriers*, choisi par une compagnie de négociants des Pays-Bas, indique suffisamment que leurs opérations commerciales étaient plus mouvementées, et moins inoffensives, que celles des petits débitants de la Place du Marché.

Les querelles religieuses ajoutent les haines de sectes à celles de races et aux chocs d'intérêts économiques ; la confusion revient, et atteint son comble. La farouche répression exercée par le duc d'Albe, la crainte des supplices, les proscriptions, les confiscations ont tôt fait de réduire à la misère et à la haine une population de misérables dont le nombre croît de jour en jour. A terre, le vagabondage devient tel que les placards impériaux le punissent de mort. Luthériens et calvinistes, et surtout anabaptistes, accourent en grand nombre se réfugier dans les îles. La révolte des Gueux s'étend jusque dans ces ports ; les Gueux de mer s'élancent à la lutte sur les légères embarcations avec lesquelles ils défient les galions, les nefs, les pataches du roi d'Espagne.

Aucun pouvoir constitué ne les reconnaissant, ils sont traités en pirates. Rien ne peut empêcher qu'en Angleterre, à La Rochelle, ils trouvent cependant des sympathies et un appui effectif, auprès de leurs coreligionnaires et des ennemis de la royauté catholique. Mais sur les côtes de Flandre, des potences se dressent dans les dunes, où pendillent les corps de ceux qui se laissent attraper.

Ils vendent à leur profit les bâtiments et les cargaisons sur lesquels ils font main basse au cours de leurs croisières. Le prince d'Orange, besoigneux, ne tarde pas à s'apercevoir qu'il laisse échapper une abondante source de revenus, en ne prélevant pas sur la vente de ces prises le dixième denier que partout ailleurs prélève l'amiral. Il hésite cependant à reconnaî-

tre les Gueux. Le jour où grâce à un coup de main ils s'emparent de La Brille et de Flessingue, les scrupules du prince d'Orange tombent : il nomme leur amiral et leur délivre des lettres de marque. Leurs chefs, les sieurs de Dolhain et de Lombres, sont désormais des réguliers.

Flessingue aux mains des rebelles, ce fut Anvers « embouteillée », son commerce réduit à rien, sa valeur militaire à peu près nulle. Ce que l'on appela l'équipage d'Anvers ne réussit jamais à porter un tort réel à l'ennemi. On y arma des flottilles de chaloupes et de pontons pour des expéditions comme celle contre Berg-ob-Zoom, qui appuyèrent surtout des opérations militaires continentales. Frédéric Spinola s'y installa quelque temps avec un corps de galères génoises; il inquiéta sérieusement les rebelles ; mais il ne tarda pas à reconnaître les difficultés de la situation, et ce fut à l'Ecluse qu'il établit son quartier-général.

Ce qui prouve à quel point l'Escaut devint inutilisable pour les Espagnols par suite de l'occupation de Flessingue par les rebelles, c'est qu'à dater de ce moment ils se virent contraints de transporter d'Anvers à Dunkerque leur principal établissement maritime. Tel fut l'origine du développement que ce dernier port ne tarda pas à prendre. Auparavant, on y pratiquait beaucoup la pêche, un peu le commerce et aussi la course. La guerre de quatre-vingts ans, qui commençait, y ruina la pêche, n'améliora certes pas le commerce, mais en fit le redoutable port de corsaires dont le pavillon sema la terreur sur l'étendue des mers étroites et jusqu'aux Açores, et jusqu'au Groenland; il pouvait remplacer comme symbole le petit balai que les navires hollandais arboraient à leur grand mât, pour signifier qu'ils avaient balayé les mers des Ostrelins qui les infestaient.

Dunkerque dressée contre Flessingue, une lutte sans merci s'engage, marquée d'un caractère d'atrocité, de sauvagerie que, même à cette époque de troubles, on rencontre rarement. Les hommes, la horde qui compose les équipages n'en sont sans doute pas responsables ; des deux côtés, ils parlent la même langue ; la facilité avec laquelle ils passent d'un parti à l'autre est incroyable. Chacun cherche à les attirer à soi : Messieurs les Etats-Généraux d'une part, le lieutenant et capitaine-général du roi d'Espagne d'autre part. Ce ne sont que lettres de

réconciliation et amnisties pour ceux qui ont gagné le camp adverse et rentreront au lieu de leur résidence dans un délai donné. Quand la persuasion ne suffit pas, on emploie la violence pour les convaincre. Ces populations maritimes sont extraordinairement nomades. Elles ne s'étaient pas voué la haine implacable dont elles donnèrent la preuve. On le vit bien lorsqueles ordres venus de haut adoucirent la rigueur de ceux qui avaient précédé.

Le grand pensionnaire de Witt accuse ses compatriotes d'avoir commencé les cruautés. Les correspondances des princes et les documents d'archives lui donnent raison. Lorsque l'on pendit à Dunkerque les premiers prisonniers faits sur les Gueux de mer, on établit juridiquement leur culpabilité ; il y avait parmi eux autant d'Anglais et de Français que de Hollandais et de Zélandais. Ils ne relevaient d'aucune autorité régulière. Ils n'étaient munis d'aucunes lettres de mer. Ils pirataient pour leur propre compte. On ne pouvait encore accepter légalement les pouvoirs du chef qu'ils s'étaient donné, le sieur de Dolhain, que nul souverain n'avait commissionné.

Lorsque les Dunkerquois commencent à capturer les navires des rebelles qui transportent de la Rochelle aux Pays-Bas des gens de guerre français, l'archiduc Albert donne l'ordre de jeter ces Français à la mer. Ainsi, explique-t-il, on aura l'avantage d'être débarrassé d'un certain nombre d'ennemis, et on évitera le souci de répondre à des réclamations possibles à leur sujet, en en supprimant l'objet. Il n'est pas ici question de jeter par-dessus bord les équipages hollandais.

Ce furent bien les Etats-Généraux qui prirent l'initiative, en ordonnant aux leurs de « laver les pieds », comme on disait alors, à tous les prisonniers faits sur l'ennemi, même régulièrement commissionnés, même faisant partie des équipages des navires du roi, même les marchands, même les pêcheurs qui esquissaient un geste de défense. Le régent des provinces obéissantes protesta vainement ; il se vit contraint d'user de représailles : il est prouvé qu'il le fit à contre-cœur, et que ses marins flamands n'exécutèrent de pareils ordres qu'à leur corps défendant.

On vit par trentaines les prisonniers flamands précipités dans les flots du haut des remparts de Flessingue ; on vit des grappes de pendus accrochés aux potences de l'Amirauté fles-

singuoise. En riposte, un nombre égal de prisonniers rebelles furent exécutés par la hart, sur l'ordre des archiducs, et malgré les supplications de la population maritime, du Magistrat et du Gouverneur de Dunkerque.

A leur tour, les capitaines dunkerquois enferment dans les navires dont ils s'emparent les équipages qui les montent, clouent les écoutilles, et coulent le bâtiment en le canonnant ou en y mettant le feu. Un capitaine et son lieutenant demandent en grâce à ne pas mourir enfermés : on fait droit à leur requête en les attachant dos à dos, et en les envoyant par-dessus bord.

Et comme ils savent qu'aucun quartier ne les attend, les Flamands préfèrent mettre le feu aux poudres et « voler en l'air » plutôt que se rendre. Ainsi se termina l'un des combats les plus acharnés qui furent alors livrés dans ces mers, par le dunkerquois Jean Jacobsen, montant *le Saint-Vincent*, équipé de 180 hommes, mariniers et soldats.

Il sort d'Ostende le 2 octobre 1622, à onze heures du soir, en compagnie de deux vaisseaux de guerre espagnols, commandés par Pedo de la Plesa et Juan Garcia. Pour passer, il s'agit de forcer le blocus établi par neuf navires de guerre hollandais aux ordres du vice-amiral Herman Kleuter. Ces neuf navires à la fois chassent *le Saint-Vincent* ; les deux Espagnols, au lieu de le secourir, s'enfuient à toutes voiles; Jacobsen range son équipage sur le pont ; il exhorte ses hommes à faire leur devoir jusqu'au bout, à sacrifier leur vie pour le service de Dieu et du roi. Tous promettent de combattre jusqu'à leur dernier soupir. Alors il commande de virer de bord, court sur le vice-amiral Herman Kleuter, et le coule à fond après quelques moments de résistance. Les huit autres hollandais s'acharnent contre *le Saint-Vincent*, le désemparent, mettent la moitié de son monde hors de combat. Jacobsen reste ferme sur sa dunette ; ses gens crient aux Hollandais de les aborder, s'ils s'en sentent le courage. Après treize heures de lutte, l'arrière du navire, brisé, s'emplit d'eau. Jacobsen crie l'ordre de mettre le feu aux poudres. Les Hollandais cherchent à l'en dissuader ; ils lui promettent bon quartier s'il se rend ; il répond que le feu est le seul quartier dont il veuille, et qu'il refuse de se rendre à des rebelles. L'amiral hollandais Moy Lambert survient alors, et les rebelles abordent l'infortuné

Saint-Vincent. Confiants dans le bon quartier qui leur est promis, vingt-cinq hommes sautent sur l'un des navires hollandais, et huit sur un autre.

Jacobsen n'a plus qu'une douzaine de combattants autour de lui, lorsque soixante ennemis montent à l'abordage de son navire. L'héroïque capitaine est blessé ; quand il ne voit plus que quatre compagnons à ses côtés, il hèle ceux qui ont passé à bord des Hollandais :

— Mes amis, si quelqu'un d'entre vous échappe, et qu'il retourne un jour à Dunkerque, qu'il dise à nos compatriotes comment nous nous sommes défendus, et que nous avons généreusement répandu notre sang pour la cause de Dieu et du Roy.

Un jeune homme d'Anvers, qui naviguait ordinairement aux Indes et qui pendant le combat s'était constamment tenu aux côtés du capitaine, court mettre le feu aux poudres. Les derniers défenseurs du *Saint-Vincent* et les Hollandais qui y avaient pris pied sautent de compagnie. Un des vaisseaux des Etats-Généraux est tout délabré par l'explosion ; un autre reçoit un canon de fonte qui manque le perdre. En somme, l'amiral Moy-Lambert accusa une perte de 400 hommes et de deux bâtiments coulés, dont le vice-amiral.

Parmi ceux qui « volèrent en l'air » se trouvait un mousse : il retombe à l'eau, une partie du corps et la joue droite brûlées ; l'instinct de la conservation lui donne des forces : ne sachant pas nager, il parvient à s'accrocher a une épave. Un matelot hollandais le voit, et lui jette une corde ; il s'en saisit : la peau de ses mains brûlées y reste attachée ; la douleur est si forte qu'il doit saisir la corde avec ses dents. A ce moment il voit un vaisseau s'approcher, prêt à raser celui où il est prêt d'entrer : dans la crainte d'être écrasé entre les deux, il lâche prise et retombe à l'eau. Le navire une fois passé, il ressaisit avec les dents la corde qu'on lui jette à nouveau, et on le hisse à bord : il n'y trouve que l'écrivain, le chirurgien et quelques hommes ; le reste de l'équipage a péri dans l'action. Ce mousse, ce « garçon » miraculeusement sauvé, s'appelait Gaspard Bart. Il eut plus tard un neveu qui s'illustra dans la carrière, et devint chef d'escadre des armées navales de Louis XIV : Jean Bart.

Les Flamands qui s'étaient rendus sur la foi du « bon quar-

tier » qu'on leur promit furent conduits à Flessingue, et pendus. L'amirauté ne fit grâce qu'à un matelot de seize ans, Cornille Jacobsen, et à Gaspard Bart, à cause de leur jeune âge et sur l'intercession du chirurgien qui avait pansé les plaies de ce dernier.

Les raisons politiques et les haines religieuses ne suffisent pas à expliquer la rigueur des instructions données aux belligérants, ni surtout l'acharnement des Hollandais. Il faut faire entrer en ligne de compte un facteur d'ordre économique : l'intérêt, plus froidement violent que la passion, parce qu'il calcule.

La République des Provinces-Unies des Pays-Bas était une république de marchands. Avec quel superbe dédain le comte d'Estrades en parle dans sa correspondance avec Louis XIV, surtout lorsqu'il achète leurs députés et constate à quel faible prix lui reviennent ces consciences ! Or, la puissance de ce peuple de marchands réside uniquement dans ses richesses : venues des pays des épices dont ils ont chassé les Espagnols et les Portugais, elles sont à la merci des flots. Atteindre leur commerce maritime équivalait à détruire leur puissance par la base. Nul ne s'y entendait mieux que ces marins flamands qui avaient pour la plupart navigué sur leurs flottes marchandes, et connaissaient les moindres secrets de leur commerce colonial. Ils savaient en quel lieu, à quelle époque il convenait de s'embusquer pour fondre sur les flottes dont certaines apportaient d'un coup à Amsterdam, à Rotterdam, à la Haye, pour six à sept millions de marchandises. Les navires d'escorte étaient insuffisants à les défendre, et tandis que Tromp et Ruyter se trouvaient aux prises avec les armées navales d'Espagne ou d'Angleterre, les armateurs de Dunkerque et d'Ostende avaient beau jeu à « courre sus aux ennemis de l'Etat ».

Lorsque l'armateur Jacques Van de Walle arme et équipe, entre autres, une escadre de huit navires de guerre qu'il offre gracieusement au roi d'Espagne, c'est en réalité le commerce hollandais qui en fait les frais. Van de Walle reçoit en retour la noblesse avec le collier de Saint-Jacques.

Les ports flamands, et surtout Dunkerque, se sont entièrement adonnés à la course. Anvers est toujours annihilé par Flessingue : tout le trafic des provinces obéissantes a pass

aux pays de Par-delà. Les efforts tentés par le roi d'Espagne pour le rétablir furent vains ; le projet, conçu en 1624, d'une Amirauté de Séville, sorte de compagnie marchande pour restaurer un mouvement d'échanges jadis existant entre les provinces de Grenade et d'Andalousie et la Flandre, avorta : faute de fonds d'abord, et aussi parce que les Hollandais eux-mêmes avaient accaparé ce commerce.

§

Dunkerque devenu français, la lutte entre Flamands et Hollandais perdit de son âpreté ; et lorsque le sceptre des mers fut l'enjeu de la partie qui se joua entre la France et l'Angleterre, le pavillon de Bourgogne et celui de Hollande couvrirent un mouvement considérable de navigation masquée, qui préjudicia surtout au commerce et aux droits de la couronne britannique, et bénéficia aux neutres qui s'y adonnèrent. Mais Anvers ne reprit véritablement son essor que le jour où ce port et celui de Flessingue se trouvèrent à nouveau réunis dans la même main. Alors, Flessingue compléta Anvers, que Napoléon fortifia, voulant en faire « un pistolet braqué au cœur de l'Angleterre », tandis que, sur la rive gauche de l'Escaut, Breskens complétait Flessingue. Encore convient-il de constater qu'en ce temps où l'empereur s'efforça de juguler la puissance anglaise en lui opposant le blocus continental les Flessinguois, passés maîtres en matière de navigation masquée, élargirent en ce point la maille du filet jusqu'à la rompre : un flot de marchandises de contrebande s'écoula par l'ouverture. Les croiseurs de la marine impériale n'en pouvaient mais, leurs officiers étant inexperts à déjouer les fraudes. Seuls les corsaires, au courant des roueries des négociants et sachant les secrets des interlopes et des smoggleurs, avaient chance d'y parvenir.

Et c'est pourquoi l'empereur confia la mission de visiter les bâtiments qui entraient à Flessingue ou qui en sortaient à de vieux routiers de la course, comme le baron Bucaille.

Depuis la période d'élaboration du monde moderne jusqu'à sa constitution définitive, consacrée par la formation des nationalités européennes telles qu'elles se sont fixées au cours du dix-neuvième siècle, les Pays-Bas ont été le principal pivot de la politique internationale. C'est là que les grands coups se

frappent, que les actions décisives se livrent, que se jouent et se dénouent les parties les plus importantes entre puissances, depuis Bouvines jusqu'à Waterloo.

Les parcelles de ce territoire passent aux mains des maîtres les plus divers, et l'on voit Dunkerque, par exemple, appartenir en un même jour aux trois plus grands rois du temps : le matin à celui d'Espagne, qui livre la place aux Français à midi, lesquels, dans la soirée, en font la remise aux Anglais. Pays de Par-deçà et pays de Par-delà se sont enfin constitués en nationalités distinctes : ils sont devenus la Belgique et la Hollande ; le sceau qui les différencie n'est pas la race, mais la religion ; l'intérêt qui les sépare est la domination de l'Escaut; l'une détient Anvers, l'autre Flessingue. La difficulté de la situation gît précisément en ce que Flessingue est la clef d'Anvers.

L'expérience de cinq siècles de luttes et de bouleversements a démontré que l'équilibre européen et la paix n'étaient possibles que si ces pays n'appartenaient à aucune grande puissance. La conclusion logique s'imposa : neutralité de l'Escaut. Flessingue dotée de fortifications de première classe, c'est la rupture de l'équilibre. Flessingue port de guerre, c'est Anvers commercialement et militairement fermé aux Anglais, c'est Dunkerque, aujourd'hui grand port de commerce, menacé. A Breskens, à Zeebrugge, à Ostende, il est impossible d'aménager un port susceptible de « tenir le coup » à l'encontre de Flessingue ; et d'ailleurs ce dernier n'en subsisterait pas moins ; Dunkerque y trouverait peut-être une protection ; Anvers n'en serait pas moins embouteillée.

Il est certain que les Anglais ne le souffriront pas. On peut lire dans le *Times* :

« La Belgique et ses protecteurs seraient donc victimes d'un acte d'agression commis par une autre puissance si le projet de construction d'une forteresse à Flessingue prenait corps. On voit que la question n'est nullement d'un caractère académique. »

Charbonnier est maître chez soi, et nul ne peut empêcher les Hollandais d'agir chez eux à leur guise. Mais, à coup sûr, le premier coup de pioche donné pour assurer les fondations d'un nouveau système de fortifications à Flessingue marquera le premier point de la lutte inévitable entre l'Angleterre et

'Allemagne. Ce ne seront plus les flibots et les frégates égères qui s'élanceront à la poursuite des lourds navires marchands ; ce seront les torpilleurs et les sous-marins qui harcèleront les cargos : et il n'y aura rien de changé. Une base navale soumise à l'influence allemande et située à l'embouchure de l'Escaut protégera le commerce germanique, le point sensible de l'Allemagne contemporaine, et sauvera les cargaisons dirigées sur Brême et Hambourg : en même temps elle permettra d'intercepter les arrivages pour la rivière de Londres, les charbonniers sortant de la rivière de Newcastle, et les pêcheurs de la rivière de Hull.

Nous sommes intéressés directement à ce qui se passe. Bon gré, mal gré, nous entrerons dans la danse : ce ne sera malheureusement plus comme maîtres de ballet. Au point de vue maritime, nous le répétons, l'existence même de Dunkerque est en jeu. Au point de vue terrien, il est plus que probable que ce sera là, et non sur les Marches de l'Est, que se livrera la bataille décisive. Nous savons l'effort que les Allemands ont réalisé pour amener leurs troupes par chemins de fer jusqu'à la frontière belge. Nous voyons aujourd'hui qu'ils veulent protéger la marche de ces troupes à travers le territoire belge en empêchant tout secours d'y parvenir.

Dès maintenant, la question d'Anvers est posée : ce n'est plus, comme jadis, entre la France et l'Angleterre, ni entre l'Espagne et la Hollande ; c'est entre l'Angleterre et l'Allemagne.

Nous aurons sûrement notre part des horions : à nous d'ouvrir l'œil. Profitons, si nous le pouvons, de l'expérience du passé, et tâchons que les « leçons de l'histoire » ne soient pas un « vain mot ».

HENRI MALO.

LE REPOS SUR LA COLLINE

à Jules Mouquet.

Le grand soleil plénier de l'après-midi claire
Promène la caresse d'or de ses mains tièdes
Sur la chair végétalement nue des collines
Et sur la ville en reposoir heureux de sieste.

Au pied de la terrasse,
Un lent frisson d'argent
Scintille et joue
Sur les feuilles des oliviers,
Jongleurs de clartés roses
Contre le mur rugueux étreint de cactus raides.

La musique du vent caresse le silence
Comme un frémissement de robe parfumée.

O la ville, là-bas,
Couchée comme une adolescente fière et tendre,
Rieuse de soleil et de doux crépuscule,
Spirituelle et reposée !

Mais je ne la veux pas encore regarder !

Des enfants jouent sur la terrasse contre moi,
Des enfants balançant le rythme de leurs jeux,
Petites filles, jardins roses, primevères,
Jardins d'avril. Dans la lumière or envolé,
Leur chevelure sous qui flotte,
Tiède miroir si frais d'aurore,
Un regard anadyomène !

. . . .

Or c'est dimanche, dans son repos immobile.
Là-bas — tout près — à l'autre rive du vallon,
Dans une brume mauve et grise de soleil,
Une villa
Redresse son visage inquiet de vieil ivoire
Troué par l'émeraude double de ses yeux.

Tout au loin,
Par la grave et apaisée campagne
Ceignant la ville
Avec les hanches amoureuses des collines,
En docile troupeau, les calmes maisons blanches,
Sommeillantes brebis,
Paissent le reposoir tendre du crépuscule.

. . . .

O Ville, tu es là
Avec tes campaniles d'or et tes tours sveltes
Comme des cris harmonieux d'ivre jeunesse,
Tes dômes éclatants de marbre lumineux,
Larges seins de déesses
Pâmés vers l'impossible baiser de l'azur !
O Ville !

Je ne veux pas encor que mon regard t'étreigne !

. . . .

Le parfum attiédi et sucré des glycines
Glisse comme un effluve lent du crépuscule,
Et la caresse parfumée des roses rouges
Flotte sur les murs chauds où rampent des lézards
Entre les aloës dardant leurs tentacules.

De longs cyprès, hautains et noirs, au long des routes
Se promènent et descendent vers la ville,
Méthodiques sous leurs végétales toisons.

. . . .

Avec ses palais nus, ses maisons et ses tours,
Couchée comme une femme au fond de la vallée,
Dans le religieux apaisement du soir,
La Ville est là !

Eclatement de gloire au long de son flanc calme,
Le fleuve flamboyant passe,
Fracas superbe de fanfare célébrante,
Tubas au clair dardant leurs cris, horde sonore !

O Ville, tu es là, couchée comme une femme
Au pied de tes collines amoureuses
Couronnant de velours splendide ton repos,
Nue et chaude comme la Belle du Titien
Qui dort là-bas, derrière les rideaux du soir.

Tout ce jour je t'ai contemplée,
O Belle ! O Femme ! O rêve incarné du sourire !
Des myrtes à ton poing, Olympienne,
D'une main lente et apaisée, ô promeneuse
Des désirs
Au paysage d'or de ta chair bienheureuse,
Tu rêves, nue, devant le beau pays du soir !

Et maintenant je te retrouve !
Olympienne ! Tu es la Ville !
Et ta chair tout entière, et tes yeux, et tes lèvres
Sourient au souvenir de tes métempsycoses.

O Ville ! je t'embrasse,
Je te veux posséder en mes deux bras fervents,
Sur mon cœur fou scandant les rythmes héroïques,
En mes deux bras puissants,
Ta chair nue sur ma chair !
Ton calme cœur dans mon cœur ivre;
Et l'esprit familier de ta jeune vieillesse
Dans mon sang altéré de ta splendeur divine !

. . . .

Mais le soleil descend vers la belle campagne
Somptueuse de crépuscule en encens d'or
Comme un charbon rougi fécondant l'encensoir.
Des voiles d'améthyste tombent
Enlinceulant la Ville en un rêve ébloui.

Le troupeau des maisons s'endort sur la colline.
Au long des routes les cyprès sont arrêtés ;
Les parfums montent plus fervents.
Et la tunique en frais lilas du crépuscule
Caresse le sommeil du soir voluptueux.

. . . .

Scintillement ! O claire Joie, des cloches naissent,
Cristal éclos, jet d'eau de sons joyeux qui glissent,
Des cloches de la Ville !
Tout un troupeau joyeux doit passer dans le soir,
Sur les encens bleuis de la nuit nouveau-née,
Tout au long des campagnes de mouvants saphirs
Qui flottent sur la Ville ainsi que des nuages.

Cloches des campaniles !
Un envol clair de cloches
Monte, plane, et s'éparpille,
Vol rapide en cristal fragile
D'oiseaux chanteurs
Qui se berce un instant, puis se tait, sur la Ville.

. . . .

L'âme claire du soir est morte. — Et c'est la Nuit.

Entre les murs rugueux grimaçants de cactus
Je m'en vais. Des jardins respirent sous le ciel,
Pacifique Jardin fleuri de rires d'or.

J'écoute, rythme blanc, des jeux et des paroles
De jeunes femmes.

O tuniques musiciennes du Printemps!
J'entends des rires doux comme de blanches roses...
Et je songe aux beaux soirs des vieux Décamérons !

PAUL CASTIAUX.

Florence, 1907.

QUELQUES NOTES SUR BALZAC

—

L'instinct religieux,à peine évolué — « nous vivons encore, disait Karl Marx,au temps de la préhistoire », — se manifeste, à présent, d'une manière chaque jour plus encombrante, par la canonisation en plein air, le culte « civil » des gens illustres, moyens, petits ou grands, quelle qu'ait été, au demeurant, la spécialité de ces vainqueurs. L'article de nécrologie encombre les lieux publics. Le cimetière déborde sur le trottoir. On prodigue les simulacres, pour la plupart hideux : ngénieurs chauves, thérapeutes bedonnants, poètes à besicles, nusiciens en redingotes, assis, debout, couchés, tendant le oing, croisant les bras, tantôt menaçant du regard les étoies, tantôt penchant vers l'autobus du coin un front médiatif.

Et devant eux, encombrant leurs socles de gestes emphaiques, la Muse — toutes les « Muses » du Pincio et de la ue Bonaparte — offrent des palmes, apportent des couronies, pleurent sur des urnes vides ou bien, dans un rythme l'opéra, maudissent les rigueurs de la Parque et le crime du Destin.Denys Puech n'y peut suffire.De Vanves à Montmartre, 'Auteuil à Saint-Mandé, sur les refuges, près des gares, le ong des boulevards, entre deux usines, égayant la porte des risons, toutes les variétés de calcaire, toutes les sortes de inc d'art commémorent tels quidams dont nul ne se soucie, ormis leurs proches et leurs héritiers. La statuaire qui, adis, par la représentation de la beauté, par le canon de la orme humaine proposés aux regards comme exemple et enouragement, se glorifiait d'ennoblir la vie, assume, au Vingème Siècle, — honneur paradoxal — de faire concurrence à *Almanach Bottin*, de manifester dans la rue, en plein soil, toutes les difformités que, naguère encore, la piété des milles bourgeoises célait dans le clair-obscur des nécropoles. ommandes officielles, entreprises électorales, souscriptions yant pour but effectif d'allouer aux membres « du Comité » s Palmes ou la Croix, ce ne sont que bustes, reliefs, haut ou

bas, plaques mémoratives, stèles et sarcophages, réclames faites par les vivants sur les os des trépassés. Demeure-t-il, par ha sard, dans un angle obscur, dans un quartier sans gloire quelque tilleul, quelque platane d'autrefois? Vite! qu'on l'a batte et qu'on mette, indifféremment, à sa place l'inventeu du « 606 » ou le « poète des *Nuits* ». La haine des arbres, de feuilles, de l'ombre, de la verdure, inspire les Pouvoirs publics n'ayant d'égale, peut-on dire, au monde, que leur surabon dante respectuosité.

Mais ce n'est point assez pour l'idolâtrie où se plaisent le modernes que cet ost de vilains bonshommes, érigés un pe partout, dans l'espace logeable des cités. Contempler Jule Simon en marbre de Carrare et Chappe, le télégraphiste, e bronze florentin, emplit, certes, les yeux d'une indicible joie il existe néanmoins des plaisirs plus profonds et plus doux La Société laïque exulte à magnifier ses Bienheureux. Au Tem ple de Mémoire, elle annexe toutes sortes de chapelles, d contre-nefs, de périboles et de jubés. Elle prodigue les sanc tuaires, les ex-voto, les édicules pieux, les tabernacles. Ell expose des corps saints. Elle génuflecte comme les Nègres d la Guadeloupe aux pieds de leur grigri. Elle consacre, dans l plomb, sous le cristal des vitrines, les reliques de ses dieux telles que pantoufles, escarpins, brosses à dents, prothèse hors d'usage et clysopompes Eguisier. Elle compile des anec dotes sur leurs maîtresses, leur pécune, leurs goûts et leur infirmités. Sous le cèdre, elle enferme leurs manuscrits. Ell prépose les jeunes chartistes au recensement des ratures qu'o y voit. Elle consacre l'appartement des Grands Hommes investit de leur garde un néocore, lui fournit le vivre et l couvert, à charge d'épousseter les détritus de papier buvar laissés par le « Cher Maître », les mémoires de son apothicair et le journal de son crémier. Augustes résidus, nourricière épluchures qui sustentent chaque jour un nombre plus impo sant de conservateurs, garçons de bureaux et autres sinécu ristes dont le Contribuable s'enorgueillit d'assurer la maté rielle, par un incrément toujours plus vigoureux de sa co chez le percepteur.

Après l'icône, le sanctuaire, après le sanctuaire, les proce sions et les pèlerinages. Les trains de banlieue en sont plein si l'on ose dire, à crever. C'est Médan! C'est Ville-d'Avray

C'est Amaury de Montfort, qu'Olympio signala dans son adolescence par d'exécrables vers. Mussettistes, hugophiles, zolaïstes, « amis » de Carrière, de Wagner, de Gauguin ou de Bouguereau, d'Offenbach ou de César Franck, de Ronsard ou d'Hégésippe, de Blanqui ou de Jehanne d'Arc, se propagent dans les communes suburbaines, palabrent de la Grande à la Petite Ceinture, fomentent des banquets, suscitent des monômes, ordonnent des cortèges (avec billet de retour), déchaînent des fanfares, agglutinent à leurs pompes le sous-secrétaire des Beaux-Arts. Et monsieur Xanroff, vaudevilliste, concourt à la gloire de Vigny !

Cette ferveur, ce zèle, cette malerage d'encensement et de panégyrie émane d'un fond mystique, bénin et dévotieux ; car les Tiers-Ordres qui la confessent ignorent presque toujours les auteurs dont ils préconisent la mémoire. Prenez cet hugophile. Demandez-lui de proférer une douzaine de vers, pris au hasard, dans *les Chansons des rues et des bois*, dans *les Châtiments*, *la Légende des siècles* ou *les Feuilles d'automne*. Il est des chances pour qu'il reste plus muet qu'un esturgeon. Un mussettiste devant qui l'on citait :

> Mais qui peut oublier cette fausse Judith
> Et, dans la blanche main d'une perfide amante,
> La tête qu'en mourant Allori suspendit ?

s'enquérait avec ingénuité de quel poète émanent ces beaux vers. Pour chanter au lutrin, point n'est besoin de comprendre l'antienne. *Græcum non legitur*. Le Moyen-Age qui brûlait, au nom d'Aristote, les sorciers n'entendait pas un mot du Péripathétique : un peu d'ignorance corrobore utilement la Foi. Lire ! nul, à présent, n'a congé de lire, de gâcher son temps à ce geste périmé, sans, d'ailleurs, la moindre utilité pratique. On n'est pas décoré pour avoir lu.

§

L'auteur de *la Comédie humaine*, Honoré Balzac, dont le patronyme se doit formuler sans particule, non pour cause de roture, les particules française, teutonne ou flamande : *van*, *von*, *de*, n'impliquant pas noblesse, mais parce que tel fut certainement l'état civil de ce gros homme vaniteux (1), né à Tours,

(1) « Je mets son nom exact au moins une fois dans tout l'article. M. de Balzac, par son affectation nobiliaire ridicule, improvisée du jour au lendemain, a l'un des

le 20 mai 1799, Honoré Balzac, plus que tout autre de ses contemporains, est devenu l'objet d'adorations multiples, d'apothéoses à fracas. Offerts à la vénération des fidèles, ses débris occupent une maisonnette, quelque part, là-bas, dans une venelle aux passants mélancoliques, du Passy qui disparaît. Il a sa rue. Il a son marbre. Il a, mieux qu'une armoire, un appartement à Chantilly. L'excellent Spoelberch de Lovenjoul, vicomte belge, porté sur la littérature française, admirateur de Balzac, opulent, naïf et minutieux, après avoir groupé les restes de son héros, depuis les ouvrages antérieurs au *Dernier des Chouans* (1829),—ceux de lord R'Hoone, de M. de Viellerglé, de toutes les individualités postiches, — depuis les autographes jusqu'à ce jonc, miracle de Verdier, que Léon Gozlan et Delphine de Girardin (vicomte de Launay) enguirlandèrent, comme un thyrse, d'une légende à la mode louisphilippienne, légua ces détritus à l'Académie française, avec le bien qu'il faut pour les épousseter. De telle manière que, par un jeu plaisant de la Fortune, ceux-là mêmes deviennent les caudataires posthumes de Balzac, les conservateurs de son musée et de son culte qui, vivant, le repoussèrent en haine de sa pauvreté. Les Autran, les Villemain, les Thiers, les Montalembert, les Guizot lui refusèrent l'honneur contestable de marcher leur égal. Grâce au legs d'un riche plus éclairé que ces bourgeois, leurs continuateurs sont devenus sacristains de Balzac, de Balzac passé dieu pour ceux-là mêmes qui, lui vivant, n'auraient pas daigné le lire ou l'assister.

Cet hommage, ces palabres, cette apothéose de vitrine, cette notoriété de catalogue, en dehors du seul monument — ses œuvres — qui confère à un écrivain la gloire, incombent tout naturellement au génie obscur, impur, scabreux, magnifique et déséquilibré que fut Balzac. Ses romans inégaux, touffus, gigantesques et puérils, d'une invention trouble et profonde, pleine de recherches et de lourdeurs, compliquée à la fois de bavardages techniques et de réactionnaires divagations, sa langue pleine de maladresse, de passion et de brutalité, de pathos qui la déforme et d'empâtements qui

premiers mis à la mode cette manie de tant d'hommes de notre génération et qui, depuis, n'a fait que croître et embellir, — de se donner pour ce qu'on est pas. » Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*. On ne saurait mieux dire. J'ai suivi, dans cette étude, Flaubert et Sainte-Beuve (*loc. cit.* et *Nouveaux lundis*), beaucoup moins enthousiastes que Taine et que Zola.

l'alourdissent, exigent du lecteur une intrépidité peu commune. Il y faut entrer comme dans la caverne de Tropnonius, endurer vaillamment les épreuves de l'initiation, lire attentivement, ne se point rebuter et prendre avec soin les notes, propres à fournir des points de repère en ce chaos. Le fatras romantique, le style chamarré, pompeux, d'une affectation qui présage et, parfois, devance Barbey d'Aurevilly (1), Jorris-Karl Huysmans, tout les gongoristes de l'outrance patoisant à leur suite, le faux, l'excessif et le déclamatoire ont, ici, de quoi désobliger non seulement les esprits formés aux bonnes lettres que l'emphase, l'impropriété, les contorsions du langage offusquent à la manière d'une laideur physique, mais les adolescents, les femmes, chaleureuse et dernière clientèle du roman. Tout ce qu'il y a de faux, de convenu, de pédantesque dans Balzac, ce qui répugne aussi dans la crudité du détail, ce qui sent la clinique, la basoche, l'officine, la table d'hôte et e mauvais lieu, ce qui faisait dire à Sainte-Beuve :

« Quand j'en ai lu certaines descriptions sales et minutieusement gnobles, il me semble toujours que j'ai besoin de me laver les mains, de brosser mon habit », et plus loin : « Balzac, en ses romans, c'est une marchande de modes, ou, mieux, c'est une marchande à la oilette. En effet, que de belles étoffes chez lui ! mais elles ont été portées ; il y a des taches d'huile et de graisse, presque toujours... »

ant de fautes, inconscientes ou volontaires, accumulent levant *la Comédie humaine* des obstacles salissants ou baroques, la font pareille à ces palais du Bosphore que gardent es immondices et les fanges de leur seuil.

Comme Voltaire, comme Chateaubriand, dont il a gardé le ourisme et la « pastosité », le descriptif et le *pomposo*, Balzac st devenu, peu de temps après sa mort, un copieux article de ibrairie. On ne compulse guère certains de ses volumes. « Sacrés ls sont », comme la *Henriade* ou *le Dernier des Abencérages*. Est-il beaucoup de bacheliers ayant fréquenté *Seraphita* autrement que *le jeune Anacharsis ? La Comédie humaine*, cependant, figure en bonne place, avec d'honorables petits fers et des

(1) Barbey d'Aurevilly pousse le plagiat aux limites de l'impudence. Il est curieux e retrouver, mot pour mot, dans les descriptions de Valognes, de Saint Sauveur-e-Vicomte, dans la preparation de certaines *Diaboliques* (*les Dessous d'une partie e whist, le Bonheur dans le crime*), les descriptions de l'hôtel d'Agrignon, le hocolat même et le whist du chevalier de Valois. L'admiration pour Barbey 'Aurevilly comme pour Villiers de l'Isle-Adam ce jocrisse de l'emphase, est au surlus une preuve irrefragable d'imbécillité.

plats de tout repos, dans les bibliothèques ostensives, comme le vestiges et reliquaires de son auteur dans le vide-bouteille de l rue Davioud et les hautes salles de la maison de Condé. N'est-c pas lui rendre un hommage opportun, élégant et respectueu que de choisir, parmi tant d'épisodes mal venus ou périmés les plus beaux, les plus solides et les plus purs, d'opérer dan cette polygraphie abstruse, inégale, touffue et démesurée un sélection qui permette aux empressés comme aux délicats d prendre, sur-le-champ, contact avec le meilleur ; et, négl geant les essais malencontreux, les bronzes d'où la fonte n'em porta l'écume ni les scories, les panneaux embus, les toile dont le temps a noirci les couleurs, d'offrir à l'admiration de jeunes hommes ce qui reste de pérennel dans les ouvrages d Balzac ? Et c'est complaire dignement au balzacien véritabl à cet éphèbe, à ce collégien engoncé, ignorant la vie et, dans s province, menant peut-être encore l'existence recluse d'Euge nie Grandet ou de Louis Lambert. Il ne sait rien du monde il n'est pas ambitieux. Les sports, avec leur goujaterie et le sottise, lui soulèvent le cœur. Mais, sous les arbres en fleur d sa jeunesse, il peut rêver encore, demander aux écrivains qu aime autre chose qu'un prétexte d'arrivisme, connaître de extases interdites aux professionnels de l'admiration util cette admiration qui fait, chaque semaine, épanouir mai ruban ponceau à la boutonnière des fruits secs.

Témoin de son époque, porte-parole d'un monde transitoir Balzac peignit à fresque sur un mur qui s'écaille et dont crépi se désagrège, par endroits. Le personnel de la Restaurati n'est pas moins éloigné de nous que l'Egypte ou que la Chin Louis XVIII (1) nous apparaît aussi lointain qu'un Pharaon

(1) La Restauration :
Au point de vue religieux. Une réaction cléricale. (On peut même dire « cat lique *et* chrétienne », les deux points de vue n'étant pas séparés, comme aujourd'h Tolstoï, les Salutistes, etc.). Elle a pour point de départ *le Génie du Chris nisme* (1802) encore que les contemporains, même favorables, jugent l'œuvre m daine, présentée par son petit côté (c'est l'époque où madame Cottin emploie à tremper une *Religion prouvée par le sentiment* son incontinence lacrymale). manque de sérieux fit le succès de Chateaubriand, inaugura le Christianisme f bourg Saint-Germain. Balzac en est imbu. Mais, doué d'un génie épais, bruta fort, il amalgame à René, Bonald, Joseph de Maistre, le Saint-Office en ch bre, *les Soirées de Saint-Pétersbourg*. Par ignorance, encore plus que par brav il pousse la couleur jusqu'au ton de Philippe II et de Torquemada. Ceci caracté tout net son genre de sottise. Il voit aussi dans le Christianisme un ressort po que : « Le Christianisme, déclare-t-il avec une candeur sincère, *et surtout le ca licisme*, étant un système complet de répression des tendances dépravées de l'hom (esprit d'examen, sentiment du droit, de la liberté, etc.) est le premier élément d

plus invraisemblable qu'un poussah. Galériens titaniques, patriciennes amoureuses, courtisanes, dandys, aigrefins, journalistes, aventuriers magnanimes « qui livrent des batailles morales en vidant bouteille ou levant la cuisse d'un faisan »,

dre social. » Et, plus loin, il ajoute dans sa ridicule préface de *la Comédie humaine*, au grand contentement, d'ailleurs, de M. Henri Mazel, autre bachelier : « J'écris à la lueur de ces deux vérités éternelles (M. Mazel écrit « flambeaux ». Pourquoi ?), la religion, la monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays. » Malgré ces balivernes, le fond moral ne lui échappe en aucune manière. Il ignore, comme la plupart de ses contemporains, les lois que Pinel, Esquirol pressentent à peine. Il croit comme un « sorbonâgre » à la responsabilité des délinquants. Et comme il sent le vice, le crime, il voit, d'accord sur ce point avec les capitalistes modernes, un frein aux passions dans l'Absolu chrétien. Cependant, à part *le Curé de campagne* et la fin d'*Albert Savarus*, l'homme d'Église reste dans son œuvre à l'état de comparse.

Au point de vue politique. L'idée de refaire exactement l'ancien régime ne vient à personne, en 1816. Goût général pour le « passé », en tant que décor, extérieur et pittoresque. Cela va du *Beau Dunois* et de *Mathilde* à *Notre-Dame de Paris*, confond les harpes de la Reine Hortense et les fantômes du Romantisme vagissant. Manie apologétique. Mais nulle tentative de restaurer les jurandes, les corporations, les gouverneurs de Province, intendants et subdélégués. (Plus tard, l'influence du Socialisme, chrétien par ses origines, ses principes, catholique par sa tyrannie inquiète, son mépris de l'Individu, ses observances tatillonnes, donna seul aux Congréganistes de robe courte l'espoir d'utiliser à leur profit cette réglementation désuète du travail). En 1816, la Constitution anglaise est dans toutes les têtes réactionnaires et libérales. Mais les réactionnaires voudraient des substitutions et des majorats. Quelques provinciaux de plus longue portée, monsieur de Vitrolles, par exemple, dont Louis XVIII eut vite fait de se débarrasser, exigeraient une représentation de grands propriétaires.

Deux historiens dans Balzac : 1° un rêveur intempérant qui reconstruit, par humeur servile, une autocratie de prêtres et de nobles, 2° un observateur qui déduit avec impartialité (*le Lys dans la Vallée*) ce que fut l'état d'esprit des émigrés. Il aime la force en soi, Napoléon, la Convention, Vautrin, ce Napoléon du Bagne, les « gars poilus qui vont sans sourciller enfouir un cadavre », les hommes drus et rusés qui vivent de la Bêtise publique. Son légitimisme n'est pas traditionnel, mais acquis. Il juge les idées par les hommes, comme les filles qui prennent toujours parti pour les gens qu'elles trouvent « distingués ». Or, les bousingots lui déplaisent : car ils sont aussi mal élevés que lui. Il se rejette donc vers les papes et les rois, qui lui paraissent meilleurs comédiens. Il ne doutait pas un instant que le Comte de Chambord ne fît de lui son premier ministre. Inutile de dire que, sur le trône, Henri V n'aurait pas voulu de Balzac plus que les évêques n'ont voulu de Louis Veuillot, pas plus le duc d'Orléans ne veut des énergumènes attachés à l'*Action française*.

Au point de vue mondain. Rien de commun avec l'ancien régime. Le marquis de 1760 est, cinquante-huit ans plus tard, un grotesque, aussi bien pour le faubourg Saint-Germain que pour la rue Saint-Denis. Le « Faubourg-Saint-Germain », institution moderne, toute spéciale, de grâce ennuyeuse, triste, sobre, hypocrite, le contraire absolu de Versailles et de la Cour. Balzac l'admire. Il y trouve son élément. C'est là que son esprit s'anime, qu'il conçoit la femme, toute la femme, dans sa glorieuse infériorité. Qu'il y ait peu vécu, ou même pas du tout, cela n'importe guère. Il fait parler ses duchesses comme des portières, atteste M. Faguet qui ne paraît pas avoir sur les duchesses des clartés beaucoup plus vives que celles de Balzac. Mais elles vivent. Et c'est le point essentiel.

Ces quinze années de la Restauration furent le texte de l'historien, en même temps que le thème du poète. On les peut envisager, à bon droit, comme une formation secondaire ou même tertiaire du développement français. Avec sa complexion de mégathérium, Balzac la tint pour une époque primordiale et dut à cette erreur une bonne part de son génie.

les lions bottés par Staub, les anges habillés chez Palmyre, Marsay, Lousteau, La Palférine, Maxime de Trailles, Félix de Vandenesse, Claire de Beauséant, la duchesse de Maufrigneuse et Mme de Langeais, les parfumeurs sublimes et les avoués machiavéliques n'assument pas à nos regards plus de consistance que les personnages déclamatoires de Schiller, de Kotzebüe ou de Mme Cottin. Mais s'il rêva son époque et la peupla de chimères, Balzac regarda aussi l'éternelle Humanité d'un œil attentif, curieux et perspicace. Il en incarna l'image dans un microcosme où demeure empreinte son héroïque volonté. Il frappa de rudes médailles où la luxure, l'avarice, l'ambition, la vengeance, l'orgueil se profilent avec une sombre énergie. Il créa des hommes, des types d'une argile si vivante que leurs passions, leurs joies et leurs douleurs se confondent avec les nôtres, que nous pensons les avoir tous connus et rencontrés Gobseck, Marneffe, Peyrade, Nucingen, Grandet, le baron Hulot, Valérie, Elisabeth Fischer. Si Rastignac n'est pas comme le prétendait Baudelaire, « aussi beau qu'Achille » Goriot égale en pathétique, en épouvante le roi Lear. Et si Balzac, par certains côtés de son tempérament, se rattache aux conteurs graveleux de son âge, s'il porte en lui des traces de Pigault-Lebrun (1), il n'en possède pas moins des intuitions qui l'apparentent aux plus grands, lui donnent une place enviable à mi-chemin entre les maîtres et la canaille, entre Paul de Kock et Cervantès.

§

Ce fut un être de labeur opiniâtre et de vouloir incassable Sa vie entière se peut ramener à quelques historiettes, à des anecdotes, peu fraîches, mais que liront en tout agrément les curieux, au tome deuxième des *Portraits contemporains* Sainte-Beuve, qu'il poursuivait de sarcasmes dignes de la ma son Vauquer et de l'illustre Gaudissart, mais non d'un écrivain portant quelque fierté, Sainte-Beuve, dont l'entortillement, picorage l'agaçait encore moins que cette froide lucidité qui vise juste et frappe net, l'a complaisamment analysé dans chacun de ses ridicules, de ses prétentions et de ses gibbosités. I morceau reste un modèle du genre, exquis de bonne grâce et

(1) « Un homme d'esprit à qui je citais comme singulier ce rapprochement qu' avait fait des premiers écrits de Balzac avec Pigault n'en parut pas étonné : « M « encore maintenant, me dit-il, voyez ! n'est-il pas vraiment, à beaucoup d'égar « un Pigault-Lebrun, le Pigault-Lebrun des duchesses » — SAINTE-BEUVE, *ibid.*

poisonnée et de cautèle venimeuse. On ne doit jamais prendre à la lettre ces animosités contemporaines. « Il faut, disait Chamfort, laisser à l'Envie le temps d'essuyer son écume. » Or, en 1834, *Volupté* paraissait en même temps que *la Recherche de l'absolu* et ne gagnait pas à la comparaison.

Le génie opiniâtre de Balzac s'affirma dès ses débuts. Imprimeur failli, trafiquant plein de rêves, mais empoté de scrupules, ce fut à boucher des trous qu'il passa la meilleure part de son existence, à payer des dettes, à réparer dans la mesure du possible tous les embarras financiers venus de ses folles entreprises et des spéculations enfantines qui le délectaient. La ruine de sa maison d'édition (elle devait plus tard lui permettre de formuler, en connaissance de cause, les malheurs de *César Birotteau* et les amertumes d'*Illusions perdues*) ne le détourna point d'échafauder sans cesse les plus extravagants projets de fortune immédiate et grandiose, avec la ténacité puérile d'un joueur acharné à son brelan. Nul n'ignore qu'il fut un des premiers à préconiser la culture intensive, à pressentir le rendement des fruits et des primeurs. Les « ananas de Balzac » fournirent aux imbéciles de 1840 quelques-uns de leurs brocards préférés. Cet appétit forcené d'argent, ce besoin de pécune, cet unique et brutal souci du gain émane d'un cœur assez vulgaire. Balzac ne vit jamais dans l'Art qu'un moyen. S'il écrivit des chefs-d'œuvre, ce fut dans le dessein tout plat de battre monnaie avec.

— « Je serai célèbre », dit Louis Lambert qui, pareil aux élèves de M. Barrès, ne souhaite pas devenir un penseur, un grand artiste, un poète, pour la joie intime de créer de la Raison ou de la Beauté :

Je viens de lire — dit Flaubert dans une lettre à Edmond de Goncourt (31 décembre 1876) — la Correspondance de Balzac... Quelle préoccupation de l'argent et quel peu d'amour de l'Art !.... Il n'en parle pas une fois. Il cherchait la gloire, mais non le beau. Et il était catholique, légitimiste, propriétaire, ambitionnait la députation et l'Académie ! Avant tout, ignorant comme une cruche, provincial jusque dans la moëlle des os. Le luxe l'épate... Sa plus grande admiration littéraire est pour Walter Scott (il admirait aussi le galimathias du Rev. Mathurin et *Venise sauvée*). Au résumé, un immense bonhomme, mais de second ordre.

La postérité confirme déjà un arrêt tombé de si haut. Bal-

zac apparaît comme un puissant ouvrier, un contre-maître balourd qui s'endimanche et qui, pour déterger sa crasse originelle, adopte, sans y croire, les opinions à la mode, « pense bien » au goût des classes dirigeantes. On pressent derrière lui cette lignée infâme de « bons pauvres », de jaunes, qui, pour une sportule dérisoire, pour fréquenter dans tels salons qui les émerveillent, autrement qu'un plateau à la main, pour baver au Parlement sur la Démocratie ou se pousser à travers « les duchesses », retapent et ravaudent les laissés-pour-compte de Joseph de Maistre, de Bonald, de tous les scélérats imbéciles exécutés, depuis longtemps, par le mépris public.

L'iconographie balzacienne (celle du moins que les *Estampes* de la Bibliothèque mettent à la disposition des curieux) donne de l'homme une assez piètre idée. Elle se ramène à trois images principales dont toutes les autres : pointes-sèches, lithographies, gravures au burin, émises par des journaux ou par des éditeurs, au moment de lancer un volume, ne sont que des répliques, pour la plupart d'une affligeante médiocrité : le Balzac presque adolescent, mais déjà fort épais, du Musée de Tours ; celui de Boulanger, en robe de moine ; enfin, le daguerréotype de Nadar, en bras de chemise, le col ouvert et dévoilant ses bretelles aux siècles à venir. Falguière, pour son marbre de l'hôpital Beaujon, a suivi Boulanger, encore qu'il atténue et adoucisse les disgrâces du modèle, qu'il interprète en style soutenu ce visage crevant de force plébéienne et de brutalité. L'œdème des cardiaques en ballonne les tissus. A quarante ans, déjà, le col se décharne ; une flasque obésité envahit les pommettes, la face aux pendantes bajoues, au nez canaille, au sourire brêche-dent. Le menton carré, les lèvres sanguines, épaisses, éloquentes et voluptueuses, tranchent violemment sous la moustache du plus beau noir, tandis que les yeux bruns, lumineux, profonds et doux, le front blanc et large, arrondi en coupole, « creusé par un sillon puissant un peu serré aux tempes, comme sous l'effort d'une résolution qui ne cède jamais », ennoblit ce qu'un tel masque a de laideur et de trivialité. Les peintres de 1830 ne semblent pas l'avoir compris. Devant ce gros père bedonnant, jovial et court, « la moitié d'un as de pique », disait Méry, ils ont manqué d'inspiration.

L'acharnement au travail de Balzac a simplifié son histoire.

Otez-en les fugues commerciales et politiques, les goinfrades qui le reposaient, il n'eut, comme George Sand, d'autre objectif que noircir du papier. « Le plus fécond des romanciers contemporains. » Ce titre le gonflait d'orgueil.

La passion d'automne, faite de superbe, de cupidité, peut-être aussi de véritable amour, qui, après dix ans de négociations, de brouilles, de raccommodements, de voyages et de littérature, aboutit à son mariage avec Mme de Hanska, fut l'enivrement et la ruine de sa maturité. La compagne de son ambition et de ses rêves, à qui la dédicace de *César Biroteau* fut donnée en *morgengabe*, en gage d'une alliance, où les vanités sociales contribuaient à lier les esprits et les cœurs, n'apporta au malheureux ni tendresse, ni intelligence. Elle se montra pleine de noirceur, déloyale. Eprise d'un barbouilleur d'alors, Jean Gigoux, elle n'attendit même pas la mort de Balzac pour s'abandonner à lui. De la chambre où, cloué par une maladie atroce, le cœur empoisonné de travail et de café, le Maître, à peine âgé de cinquante ans, agonisait, il pouvait ouïr les effusions, les rires, tout le manège cynique des amants. Ce fut l'adultère, dans sa platitude, sa bêtise lâche, avec une sorte de ragoût macabre, ce piment de la honte infligée au malheureux grand homme pantelant, sur son grabat d'asphyxie et de désespoir. *La Physiologie du mariage*, ses joyeusetés de petite ville médisante, sa belle humeur d'estaminet, les calembredaines qui l'emplissent lui revinrent-elles en mémoire, pendant les heures abominables de sa fin?

Quelle vie lamentable! Et vous en savez le dénouement. Il a dit à Mme de Surville, qui a redit le mot à Mme Cornu : « Je meurs de chagrin », du chagrin que lui causait son épouse (1).

Puis ce fut l'oubli, une génération nouvelle, abêtie et ricaneuse, les philistins du Second Empire que le goût de la blague — cette Circé de caboulot — crétinisait absolument. Après les discours de parade, les louanges d'épitaphe, le noble discours dont, sur la tombe de Balzac, s'honora Victor Hugo, les habitués d'Ernest Feydeau ou d'Octave Feuillet s'empressèrent d'oublier. Il ne resta du maître que le nom.

Une littérature, nouvelle — exclusivement lyrique — naissait

(1) Flaubert, *Correspondance*. Lettre à madame Roger des Genettes (août 1877), Fasquelle, éd.

avec le Parnasse, curieuse de belles formes et de rythmes pondérés, demandant l'inspiration aux légendes sublimes des Héros et des Dieux, ignorant de parti-pris le monde moderne, promenant sur toute chose un dédaigneux regard, n'acceptant comme siens que l'Art pur et la Beauté :

Que nous cerne à jamais l'Oubli, noir assassin,
et que l'Envie aux traits mordants nous ait pour cibles !
Ainsi que Çavitri faisons-nous impassibles,
mais, comme elle, dans l'âme ayons un haut dessein (1).

Il appartenait à l'Ecole Naturaliste, si bêtement calomniée aujourd'hui par d'imperceptibles cacographes, de rendre à Balzac les honneurs qui lui sont dus. Emile Zola, ce magnanime et bon Zola, dont l'auteur de *Louis Lambert* n'eut, certes, ni la grande âme, ni la forte et claire intelligence, apprit à ses élèves l'amour de la vérité, aussi bien dans le roman que dans la vie : et *la Comédie humaine*, en ce qu'elle a de juste, de permanent, de sincère, puisa, dans les triomphes du Naturalisme un renouveau de gloire, une seconde jeunesse dont les lauriers, désormais, ne se flétriront plus.

§

Quand, après d'incertains et pénibles débuts, ayant battu les buissons de droite à gauche, longtemps hésité, Balzac entra dans la voie heureuse du succès, fit paraître, en 1831, *la Peau de chagrin*, la littérature d'imagination ne produisait rien de comparable à ce qu'il apportait. Sur la trace de Lamartine et d'Hugo, les jeunes hommes d'alors cherchaient, soit dans la poésie individuelle, soit dans les réalisations objectives du théâtre, une renaissance de la langue française, l'avènement d'un art qui balayât à jamais les vestiges nauséabonds de l'Ecole Impériale. Au temps où se livrait la bataille d'*Hernani*, où *les Méditations* et *les Feuilles d'Automne* pleuraient dans toutes les mémoires, le roman d'analyse, la notation exacte de la vie et des gestes quotidiens ne répondaient guère au besoin qui tourmentait le public de vibrer, de s'exalter, de se passionner à froid, pour des phrases creuses, pour des sentiments exagérés. *La Confession d'un enfant du siècle* (venue cinq ans après), *Lélia*, qui date de 1833, témoignent du singulier état d'esprit en faveur chez les premiers romantiques. Ce ne sont

(1) Paul Verlaine : *Poèmes Saturniens*, 1867, Lemerre.

qu'apostrophes, exclamations, réthorique, un halètement vertigineux de la « Chimère dans le vide », les palabres de Trenmor, les harangues de Desgenettes, « la voix de l'Eternel « discourant dans les vallons », et les « coupes d'amertumes », les aphorismes de Josep hPrud'homme, sur le trépied de Chateaubriand. *Notre-Dame de Paris*, elle-même, avec son appareil archéologique, sa prétention à l'exactitude, au mobilier d'art, n'est pas exempte de ces balivernes. Certains couplets de Johanes Frollo, cappet qui, déjà ! « parle comme un acteur », les hennissements de l'archidiacre et du bossu prêtent à la gaieté plus qu'à l'enthousiasme. Et l'on sourit à la pensée des jeunes hommes si mal habillés, en chapeau tromblon, en collier de barbe, truculents et débonnaires, d'humeur constitutionnelle et de mœurs pacifiques, votant bien, pensant de même et couchés de bonne heure, qui pleuraient là-dessus, pareils à des vedeaux. A ceux que le romantisme n'égarait pas absolument, Balzac dut apparaître comme un instigateur de lumière et de santé. Avec lui, ce n'était plus les cris dans la tempête, ni les attitudes byroniennes, le gongorisme de Petrus Borel, ou de Daniel Jovard. Il parlait au lecteur de ses affaires, de sa complexion, de ses échéances. Il décrivait son mobilier, notait avec précision les commérages de son bureau. Il chuchotait à l'oreille des femmes (1) avec le cynisme d'un confesseur, la liberté d'un médecin, la judiciaire d'un courtier d'amour. Il n'ignorait aucun organisme de la société contemporaine, s'étant mis au fait de toute chose, habileà discourir sur la procédure, la technique des métiers, le swedenborgisme, les élections, la diplomatie et le cours des Halles. Encore que ses premiers ouvrages de la deuxième période portent les traces et les taches du romantisme originel, qu'on y trouve des morceaux, comme l'« orgie » où Lousteau et Raphaël boivent du vin de Tokay, ironisent avec des rousses-cagnes, philosophent sur le

(1) « M. de Balzac a surtout, dès l'abord, mis dans ses intérêts une moitié du public très essentielle à gagner et il se l'est rendue complice en flattant avec art des fibres secrètement connues. « La femme est à Balzac », a dit quelque part Jules Janin ; « elle est à lui dans ses atours, dans son négligé : dans le plus menu de son « intérieur ; il l'habille, la déshabille. » En partant de la même idée, on a dit : « Balzac romancier est un médecin, quelque peu suborneur de maladies cutanées « ou sous-cutanées, de maladies lymphatiques secrètes — quelque chose entre Alibert et Cullerier. Il a des arts secrets, de certains tours de main, comme en ont l'ac- « coucheur, le magnétiseur. Bien des femmes y sont prises. On l'eût traduit en juge- « ment autrefois — pour maléfice. »

SAINTE-BEUVE, *ibid.*

même ton que les « pirates » de *Plic et Plock*, Balzac, dorénavant parlait à ses contemporains le langage de leur propre humanité, déroulait à leur yeux le conflit des passions qui les animent, des intérêts qui les enchaînent, le combat sans terme des lois physiologiques et du contrat social. Cela suffit à le mettre hors de pair. Quels qu'aient pu être ses ridicules, la haine plus ou moins véridique de toute science, de toute grandeur et de toute indépendance, il n'en a pas moins fourni à l'histoire du dix-neuvième siècle une riche et précieuse contribution.

§

Balzac est un personnage de lui-même. L'on peut dire que chacun de ses aspects a fourni un volume à *la Comédie Humaine*. Il apparaît,dans ses multiples incarnations, tel que ces dieux baroques de l'Inde qui, tour à tour, assument les formes les plus diverses, les plus absurdes anatomies, ont des bras plantés dans le dos et des têtes au nombril.

En lui, abondent les contradictoires. Sa pensée un peu trouble, même dans ses moments heureux, est faite de contrastes. L'homme n'est pas « double »,mais collectif, nombreux, polycéphale, ondoyant comme les multitudes et plus variable que la mer.

Ses mœurs, ses préjugés, ses manières sont d'un bourgeois, d'un petit rentier de province. Il en a les étroitesses, la curiosité un peu commère, l'esprit gobe-mouche, l'amour des vétilles qu'il enfle immodérément. Il s'attarde à l'office, dans la cage du portier, dans les couloirs du Palais. Il fréquente avec goût la Préfecture. Il prête l'oreille aux gens de maison, à l'escompteur, au mouchard, aux petits clercs. Avec une sagacité vigilante, il explore les lieux suspects, où s'élaborent le pouvoir, le plaisir, la richesse. Il flaire les eaux grasses et les eaux de toilette. De fréquenter ainsi les recoins mal odorants, les venelles compromettantes, la table d'hôte du signor Giardini et de la « maman » Vauquer; d'avoir subodoré le poêle où graillonnent avec le café de Gobseck toutes sortes de louches, homicides et malpropres affaires, promené son investigation parmi les sombres coulisses où les acteurs de la farce humaine posent leurs costumes et se débarbouillent de leur fard, il connaît les dessous de la civilisation, l'envers du luxe, les inavouables motifs qui mettent aux genoux de l'usurier les plus arrogan-

tes praticiennes. Il connaît la Société que ne connaissent Dickens ni Dostoïewski, le fonctionnement des organismes, l'enchaînement des rouages, les dessous de la comédie humaine et du drame social. Retors comme un avoué de sous-préfecture, madré comme un paysan, attentif comme un braconnier, la finesse tourangelle se complique en lui d'imposture languedocienne. Il a besoin de habler, d'en imposer, de débrailler son gilet et de mettre ses coudes sur la table. Il a des façons de basochien ou de mercanti.

L'atavisme gascon, la vulgarité des races méridionales en fait une manière de Gaudissart de qui la grosse verve, les éclats exubérants, les méchantes façons ont de quoi délecter les auberges de province. Comme Vernier, le petit bourgeois de Vouvray, il se plaît aux mystifications, à la plaisanterie énervante, aux farces désobligeantes, faites de taquinerie et de sottise. Il excelle dans le mauvais ton, à ce point inné chez lui que, malgré son expérience du monde, sa délicatesse d'oreille et son tour de main, il ne se peut jamais guinder au diapason de la bonne compagnie. Il fait parler ses dandys tantôt comme des rapins, tantôt comme des garçons de boutique. Quand il donne la parole à Eugène de Rastignac, dont la tournure, les manières, la pose habituelle « dénotent le fils d'une famille noble, où l'éducation première n'a comporté que des traditions de bon goût », ce garçon, encore que bien né, dit couramment : « J'étais au bal chez madame la vicomtesse de Beauséant », n'hésite pas à promulguer qu'il a dansé « avec une comtesse ravissante », que « sa divine comtesse, etc., etc. ». Que pourrait faire de mieux, lorsqu'il s'habille, le *Fils de Giboyer*? Provincial, Balzac a pu voir le luxe d'un Paris qui n'existe plus, de « la chaussée d'Antin », du « faubourg Saint-Honoré », de la Maison Nucingen et de l'hôtel de Grandlieu. Il a connu les mangeoires célèbres des Véfour, des Chevet, les tripots et les Galeries de bois, les parfumeurs et les libraires, les maisons chaudes et les coupe-gorge, toute la splendeur infâme du Palais-Royal. Cette vision l'ensorcela, frais émoulu de son clocher. La conquête de ce monde chatoyant, artificiel, prodigue, imbu de fallace et de vanité, déchaîna dans sa conscience un vertige de plates ambitions. L' « arrivisme » était fondé. Vulgarisation des pensées de Stendhal, le discours de Vautrin fournit aux jeunes hommes, quêtant le moyen de

parvenir, une règle de conduite. Ils n'ont qu'à prendre modèle sur le geste, en l'appropriant au goût du jour. Cet aplatissement de Balzac devant la richesse, les titres et les distinctions nobiliaires atteint les sommets de la bouffonnerie. Un journaliste affilié à la Congrégation (1) déduisait récemment, d'après le Père des poètes, la stupéfiante anecdote que voici :

Victor Hugo, dans *Choses vues*, rapporte la visite qu'il lui fit, au cours de sa dernière maladie. Ils causèrent politique et religion. Balzac lui reprocha sa démagogie ; il s'affirma légitimiste. Il s'étonna que Victor Hugo eût pu renoncer, de gaîté de cœur, à son titre de pair de France, « le plus beau après celui de roi de France », lui dit-il.

Dans l'esprit de Balzac cela ne faisait pas un doute que Victor Hugo pût être magnifié par une dignité qui l'égalait aux ducs d'Audiffret ou de Praslin !

Si Balzac dut à la province, dont il ne parvint jamais à se débarbouiller complètement, quelques-uns de ses travers et de ses malformations, il en a tiré aussi les plus aimables qualités.

Il en devine les mystères, les invente parfois ; il a une multitude de remarques rapides sur les vieilles filles, les vieilles femmes disgraciées ou contrefaites, les jeunes femmes étiolées et malades, les amantes sacrifiées et dévouées, les célibataires ; il a un sentiment de la vie privée très profond et très fin ; il sait vous émouvoir et vous faire palpiter tout d'abord, rien qu'à vous décrire une allée une salle à manger, un ameublement.

Ceci est le Balzac de *la Vie de Campagne*, de *la Vie privée*, et *de la Vie de province*. Il émane du terroir, de l'ambiance familiale, du département qui lui conféra son premier pli. C'est un homme de peu, tout plein d'idées mesquines. Il traîne avec soi des manies de vieux bureaucrate (le café à prendre chez tel ou tel épicier), des tics séniles, qui font, en dépit du respect traditionnel, rêver à un Poiret de génie. Un autre Balzac, occultiste, « sociologue » à croppetons devant riches et prêtres, abstracteur de quintessence, « alchimiste de la pensée » et tout ce qui s'en suit, vient de *Louis Lambert*, de *Seraphita*, de *Melmoth réconcilié*. Il tire de son intrinsèque la vésanie et le mensonge, les conceptions délirantes qui saturent d'extravagance *les Etudes philosophiques*. C'est un poète. Il en a l'i-

(1) Félicien Pascal : *Le Sabotage de Balzac*, dans *l'Eclair* du 7 octobre 1910.

magination ardente, le goût de ce qui brille, le *fulgens sequar*, dont il blasonne Canalis. En outre, les toquades et l'absurdité. Il admet la goëtie, il prône l'hermétisme, il acquiesce au *Grand Œuvre*, à la transmutation des métaux. Il confond Lavoisier et Paracelse. Il possède au plus haut point la vision des visionnaires, des grands esprits hallucinés; il étudie avec lucidité la *paranoïa* de ces malheureux dont le génie a tourné en démence, Gambarra, maître Frenhöfer, Balthazar Van Claës. Il ne paraît pas indemne de leur fêlure. Extraire de la musique une philosophie, une Idée éternelle du premier tableau venu, changer en or le soufre et la potasse, lui paraît un labeur congruent aux plus nobles cerveaux. Il devance Mallarmé dans ces « transpositions d'art » qui firent, non sans bonheur, comparer à Lycophron le poète d'*Hérodiade* et de *l'Azur*. Il croit à l'élixir de longue vie, à la transmigration des âmes, aux remèdes secrets. Et, logiquement, il n'a pour la science, pour la pensée affranchie et curieuse, que haine et dérision. Louis XIV traînait dans son manteau fleurdelysé l'animadversion et le dégoût des savants, sur qui, pour flagorner le « Roi-soleil », Molière, en pied-plat qu'il était, déversait la fange des rues tripières dont son âme débordait. Ignare comme Louis XIV et bigot comme lui, Balzac avait, pour la science qui délivre de tous les fétichismes, de la honte religieuse et de la servilité monarchique, la même horreur instinctive. Il en parlait comme Galimafrée; il en raisonnait comme Hoogstraten. C'est le « dégénéré supérieur » à l'état d'archétype. Dans le sang paternel, avec un fond de brutalité rudanière, il avait puisé les germes de la plus incurable phrénésie :

Le père de Balzac fut une manière d'excentrique digne des Petites Maisons. Tous les matins, il se levait de bonne heure, allait dans les bois. Il faisait une rude entaille dans le corps des jeunes arbres dont il buvait la sève avec avidité. Il prétendait vivre cent cinquante ans au moyen de cette boisson (1).

Venu d'un tel père, Balzac était mûr pour la croyance aux miracles, pour le délire des grandeurs. Il en fut abondamment touché. Comme, à ses yeux, la moralité ne commence qu'avec un minimum de revenus et de bien-être (il n'est pas d'honnête femme au-dessous de douze mille livres de rentes) le besoin

(1) Champfleury : *Les Excentriques* : Jupille. Michel Lévy, 1856.

fondamental d'enrichir ses hérosle pousse à des inventions de féerie où « l'or pétille », où les gemmes, la vaisselle plate, les mobiliers de roi, les fleurs uniques, les tableaux de Raphaël (on disait « Raphaël », en 1835) et de Rembrandt foisonnent, sans motif plausible, chez les premiers venus. Le roman s'achève en un conte des Mille-et-une-Nuits.

Le travail de Balzac est celui de l'entomologiste. Sous son microscope, l'importance des infiniment petits se révèle; quand l'objet placé dans le champ de vision est en harmonie avec son tempérament, il excelle et triomphe à le décrire. Ses avares sont d'un relief, d'une vie atroce, d'une ardeur congelée et silencieuse qui donne le frisson. Au regard de Gobseck, de Grandet,que sont Euclio, Harpagon, les pâles ombres du théâtre classique? La fièvre de l'or, dont Balzac est possédé, l'inspire, lui dicte des paroles de flamme, éclaire d'une effroyable lueur ces consciences formidables où la passion d'acquérir a desséché « le lait des tendresses humaines ». Il admire en poète la poésie effroyable de l'avare; nul mieux que lui ne connaît les écumeurs de la procédure, les pilleurs d'épaves engraissés de la ruine et vivant paisibles à l'ombre des Lois, ayant pour eux le Code, le Code toujours ami des assassins, quand c'est au nom du Riche que l'assassinat est perpétré.

Mégalomane, mais à genoux dès qu'il se trouve en présence des « sommités sociales », Balzac ne pouvait manquer de s'aplatir devant la « religion », devant la machine incomparable d'obscurantisme et d'asservissement. « Le Christianisme réduisit le monde à la raison des esclaves », dit Proudhon. Balzac s'enorgueillit d'être un de ces esclaves.

D'être un valet sa domesticité le délecte encore mieux. La démence congénitale apparaît, chez lui, sous forme d'imbécillité religieuse, l'empêche — quelle que puisse être d'ailleurs sa perspicacité — de voir, non seulement l'odieux, mais le bouffon même des doctrines et des gens qu'il préconise. La laideur chrétienne, à chaque instant, fait grimacer les figures de *la Comédie humaine*. Il conseille à Mme de la Baudraye — Ariane de sous-préfecture — les menues « pratiques de la dévotion » ; il conduit à la Grande Chartreuse Albert Savarus, à qui les manœuvres de Philomène ont fait perdre sans retour la duchesse d'Argaiolo. Il se flatte de guérir par l'hébétude les désespoirs d'amour : il donne pour asile au Génie méconnu

cette fabrique de monstres. Il débobine avec enthousiasme l'histoire de Mme Graslin, hideuse folle, que son fils, tout d'abord, et son médecin, moins inconscient, eussent envoyée à la Salpêtrière. Il exalte la Saint-Barthélemy, « ce beau jour de l'Eglise et de la patrie ». Il donne le triste spectacle de cette ivresse d'hilote, d'un génie assez malheureux pour tomber au niveau du sanguinaire pédant que Salomon Reinach (1) a flétri d'un mot si dédaigneux et cloué au portique de son *Orpheus* comme une chouette malfaisante. *Catherine de Médicis* a mis sur le nom de Balzac une honte ineffaçable que ne laveront ni « les parfums de l'Arabie », ni l'orgueil d'ouïr M. Léon Daudet proclamer que « l'esprit de Honoré de Balzac (pourquoi un esprit rude avant Honoré? On ne dit pas le faubourg sain-H-onoré) offre une image réduite de l'Univers ».

§

La manière de Balzac, son style, si le mot « style » peut servir à qualifier ces douloureux assemblages de vocables, de propositions qui se heurtent, s'accouplent et se choquent avec tous les hasards, tous les disparates, et les bonheurs quelquefois, d'un immense bric-à-brac, procède à la fois des réalistes que furent, avant la lettre, Mercier, Restif de la Bretonne. Il en a la phrase lourde, traînante, pleine de chevilles, de repeints et de tautologie. A Chateaubriand, il emprunte l'image voyante, les « anémones verbales » et ce ton prophétique de « Jocrisse à Pathmos » qui rendent *les Martyrs* d'une lecture si coriace. Comme le « barbaro-breton » de Michelet, ce tourangeau, né pourtant aux sources mêmes du bien dire et du bon sens, compatriote de Béroalde et de Paul-Louis, qui, dans son enfance respira l'air des Grouëts ou de La Chavonnière, se plaît aux monstruosités de l'hyperbole, aux adjectifs enluminés, aux fatras, à la période vaine dont il enfle assez maladroitement les inutiles sonorités. Il écrit déjà aussi mal que les Goncourt, dont il n'a pas le savoir-faire. Il abonde en termes impropres, en solécismes (2). La rhétorique pédantesque

(1) *Orpheus*, p. 9 Alcide Picard, 1909.

(2) « Enfin, il y a en grammaire une faute insoutenable qu'il pratique constamment et par système. Au rebours des écrivains d'aujourd'hui, qui ont mis le *son*, *sa* *ses* partout, qui disent à propos d'un fait *lui et elle*, monsieur de Balzac ne connaît que *en*. Ainsi, dans *les Célibataires*, toutes les fois que l'abbé Birotteau était entré chez le Chanoine Chapeloud, il *en* avait admiré l'appartement et les meubles. Dans *la Grenadière*, le jeune Louis ne se contente pas des assurances de santé que

et voyante des aperçus qui, la plupart du temps, font hors-d'œuvre au début de ses moindres contes, gâtent par l'enflure ce qu'il a de meilleur et de plus judicieux. L'art d'écrire, néanmoins, le préoccupe. Il ahane sur sa phrase, la torture, la brise en mille jets, comme une source qu'il tente de capter, sans jamais y parvenir. Le flot monte, s'éparpille en cascade, en ruisselets chargés de graves et de boue; il déborde, mais le griffon, sous une poussée ardente, jaillit; qu'il veuille ou non se défendre, le lecteur est emporté. La verve, cette verve brutale, fumeuse, irrésistible, fait songer à Diderot. Balzac a plus d'un lien avec l'auteur de l'*Encyclopédie*, outre les « mauvaises manières » que la grande Catherine tolérait d'une condescendance royale, outre *les Contes drôlatiques*, plus malpropres, certes que ces *Bijoux indiscrets*, dont la gaillardise évite, au moins, la porte des latrines. Mais le grand Diderot avait ce qui manque à Balzac : un esprit scientifique, l'amour de l'Humanité, l'espoir dans l'avenir. Il voyait juste, prisait à leur taux les hommes et les dieux, tandis que les jugements de Balzac viennent d'un esprit égaré où fermentent les vertiges de l'égoïsme, les illusions d'un sot orgueil. Il est plaisant de voir ce maniaque, plein d'hystérie et de divagations, mis sur le pavois, dans un intérêt politique, par les mêmes hommes qui tournent en dérision les mirages fiévreux de Michelet, ses emportements, son « enthousiasme en bras de chemise » et n'ont pas assez de goujaterie ancillaire chaque fois qu'une parole sonore jaillit d'un cerveau libre ou d'un cœur indépendant.

L'auteur de *la Comédie humaine* a chéri ce que nous exécrons : monarchie, autorité, despotisme, dogmes sociaux et religieux. Il a flagorné les puissants, le clergé, les soldats. Il a pris le parti du fort contre le faible, encensé le Dieu-Dollar. Pour lui, toujours, les humbles sont dignes de mépris; les paysans, d'affreux gredins; les ouvriers, quand ils ne sont pas des cerveaux guindés aux proportions michelangesques (David), des entités négligeables. A son avis, l'Humanité se

lui donne sa mère, il *en* étudie le visage, etc. En un mot, cet *en* est partout employé à faux par M. de Balzac; il y trouve je ne sais quelle particulière douceur et l'introduit jusque dans certaines locutions qui n'en ont que faire. Au lieu de dire, par exemple, il y va de la vie, de la fortune, il ne manque pas de dire : *il s'y en va de la vie.* »

SAINTE-BEUVE, *ibid.*

compose de faiseurs, d'ambitieux, de riches, soutirant, à bon droit, le potentiel d'un monde, pour accroître leurs plaisirs ; à parler sans phrases, son idéal (1) c'est l'homme entretenu.

Son œuvre menue et colossale, incomplète, avec tels morceaux d'une incomparable vigueur, cette fantasmagorie obsédante ne laisse guère dans l'esprit que des souvenirs fiévreux, pareils aux cauchemars dont l'ombre flotte encore et gâte le réveil. Elle fait songer à la chrysalide grandiose, au têtard sublime de Rodin. Elle est anachronique. Elle retarde sur la Civilisation. Car la Civilisation, pour les individus comme pour les peuples, se mesure à la dose de Christianisme qu'ils sont en pouvoir d'éliminer.

LAURENT TAILHADE.

(1) « L'œuvre de Balzac les émerveilla tout à la fois comme une Babylone et comme des grains de poussière sous le microscope. Dans les choses les plus banales, des aspects nouveaux surgirent. Ils n'avaient pas soupçonné la Vie moderne aussi profonde.

— « Quel observateur ! » s'écriait Bouvard.

— « Moi je le trouve chimérique ! finit par dire Pécuchet.

« Il croit aux sciences occultes, à la monarchie, à la noblesse, est ébloui par les coquins vous remue les millions comme des centimes, et ses bourgeois ne sont pas des bourgeois mais des colosses. Pourquoi gonfler ce qui est plat et décrire tant de sottises ! Il a fait un roman sur la Chimie, un autre sur la Banque, un autre sur les Machines à imprimer c'est déjà le procédé de reporter que l'on devait, quarante ans plus tard, incriminer chez Zola. C'est aussi « la table d'hôtes des phénomènes »), comme un certain Ricard avait fait « le Cocher de fiacre, » « le Porteur d'eau, » le « Marchand de coco ». Nous en aurions sur tous les métiers et sur toutes les provinces, puis sur toutes les villes et les étages de chaque maison et chaque individu, ce qui ne sera plus de la littérature, mais de la statistique ou de l'ethnographie. »

GUSTAVE FLAUBERT, *Bouvard et Pécuchet*, ch. V. Lemerre 187.

LETTRES A DEUX AMIS
SUR LE REFUS DU SERVICE MILITAIRE

Ces lettres inédites du Comte L. Tolstoï ont été écrites à deux amis des plus intimes de l'illustre écrivain; l'un d'eux, le Dr Makovitzky, a quitté depuis sa patrie pour vivre aux côtés de Tolstoï, dont il devint le médecin, et ce fut lui qui l'accompagna dans son départ de Iasnaïa-Poliana, et l'assista à ses derniers moments.

Ces lettres constituent un document très précieux pour ceux qui veulent suivre la progression des idées antimilitaristes et chrétiennes de L.-N. Tolstoï, pendant ces vingt dernières années.

J.-W. B.

A Douchan Petrovitch Makovitzky.

5 octobre 1894.

Cher Douchan Petrovitch,

Pourquoi n'écrivez-vous rien? Etes-vous bien arrivé chez vous? Est-ce que votre doigt a cessé de vous faire souffrir? J'ai été très heureux d'apprendre que vous étiez à Kostroma (1) et que vous vous êtes lié avec nos amis. Je vois par leurs lettres que vous êtes très intime avec eux et que votre intimité a pour seule base ce qui unit fortement les hommes : la confession de la même vérité et le service à la même œuvre.

Sauf le désir d'avoir une réponse de vous et de recevoir de vos nouvelles, je vous écris encore pour vous demander ce que vous savez d'Eugène Schmitt (2) à Buda-Pest, Festung Herrengasse, 58? Il appartient à l'union *Religion des Geistes*, et écrit dans leur revue de très bons articles. Je suis en correspondance avec lui. Si vous ne savez rien de cette union, prenez des renseignements, si vous en avez l'occasion, et communiquez-les-moi. Ses articles et ses lettres me plai-

(1) A Kostroma vivait alors P.-I. Birukoff, ancien officier de marine, qui avait démissionné après s'être rapproché de Tolstoï, dont il est l'un des premiers (chrologiquement) disciples.

(2) E. H. Schmitt, célèbre propagandiste de l'anarchie passive chrétienne en Allemagne, penseur et écrivain talentueux et abondant qui, très jeune encore, reçut, de la Faculté de Philosophie de Berlin, le titre de Docteur honoris causa.

sent beaucoup. J'attends de vous aussi des renseignements plus détaillés sur les Nazaréens (1), et non personnellement, mais sous forme d'un article duquel le gros public pourrait apprendre quelque chose sur cette secte.

De tout cœur je vous désire un mouvement de plus en plus grand dans cette voie de la conscience et de l'accomplissement de la vérité où vous êtes entré, et la joie de plus en plus grande que donne ce mouvement.

Je vis comme vous m'avez vu. Je continue mon travail et le fais avec joie et avec l'espoir qu'il sera utile aux hommes.

Affectueusement.

L. TOLSTOI.

A Douchan Petrovitch Makovitzky

10/22 février 1895.

J'ai reçu hier votre lettre, cher Douchan Petrovitch, et j'ai été très frappé par les nouvelles que vous me donnez sur l'acte de notre ami Skarvan (2). Quand j'apprends de pareils actes, j'éprouve toujours un sentiment complexe, très vif, fait de peur, de triomphe, de compassion et de joie. Tous les actes de cette sorte comportent absolument l'un des deux : ou une manifestation de Dieu tout-puissant en l'homme, et alors c'est le triomphe, la joie et la victoire indiscutable, si même l'homme en qui Dieu se manifeste est mené au bûcher; ou un mouvement humain : l'amour de la gloire, l'irritation, la passion, et alors je ne vois en cette manifestation qu'une source de souffrances pour celui qui l'accomplit, sans parler que cette manifestation non seulement ne sert pas à l'œuvre de Dieu, mais lui est nuisible. L'indice qu'il s'agit d'une œuvre divine et non humaine, c'est que l'homme en accomplissant son acte fait non ce qu'il désire faire, mais ce *qu'il ne peut pas ne pas faire*. J'espère et crois que notre cher Skarvan a agi comme il l'a fait parce qu'il ne pouvait agir autrement, et alors c'est l'œu-

(1) Secte répandue surtout en Hongrie et en Serbie, qui ne reconnaît aucun pouvoir spirituel et n'admet pas le service militaire, ce qui attire sur les Nazaréens les persécutions du Gouvernement Autrichien.

(2) Le Dr A. Skarvan, médecin militaire dans l'armée autrichienne à Kaschau, refusa de servir alléguant que cela lui était devenu impossible, puisque chrétien, alors que l'armée n'existe que pour le meurtre des hommes. Pour ce refus, il fut interné 20 semaines dans un asile d'aliénés, puis condamné à quatre mois de réclusion, à la dégradation militaire, à la privation de son diplôme de docteur, entraînant l'interdiction d'exercer la médecine.

vre divine qui s'accomplit par lui. Et on aura beau lui faire n'importe quoi, il ne souffrira pas, mais se réjouira avec nous.

Ecrivez-moi, je vous prie, tout ce que vous savez de lui. Ne pourrions-nous pas lui être utiles de quelque manière? Dites-lui toute l'affection que j'ai pour lui.

J'ai reçu les deux brochures. La brochure me concernant(1) n'est pas bonne. L'auteur attribue au sens artistique une signification fausse. Il le place au-dessus de tout. C'est pourquoi il ne comprend pas du tout en quoi consiste la religion en général, et le christianisme en particulier.

J'ai été aussi très frappé de la brochure sur les Nazaréens(2). On voit que dans votre clergé fleurit aussi la terrible mauvaise foi, et que lui aussi place les intérêts humains, ceux de l'Etat, avant les intérêts de Dieu. Elle est extraordinaire cette peur que le clergé a de la vérité, dont une partie se manifeste dans la doctrine des Nazaréens, et cette conscience de leur faiblesse. On ne peut pas persécuter. C'est honteux. Il faut être libéral, et l'interprétation de la doctrine ne fait que démontrer la vérité des Nazaréens et le mensonge des Eglises. Que faire donc? Il faut mentir. C'est ce qu'ils font, en tâchant de défendre, au moins pour un temps, leur situation.

J'ai compris la doctrine des Nazaréens encore plus clairement qu'auparavant, et je continue à observer ce phénomène très important et à croire que l'union des intellectuels avec eux aura une énorme importance.

Je vous en prie, écrivez-moi, souvent.

Affectueusement.

L. TOLSTOI.

A Douchan Petrovitch Makovitzky.

11 septembre 1895.

Cher Douchan Petrovitch,

J'ai eu de vos nouvelles par votre lettre à Eugène Ivanovitch, mais je regrette de n'en pas avoir directement. Nous tous vous aimons, et sommes heureux d'avoir de vos nouvelles.

(1) De l'écrivain slovaque S. Hurban Vajansky : *L.-N. Tolstoï poète et prophète.*

(2) *Die Sekte der Nazarener in Ungarn*, brochure allemande d'un prêtre slovaque, Szébering.

Ne vous attristez pas que votre vie ne soit pas telle que vous l'eussiez désiré. C'est le sort commun de tous ceux qui aspirent à la perfection chrétienne. Il est terrible, non de ne pas atteindre ce que l'on désire pour soi, pour son âme, mais, l'ayant atteint, de cesser de le vouloir.

Que fait notre cher Skarvan? Le voyez-vous, ou ses amis, ou sa mère? En quel état d'esprit est-il? Il doit être dans une situation terriblement difficile, s'il ne s'adonne entièrement à la vie de l'esprit. Sa situation doit être difficile parce qu'il est jeune et fort, et parce que, étant médecin, pendant toute sa jeunesse il n'a fait attention qu'à son corps. Je vous prie de me dire tout ce que vous savez de lui. Je connais ce que les journaux ont écrit (1). Tout d'abord on est peiné quand on entend la calomnie contre les meilleurs hommes. On pense qu'elle empêchera la réussite de l'œuvre de Dieu, que les hommes sentiraient plus tôt leurs erreurs s'ils croyaient en la pureté, en l'irréprochabilité des hommes qui, comme Skarvan, leur indiquent le chemin. Mais à la réflexion on se console, se disant que c'est notre opinion personnelle qu'il est nécessaire, pour l'œuvre de Dieu, que ses serviteurs jouissent d'une bonne gloire. Au contraire, ce n'est peut-être pas la bonne, mais la mauvaise gloire qui est nécessaire. Christ est mort calomnié et ignoré. Je désirerais dire cela à Skarvan. Je souhaite pour lui qu'en supportant ses souffrances il ne soit pas soutenu par la gloire humaine ; qu'il brise les passerelles artificielles, afin de s'appuyer sur la base inébranlable de la conscience, de la vie de l'esprit en Dieu.

Que fait-il en prison? Comment le traite-t-on? Lit-il, travaille-t-il? Je voudrais aussi lui dire de s'arranger en prison, autant que faire se peut, une vie régulière et saine, en faisant alterner le travail intellectuel et le travail physique. Le travail intellectuel : qu'il apprenne théoriquement une langue qu'il ignore; le travail physique : un métier quelconque. Est-ce que nous, ses amis, ne pourrions l'aider, ne fût-ce qu'un peu? Nous l'aimons bien et voudrions lui être utiles. Ecrivez si c'est possible.

(1) Quelques journaux allemands et autres avaient répandu le bruit faux que le Dr Skarvan regrettait son acte, le déclarait entaché d'erreur, et de nouveau rentrait au service militaire. On répandit aussi d'autres calomnies sur lui.

Si vous le pouvez, envoyez, je vous prie, à Schmitt, à Buda-Pest, une préface pour la brochure sur Drojine (1), que je lui propose de traduire et de publier dans sa revue.

Au revoir. Je vous embrasse. Fraternellement vôtre,

L. TOLSTOI.

A Douchan Petrovitch Makovitzky.

J'ai reçu vos deux lettres, cher Douchan Petrovitch, et vous remercie beaucoup, beaucoup, pour les renseignements que vous m'y donnez. Je me réjouis de cet état d'âme dans lequel se trouve Skarvan, et de cet espoir que vous nous donnez, qu'il sera bientôt libre. Je ne dispose pas de cet argent (2), mais je puis le réunir. Je pense toutefois qu'il vaudrait mieux ne pas être forcé d'en demander.

Je vous remercie beaucoup d'avoir envoyé la préface à Schmitt. J'ai encore une demande à vous adresser : Pavel Ivanovitch est allé au Caucase chez les Doukhobors, pour recueillir des renseignements détaillés et véridiques sur les persécutions qu'ils subissent, et il a fait un article sur ce sujet. J'ai écrit pour cet article une postface et une petite lettre avec laquelle j'envoie cet article aux journaux. Je les ai déjà envoyés en Angleterre. Aujourd'hui je les adresse à Schmitt, en le priant de les traduire et de les publier dans les journaux et dans sa revue (3). Je lui écris, entre autres, que, si cela lui est difficile, qu'il s'adresse à vous, et que, probablement, vous ne lui refuserez pas votre aide en cette circonstance. Je désirerais vivement que ce travail reçût la plus grande publicité possible.

Je vous embrasse.

Affectueusement.

L. TOLSTOI.

P. S. — Si vous voyez Massarik (4), dites-lui que je ne l'ai pas oublié et que je l'aime. Quant qu'à Ruskin et « An to th

(1) *Vie et mort de Drojine*, par E. Popoff, avec une préface de L. N. Tolstoï. Drojine, ancien maître d'école, avait, comme Skarvan, refusé de servir. Incorporé dans le bataillon disciplinaire de Voronèje, il y mourut.

(2) Persécuté pour une dette, Skarvan avait prié son ami de demander à Tolstoï s'il ne pourrait pas l'aider à s'en acquitter.

(3) *Au secours!* par P. Birukoff, édition Tchertkoff.

(4) Professeur à l'Université de Prague, sociologue très connu et patriote tchèque, qui vint plusieurs fois à Iasnaïa-Poliana.

last » et plusieurs autres choses, dites-lui que je les connais depuis dix ans et même en ai fait la traduction en russe ; et que la « Social Evolution » de Read, je l'ai lue cet été avec intérêt.

A Douchan Petrovitch Makovitzky.

25 octobre 1895.

Cher Douchan Petrovitch,

J'ai reçu votre lettre et le livre, et vous en remercie beaucoup. J'ai été très heureux de la bonne nouvelle concernant Skarvan. J'ai reçu de lui une lettre qui m'a causé une des meilleures joies de ma vie. Rien ne convainc d'une façon aussi évidente et aussi indiscutable qu'il y a un Dieu et que l'esprit qui vit en moi est une partie de Dieu, que je suis, selon l'expression du Christ, le Fils de Dieu, que le fait que cet esprit, avec toutes ses particularités et ses aspirations, se manifeste juste de la même façon en un homme qui, par les conditions matérielles, m'est tout à fait étranger.

La lettre de Skarvan m'a fait cette impression. J'ai l'intention de lui écrire aujourd'hui même. Si je n'y réussis pas, dites-lui combien je l'aime.

Affectueusement.

L. TOLSTOÏ.

A Skarvan.

Moscou, 14/25 novembre 1895.

J'ai reçu depuis longtemps votre délicieuse lettre, cher ami, et je ne vous ai pas répondu plus tôt, parce que tout ce temps j'ai été souffrant.

Votre lettre m'a été particulièrement agréable, car, par tous les sentiments et idées qu'elle renferme, j'ai reconnu en vous un frère spirituel. Ellle m'a donné cette joie qu'on éprouve (comme vous le dites) quand on rencontre sur son chemin un nouveau compagnon. Une autre cause de joie, c'est qu'après avoir lu votre lettre j'ai cessé de craindre pour vous. Je ne crains plus ce que je redoutais auparavant : que votre esprit ne faiblisse, soit par les souffrances des persécutions, soit quand la persécution cessera et que vous aurez à continuer l'œuvre de Dieu, que font pour vous, involontairement, les

hommes qui vous persécutent actuellement. Maintenant, je ne crains plus, car, d'après votre lettre, je vois que vous avez un point d'appui immuable, — la foi en la vie spirituelle, la croyance que l'essence de la vie n'est pas dans le monde matériel, reconnu par nos sens, mais en ce que nous appelons Dieu et reconnaissons en nous.

On rencontre souvent des personnes qui, d'après leurs opinions, nous semblent très proches de nous ; elles reconnaissent comme bien et mal ce que nous reconnaissons comme tels, mais elles ignorent toute autre vie, elles n'admettent même pas la possibilité d'une autre vie, sauf celle qu'elles connaissent par leurs sens. De sorte que le rapprochement avec ces personnes n'est qu'accidentel ; nous nous sommes rapprochés d'elles seulement parce que nos voies se sont croisées ; nous ne marchons pas ensemble, et, au mouvement suivant de la vie, nous nous séparerons d'elles. Cela ne peut se produire avec les personnes qui voient le sens de la vie dans l'esprit. La représentation du monde matériel peut être infiniment différente, mais la conscience de notre âme, de Dieu en tous, est la même. Vous êtes de ceux-ci ; c'est pourquoi je suis sûr que, même sans cet encouragement que causent les persécutions, vous continuerez l'œuvre de Dieu.

Ne pensez pas que j'entende par les paroles « faire l'œuvre de Dieu », une certaine activité extérieure. Par ces paroles je comprends l'activité intérieure, morale, qui, parfois, peut ne s'exprimer par rien et même souvent est étouffée par les tentatives d'une activité extérieure voulue. Et, quelque désagréable que cela puisse être aux révolutionnaires et aux socialistes, il faut dire que la véritable activité chrétienne et autres productives en ce monde (telle la vôtre) consistent exclusivement en actes négatifs — ne pas faire ce qui est contraire à Dieu et à la conscience.

Plusieurs ne comprennent pas que la vie elle-même, le mouvement de la vie, ce que Schopenhauer appelle *Wille zum Leben*, c'est l'amour. On pense que les actes négatifs sans les actes positifs peuvent diminuer la force de l'amour et la fécondité de l'activité. Mais penser ainsi c'est la même chose que penser que l'écluse d'un moulin et la chute de l'eau sur la roue diminuent la force de l'eau et l'utilité de son mouvement. Ah ! si seulement un millième de cette énergie que les hom

mes emploient à commettre des sottises et des vilenies de toutes sortes, sous le couvert du bien général, était dirigé à ne pas faire ce qui est contraire à notre raison et à notre conscience, combien fertile deviendrait l'activité humaine !

J'écris comme vous, en me laissant aller au flot de mes pensées, mais c'est vous que j'ai en vue, votre situation actuelle, et veux vous conseiller ce que, probablement, vous savez sans moi. Vous ne serez pas affligé de votre inaction actuelle, si cela arrive, non seulement en ne faisant pas ce qui est contraire à votre conscience, mais en vous donnant avec amour aux exigences (qui sont d'accord avec votre conscience) de votre personnalité, et des gens qui vous entourent.

Encore trois points sur lesquels je désirerais vous écrire :

1° Que pensez-vous de E. Schmitt et de sa revue ? Malgré la grande ardeur, la hâte et c'est pourquoi, souvent, l'emphase et la loquacité de ses écrits, je vois en lui un homme sincère, très talentueux, appartenant à la catégorie des hommes non matérialistes qui croient en la vie spirituelle, et par cela sont d'accord avec nous. Que pensez-vous de lui ? Qu'avez-vous entendu dire de lui ? Quelle opinion a-t-on de lui et quelle est son influence ?

2° Voulez-vous vous charger de traduire en allemand une œuvre non traduite ? Si oui, écrivez à Tchertkoff, station Rossocha, gouvernement de Voronèje ; il vous enverra les manuscrits qu'il traduit en anglais, et si je termine une nouvelle œuvre, et que vous y consentiez, je vous l'enverrai, à condition qu'elle paraisse en même temps en Allemagne et en Angleterre.

3° Vos relations avec cette dame viennoise m'intéressent beaucoup. Si cela ne vous est pas désagréable, racontez-les-moi. En général, tout ce qui vous concerne : votre vie privée, vos rapports avec votre mère, vos parents, vos amis, l'organisation de votre vie au point de vue matériel, tout cela m'intéresse parce que je vous aime beaucoup.

L. TOLSTOÏ.

A Skarvan.

Moscou, 16 décembre 1895.

Cher Skarvan,

Je suis très coupable envers vous d'avoir tant tardé à ré-

pondre à votre lettre et à vos notes, que j'ai reçues. La vieillesse, et moins la faiblesse que la vie très compliquée que je mène en ville, font que j'ai de moins en moins de temps de libre. Je vous prie de m'excuser. Vos notes sont intéressantes et importantes au plus haut degré. Je les ai lues avec attendrissement et avec une grande joie morale. Elles ont fait la même impression sur les autres. Le journal allemand du docteur (très intéressant) est en train d'être traduit. Quant aux notes, on les recopie. Tchertkoff est ici et je les lui ai données. La chose qui est tout à fait curieuse et en même temps incompréhensible : ce sont vos relations avec la comtesse M. Qu'est-ce qui l'a attirée vers vous et qu'est-ce qui l'en a repoussée ? Si un sentiment quelconque vous empêche de le dire, ne l'écrivez pas.

Vos notes m'ont encore touché particulièrement parce que maintenant, à Moscou, notre jeune ami Soullerjidzky, ancien peintre, est détenu à l'hôpital militaire, dans la section des fous, pour avoir, comme vous, refusé de faire son service militaire. Et, fait remarquable, les rapports des autorités envers lui et ses rapports envers les autorités sont presque les mêmes en Russie que, dans votre cas, en Autriche. Il a écrit ses notes pendant son incarcération. J'en demanderai un exemplaire à mes amis et vous l'enverrai. Ce qui est étonnant c'est, malgré la différence des situations et des caractères, l'unité de l'état intérieur et des mouvements de l'âme.

J'ai été très frappé et peiné de la nouvelle que vous n'ête
pas encore complètement libre et que, de nouveau, il vou
faudra ou servir ou lutter. Je vous prie de me pardonner
ce que je vais dire va vous être désagréable, mais j'ai beso
de vous le dire, et voici quoi : si, dans votre future décisio
— rentrer ou non au service, — vous choisissez le premie
mon respect, et mon amitié pour vous, ainsi que ceux de n
amis, ne diminueront pas. Quant à moi, personnellement, p
un côté de mon âme — celui qui, tout simplement, humain
ment, vous aime comme un frère, — je serais très heureu
d'apprendre qu'elle ne devra pas souffrir pour vous quand
recommencera à vous tourmenter. Je suis sûr que toutes c
considérations pèsent très peu pour les hommes qui décide
dans leur conscience les questions qu'il vous faudra résoud
Mais je voulais enlever de la balance ces minuscules fardea

qui, en de pareils moments, quand la balance oscille, peuvent, par des considérations et des séductions humaines, contrebalancer la solution divine.

En attendant, adieu.

Votre frère qui vous aime.

L. TOLSTOÏ.

A Douchan Petrovitch Makovitzky.

22 février 1896.

Cher Douchan Petrovitch,

J'ai reçu depuis longtemps votre article sur les « Nazaréens (1) » ; il est déjà recopié et corrigé. Nous avons remplacé les expressions qui ne sont pas usitées chez nous par nos expressions russes, et nous tâcherons de le publier. L'article est très bon. Nous l'avons lu plusieurs fois à haute voix, et, chaque fois, il a produit une forte et bonne impression.

Parmi les Nazaréens, il doit se passer ce qui se passe parmi nos Molokhans, nos Doukhobors, et autres, à savoir que les hommes âgés, qui sont arrivés à leurs convictions avec beaucoup de peine, veulent les défendre en toute leur intégralité et ne veulent s'en écarter, ni en avant, ni en arrière. Mais les jeunes générations, qui ont grandi dans ces conditions, veulent le mouvement, car la vie n'est toute que dans le mouvement, dans le rapprochement de plus en plus grand vers la vérité et son accomplissement. C'est pourquoi il faut aider les jeunes, en leur indiquant le chemin en avant. Si on ne le leur montre pas, ou s'ils ne le trouvent pas d'eux-mêmes, d'ordinaire ils vont en arrière, c'est-à-dire s'unissent à la religion reconnue, ou plutôt renoncent à toute religion à seule fin de vivre en paix.

Schmitt m'a envoyé le dernier numéro de sa revue ; un des articles *Ohne Staat* m'a plu beaucoup. Renseignez-moi sur Schmitt et sa revue ? Quels sont les gens qui lui sont proches ? Que pense-t-on de lui chez vous?

Maintenant, le principal : Que fait Skarvan ? Où est-il ? Comment va-t-il. Quel est son état d'âme ? Je vous prie de m'écrire tout ce qui le concerne. Ses notes (2) sont très

(1) *Les Nazaréens en Hongrie,* par le Dr D. Makovitzky, article jusqu'à présent interdit par la censure russe et n'existant qu'en manuscrit.

(2) La première version du journal du Dr Skarvan, éditée par Tchertkoff, en Angleterre, sous le titre : « Mon refus du service militaire. »

importantes. Nous les donnons à lire et leur lecture est d'un grand profit pour les hommes.

Au revoir. Je vous embrasse. Ecrivez-moi plus de détails sur vous.

Affectueusement.

L. TOLSTOÏ.

A Skarvan.

Cher ami,

Depuis longtemps je devais répondre à votre longue et très bonne lettre, mais tantôt je n'avais pas le temps, tantôt j'étais souffrant ou mal disposé. Je vous remercie d'avoir répondu à mes questions de façon tout à fait satisfaisante, comme je m'y attendais. J'ai donné votre lettre à Tchertkoff et maintenant j'y dois répondre de mémoire. D'abord au sujet de la comtesse. Votre roman avec elle est très touchant, surtout du fait que le drame surgit non d'actes quelconques de l'un ou de l'autre des personnages, mais des traits principaux du caractère féminin. De même que deux mélodies sont composées des mêmes notes et ne diffèrent que par l'ordre des notes, et, principalement, la position de l'accent, de même la gamme des sentiments humains produit les mêmes sons chez l'homme et chez la femme, et la différence provient de la position de l'accent sur les différents sons. Le sentiment religieux existe chez la femme, mais chez elle le sentiment sexuel (poétisé) l'emporte de beaucoup sur le premier. Pour l'homme c'est le contraire, et en cela est tout le tragique de vos relations. Mais vous avez été très heureux. Regrettez-vous de n'avoir pas mal agi ? Dieu fasse que cela ne soit pas !

Maintenant passons à vos réponses concernant Schmitt.

Ce que vous m'écrivez de lui, je le sentais, mais le négligeais, bien que, dans les lettres que je lui ai écrites, j'y fisse allusion à propos de son *Catéchisme*, de *Religion des Geistes* et de ses autres articles, ne les approuvant pas. Il y a dans ses écrits cet embrouillement des expressions, particulier à tous les Allemands, qu'ils ne remarquent pas et que, naïvement, ils prennent pour la profondeur de la pensée. (Gœthe a dit à ce propos que, quand une conception manque, on met un mot.) Ce défaut se trouve même chez les meilleurs de leurs penseurs, chez Kant, Hegel (seul Schopenhauer et

est indemne.) Ce manque de clarté augmente encore quand ils veulent être éloquents et ornent leurs discours de fleurs de rhétorique, ce qui est le point faible de Schmitt. Il lui semble avoir découvert quelque chose de nouveau quand, d'une façon très peu claire et très vague, il répète l'idée fondamentale de l'évangile, et surtout de l'évangile de Jean, à savoir qu'en l'homme vit la manifestation de Dieu-Père — le Fils de l'Homme, qui est le même en tous les hommes. C'est bien en vain qu'il a peur de parler aux ouvriers de la doctrine du Christ dans son vrai sens, et préfère raconter sous une forme très mauvaise et vague la doctrine du Christ sans la nommer chrétienne. Tout ce qu'il dit et peut dire ne sera qu'une mauvaise périphrase de ce qui est dit si bien dans la doctrine du Christ.

Le troisième point sur lequel je désire vous entretenir c'est votre vie personnelle. Bien que je comprenne parfaitement votre situation et vous approuve de vivre librement, en dehors des conventions sociales, je crains que vous ne soyez satisfait. Je me trompe peut-être, mais cela me semble, et puisque je vous aime, puisque je suis plus âgé que vous et que j'ai éprouvé ce qu'il me paraît que vous éprouvez, je voudrais vous donner un conseil. Si vous n'avez pas une activité très nette par laquelle vous savez servir l'œuvre de Dieu — ou au moins le pensez — alors plus ce service sera douteux, plus il vous faudra employer vos forces au service intérieur, à la perfection de soi-même, à la préparation de son moi (instrument du service), afin qu'il soit capable de servir non dans cette vie mais dans l'autre. Cette incertitude de la situation, c'est le moment de repos qu'il faut employer, — comme les ouvriers qui emploient le repos à aiguiser leurs faux ou leurs pioches, — aux préparatifs de soi-même pour le travail, pour le premier appel. Je me trompe peut-être en supposant en vous un état pour lequel ce conseil est nécessaire. Peut-être faites-vous précisément cela ; dans ce cas, pardonnez-moi.

Comment vont les Nazaréens ? Nos Doukhobors, malgré les persécutions, ou plutôt à cause des persécutions, ne font que grandir en esprit.

Que fait notre cher Douchan Petrovitch ? Nous tous nous le rappelons et l'aimons.

Ces jours-ci j'ai reçu de Stuttgart les œuvres d'African Spir,

Denken und Wirklichkeit. C'est un des meilleurs ouvrages philosophiques que je connaisse. Le connaissez-vous ?

Au revoir, je vous embrasse, ainsi que Douchan.

L. TOLSTOÏ.

A Douchan Petrovitch Makovitzky.

19 octobre 1896.

Merci, cher Douchan Petrovitch, de vos intéressantes lettres. Nous avons reçu aujourd'hui votre lettre pour Tania. J'ai également reçu vos brochures françaises et vous remercie. Quant au « Posrednick » slovaque, je ne l'ai pas encore reçu. Ivan Ivanovitch a reçu les documents. Le plus intéressant et le plus important est ce que vous écrivez sur les Nazaréens. Il est très intéressant de savoir quelle impression votre livre produira sur eux et ce qu'ils vous en diront. Il serait bien de traduire et d'éditer le roman de l'écrivain serbe sur la vie des Nazaréens (1), mais la censure l'autorisera-t-elle ? Je crois qu'il ne faut pas l'envoyer, parce que, chez nous, personne ne sait le serbe. Le voyage d'Ivan Ivanovitch (2), ses récits sur vous et nos amis, en général, et vos lettres, me donnent une idée très vive de votre pays et des personnes qui me sont, là-bas, très proches, et éveillent en moi la conscience joyeuse de l'intimité avec vous et avec eux.

En même temps qu'à Schmitt j'ai envoyé à Kenworthy (3) l'article « l'Approche de la fin » ; je l'ai envoyé également en France. Schmitt le sait-il ? Je fais toujours ainsi, et j'espère que l'éditeur ne sera pas fâché si l'article paraît avant ou en même temps dans une autre langue.

Par Skarvan j'ai aussi envoyé à Schmitt quelques mots au sujet de l'incompatibilité du christianisme et du service d'Etat et la « Lettre aux libéraux », dans laquelle est traitée la même question.

Merci pour vos lettres. Que Dieu vous envoie tout le bon-

(1) *Les Nazaréens*, roman par P. Tomitch, édité à Belgrade. Tomitch, ayant été emprisonné pour crime politique, fit la connaissance, en prison, de Nazaréens internés à cause de leur religion. Il écrivit en prison un roman inspiré d'eux.

(2) Ivan Ivanovitch Gorbounoff, directeur de la célèbre maison d'edition de livres populaires *Posrednik*, à Moscou. Pour faire connaissance avec les slovaques, partisans des idées de Tolstoï, il fit un voyage en Hongrie, au courant de l'été de 1896.

(3) Kenworthy, ancien commerçant de Londres, qui abandonna ses occupations pour devenir l'un des propagandistes les plus ardents des idées de Tolstoï, en Angleterre.

heur possible et plus de fermeté. Il me semble que cela vous manque, mais il est vrai que le manque de fermeté est compensé toujours par la variété et la douceur du caractère.

Au revoir. Je vous embrasse fraternellement.

L. TOLSTOÏ.

A Skarvan.

1er novembre 1896.

Merci de votre bonne lettre, cher ami. S'il y avait une ombre quelconque entre nous (et il n'y en a pas) elle disparaîtrait.

Comment vous vous êtes expliqué les motifs de votre refus, c'est intéressant et important. Cela vous est nécessaire maintenant pour agir comme il convient si, de nouveau, on exige de vous de servir. Il est vrai que Christ a dit : « Ne pensez pas à ce que vous direz quand on vous emmènera, l'Esprit dira ce qu'il faut » ; il est vrai que l'homme est très rarement pareil à soi-même ; aujourd'hui il nage au-dessous, demain au-dessus de la vague; mais il y a cette conscience de soi, cette vraie conscience qui, si elle est en communion avec Dieu, se montrera au moment nécessaire. Et je pense que vous élaborez en vous cette conscience quand vous vous expliquez clairement la cause de votre acte.

Kenworthy m'a envoyé un bon article sur la nécessité de la sincérité pour la vraie vie. Je pense aussi que la sincérité est l'unique condition de la manifestation de l'amour. Autant nous sommes sincères, autant nous aimons. Que Dieu vous aide. Merci de votre lettre. Les nôtres vous saluent. J'espère que nous nous verrons.

Votre affectionné,

L. TOLSTOÏ.

A Douchan Petrovitch Makovitzky.

17 décembre 1897.

Cher ami Douchan,

Merci pour votre envoi et votre lettre, et surtout merci pour vous-même, pour être tel que vous êtes, inspirant à tous ceux qui vous connaissent le respect et l'amour pour vous.

J'ai terminé l'article sur l'art et donné à la revue les questions de philosophie et de psychologie, et j'ai consenti à pu-

blier en plusieurs parties. Grott (1) est un homme mentalement malade avec lequel on ne peut discuter et qu'il faut seulement plaindre. J'espère que la publication ici n'empêchera pas la publication en Angleterre. Je leur ai écrit et télégraphié, mais n'ai pas encore de réponse.

Quant à la préface pour Carpenter, elle m'a valu de très grands désagréments, et, involontairement, vous en étiez cause.

Je vous en prie, écrivez-moi et parlez-moi de vous, de votre vie, de vos travaux, de vos amis, et entre autres de Schmitt.

Je vous embrasse fraternellement.

L. TOLSTOI.

A Skarvan.

15/27 mars 1898.

Cher ami,

Merci de votre lettre. Je pensais de Sch.. précisément ce que vous écrivez. C'est une terrible séduction, la gloire humaine ! Elle est terrible, parce qu'elle transforme les bons sentiments en mauvais, sans qu'ils aient l'air d'être changés. Pour la lutte contre ces sentiments, la pensée de la mort est précieuse. Moi, du moins, dans ce but, j'invoque toujours cette pensée, et cela m'est très facile à cause de mon âge. Pour vous aussi ce sera facile, et il faut vous y appliquer, bien qu'il me semble que vous ayez, malgré votre jeunesse, très peu de ce péché.

Depuis que j'ai appris votre maladie, je pense souvent à vous et vous apprécie encore plus qu'auparavant (2). D'après ce que je sais, cette maladie peut vous laisser vivre encore très longtemps, surtout avec un bon climat ; et le fait qu'elle peut vous emporter d'un jour à l'autre, c'est le sort commun de tous les hommes. Votre situation ne fait que provoquer en vous plus de sérieux, plus de douceur et un plus grand amour pour ceux qui vous entourent et pour tous vos amis éloignés de vous. Récemment nous avons si bien parlé de vous avec Dounaïev qui vous aime profondément.

Deux questions relatives à vous-même, non, trois, auxquelles je désirerais avoir la réponse :

(1) Le directeur de la revue.
(2) Skarvan souffrait alors d'hémopthisie.

1° Est-ce que vous souffrez, et comment ?

2° Que fait votre mère? Connaît-elle votre maladie, comment l'envisage-t-elle et dans quels rapports êtes-vous maintenant avec elle ?

3° Quel est votre état d'âme, la plupart du temps, ou plutôt aux moments les meilleurs et les plus clairs ? A toutes ces questions, c'est probablement Galla qui me répondra.

Au revoir, cher ami, j'ai toujours senti, et maintenant particulièrement, l'union complète avec vous, union qui me réjouit et que rien ne peut détruire.

Je vous embrasse.

L. TOLSTOI.

A Skarvan.

9 mars 1899.

Merci, cher ami, de votre lettre, par laquelle je vois que vous croyez en mon affection pour vous.

Mon premier sentiment à la lecture de votre lettre fut ce regret : encore un homme de pris par l'instinct de reproduction et descendu au degré inférieur de la vie. En analysant votre acte, j'ai trouvé que vous avez agi mal, d'une façon débauchée, comme nous tous, les hommes, agissons ; mais ce que j'ai trouvé bon dans votre acte, c'est votre sincérité qui m'est toujours chère : vous n'avez rien caché, et, sans vous justifier, m'avez tout écrit.

D'après votre première lettre, je vous plaignais d'être descendu au degré inférieur et je trouvais que vous agissiez (ou aviez l'intention d'agir) comme il faut, en faisant ce qui la délivrait des tourments, ainsi que sa famille, en l'épousant. Mais je n'ai pas approuvé votre deuxième lettre. On ne peut pas, surtout dans le domaine des choses de ce monde, renoncer au degré inférieur de la vie et se transporter tout d'un coup dans la sphère supérieure, en s'affranchissant des devoirs de la sphère inférieure. On ne peut pas, après avoir emprunté de l'argent et promis de le rendre à une certaine date, tout d'un coup se transporter dans une sphère où il n'y a ni tien ni mien, et ne pas payer ses dettes. De même on ne peut pas, après avoir excité l'amour pour soi, pire encore, après avoir eu de ces relations qui, si elles n'aboutissent pas au mariage, seront probablement une cause de honte et de regrets, on ne

peut pas, dis-je, s'affranchir tout d'un coup de ces devoirs et demeurer libre pour servir Dieu et les hommes.

Telle est mon appréciation de votre situation, et quelque peine que j'aie toujours à voir descendre un homme à un degré inférieur — à la lutte contre la femme et contre tout ce à quoi est liée la famille, au lieu de la seule lutte contre soi-même et sa lubricité, — je désire pour vous que vous l'épousiez et commenciez la vie de famille.

Je vous embrasse fraternellement.

Que font les Abricossoff? J'espère qu'ils sont avec vous, et que, mutuellement, vous vous aimez toujours.

L. TOLSTOÏ.

A Skarvan.

2 mai 1900.

Cher et bon Skarvan,

Je suis coupable envers vous. Je suis toujours heureux quand je reçois de vous des lettres ou des renseignements tels que ceux que vous m'avez communiqués sur Schansk, mais moi-même je n'écris pas. Merci de m'aimer et de ne point vous formaliser.

Votre réponse au pasteur (1) est un acte si indifférent qu'heureux est celui qui ne connaît et ne voit en soi que péchés pareils. L'autre événement, votre demande en mariage, est un de ces dilemmes qui doit émouvoir. A chaque pas se dresse devant nous la question non de savoir si l'on va accomplir un acte bon ou mauvais (dans ce sens il serait facile de ne pas se tromper), mais celle-ci : quel acte sera le meilleur, ou plutôt le moins mauvais ? Où vaut-il mieux passer, sur une boue liquide ou sur une boue épaisse ? Mais passer sur la boue est déjà inévitable, car on vit depuis longtemps dans cette boue ; elle est devant, derrière, partout. La seule utilité de la question c'est de nous montrer combien jusqu'à présent nous avons marché mal et de nous rendre plus prudent quand nous sortirons sur l'espace libre. Où en est votre mariage ? Ecrivez-moi. Je pense que le mariage est nécessaire pour vous, et que sous un certain rapport, ce sera pour vous un soulagement.

Nous avons envoyé un télégramme à Debruin (2). Moi aussi

(1) Qui avait attaqué Skarvan parce que celui-ci avait traduit en langue slovaque les récits de Guy de Maupassant.

(2) Hollandais réfractaire, qui était alors incarcéré depuis un an.

je suis très touché de pareils phénomènes. Je vois en eux des symptômes, et il me semble que les autres commencent à le comprendre.

Tout ce temps j'ai été très occupé. J'ai écrit deux articles : « le Patriotisme et le Gouvernement » et « le Nouvel esclavage », sur la question ouvrière. Ces jours-ci je les enverrai à Tchertkoff.

Maintenant, non parfois, mais toujours, j'aperçois l'aube de la lumière nouvelle. Elle grandit incessamment. Et il est joyeux de vivre et de mourir.

Je vous embrasse fraternellement.

L. TOLSTOÏ.

A Douchan Petrovitch Makovitzky.

11 juin 1900.

Cher Douchan Pétrovitch,

Depuis très longtemps je n'ai pas été avec vous en rapport direct, et même je ne sais rien de vous, et cela m'est très pénible. Ecrivez-moi comment vous allez et ce que vous faites ; comment vous travaillez pour vous, pour les hommes et pour Dieu et pour qui davantage ? Bien entendu, je souhaite que vous serviez le plus Dieu, et le moins vous-même. Tel que je vous connais, je pense qu'il en est ainsi. Cette lettre vous sera remise par un très jeune homme, Victor Lebrun. Il a été élevé en Russie, a accepté la doctrine chrétienne très sérieusement et très nettement, et désire vivre et agir selon elle. Les circonstances l'amènent à vivre en Autriche, avec sa mère, veuve qui l'aime tendrement. Je lui donne cette lettre pour vous avec l'idée que vous l'aiderez dans le choix et la direction de son activité, et, peut-être, tout simplement par vos conseils et votre amitié.

Je vous embrasse fraternellement.

L. TOLSTOÏ.

A Skarvan.

Moscou, 28 décembre 1900.

J'ai reçu votre longue et bonne lettre, cher ami. Tout y est intéressant : les renseignements concernant vos voisins et surtout ceux sur vous-même, dans votre vie de famille. Je suis très heureux pour vous. Ne considérez pas cette lettre

comme une réponse, mais comme un simple accusé de réception.

Depuis déjà deux mois je me sens l'esprit fatigué. Je ne puis rien écrire. Au début cela m'a peiné, mais par la suite non seulement j'en ai pris mon parti (même si cela doit durer jusqu'à la mort), mais j'y trouve même un grand avantage puisque, avec l'inaction intellectuelle, le travail moral va beaucoup mieux.

Au revoir. Je vous embrasse fraternellement.

Salut à vous, à votre femme et à tous les amis.

L. TOLSTOÏ.

A Skarvan.

Merci, cher Skarvan, de m'écrire et de me donner de vos nouvelles malgré ma négligence impardonnable. Je me réjouis de votre vie et souhaite qu'elle reste toujours la même. Notre cher Abricossoff vous a vivement rappelé à nous par ses récits. Continuons donc, bien que probablement nous ne nous verrons jamais, d'être sans cesse en communion par lettre.

Un des événements importants de ces derniers temps a été la mise en liberté de Pierre Vériguine. Il se trouve maintenant en Angleterre. Il a passé deux jours chez moi; je suis très heureux de l'avoir aimé.

Je me remets peu à peu au travail. Ces jours derniers, j'ai envoyé à Tchertkoff une « Lettre au Clergé ».

Comment s'est terminé votre conflit avec les autorités ? J'espère que tout s'est arrangé. C'est pitié pour ceux qui ont de la famille. Je vous embrasse.

L. TOLSTOÏ.

P. S. — Je connais trois cas de refus de service militaire. C'est une goutte d'eau dans la mer. Comme il serait pénible de vivre s'il fallait définir l'importance des actes par leurs conséquences visibles !

A Skarvan.

15 mars 1907.

Je vous remercie, cher Skarvan, pour la correction de la lettre allemande, et surtout pour votre bonne lettre qui m'a donné la possibilité de regarder dans votre âme. Je pense

toujours à vous avec cet amour vrai qui n'exige aucun effort, mais, au contraire, répond à un certain penchant. Je suis heureux de savoir que votre vie est surtout spirituelle, par conséquent indépendante de toutes les conditions extérieures, et c'est pourquoi heureuse.

Vous êtes probablement renseigné sur moi par le charmant Douchan (je ne puis parler de lui sans cette épithète qui lui va si bien).

Vous dites dans votre lettre que je divise la conception du monde en trois degrés. Imaginez-vous que je ne me rappelle pas où j'ai fait cette division. Cette idée du reste ne m'appartenait pas ; je l'ai empruntée à B. et tout à fait à tort, car la troisième division, la division sociale, est très superficielle. Il n'y a que deux vraies conceptions du monde, de même qu'il n'y a que deux principes de la vie : bornée et illimitée ; matérielle et morale ; animale et divine.

Mon opinion (je vous la dis en secret) sur quelques grands modèles de poésie : *la Divine Comédie*, *le Paradis Perdu*, la voici : Je les ai lus avec un grand effort et aussitôt ai oublié tout ce que j'avais lu.

Au revoir, cher ami, je vous embrasse ainsi que votre femme et vos enfants.

Avez-vous renoué vos relations avec Tch.? C'est nécessaire.

L. TOLSTOÏ.

A Skarvan.

Merci de votre lettre, cher frère Skarvan. La communion avec vous m'a toujours été agréable. Sur la politique je pense tout à fait comme vous et L. L'activité politique est à la fois ridicule et vilaine.

Je suis très étonné et attristé que dans mon cycle de lecture il n'y ait rien sur la chasteté. Je tâcherai de corriger cela dans les futures éditions, car je considère la chasteté, l'aspiration vers le plus grand, comme la condition la plus importante de la vie morale et comme l'indice le plus sûr de la sincérité de cette aspiration.

Pour moi il ne fait pas de doute qu'il est mieux pour les enfants de ne pas aller à l'école. Mais cette décision dépend aussi de la mère et d'eux-mêmes. Je pense qu'il est nécessaire d'enseigner aux enfants l'objet principal : la loi de Dieu, la

loi de la vie, ce qu'on n'enseigne pas chez nous, ou, pire encore, ce qu'on enseigne sous une forme défigurée.

Dans toutes les familles, quand on apprend à lire aux enfants, on les asseoit près de soi, on prend un syllabaire, et on commence à répéter *a*, *b*, etc. Je pense que, de même, avant tout, il faut asseoir les enfants près de soi et commencer à leur apprendre que tout le bien dans le monde vient de l'amour, tout le mal du non-amour, que Dieu c'est l'amour, etc., et les forcer de le comprendre et de le répéter comme l'*a*, *b*, *c*.

On peut et doit faire cela, et seul un père aimant peut le faire.

Je vous embrasse ainsi que votre femme et vos enfants.

L. TOLSTOI.

A Skarvan.

15 novembre 1908.

Cher Skarvan,

J'ai lu votre lettre à l'instant et veux vous répondre de suite et vous dire que je vous ai toujours aimé et vous aime.

Je suis très heureux de votre état moral, fort.

Quant à ce mouvement qui se passe dans le monde, j'y pense et crois en lui, mais ne l'attribue pas à mon influence, même pour une minime partie.

Je vous embrasse ainsi que les vôtres, que je désirerais beaucoup connaître.

L. TOLSTOI.

A Skarvan.

Merci, cher ami, de votre lettre, de la traduction (nous l'avons reçue) et de vos bons sentiments à mon égard. Je lirai votre lettre à G. parce que j'irai bientôt chez eux.

Quant à ma conférence (1), il n'y a même de quoi parler. Je suis trop faible et puis l'article est trop peu important, et il m'est désagréable que Sachs fasse de cela un « Fuss » pareil.

Je suis heureux que vous vous sentiez bien en dehors des conditions pénibles, mais je serais encore plus heureux de savoir que vous vous sentez bien aussi dans les conditions pénibles. Les conditions pénibles sont très utiles pour l'âme. Que Dieu vous aide, cher frère.

L. TOLSTOI.

(Traduit du manuscrit par J.-W. BIENSTOCK.)

1) Il s'agit d'une conférence que Tolstoï devait aller faire en Allemagne.

POÈMES

—

LE PARC

La maison était fraîche dans l'ombre des marronniers
et son mur bosselé de nids en terre cuite
lançait des cris d'oiseaux dans le soleil d'été.

On voyait entre les barreaux de la grille
les pelouses jaunir, et mûrir les pommiers,
et les lueurs des papillons blancs éclater.

Et, dans le fond du parc, la rivière
apparaissait
parmi les arbres enlacés de lierre
comme une allée de miroitante lumière.

Le petit bois
— un petit bois où il y avait des pervenches —
venait au bord de l'eau jeter de l'ombre
en balançant ses branches.

Auprès des vannes, sous les souches, dans l'eau sombre,
luisaient parfois des éclats souples de poissons
et d'autres, immobiles, semblaient couver leur ombre
sur le sable à l'endroit où la rivière est mince.

PETITE RUE

Toute la petite rue est blanche et verte,
ses murs sont crépis de soleil,
ses bornes se gonflent dans l'herbe,
et au tournant
les fenêtres grillées du couvent
ont des vitres touffues de lumière.

Le coq doré
qui flambe dans le soleil
sur le capuchon ardoisé
du campanile
a l'air d'une houppe de vermeil.

Les murs sont par endroits débordés
de lierres et de cerisiers.
Au coin de la rue
un petit pavillon en treillage de bois
domine le mur
et son toit
de chaume sombre tacheté de roses
s'abrite sous des noyers et des acacias.

Personne ne passe
et le silence dort toute la journée
dans la petite rue où le soleil s'amasse.

DANS LE MATIN

Au dos large et blanc de la balustrade
l'orage de la nuit a renversé les ruches,
et dans l'affolement bourdonnant des abeilles
le miel qui fond sous le soleil
égoutte le long du marbre
de la rosée en or.

Toute trempée
la terre du jardin saigne autour des palmiers.
La brise matinale et les branches sont fraîches,
les toits lavés sont vifs dans la blanche lumière.

Un clocher clair
fend de son ombre l'écume des oliviers
comme au loin les navires
enfoncent leur étrave dans les eaux de la rade.

Une marchande de poissons monte la rue
et dans la corbeille plate sur sa tête
les poissons étendus
ont parmi les algues l'éclat de la mer.

L'odeur des jardins humides que l'air avive
déborde dans la rue et monte à la terrasse
et les roses qui s'étaient penchées sous la pluie
en souriant de joie sur les murs se regardent.

Les croisées au soleil brillent comme des flaques
et devant le porche de l'église
un enfant assis sur une borne
à côté d'orties mouillées qui luisent
mord
la corne rose d'une tranche de pastèque.

CHARENSAT

Le clocher se dressait droit et bleu dans l'aurore
et des nuages roses se tordaient
au loin sur la noire forêt.
Les vieux tilleuls bruissaient dans l'air rose,
la place toute fraîche s'éclairait,
j'étais à la fenêtre
et j'attendais.

Parfois une feuille sèche tombait
sur le banc de pierre où je voyais la veille
Suzanne broder dans l'ombre du tilleul,
avec, sur sa jupe, des feuilles de soleil.

Une croisée s'ouvrit en criant à l'aurore.

LE PRADET

C'est une prairie gardée par de grands arbres
et verte dans les mailles de l'eau courante
qui se faufile claire et cachée.
Les oiseaux y sont rares,
mais on voit courir les poules dans la forêt
autour de leur cabane.
De l'autre côté du saule
il y a des fougères
qui s'agitent et se frôlent
de leurs dentelles vertes
et le long de la haie de coudriers
les noisettes blanches
se balancent
dans de courtes gaînes frisées.

On se souvient d'être passé
par le pont des bouquets
où les laveuses au bord de l'eau qui brûle
battent le linge
sous le vol des papillons et des libellules.

Et le temps y devient si doux
que l'on pourrait presque oublier là dans l'herbe
le petit pré et le buisson de houx.

JARDIN

Le palmier, d'entre ses palmes, penche
sa chevelure de roses blanches
et les cyprès autour du puits
ont du ciel en fleurs dans leurs branches
où une cigale crie.

Le vent balance
une jonchée d'ombre et de soleil
dans le hamac, entre les troènes.
Par la grille de bois qui ferme le jardin
on voit verdir une ruelle
qui fait passer ses longues herbes
et monter à la grille de rares liserons.

La plus basse rose qui pend du palmier
touche l'eau du bassin
où son ombre
s'est effeuillée légère et ronde
dans l'image des arbres du jardin.
Une libellule verte et noire
vient boire
et de son vol scintillant apeure les têtards.

Sur la grille de bois
s'est posé un pigeon blanc
qui s'endort contre l'azur
et le vent chasse des mouches en agitant
le liseron qui sort du trou de la serrure.

LE MARCHÉ

Le chant des oiseaux tombe des platanes
en pluie musicale et délicate
et le cri d'un maraîcher qui frappe son âne
éclate,

dans l'enchevêtrement innombrable des voix.
Des fruits brillent que le soleil couvre
d'une mousseline de soie.
Les grosses marchandes molles et lourdes
par moments effleurent leurs éventaires
de branches aux pures frondaisons
et les mouches chassées viennent et vont
sur les raisins mûrs et les melons ouverts.
Des aubergines enflées
sont éparses parmi les piments verts
et des pastèques entamées
bâillent à bouches roses et fraîches
dans les couffes.
Des tas de tomates écarlates
s'éboulent luisantes dans les touffes
de salade.
Une goutte de raisin est tombée
dans un panier d'escargots
et le soleil sent l'œillet
tout autour des étalages de fleurs
où il est éparpillé.
Des abeilles sont en rumeur
dans les lys roses et les glaïeuls
dont l'ombre bouge sur les reines-marguerites.
Des voix marchandent, des voix s'irritent
et tout au bas du cours
entre des raisins blonds et des melons verts
on voit la mer.

MARIUS MARTIN.

LE CULTE DE LA COMPÉTENCE

On ne sait jamais quel est le dernier livre de M. Paul Adam, on ne sait jamais quel est le dernier livre de M. Emile Faguet. Admettons que ce soit *le Culte de l'Incompétence*. Et nous dirons : « Le dernier livre de M. Faguet a été reçu avec faveur. Ce succès n'a rien qui doive étonner. Les livres de M. Faguet sont de ceux qu'on lit. Et celui-ci a été beaucoup lu parce que le procès de la démocratie y est instruit et parce que c'est aujourd'hui le jeu et la mode, pour les écrivains, d'instruire le procès de la démocratie et, pour le public, de suivre cette instruction et d'y porter une attention bienveillante. curieuse et parfois passionnée. » En effet, l'amour-propre étant la principale source non seulement de nos passions, mais encore de nos pensées ou de ce que nous donnons et de ce qu on prend volontiers, de ce que nous finissons par prendre nous-mêmes pour nos idées, l'essence de l'amour-propre étant d'autre part le désir de se distinguer des autres, comme le bruit court de par le monde que la France est un pays démocratique, il est évident qu'aucun Français ne tient beaucoup à l'être (1). Qu'on me dise aujourd'hui, parmi ceux qui tiennent une plume, où sont les démocrates? Je ne les vois pas. J'ouvre un journal, *la Démocratie sociale*, croyant trouver ce que je cherche : j'y trouve tout le contraire, et, par exemple, des tirades éloquentes où M. Charles Maurras se plaît à reconnaître les prémisses tout au moins de sa pensée anti-démocratique. Evidemment, l'adjectif a singulièrement restreint la

(1) Logiquement, la condamnation de la démocratie n'entraîne pas celle du peuple, non plus que l'éloge de l'aristocratie, la réhabilitation de la bourgeoisie. Mais les idées s'associent, quand elles ne se mêlent pas Et ce n'est sans doute pas par hasard que le procès que les « penseurs sociaux » intentent à la démocratie coïncide avec les efforts que font les litterateurs pour precipiter le peuple de la hauteur poétique où le romantisme l'avait placé pour y faire monter la bourgeoisie que le naturalisme avait continué de flétrir. On trouve à la bourgeoisie toutes sortes de vertus qu'elle ne se connaissait pas. Quant au peuple, les uns en attendent l'impossible et le méprisent parce qu'il ne s'y juge pas tenu, les autres n'en attendent rien de bon et le méprisent encore parce qu'on n'en peut rien attendre de bon. Le démocrate est celui qui n'attend rien du peuple, qui n'en exige rien, qui ne lui demande que « de continuer » — et qui ne le méprise pas.

portée du substantif; il en a vicié et dénaturé le sens. J'ouvre un autre journal, *l'Eveil démocratique*. Mais ici c'est le substantif qui nuit à l'adjectif et en affaiblit la vertu; il s'agit pour les rédacteurs de ce journal d'éveiller aux sons des cloches une démocratie endormie ; or, la démocratie, suivant un mot fameux, veillera ou elle ne sera pas. M. Sangnier pense qu'elle dort ; M. Sangnier n'est pas un démocrate.

Il y a bien, de ci de là, quelques braves gens qui se contentent d'être tout bonnement des démocrates ; et je suis de ceux-là. L'étrange, c'est que nul ne nous croit. On est si peu démocrate qu'on ne peut même s'imaginer que personne le soit. L'incrédulité est telle que la formule n'en est plus : « Peut-on être Persan? » mais plutôt : « Peut-on être ichthyosaure ? » On ferait un beau livre, aussi actuel et plus juste que celui de M. Faguet sous ce titre : *Nos aristocraties*. Car nous en avons en grand nombre et qui se combattent entre elles et qui rivalisent de zèle anti-démocratique. La démocratie, comme la vérité, a pour grand caractère d'être une ; l'aristocratie, à l'instar de l'erreur, a nom légion. Nos mœurs peut-être sont démocratiques ; mais l'esprit est aristocratique, et l'intelligence, féodale. Les Nietzschéens sont aristocrates ou du moins y prétendent, et cela va de soi. Mais les Guesdistes, les Bergsoniens, les Barrésistes sont des féodaux. Ils élèvent, autour de ces noms dont ils se réclament, des tours et des murailles ; ils donnent au château-fort une ceinture de fossés pour le rendre imprenable; à la suite de leur chef de bande et sous sa bannière, ils groupent des partisans et font marcher des mercenaires. Ne pouvant s'illustrer comme capitaines, ils aspirent du moins à la gloire de bons et fidèles lieutenants. L'aristocratie de la particule est morte; mais une aristocratie renaît, qui est l'aristocratie de l'épithète.

Il semble pourtant que la grande proscrite, l'idée démocratique, honnie et bafouée, irrite encore et gêne ses adversaires. Elle se fait petite, mais on la sent malgré tout vivace. C'est pourquoi les consciences inquiètes aiment que l'on reprenne souvent son procès; on espère se persuader enfin que sa condamnation, unanimement prononcée, est juste. Tour à tour on a accusé la démocratie d'être audacieuse et timide, sacrilège, impie et sottement dévote, novatrice et routinière, individualiste et communiste. La liste pourrait s'allonger indéfiniment.

M. Faguet a formulé contre elle un nouveau grief. Sa thèse est double; on la peut résumer ainsi : 1) la démocratie cultive l'incompétence; 2) le culte de l'incompétence est lié à de graves inconvénients; il jette le trouble dans la société, dans l'Etat, dans la famille et jusque dans l'âme de l'individu. De cette majeure et de cette mineure, la conclusion est facile à tirer; ce n'est pas trop présumer de la bonne volonté du lecteur que de lui en laisser le soin. Nous nous bornerons à l'examen de ces deux thèses, et surtout de la première. Et nous montrerons que M. Faguet a pris pour une vérité profonde, essentielle, ce qui n'est qu'une vérité superficielle, une apparence trompeuse. Mais avant de montrer que la démocratie est bien en effet le culte de l'incompétence, avant de débaptiser ce culte et de lui donner le nom qui lui convient pour que la démocratie puisse s'en faire une gloire, il faudra montrer au contraire qu'elle a le culte de la compétence. Autrement dit, avant de chercher à la profondeur où elle se cache la vérité que M. Faguet a entrevue, nous voulons mesurer toute l'étendue de l'erreur qu'il a commise.

Les critiques de l'ancien Régime étaient partis de ce fait qu'on avait observé qu'où il faut un calculateur un danseur ne vaut rien. L'aristocratie prétendait à une compétence universelle; la démocratie lui répondit en l'accusant d'universelle incompétence. Les nobles se disaient propres à tout, on leur montra qu'ils n'étaient propres à rien tant qu'ils n'avaient pas fourni leurs preuves. Le langage sentimental et vague de l'époque nuit à la clarté de la pensée du temps. (Ce fut le grand malheur littéraire de la démocratie que son triomphe a été contemporain de la vogue de Rousseau.) C'est ainsi que l'on s'exprima fort maladroitement quand on déclara que les places seraient attribuées au *mérite* et à la *vertu*. En fait, on s'efforça du mieux que l'on put de les attribuer à la compétence. L'héritier d'un duc et pair était colonel à quinze ans; on lui promit qu'il pourrait le devenir à trente s'il consentait à être soldat de deuxième classe à vingt. Car non seulement on mit des conditions, et l'on imposa une surveillance à l'accès aux places, grades et dignités; on se préoccupa encore de préparer les gens qui devaient y accéder en les faisant passer par les emplois les plus bas et en leur donnant l'occasion d'apprendre les détails et les minuties du travail qu'ils seraient appelés

par la suite à exiger de leurs subordonnés. On partit de cette maxime que, pour commander, il faut avoir obéi d'abord. Dans cette idée, on imagina des règlements pour ce qui n'en avait jamais connus. On voulut que l'Institut de France s'ouvrît à tous ceux qui s'y étaient convenablement préparés par leurs études et qu'il ne s'ouvrît qu'à ceux-là. On divisa le travail à outrance. On exagéra. On commit des excès. La naissance n'étant plus comptée pour rien, il fallut que l'examen y suppléât dans cette fonction de tri que seule jusqu'alors la naissance avait exercée. Pour que l'examen fût à la portée de tous, pour que la société ne fût privée d'aucun des services que le plus humble de ses membres pouvait lui rendre, on fut amené à répandre partout l'instruction élémentaire qui permet d'aborder les examens. Ne considérant que les besoins les plus élevés de la nation, on fut porté à négliger les plus essentiels en somme et qui sont aussi les plus bas et qui demandent le plus grand nombre d'activités humbles et dévouées. Le peuple accepta avec enthousiasme. A la poule au pot, à l'idéal sage et domestique que lui proposait Henri IV, il préféra un instant le bâton de maréchal qu'un charlatan promettait de cacher dans la giberne de tout conscrit. La démocratie ne fut ainsi à ses débuts qu'une extension monstrueuse de l'aristocratie, elle menaça dès son apparition de renier son principe; ou plutôt elle l'ignora d'abord, elle s'ignora. Elle apparut comme une nouvelle division du travail, plus juste, semble-t-il, plus équitable que l'ancienne, plus rationnelle aussi et qui fut heureuse et qui produisit aussitôt de brillants résultats, mais comme une division du travail encore, comme une hiérarchie même et comme un mandarinat. Heureusement, elle apprit à se connaître et le peuple apprend chaque jour à en moins attendre de chimérique et à plus en exiger d'essentiel et de pratique.

On l'a dit bien souvent, et on en a fait le reproche à la démocratie : la démocratie a cultivé avec un soin jaloux, exclusif de toute autre qualité, la compétence. Si haut que l'aristocrate d'Ancien Régime pût aspirer, il ne pouvait rêver d'être président de la République. Il n'est pas d'avocat de province ou de garçon limonadier qui ne puisse aujourd'hui, avec quelque peu d'imagination, aspirer à cette magistrature suprême. Mais la démocratie a poussé si loin le culte de la com-

pétence que non seulement elle appelle tout le monde, sans distinction, aux examens qui en décident, depuis le bachot jusqu'au suffrage universel, mais qu'elle établit encore entre les divers échelons de la hiérarchie qu'elle reconnaît une différence qui n'exista jamais entre un vidame et un maréchal de France. Les aristocrates d'ancien régime se considéraient égaux entre pairs. Mais pour faire avouer à un chef de bureau de la troisième République qu'un expéditionnaire est son égal, il faudra lui rappeler d'abord et lui représenter qu'ils sont tous deux hommes, et citoyens, soumis aux lois de l'espèce et de leur pays. On a adressé à la démocratie les accusations les plus contradictoires. Sur de vagues propos échappés aux disciples de Rousseau qui étaient parmi ses fondateurs, on l'a soupçonnée de vouloir effacer toute trace et toute empreinte que l'homme ne tenait et n'avait pas reçue directement de la nature. Et puis on a été bien obligé de reconnaître que, loin de l'atténuer, elle avait au contraire accusé plus fortement que jamais le caractère conventionnel, factice, adventice et humain de la société. Aujourd'hui M. Faguet lui reproche de vouer un culte à l'incompétence. Mais, hier encore, d'autres critiques lui faisaient un grief de pousser le culte de la compétence jusqu'à celui du mandarinat. Brunetière était de ceux-là ; il se plaignait du mépris de tout ce qui est officiel pour ce qui ne l'est pas. Comme de juste, la contrainte violente des maîtrises et des jurandes lui semblait bénigne et supportable au prix des superbes dédains, des imperceptibles mépris et des trop visibles rebuffades que le monde officiel prodigue à tout intrus et dont les philosophes de profession par exemple abreuvent celui qui ose sans leur congé se mêler de philosopher. « Les agrégés de philosophie, s'écriait cet homme éloquent, sont les seuls qui puissent se permettre de raisonner. » Et l'on sait que les plaintes de Brunetière seraient encore plus justifiées aujourd'hui. Pour être agrégé de philosophie, il suffisait, de son temps, d'avoir passé l'agrégation. Pour être reçu à l'agrégation aujourd'hui, il faut préalablement avoir ceint le tablier, grillé des cigarettes, fait risette au « cher maître » et longuement fait causette avec les futurs collègues dans un de ces nombreux *ateliers* dont la moderne Sorbonne se compose. Et c'est ici que se place une remarque, un doute qui s'est imposé déjà à maint lecteur : si le culte de l'incompétence est un mal et si la démocratie

pratique ce culte, comment M. Faguet, qui n'aime pas le mal que je sache, ni la démocratie, comment M. Faguet, qui n'es pas sociologue, a-t-il pu, malgré le culte qu'il a voué à la compétence, écrire son livre sur *le Culte de l'Incompétence ?*

Il a écrit contre la démocratie en usant du même droit qu lorsqu'il écrivait sur le *Socialisme*, sur le *Libéralisme*, sur l *Patriotisme*, « se tournant », comme il a dit, « vers les questions sociales », quand il a cessé de cultiver la compétenc qui est la sienne, et interrompu ses études sur les différent siècles. Il est vrai qu'il n'en restait plus, mais s'il n'y avai plus de siècles, il y avait encore des auteurs, il n'en a jamai manqué.

Il a usé du droit à l'incompétence. M. Faguet, qui a pourtan de la finesse dans l'esprit, n'a-t-il pas vu que le reproche qu' fait à la démocratie pouvait être adressé à l'anti-démocrat qu'il est, et surtout au moment qu'il exprime ses sentimen anti-démocratiques (1) ?

M. Faguet a donc usé du droit à l'incompétence que l démocratie lui a conquis. Il faut que la démocratie ait du bor comme on dit là-bas, puisqu'on ne peut l'attaquer qu'en s se servant des armes qu'elle a fournies. En reprochant M. Faguet d'avoir attaqué la démocratie, nous le félicitons d moins d'avoir fait usage des armes qu'elle lui a mises à main. En cela il a été inconséquent ; mais nous le serions notre tour si nous lui en faisions un grief. Nous lui en fero un, par contre, de n'avoir pas suffisamment réfléchi sur qu'il faisait. Si, avant d'écrire son éloquent réquisitoi M. Faguet, avant de procéder à l'examen de la cause démocr tique, avait procédé, comme tout bon juge le devrait, à un ex men de conscience, il aurait sans doute découvert quelques vé

(1) Je préfère, en général, laisser au lecteur le soin de tirer les conséquences tiques des propositions de M. Faguet pour les comparer à celles qui dérive mes propositions. Mais, dans l'espoir d'en faire saisir l'importance, je ferai exception à la règle que je m'impose. Admettez un instant cette monstru théorie de la compétence et de la spécialisation dont M. Faguet se fait l'inn prédicateur. Donc, nous n'entendons rien aux affaires qui nous concernent ? N allons les confier chacune à quelque spécialiste, à quelque expert, à quelque ho entendu. On connaît bien mal la fragilité humaine, et on ignore même cett universelle qui veut que tout instrument, tout moyen échappant à sa des tion primitive tende à s'ériger en but et à se considérer comme fin en soi, q on s'imagine que le spécialiste s'en tiendra là. Il confisquera tout ce qu'on lui confié. Nous ayant prouvé que nous n'entendons rien à nos affaires, le profes nel nous prouvera encore que nos affaires ne nous regardent pas. Et il faudr révolution pour mettre fin à cette absurdité.

tés bien simples, mais fort utiles et trop négligées aujourd'hui, qui auraient adouci son humeur et incliné son jugement à la bienveillance. « La cause que je vais juger, aurait-il pu se dire, l'institution que je vais examiner avec le secret dessein de la trouver mauvaise et de la représenter comme odieuse, voyons un peu si, en la jugeant, je ne me jugerai pas moi-même et si une part de moi-même n'est pas impliquée et comme enveloppée dans le voile que je me prépare à trancher de haut en bas. Ce n'est pas à une bête fabuleuse, héraldique ou mythologique que j'ai affaire. La démocratie est bien vivante, puisque ma thèse est qu'elle ne l'est que trop. Or, comme je suis vivant moi-même, voici une première solidarité que je découvre entre la démocratie et moi. A la vérité, nous sommes contemporains, amis d'enfance, elle me pénètre de partout, je respire et sans doute j'expirerai dans une atmosphère démocratique. Je suis une partie, un atome, une cellule du Léviathan que je me propose d'attaquer. Ma situation est un peu ridicule et passablement disgracieuse. »

Cette voie est si séduisante que, si M. Faguet l'avait prise, il s'y serait certainement tenu. Mais il ne s'en serait pas tenu à ces considérations préliminaires. Et l'on peut se l'imaginer, allant de découverte en découverte, ajoutant toujours de nouvelles vérités à celles qu'il a trouvées d'abord. Gravissant ainsi l'échelle de vérité, il ne tarde pas à regarder de haut en bas l'avenue où il s'était fait prendre, mais qu'il laisse maintenant bien loin derrière lui. Et on le verrait enfin prendre la plume, biffer d'un geste indigné ce vain titre qui avait flétri la démocratie et écrire, sous le titre nouveau de *Culte de la compétence*, un furieux pamphlet contre les aristocraties.

La première vérité qui aurait dû fixer son attention est celle-ci : que la démocratie, comme toute autre — *cratie* et comme tous les — *ismes*, est chose de l'âme. Une fois pour toutes, M. Faguet aurait ainsi échappé à la tentation et au danger de la confondre avec la demoiselle que l'on admire sur les timbres-poste et sur les pièces de dix sous. Premier gain. Autre gain : M. Faguet aurait disposé désormais d'un infaillible critère, et tel qu'en l'employant il était sûr de ne jamais plus se tromper sur la vraie nature de la démocratie ou de son contraire. « La démocratie, se serait-il dit, étant chose de l'âme, pour savoir ce que c'est je consulterai mon âme. » Et s'il est un exercice où

M. Faguet excelle, c'est assurément celui-là. C'est dans son âme donc qu'il aurait lu et qu'il se serait vu démocrate à certains moments, qui sont les meilleurs, et aristocrate à certaines heures, qui sont les pires. Quand il dort, quand il boit, mange, travaille, quand il flâne et fume sa pipe, M. Faguet a le droit de se rendre ce beau témoignage qu'il est comme tout le monde, qu'il observe la loi commune, qu'il n'est pas meilleur et ne fait pas mieux que les autres et, pour tout dire, qu'il est démocrate. Que la vie serait donc heureuse si elle ne se composait que de pareils moments ! Mais il en est d'autres que nul n'ignore et que sans doute M. Faguet connaît aussi, moments de lassitude et de dégoût, heures d'aridité et d'impuissance. Si vous n'avez pas la sagesse de planter là toute occupation, si vous hésitez à vous abriter au café, à la campagne, mais plutôt encore au café, là où il y a beaucoup de monde, amis ou inconnus, il n'importe; s'il vous répugne de chercher dans la vulgarité la plus épaisse refuge et protection contre l'heure mauvaise et triste que vous êtes menacé de passer, tenez-vous assuré que, pendant la durée de la crise, vous allez éprouver toutes les jouissances, les angoisses et les affres de l'aristocrate. Le premier symptôme de l'insidieuse maladie, c'est qu'elle vous isole subitement de toute l'espèce humaine. C'est tantôt l'effet de l'orgueil et tantôt celui du dégoût, mais que ce soit une contraction interne ou une répulsion du dehors qui vous replie sur vous-même, vous voilà retranché pour un temps de votre espèce, la solidarité est interrompue, la communication est coupée, c'est dans les ténèbres maussades d'une conscience isolée, d'une âme schismatique, c'est-à-dire de l'Enfer, que vous allez subir vos tourments solitaires.

A l'entrée du sombre puits où il vous plonge, le démon a disposé un piège épouvantable et ingénieux. Le puits est tout tapissé de mirages et de sortilèges. Mais la plus diabolique de ces inventions c'est celle qui vous donne de vous-même une image agrandie, embellie et flatteuse. Vous ne voyez d'abord pas autre chose que ce portrait, et vous dites : « Je suis mieux, je suis meilleur. » Dites-le donc franchement, brutalement, je suis l'aristo ! Peut-être qu'au souvenir du sens que ce mot a pris dans le langage du vulgaire, une lumière d'espoir brillera dans votre nuit. Une autre image, si les dieux vous favorisent, viendra prendre alors la place de la première. Vous

vous rappellerez le chien qui se sépare de la meute parce qu'il est malade et qu'il est dans sa destinée de mourir dans un coin. Pour l'âme individuelle comme pour le chien, il n'est de salut que dans la communauté des âmes, dans le sentiment intime et continu de cette communauté, dans la démocratie. Assis à cette table, maniant tant bien que mal cet outil affiné et subtil, la plume, je suis en sympathie avec le menuisier qui travaille là-bas à un échafaudage, et je bavarde par écrit comme cette laveuse dont j'entends les coups de battoir babille avec ses compagnes, étonnant de son rire le ruisseau qui coule. Si j'étais brusquement retranché de cette solidarité, je ne serais plus capable d'aucun mouvement, d'aucune pensée. Solidaires, nous sommes solidaires, même quand nous vivons solitaires, et peut-être ne le sentons-nous jamais si bien que quand nous vivons solitaires.

A quel excès le malaise aristocratique n'a-t-il pas dû sévir chez ceux-là qui font un reproche à la philosophie démocratique d'être fondée sur une conception unitaire de l'homme! Ces malades, d'ailleurs, malgré la bile qui jaunissait leurs yeux, ont vu juste. Leur analyse ne les a pas trompés. Il est vrai que, s'il essaie de se rendre compte des raisons de son sentiment, s'il veut examiner, raisonner, réfléchir sur lui-même, le démocrate verra que le postulat, comme on dit, de toute sa philosophie est la solidarité, la communauté, l'équivalence profonde des âmes, et c'est ce qu'il a vu, sans attendre l'analyse de ses ennemis, et c'est ce qu'il a appelé, il y a bel âge, la fraternité. La démocratie transforme l'humanité chaotique en une vaste et unique société de frères égaux et libres. Elle fait de toute la terre un immense couvent dont le ciel est le toit et qui repose sur le plancher merveilleusement ouvragé que composent les mers, les îles et les continents. Les cloisons n'y manquent pas, ni les cellules. Mais elles sont toutes communicantes. Un certain isolement précieux y est possible, celui qu'exige le travail et la pensée. Mais la démocratie réprouve cet isolement définitif, intégral et diabolique où l'aristocrate s'enferme comme dans une tombe somptueuse. Etant la société universelle, la démocratie se montre jalouse et méfiante à l'égard de toute société qui voudrait se former, ou persévérer en son sein. Elle en a le droit, et il est juste qu'elle considère tous ces conventicules comme autant de manifesta-

tions illicites clandestines et scandaleuses de consciences tourmentées et d'esprits turbulents. Elle résout dans sa pure lumière ces petites nuées qu'assemble le vent, qui pourraient l'obscurcir et en ternir l'éclat. Elle absorbe dans sa lumineuse unité ces fragments épars et menaçants des ténèbres vaincues. Elle est dévorante et féconde à l'égal de son Père, le soleil.

Et sa dialectique aussi est puissante et subtile autant que les rayons du soleil. Comme la lumière, elle est à la fois principe de division et d'unité. Elle assigne à chacun sa fonction, elle semble vouloir réduire l'individu à l'état d'organe, elle prescrit et fait observer impitoyablement la division du travail. On l'a vu dans la première partie de cette étude. Elle ne méconnaît pas la nécessité de la hiérarchie. Les insensés qui s'insurgent contre cette nécessité sont plus rares qu'on ne pense. C ne sont pas les socialistes, ce ne sont pas les syndiqués. Ce sont quelquefois les syndicalistes, ce sont en tout cas les anarchistes Et chacun sait que les anarchistes sont les Aristocrates les plu purs qu'il nous soit donné de voir, puisqu'ils descendent direc tement de celui qui cria « *Non serviam* », qui s'isola de l'œuvr de la création et qui a gardé dans sa révolte et dans son schism par une dérision sans doute, le beau nom de Lucifer qu'il ava porté là-haut. L'aristocrate est le plus souvent mélancoliqu C'est peut-être pourquoi on le distingue abusivement de l' narchiste, qui est presque toujours, enthousiaste ou crapuleu un énergumène.

Mais si la démocratie rivalise avec l'ingénieuse Arach dans l'art de tisser le filet des distinctions superficielles, el entretient avec le soin d'une Vestale, au cœur de chaque dém crate, le feu sacré qui brûle au cœur flamboyant de l'Un vers — cette parfaite image qui est seule digne de la dém cratie. Institution solide et forte trame de la société un verselle, la démocratie est avant tout une religion. Et c'e pourquoi elle n'aime pas les religions, qui la parodient faib ment et lui disputent l'empire qu'elle seule mérite d'exercer qu'elle seule peut exercer absolu. Eternel Alexandre, elle su vit à ceux qui se prétendent ses successeurs, elle méprise bafoue les vaines attitudes des usurpateurs qui pensent par ger son héritage en se parant des dépouilles dont elle ne ve plus. Les plus vivaces des religions sont celles qui ont imiter au moins mal les gestes et les rites, répéter le moins m

adroitement les paroles dont elle charme et endort et magnifie depuis l'origine des siècles les misères d'Adam. Pour consoler et pour exalter, pour remplir les deux grands offices religieux, la démocratie n'a jamais usé que du seul moyen qui lui est vraiment propre : elle a aboli toutes les différences, nié toutes les vaines compétences et spécialités. Le voici, le culte de l'incompétence ! Voyez comme il est efficace. « Tu souffres », dit cette voix démocratique de notre conscience, « mais tu ne souffres pas plus que ton voisin. Le fardeau qu'il supporte, ne le supporteras-tu pas aussi vaillamment que lui ? Garde-toi de balbutier comme les sots et les fous qui vont répétant : les âmes ne sont pas égales ; ce que l'une peut porter, l'autre y succomberait. Garde-toi de cette hérésie décourageante, ne blasphème pas ; reste fidèle et attaché à cette foi que les hommes se valent, que tout est possible aujourd'hui qui l'a été jadis : si ta mère n'avait eu cette foi, comment aurait-elle affronté et surmonté les douleurs de l'enfantement ? » C'est grâce au sentiment profond que nous avons de l'équivalence des âmes que la consolation est possible. C'est grâce aussi à ce sentiment qu'on obtient de nous, la vertu de l'exemple, de l'imitation, de l'émulation aidant, des efforts que nous ne tenterions jamais si nous les pensions supérieurs à nos forces. Et quant au sacrifice enfin, il est bien clair que, sans le dogme de l'équivalence des âmes, il serait impossible et vain. De ces deux propositions : « Un homme tel que Jules César ou Napoléon ne paraît qu'une fois tous les millénaires », et « il meurt plusieurs fois par jour des Césars ignorés, des Napoléons obscurs », c'est évidemment la seconde qui contient le plus de vérité. Ne disons donc pas : « L'homme de génie est un homme surhumain, un surhomme », disons avec plus de justice et d'exactitude : « Tout homme est un génie incomplet et dont les circonstances n'ont pas favorisé la croissance. » Ce serait abaisser l'humanité entière que de dire : « Napoléon fut un Masaniello heureux. » Il est bien plus vrai de dire avec le dogme démocratique : « Masaniello fut un Napoléon malchanceux. » Sans doute, il faudra comprendre dans la chance pas mal d'attributs qui nous paraissent au premier abord strictement personnels ; il faudra compter, au nombre des circonstances fortuites, outre les événements contingents, favorables ou contraires, grande partie des traits qui semblent composer ce que l'individu a de plus

individuel et appartenir le plus proprement à sa nature et à son caractère. Et nous n'y répugnerons nullement. Nous reconnaîtrons, avec le bon sens, que, pour que l'humanité seule en apparaisse, il faut que le savant, le militaire et l'homme d'Etat dépouillent en effet non seulement ce qu'ils tiennent de leur éducation élémentaire et professionnelle, non seulement ce qu'au cours de leurs vies les succès, les rencontres, les aventures y ont imprimé et incrusté, mais encore cette mystérieuse aptitude elle-même qui les fait savant, militaire, homme d'Etat. Pourquoi répugne-t-on, au fond, à séparer de la personnalité ce qui semble la constituer et ce qui la distingue en effet et la sépare de toutes les autres personnalités rivales ? Parce que la personnalité est un mystère. Les autres circonstances sont secondaires, elles se peuvent nommer aussi et énumérer, et l'explication s'en trouve facilement dans le milieu, la race et l'époque, et ailleurs. Mais la personnalité est la circonstance par excellence, le *quid* suprême ou initial, selon qu'on le prend ; et il y a là quelque chose qui résiste à l'analyse, comme seul y peut résister le mystère.

Mais si l'individu est ainsi un mystère, l'espèce en est un autre, et si la personne est mystérieuse, l'humanité l'est aussi à sa manière, qui n'est pas la même. C'est ici qu'il faut choisir. L'aristocrate dira : « L'humanité est une vague généralisation, c'est une abstraction, c'est un mythe, je ne l'ai jamais vue. Celle que je connais se compose des individus, fort inégaux, mystérieusement, et partant inéluctablement inégaux. Souffrez que je m'en tienne dans mon étude aux plus notables, à ceux que choisit mon amour ou mon admiration. *Pauci humanum vivit genus* (1). Les autres seront pour moi comme s'ils n'étaient pas. » Et le démocrate répond : « L'individu est une abstraction tout comme l'humanité. Et aussi bien, qu'entre-t-il dans notre intelligence que l'intelligence n'ait extrai[t] d'un milieu chaotique et qui ne soit une abstraction ? Dison[s] mieux, disons que l'humanité et l'individu sont deux mystères

(1) Epouvantable équivoque ! Fatale ambiguïté ! *Paucis* est-il datif ou ablatif Est-ce *par* un petit nombre que vit l'humanité ? Est-ce *pour* ce petit nombre César, à qui Lucain prête ce mot, était décidément un grand orateur. Il connai sait son art. Il savait doubler le sens de ses paroles, leur communiquer, outre le valeur populaire, éxotérique, une mystérieuse énergie ésotérique par quoi ell survivent et retentissent longtemps dans les cœurs des ambitieux. Mais que no importe de savoir *pour* quoi vivent le petit nombre des grands hommes ? il est bi évident qu'ils ne vivent que *par* l'humanité.

Lequel des deux subordonnerons-nous à l'autre, auquel des deux permettrons et demanderons-nous d'envelopper, déterminer, conditionner, expliquer l'autre? Examinons-en de plus près les figures augustes ! L'individu est un mystère passager, multiple, contradictoire. L'humanité est un mystère éternel, unique et unanime. Cela constaté, est-il possible de prétendre que l'individu est le principe de l'humanité, que l'humanité est faite d'individus comme une botte de radis est faite de radis et sans eux ne serait pas ? Evidemment il faut dire que l'humanité est le principe des individus, que les individus sont faits d'humanité comme les pains de douze sous, les pains d'une livre et les petits pains sont fait de farine, et sans farine ne seraient pas. L'humanité ne nous est accessible et connaissable qu'à travers les individus. Mais, s'il n'y avait l'humanité, les individus ne seraient pas, s'il n'y avait le soleil, la nuit ne serait pas. Peut-on dire que, sans la nuit, le soleil ne serait pas? L'humanité, comme la lumière, est quelque chose de positif; l'individualité, comme la nuit, est négative. L'humanité est l'homme parfait, dont chaque individu par son existence, en n'en présentant que quelques fragments hétéroclites et souvent contradictoires, nie la perfection totale. L'humanité est éparse et démembrée dans les individus. On les réunirait tous, qu'ils ne formeraient pas l'humanité. On aurait beau rassembler tout le pain qui est aujourd'hui dans le monde, on n'obtiendrait pas ainsi toute la farine qui y fut depuis les siècles et encore moins la farine future que préparent et que recèlent les champs de blé.

Il a fallu remonter jusqu'à ces principes pour faire comprendre la sagesse démocratique. On voit maintenant comment elle peut paraître à la fois cultiver la compétence et l'incompétence. Si l'on tient à ces mots, on dira que la démocratie a l'avantage de se soucier de la compétence quand il le faut et de la négliger quand il n'importe, ou mieux encore quand il serait mauvais qu'on s'en souciât. La thèse aristocratique, sur ce point, est d'une simplicité rudimentaire, ridicule et absurde. Elle distingue entre les hommes, bons et mauvais, forts et faibles, nobles et roturiers, élus et réprouvés. Du point de vue de la compétence, elle dira donc que les premiers sont propres à tout et que les autres ne sont propres à rien. La compétence universelle sera toute d'un côté; il n'y aura, de l'autre, que l'incompétence

universelle. Les hommes étant radicalement inégaux et d'autre part n'y ayant pour les distinguer en deux groupes qu'une division unique, il n'en saurait être autrement. Les uns auront donc toutes les aptitudes spéciales, ils tiendront les « spécialités en tous genres », les autres n'auront aucune aptitude spéciale que celle de se soumettre aux premiers. Cette conception est parfaitement absurde, puisqu'il y a contradiction dans les termes de « compétence universelle » et de « spécialités en tous genres ». Et la conception aristocratique de la compétence ne supporte pas l'examen.

La théorie démocratique de la compétence est autrement subtile et vraie. Les âmes sont équivalentes, elle maintient ce principe même quand elle avoue que les hommes sont inégaux ou plutôt que les fonctions sont inégales. Mais la fonction n'est pas le tout de l'homme, et, si nous sommes tous fonctionnaires, nous ne le sommes qu'à nos heures et encore ne le sommes-nous pas à l'exclusion de toute autre chose. Le gendarme lui-même, le gendarme est sans pitié, « mais il n'est pas sans grandeur d'âme ». Et plus la démocratie s'attache à assigner à chacun sa place, son poste, et parfois son rond-de-cuir dans l'ordre phénoménal, parmi ces apparences et ces fictions vitales dont se compose la société, plus elle semble tyrannique; plus en réalité elle est désireuse d'attribuer à chacun la sphère de sa liberté, plus surtout elle s'inquiète de maintenir intact, dans l'ordre métaphysique, dans les choses de l'âme et dans tout ce qui touche au trésor commun de l'humanité, le droit égal pour tous d'y avoir accès et d'y paraître de plain-pied avec tous ses frères. Un ordre hiérarchique impitoyable règne sur la semaine démocratique ; mais son dimanche ne connaît plus de spécialistes, plus de supérieur ni de subordonné. Ce n'est pas le fait d'un chacun que de télégraphier, de diriger une locomotive, de commander un régiment mais chacun sait siffler le refrain à la mode et nous avons tous une égale aptitude à aller nous promener à la campagne Il faut des spécialistes dans chaque branche de la vie sociale il serait monstrueux qu'il y en eût quand il s'agit de louer Dieu

Il faut bien, pour nous entendre, distinguer l'écorce de la sève impalpable et le noyau de l'amande. Mais nous savon aussi que si cette séparation était effectuée, il n'y aurait bientôt plus ni écorce, ni sève, ni noyau, ni amande, parce qu'

n'y aurait plus de vie et qu'avec le rapport des deux termes les deux termes auraient disparu. L'aristocratie met tout l'arbre en écorce, tout le fruit en noyau. La démocratie, quand elle est religion, tend à mettre tout l'arbre en sève, et tout le fruit en amande. Mais quand elle se complète et, de pur sentiment religieux qu'elle est d'abord, se fait encore organisatrice de l'humanité et principe de gouvernement, la démocratie, protégeant pour ainsi dire ce qu'elle a de plus intime en le revêtant d'une cuirasse rugueuse et forte, considère avec équité et en observant une remarquable sagesse à la fois l'écorce et la sève,le noyau et l'amande. Elle garde sans doute, de par son origine, une préférence invincible pour ce feu intérieur qui alimente et travaille l'humanité. Ce feu central est en effet l'aliment et l'élément de toute la matière qui, sans lui, serait informe, chaotique, anarchique ou mieux encore ne serait pas. Feu purifiant, il vitrifie la matière opaque et lourde et la rend transparente. Et l'idéal de la démocratie est donc que l'humanité transparaisse enfin à travers les individus, que la belle flamme d'humanité qui nous darde au ciel se fasse en chacun de nous lumière, que nous soyons, chacun de nous, un rayonnement du soleil intérieur. L'idéal démocratique, c'est l'humanité réalisée dans chaque individu et dans tous les hommes.

Il n'est pas exagéré de dire que M. Faguet n'avait pas songé à cela quand il définissait l'idéal démocratique le culte de l'Incompétence. Mais la pensée de M. Faguet m'a toujours déconcerté. Je ne m'entends jamais avec M. Faguet. Et il n'y a pas de ma faute. Il veut qu'on lise Platon. Il a écrit un livre pour qu'on lise Platon. J'ai suivi son conseil, j'ai lu non seulement M. Faguet, j'ai lu Platon. Et le résultat en a été que je me suis demandé comment M. Faguet avait bien pu lire Platon. Sa dialectique est tout le contraire de la dialectique platonicienne. Platon parle de ce qui n'est pas et,pour mieux se faire entendre, il en parle comme s'il était. M. Faguet parle de ce qui est et, par une circonstance aggravante, il en parle comme s'il n'était pas. J'aime beaucoup M. Faguet, mais j'aime Platon davantage. Et c'est pourquoi, tandis que M. Faguet idéalisait la réalité, je me suis plu à réaliser des idées. Et c'est pourquoi, encore une fois, j'aurai bien de la peine à m'entendre avec M. Faguet.

JEAN FLORENCE.

LA TERRIBLE QUESTION POMMIÉ

(*Suite* [1])

—

XVII

Bin-inng... Ban-anng... Boun-ounng... Trois coups, lointains, dans l'est-sud-est... Au ras de l'horizon, une triple flamme avait vacillé sur le fleuve, le temps d'une seconde. L'air vibra. Dominant d'une dizaine de pieds la tourelle, lentement, trois gros obus passèrent, alignés et majestueux, — comme un vol de dindons.

— Fichus artilleurs! dit Fina-Flora d'un ton narquois.

— A l'école! cria Sarbacanero.

— L'a-é-ou-u, le projectile ?... L'a-é-ou-u ? demanda Thomassino, facétieux.

— Ça ne vous tuerait pas une mouche! conclut Toy-la-Bomba en haussant les épaules.

A une demi-encâblure, environ, de l'arrière, les trois cônes d'acier, fourbus, s'anéantirent dans notre sillage. L'un d'eux, sans doute mal rempli, ayant surnagé verticalement, quelques minutes, fut utilisé en manière de perchoir par une mouette. L'équipage, devant cette scène inattendue, s'esclaffa.

Néanmoins, l'heure était grave. Entraîné par le courant impétueux du bas-fleuve, le Formidable avait dépassé, vers minuit, le port d'Hermosita et, au lever du soleil, la station balnéaire de Sombrero-Negro. L'embouchure s'élargissait. Indices d'un mouvement commercial plus intense, des îlots artificiels en béton, couronnés, chacun, d'une redoute en ruines, d'un sémaphore vermoulu, d'un bureau des douanes effondré et d'un poste de télégraphie sans fil croulant sous la rouille, surgissaient, de kilomètre en kilomètre, des eaux bourbeuses. La brise avait fraîchi. Un moment, des cétacés folâtrèrent, la queue en tire-bouchon, le long du vaisseau. Tout annonçait la mer voisine. San-Pablo était proche...

Dès que le calme fut rétabli, l'Amiral, en chef d'escadre

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 324 et 325.

consciencieux, s'occupa d'inspecter l'horizon. Rangés hiérarchiquement, le commodorissime à droite, le grand-aumônier en serre-file, nous formâmes le quart de cercle derrière lui. Un rictus sinistre barrait son mâle visage. Il se pencha, écarta les jambes et, s'étant, suivant la coutume des astronomes, bandé l'œil gauche avec un mouchoir, braqua sa lunette vers l'est. Tous les visages pâlirent. Les officiers-matelots, médusés, palpitaient à ses moindres gestes. Un instant, il se reposa, se gratta la nuque, ouvrit un atlas, examina à la loupe, sur la carte de Vieille Grenade, l'estuaire du Libertad, détacha de sa chaîne de montre sa boussole, effectua, au moyen de cet instrument, un certain nombre de savantes observations, puis, l'air plus soucieux, ressaisit son télescope.

Nous retenions notre haleine. Immobiles, figés au garde-à-vous, les marins, pareils à des soldats de plomb gigantesques, entouraient leur chef suprême comme d'un rempart de silence. Lui, poussait de vagues grognements. Ses doigts se crispaient sur le tube de cuivre.

— Niente!... Niente!... (1), murmurait-il d'une voix rageuse.

Mais, tout à coup, un cri sauvage sortit de sa gorge. Son index, allongé à se rompre, désignait, dans le lointain, un point brillant, à peine perceptible, perdu dans la buée matinale.

— Ne voyez-vous pas? demanda-t-il. Là bas?... Là-bas?... La flotte!... Ne voyez-vous pas, sacrés mille millions de pétards? Ils nous bombardent... Ils nous ont bombardés, vous dis-je... Pour l'amour de Dieu, cachez-vous!

Et il s'abîma, à plat ventre, contre le pont.

Une lueur avait, en effet, jailli. Tel le petit panache bleu d'un cigare, un flocon de fumée flotta sur les confins de la mer et du fleuve. Il sembla qu'un orage grondait et, presque en même temps, une chose sombre et terrible s'abattit dans un banc de sable, à vingt brasses de nous.

— Peste! remarqua Toy-la-Bomba, une paire de boulets-ramés, à présent! Ces chameaux ne s'ennuient pas!

— Ça se corse! s'exclama Thomassino, flegmatique.

Au bruit du canon, tout le monde avait d'abord verdi, mais, aussitôt que le projectile se fut enlisé dans la fange, une sorte de fureur guerrière transporta nos âmes. Accrochés au bastin-

(1) Rien!... Rien!...

gage, les matelots gueulaient, tendaient le poing, apostrophaient l'ennemi invisible.

— Puercos !... Puercos (1) !... vociférait l'un.

— Puercos comidos por la trichina (2) ! renchérissait l'autre.

— Hijos del Diablo (3) !

— Yernos del Demonio (4) !

— Caroñas (5) !

— Bestias pestiferas (6) !

— Hienas alteradas de sangre (7) ! répétait l'abbé Solanito en projetant des crachats successifs, aussi loin que possible, dans la direction de San-Pablo.

Ce vacarme arracha Fina-Flora à sa prostration. Il se releva, rassembla, d'un geste, ses hommes et, après un émouvant exorde, leur expliqua comment les règles de la plus récente tactique navale obligent les amiraux, de la validité desquels dépend l'issue des batailles, à se précautionner avec soin contre les innombrables dangers de la guerre, en général, — surmenage, fièvres malignes, coliques sèches et venteuses, intempéries, — et contre la déflagration des boîtes à mitraille, en particulier. L'équipage, convaincu, l'acclama.

— Chers et valeureux garçons, poursuivit-il, vous allez, aujourd'hui, combattre pour Aguardiente et, aussi, c'est fort vraisemblable, trépasser pour elle. Demain, s'il plaît à Dieu et grâce à vos éminentes qualités militaires, votre chef pénétrera en triomphateur dans le palais du Président Quirito et surchargera de chaînes ce dangereux vieillard ; quant à vous, jeunes héros, il vous sera accordé, comme de juste, d'imposantes funérailles.

Un débordement d'allégresse accueillit ces aimables pronostics. Ce fut un court délire, semé d'accolades, de serments, d'interjections hyperboliques.

— Quel fameux lascard ! criaient les officiers-matelots.

— Par le célèbre Americo Vespuce, quel rude type !

(1) Cochons ! Cochons !
(2) Cochons dévorés par la trychine !
(3) Enfants du Diable !
(4) Gendres du Démon !
(5) Charognes !
(6) Bêtes puantes !
(7) Hyènes altérées de sang !

— Tomber pour la patrie, déclarait Toy-la-Bomba, la main sur le cœur, c'est le sort le plus beau...

— Le plus digne d'envie ! affirmait Sarbacanero.

— La République des Etats-Unis Indépendants et Radicaux nous appelle... reprenait Thomassino.

— Une Aguardientaine doit vivre pour elle! s'exclamait Dolorès en brandissant une arme à feu.

— Pour elle, ripostait l'équipage, un Arguardientain doit mourir !

L'Amiral, remué jusqu'aux larmes par cette scène sublime et brisé par l'émotion, s'était assis sur un fauteuil-pliant. De peur qu'il ne défaillît de joie, le mousse et M. le grand-aumônier Solanito lui préparèrent, en hâte, un bol de tilleul, qu'il but stoïquement, d'un seul trait, au mépris des plus douloureuses brûlures et sans même souffler dessus.

— Heum... Heumm... Heummm... Heummmm... fit-il, aussitôt, pour essayer ses notes graves.

Et il dégrafa son dolman, gonfla sa poitrine, joignit ses mains autour de sa bouche, en forme de porte-voix... Quatre rugissements stridèrent, deux très longs, les derniers éraillés et brefs.

A ce signal convenu, le trompette de quart, toujours à son côté, sonna le rassemblement, la générale et le branle-bas. Les clameurs se turent. Des jurons polysyllabiques, coupés en deux par cette fanfare, s'étaient arrêtés, soudain, sur les lèvres des officiers. Un cliquetis de baïonnettes tinta; des ordres rapides, à peine murmurés, se croisèrent.

— Rentrez !

— Sortez !

— Le numéro trois, serrez les genoux !

— Le sept, avalez votre ventre... Mais avalez donc votre ventre, bougre de cosaque !

Groupés par escouades, les marins attendaient, immobiles, la tête à droite, le menton pointu, le coude levé.

— Fixe ! commanda Son Excellence... Face en arrière !... Pas de charge !... A vos postes !... En avant !

— Marche ! reprirent les capitaines-caporaux.

D'un seul bloc, l'équipage, discipliné et rompu à la manœuvre, pirouetta. Les rameurs se précipitèrent sur les godilles,

le pilote sur le gouvernail, les fusiliers sur les gibernes, les artilleurs sur les amorces et les télémètres...

Tout était prêt. Dès l'aube, par le travers de la citadelle de Tata-Minino, dépourvue, d'ailleurs, de garnison, on avait, dans la crainte d'une surprise imminente, dessaisi les pièces, hissé du fond de la cale les barils de poudre, les projectiles, les gargousses, et mis le petit-pavois. En plus du pavillon de poupe, un immense drapeau national, cloué à la tourelle, claquait au vent. Les bailles d'eau étaient remplies, les écouvillons et les refouloirs en place, les bragues de rechange déroulées, et, le canon de tribord se chargeant par la bouche et pouvant, ainsi, être utilisé, à l'occasion, au lancement des boulets rouges, M. l'officier-torpilleur et M. l'inspecteur des salpêtres avaient installé, au pied de son affût, un brasero, un sac de charbonille et des pincettes.

Dans leurs râteliers, les chassepots, astiqués au blanc d'Espagne, ressemblaient à des armes de panoplie. Suspendues par faisceaux aux montants de la tourelle, les haches d'abordage luisaient comme des miroirs. Les grappins, les boîtes de clous, les gants de cuir bouilli nécessaires à la manipulation des grenades, les vilebrequins, les balances à doser la mélinite, les tuyaux de pompes, s'entassaient en piles égales autour du blockaus, et l'hôpital, épousseté, avant le lever du jour, par Dolorès, regorgeait de teinture d'iode, de papier-gommé et d'arnica.

Une suprême inspection, effectuée, aussitôt, par Thomassino, valut aux marins les compliments chaleureux du corps d'Etat-Major. En un discours succinct, Fina-Flora les félicita de leur zèle et de leur goût pour l'ordre, la propreté et la symétrie. Des vociférations patriotiques lui répondirent.

— Qu'ils y viennent ! cria l'équipage, unanime, en criblant de regards farouches l'horizon est-sud-est.

L'heure solennelle approchait. Visible, enfin, à l'œil nu dans ses moindres détails, l'escadre adverse, passant de la ligne de file à celle de front, barra l'immensité du rio. Une vaste péniche, un bateau-phare et un dock-flottant la composaient, — ce dernier orné, en son milieu, d'une gigantesque pancarte de tôle où brillaient, en lettres rouges, ces mots laconiques : « Cuirassé de Premier Rang, le Majestic. » Tout cela

naviguait à la gaffe, mais une division de croiseurs, précédant ces vaisseaux de haut bord et constituée par trois élégantes barques de pêche, utilisait la moto-godille. C'était un grandiose ensemble.

— Au canon de chasse ! commanda Fina-Flora, quand il eut choisi son objectif et évalué les distances.

Les artilleurs accoururent, ouvrirent la culasse, huilèrent le mécanisme, introduisirent la gargousse et l'obus.

— A un petit kilomètre environ ! précisa l'Amiral. Commencez à bombarder !... Allons, ouste ! Plus vite que ça !

L'amorce, un peu moisie, s'affirmait incombustible. Toy-la-Bomba frotta une allumette, la fixa au bout d'un bâton, l'insinua dans le canal de lumière. Le coup partit.

— Trop bas ! observa Sarbacanero.

— Fichues mazettes ! grommela Son Excellence.

Les artificiers, piqués à bon droit dans leur amour-propre, avaient déjà extrait du caisson une nouvelle boîte à mitraille. Par malheur, son culot, d'un calibre exagéré, refusa, malgré un vigoureux graissage, de pénétrer dans la pièce ; une autre, reconnue merveilleuse de proportions, se trouva insuffisamment arrondie ; les suivantes, rouillées à l'extrême, cédèrent sous la pression du doigt.

— Les boulets !... Par Saint-Michel, Saint-Gabriel et Saint-Raphaël archanges, les boulets !... Qu'on apporte les boulets ! supplia Fina-Flora.

Quatre servants, ployés sous le faix, les brouettèrent. Admirables d'initiative, les artilleurs avaient, d'eux-mêmes, saisi des clous carrés, des tourne-vis, des marteaux, des limes, une paire de cisailles.

— Parfait, plus que parfait ! approuva Son Excellence... Bloquez le levier-poignée, faussez la mortaise, coincez la charnière !... Fort bien, braves jeunes gens ! Mes félicitations ! Placez la mèche ! Tassez la poudre ! Bourrez avec des journaux !

On mit le feu. Le canon, du modèle Krupp, chargé ainsi par la gueule, — comme il est prescrit pour le tir des projectiles sphériques, — éclata par la culasse.

Un vacarme épouvantable s'ensuivit. Surpris par cette explosion imprévue, les matelots avaient poussé un hululement plaintif. Dolorès, sa pharmacie portative en bandoulière, se

précipita. Une âcre vapeur, produite par l'huile et le papier brûlés, obscurcissait le gaillard d'avant. Nous nous bouchâmes les narines; l'Amiral, en quête d'un air plus pur, s'était hissé, d'un bond, au sommet de la tourelle; l'équipage, perdu dans la fumée, éternua... Au reste, à l'encontre de ce qui se produit, d'habitude, dans des cas semblables, aucune jambe et aucun bras, tordus et pantelants, ne jonchaient le pont. Corrodé par le vert-de-gris, le bronze de l'obusier s'était effrité, doucement, sous l'action des gaz et réduit en une poussière impalpable. Seul, un boulon, franchissant la haie des pointeurs et heurtant le vasistas de la cabine, avait ébranlé un carreau que les gabiers-vitriers, imperturbables, remastiquèrent.

L'émotion apaisée, on délibéra. Le cas était épineux. Son artillerie réduite, ainsi, d'un bon tiers, la flotte aguardientaine ne devait-elle point, en conséquence, modifier, aussitôt, sa tactique, renoncer à l'attaque de front, s'en tenir, désormais, au système offensif préconisé par Jean-Bart, Duguay-Trouin et Tegetthoff, — foudroyantes évolutions qui disloquent et fatiguent l'adversaire, cris rauques qui, proférés en masse, le stupéfient et le terrorisent, jet du grappin, assauts successifs, duel sans merci à la hache, au poignard empoisonné et au casse-tête, — ou, ce qui pouvait sembler moins fertile en aléas, virer simplement de bord et gagner, à force de godille, de plus paisibles parages?

Cette dernière solution, bien propre, si on l'eût mise sans retard en pratique, à déconcerter l'agresseur, — chose essentielle à la guerre, — fut écartée, pourtant, malgré les sages conseils de Son Excellence, par neuf voix contre huit. Une motion, présentée par Thomassino, tendant à réclamer sur l'heure, devant les tribunaux compétents, quatre ou cinq cent mille piastres-fortes de dommages au fournisseur de la pièce anéantie, et le vœu, formulé par M. l'archiprêtre Solanito, de négocier un armistice et de faire appel aux sentiments chrétiens des chefs ennemis pour obtenir, moyennant finance, de ces magnanimes personnages, la cession d'un canon de rechange, subirent le même sort.

D'ailleurs, il était trop tard. Une détonation effroyable avait retenti. Jetant leurs ancres à une encâblure de notre étrave

la péniche, le bateau-phare et le dock-flottant ripostaient. Une sorte de ronflement sinistre secoua les airs, une odeur de poudre, rance, aigre et fétide, nous suffoqua, et trois couples de boulets-ramés passèrent, très haut, au-dessus de nos têtes, accomplirent quelques zigzags, puis disparurent dans les régions supérieures de l'atmosphère.

— Ces bougres d'empotés ! ricana Sarbacanero. Ils n'ont même pas su modifier la hausse, depuis ce matin ! A douze mille mètres, ma parole !... Ils tirent à douze mille mètres !

— Tas d'andouilles ! pouffa Fina-Flora.

— Regardez-moi ça !... Mais regardez-moi ça ! reprit, sa lunette à l'œil, l'inspecteur des salpêtres.

Nos lorgnettes braquées sur le Majestic et ses deux vaisseaux d'escorte, nous vîmes, — stupéfiant et inénarrable spectacle ! — l'amiral Serrano y Gabarra, le ministre de la Marine Putano, les vice et contre-amiraux, les commodores, les subrécargues, les enseignes, les médecins-majors, écartant les rangs de leurs hommes, se suspendre, par grappes, à la volée des obusiers et s'efforcer, d'ailleurs vainement, de les remettre en ligne horizontale.

— Par Christophe Colomb, vociféra Toy-la-Bomba, ils ont faussé la mécanique !

— Ils ont dû casser la manivelle ! appuya Thomassino.

— Les tourillons se sont, peut-être, rouillés... hasardai-je, d'un air entendu.

Chacun de nous, intéressé par cette ridicule manœuvre, s'apprêtait à formuler, successivement, son avis, quand Son Excellence, jugeant l'instant propice à une nouvelle et, cette fois, décisive attaque, plongea l'index et le médius de ses deux mains dans sa bouche. Un coup de sifflet déchira nos oreilles.

— Garde-à-vous ! clamèrent les capitaines-caporaux.

Ce furent des blasphèmes rapides, une bousculade, un crépitement de galoches, des rires, puis, sans transition, le silence.

— Aux gaffes ! commanda l'Amiral.

Les matelots s'élancèrent.

— En avant !... Poussez !... acheva-t-il. Cap au nord-ouest !... Halte !

Le Formidable s'ébranla, décrivit avec sa proue un quart

de cercle et s'arrêta, brusquement, — le flanc droit tourné vers l'ennemi.

— Canon de tribord ! hurla Fina-Flora. A boulets rouges !

L'officier-torpilleur alluma le brasero, je m'emparai du soufflet, un lieutenant-quartier-maître saisit les pincettes. Près de nous, sa montre à la main, Son Excellence comptait les secondes, comme on fait pour les œufs à la coque.

— Cinquante-huit... Cinquante-neuf... Soixante... Chargez !

A l'aide d'une énorme cuillère, le projectile incandescent fut insinué, par la gueule, dans l'obusier.

— Commencez le feu !

Un bruit sourd gronda sous la culasse. Du canal d'amorçage, des gerbes d'étincelles fusèrent. Le pont frémit. Soulevé par le recul des gaz, l'affût arracha ses bragues ; et, laissant une traînée verdâtre, un objet informe, gluant et mou, s'abîma dans les flots, à deux brasses, à peine, du bord.

— Calamité ! gémit Fina-Flora en s'arrachant les cheveux. Il était en plomb... Il s'est fondu... Nous l'avons trop laissé cuire...

Une pluie de fer, terrible et inopinée, abrégea ses lamentations. De la péniche, du bateau-phare et du Majestic, plus de cent fusils, carabines, canardières ou canons-revolvers nous mitraillaient.

— Mauvais tabac ! grommela M. l'abbé Solanito.

— Ça va barder... pronostiqua, gravement, le mousse.

Des vitres, émiettées, cliquetèrent. Atteinte par un ricochet, la cheminée de la cuisine partit en éclats.

— Aux armes ! rugit le chef d'Etat-Major.

Dans le brouillard sulfureux que dégagent les balles explosibles, à tâtons, les marins se précipitèrent sur les chassepots. Sarbacanero, fébrile, distribua les cartouches. En termes brefs, Son Excellence nous rappela les chapitres de la théorie concernant le réglage du tir, la ligne de mire, le combat en ordre serré et la pression du doigt sur la gâchette. De la poupe à la proue, deux clairons, éraillés et lugubres, se répondirent.

— Point à viser, criait Toy-la-Bomba, la flotte adverse... Feu rapide !

Le carnage commença. Debout sur le toit du blockaus, embusqués le long du bastingage, accroupis dans les godets

de la tourelle, nos matelots, noirs de poudre, rendaient coup pour coup.

— Attrape-ça, citoyen Quirito ! marmonnait l'un, la crosse à l'épaule.

— Tiens, mon coco !... Pour guérir ton rhume ! renchérissait l'autre en lançant, avec sa fronde, une grenade.

— Mort aux vaches !

— Gobe ce pruneau !

— Vive Aguardiente !

— Vivent les Etat-Unis Indépendants et Ra...

Quelquefois, une escouade entière se taisait soudain, esquissait, avec ses dix bras, un grand geste, et croulait sur le pont, tout d'un bloc. Par la gargouille d'arrière, une cascade vermeille gicla dans le fleuve. On entendait des têtes éclater. Sous le choc d'un shrapnell, le ventre de Toy-la-Bomba s'ouvrit doucement, comme une armoire.

— Pauvre cher ! sanglota l'Amiral du fond d'une barrique vide.

— Gloire aux héros ! répliquai-je, mon képi à la main.

Dolorès s'était agenouillée ; M. l'archiprêtre sortit son missel, déboucha son flacon d'eau bénite, lut les psaumes des morts et, impavide, donna l'absoute.

Cependant, l'action faiblissait. Des deux côtés, subitement, faute de projectiles, les décharges s'espacèrent. Un dernier biscaïen ronronna.

— Rendez-vous ! cria-t-on du Majestic avec un porte-voix.

Son Excellence surgit de son tonneau, pataugea dans la boue sanglante, — intestins rompus, cervelles écrasées, — qui couvrait le pont, monta sur une chaise, déboutonna sa culotte et, le bas du dos tourné vers l'ennemi, fit un geste irrévérencieux.

— Jamais ! hurla-t-il.

— Jamais ! Jamais ! répéta l'équipage.

Livides, cheveux hérissés, lèvres écumantes, les marins agitaient des haches, des pistolets, des échelles doubles, des grappins.

— A l'abordage ! clamaient-ils. A l'abordage ! Vengeons nos frères !

Partie de la péniche, une sonnerie de trompettes, — cinquante bouches soufflant ensemble, — étouffa leurs vocifera-

tions. A cet appel, la division des moto-godilles, jusqu'alors en réserve derrière le bateau-phare, apparut. Les trois barques piquèrent vers le nord, accomplirent négligemment quelques méandres, simulèrent même une régate, puis, leurs capitaines nous supposant, sans doute, déroutés par cette ruse de guerre, fondirent sur le Formidable, à toute vitesse.

— Comme c'est malin! grogna M. le grand-aumônier.

Le télescope à l'œil, Fina-Flora, planté à l'avant, avait agité son bicorne de gauche à droite.

— L'Amiral, cria l'inspecteur des salpêtres attentif aux gestes mystérieux du chef suprême, l'Amiral signale : Préparez-vous à combattre sur bâbord et tribord !

Les jambes de Son Excellence se ployèrent en accordéon. L'un de ses pieds décrivit un cercle dans le vide.

— L'Amiral, recommença Sarbacanero après avoir feuilleté, une minute, son code de télégraphie optique, l'Amiral signale : Les torpilleurs en vue ! Mettez les filets à la mer !

Démunis de ces engins défensifs, nous saisîmes les gaffes, les rames, des madriers, et les suspendîmes avec des cordes sur les flancs du vaisseau.

Malgré le jusant et les remous, par bonds rapides, l'escadrille approchait. Le murmure des mono-cylindres se changeait en ronflement. Des ratés claquèrent, distincts. Avec la brise, une bouffée de pétrole passa.

— Les casse-têtes! commandai-je. Décrochez les casse-têtes !

— Tous au gaillard ! ajouta Fina-Flora.

— Nous leur cognerons la gueule... Vive le son, vive le son... fredonnèrent, sur l'air de la Carmagnole, les matelots, matraques au poing.

A cinq mètres de nous, coupant brusquement l'allumage, les avisos avaient stoppé. Leur élan les emporta. Ce fut un triple choc, terrible et subit. Pareil à un vaste chaudron que martèle un rétameur athlétique, le cuirassé, de la quille au sommet de la tourelle, vibra.

— Nous coulons !... Nous coulons!... clamèrent Dolor et l'archiprêtre.

— Millebombardes! blasphéma l'Amiral, penché sur l'étrave, ils nous boulonnent!... Au secours!... Au secours !... Dém

lissez-leur l'occiput! Faussez-leur la moëlle épinière!... Allons, les enfants, esquintez-moi ces types!

Nous bondîmes. Sourd à ces menaçants propos, un homme, matelassé, casqué de cuivre, s'était assis, déjà, à la pointe de chaque esquif et, stoïque sous nos coups de barre, perforait, en sifflotant, la coque du Formidable, au moyen d'un gros vilebrequin.

Le trou creusé, il y vissa un piton d'où pendait une chaîne de fer. Goguenards, les mécanos firent le plein d'essence, tournèrent la manivelle. Tirebouchonnée par les hélices, l'eau bouillonna... Nous suivîmes, ahuris, prostrés, rouges de honte, — à la remorque.

— Ohé! Ohé! As-tu pigé la drague? s'esclaffaient les équipages ennemis durant que nous avancions.

Exaspéré par ces sarcasmes, Fina-Flora résolut de mourir. Il sortit son revolver, demanda des balles.

— Plus une seule! glapit Sarbacanero.

— Le poison, alors! Le poison!... reprit-il.

Mais Dolorès se précipita et, lui bouchant les narines, le contraignit à cracher un vieux sou de cuivre qu'il se proposait d'avaler.

Coincé entre le bateau-phare et le dock-flottant, le Formidable, avec un bruit sinistre de ferraille, s'immobilisa. C'était la fin.

— Pincés, mes gaillards! Vous voilà pincés! cria l'amiralissime Serrano y Gabarra, du haut du Majestic.

Ses hommes, courbés sur le garde-fou, ricanaient, vomissaient des insultes, nous tiraient la langue.

— Gloria Victis! répliqua M. le curé Solanito.

Au même instant, quarante individus, chargés de cordages, de menottes et de poires d'angoisse, sautèrent au milieu de nous. Une bousculade eut lieu. Prise un moment dans la mêlée, Son Excellence tomba, voulut fuir vers la cabine à quatre pattes et reçut, au bas des reins, plusieurs douloureux renfoncements. Sa fureur redoubla. Des éclairs illuminèrent ses prunelles.

— Grossiers personnages! grommelait-il en frottant son pantalon. Butors! Espèces de mal-élevés!

Il fallut céder sous le nombre. La tunique en lambeaux,

l'œil tumescent, le cuir chevelu arraché par larges plaques, nos marins, exténués, demandaient grâce. Ils furent étendus sur le pont, mis en tas et ficelés.

— Victoire! Victoire! rugit Serrano y Gabarra.

— Vive San-Pablo! Bravo! Hip! Hip! répondit-on à la ronde.

— A bas Fina-Flora!

— Malheur aux vaincus!

Une trombe de huées se déchaîna.

— A l'eau, les brigands d'Aguardiente!

— A mort!

— A tabac! Qu'on les passe à tabac!

— Etripons-les!

Des sirènes de bazar, maniées par des mousses, ajoutaient leurs miaulements lugubres à ces clameurs. Divers projectiles — boules de papier mâché, quignons de pain, fruits corrompus, — sillonnèrent les airs. Lancée par un aspirant, une pomme cuite atteignit Dolorès à la face.

— Petit polisson! vociférai-je.

Choqués de cette repartie, deux maîtres-coqs, en veste et calotte blanches, déversèrent sur nous une cuve d'eau de vaisselle.

— Les goujats! soupira Sarbacanero.

Cependant, le ministre Putano réclamait un peu de silence. Il mit ses mains, comme une conque, autour de sa bouche :

— Placez la passerelle d'honneur!

— Aux champs! commanda l'amiralissime.

Une fanfare éclata, des ordres circulèrent :

— Rassemblement par compagnies!... Numérotez-vous!... Fixe!... Baïonnette au canon!... Présentez vos armes!

Et, sur la planche d'acajou, posée, à la hâte, entre la coupée du dock-flottant et notre tillac, un cortège splendide s'avança.

Coiffés de bicornes à plumes, chaussés de bottes de velours brodées d'or, trois généraux-brigadiers, superbes et farouches ouvraient la marche. Derrière eux, en tenue de parade, venaient quatre intendants-militaires, le chef du protocole, un sténographe et deux officiers-musiciens, ces derniers portant des cors de chasse. Les ministres, — Müzenflatter, Fray Beni Juan Hermano, Jimenez Castro, — suivaient, vêtus du fr

et du mac-farlane, mais la rapière au côté. Une section de voltigeurs fermait la colonne.

Dès que ces Messieurs, ayant, au nom du pouvoir central, pris possession de la drague, nous eurent refoulés contre le blockaus, ils s'alignèrent, face à notre groupe, par rang de taille. Leurs épées jaillirent du fourreau, les deux trompes sonnèrent, un hurrah guttural retentit et, courbé sous les acclamations, le Président Quirito déboucha du Majestic.

— Qu'as-tu fait !... Qu'as-tu fait, Fina-Flora ! dit-il d'un ton larmoyant, quand il fut devant nous.

Effondré sur une chaise, l'Amiral, tordant sa moustache, gardait un angoissant mutisme.

— Qu'as-tu fabriqué ! Qu'as-tu fabriqué, cruel divisionnaire !

— Hélas ! murmura Son Excellence.

— Ne suis-je pas un bon politicien, respectueux de la loi, habile à gouverner le pays, rompu à la conduite des élections législatives et célèbre, pour ma sagesse et ma sobriété, dans toute l'Amérique ! Qu'as-tu à me reprocher ? Pourquoi, vilain garçon, insulter à mes cheveux blancs ! Pourquoi, perfide guerrier, vouloir me couvrir de mitraille ? Etais-tu en proie à la démence ? Avais-tu lu de mauvais livres ? Quel infernal génie t'a poussé ? Réponds ! Par le glorieux Théodore Roosevelt, réponds !

L'Amiral s'était levé. Il s'épongea la figure, se gratta la tête, bredouilla.

— Je... Je... Nous... Nous... Il... il... il...

— Achève ! Il?.. Il ?.. Quel est cet « Il » ? tonitrua Quirito.

— Pas moi ! Pas moi ! Pas nous !... Ne l'écoutez pas !... crièrent ensemble Thomassino, Sarbacanero et le grand-aumônier.

Leurs mains, simultanément, exécutèrent, au niveau de leur front, de brusques zigzags négatifs, puis se posèrent, — symbole d'innocence, — sur leur cœur.

— Serait-ce donc vous, méprisable jeune homme ? demanda le Président, son œil chassieux fiché dans le mien.

— Ça y est... Nous avons le coupable... Chic ! Chic !... se congratulaient, l'un l'autre, dans le tuyau de l'oreille, les ministres.

Une fureur horrible m'aveugla. Je sursautai, prêt à foncer. Mes poings se fermèrent. Arc-boutés contre mon abdomen

l'inspecteur des salpêtres et M. l'abbé Solanito, craignant un incident grave, me continrent.

— Je ?... Moi ?... bégayai-je... De qui vous moquez-vous, vieillard cacochyme ?

— Sa colère est un aveu ! remarqua, l'index roide, un intendant-militaire.

— Habemus confitentem reum ! conclut, sentencieusement, le secrétaire d'Etat à la Justice.

— Bourriques ! Tristes bourriques ! répliquai-je.

A ces mots, MM. Jimenez Castro, Juan Hermano, Fray Benito et Müzenflatter, blêmes de rage, fondirent sur moi, broyèrent mes flancs sous leurs chaussures, me ligotèrent.

— Français... hoquetai-je, je suis Français, entendez-vous? J'écrirai à ma famille... à mon député... Il interpellera à la Chambre... On me vengera... On enverra une escadre... Vous serez tous écrabouillés ! Ecrabouillés, vous dis-je !

— Parle, parle, mon vieux, pouffa Quirito, tu m'intéresses !

Calmes, les bras croisés, l'Amiral, Sarbacanero, Thomassino et M. l'archiprêtre suivaient, sans une parole, les péripéties de cette lutte inégale. Seule, Dolorès, héroïque et fidèle, voulut me défendre. Son vaste corps, placé en bastion contre mon corps, elle brandissait une épingle à chapeau, griffait mes agresseurs, les mordait, leur piquait le visage. Un croc-en-jambe l'ébranla. Les trois généraux de brigade, unissant leurs efforts, la repoussèrent.

— Lâche ! Menteur ! Menteur ! rugit-elle, campée devant Fina-Flora. N'est-ce pas toi, toi, toi qui as organisé la révolte, toi qui as proclamé l'indépendance d'Aguardiente, toi qui as permis le pillage du bureau de poste et de l'entrepôt national des Quinines, et mobilisé la drague, et exigé le bombardement des consommateurs de Ciudad-Hermosa, et conduit, tout ce matin, la manœuvre navale ? Comment oses-tu accuser mon époux, le charger de tes crimes et le livrer à ces chenapans ! Tu n'es plus mon frère. Je te renie ! Tu me dégoûtes !

Et elle renifla, ploya le cou, mâchonna son mouchoir, pour juguler ses sanglots.

— Dolorita ! Mi hermanita (1) ! supplia l'Amiral. Un peu de sang-froid, nom d'un chien !

— Voyons, ma chère dame... insista le grand-aumônier en

(1) Petite Dolorès ! Ma petite sœur !

lui tapotant les joues, voyons... voyons... ne vous frappez pas...

Insensibles à cette scène émouvante, les matelots du bateau-phare et du Majestic, à califourchon sur les bastingages, me décochaient les pires apostrophes.

— Pirate !

— Dynamiteur !

— Sale rasta !

— Crapuleux personnage !

— Au bagne !

— A la potence !

— Qu'on le fusille en cinq sec ! insinua un médecin-major.

Je m'étais tapi sous une table, le nez entre mes genoux. Appelé par le chef du protocole, un garde-chiourme débarqua du dock-flottant, déploya sa trousse, installa sa forge de campagne, me bâillonna et, — suprême opprobre, — riva des fers à mes chevilles.

Un spasme affreux recoquevilla mes membres. Mon épigastre se contracta. Mes dents craquèrent. J'essayai de me débattre.

— De grâce, cher monsieur Pommié, murmura l'abbé Solanito, ne vous agitez pas ainsi ! Vous allez vous rendre malade...

Un haussement de mes épaules répondit à sa mansuétude.

— Hélas ! continua-t-il, tout a son revers ici-bas. Sic transit gloria mundi !... Souvenez-vous de Napoléon, de Vercingétorix et d'Annibal... Du caractère ! Du caractère, que diable !

Redressé d'un bond, je le toisai du regard. Il tressaillit. Mais, gêné par mes entraves, je ne pus même pas lui lancer un grand coup de pied dans le ventre.

XVIII

Une fête magnifique, — bal public, concours d'orphéons et de tir, courses de vélocipèdes, — marqua le retour triomphal de la flotte victorieuse à San-Pablo. Je dus, cadenassé dans une cage de fer, assister à ces réjouissances et subir, douze heures durant, les quolibets et les sarcasmes de tout un peuple en délire ; après quoi, le soleil couché, un peloton de municipaux, sous les ordres de M. le directeur des bagnes, me conduisit à la prison militaire.

C'est, au centre d'un terrain vague, sous un toit de paille de sorgho, un immeuble octogonal, moitié planches disjointes, moitié torchis, et comprenant, — en outre d'un péristyle ionique, — un greffe, une cellule et de rudimentaires water-closets.

Je vécus là quatre semaines de larmes, de fureur rentrée, d'affolement, de neurasthénie, parmi les cafards et la vermine. Vainement, ma fidèle et tendre épouse Dolorès, travaillée par les ardeurs du climat, avait tenté, dès la seconde nuit, de forcer la consigne, de rossignoler ma porte et de transformer, au moins pour quelques minutes, mon grabat en lit conjugal. Esclaves des instructions reçues, les deux capitaines de garde s'étaient jetés sur elle et l'avaient obligeamment avertie qu'au cas de récidive elle serait, soit passée par les armes, soit violée par eux, — à leur choix.

Seul, le bâtonnier du corps des avocats, l'honorable M. Pedolargo, commis d'office à ma défense, me rendait, de temps en temps, visite. J'appris par lui comment, afin de célébrer leur réconciliation, Fina-Flora et Quirito avaient organisé un plantureux banquet démocratique, suivi d'une revue navale, d'un mât de Cocagne et d'un feu d'artifice, — comment un comité spécial composé d'éminents jurisconsultes et placé sous la haute direction de M. Cagamucho, doyen de la faculté de Droit, m'avait reconnu, à l'unanimité, coupable de rébellion, sédition, manœuvres anarchiques et homicides volontaires, — et comment, l'acte d'accusation ayant paru, sous la signature du ministre Juan Hermano, dans les colonnes de la Gazette Officielle, un décret présidentiel déférait à la Haute-Cour le soin de m'interroger, d'ouïr mes réponses, de les déclarer ambiguës et inacceptables, de confondre mon défenseur et de procéder à ma condamnation avec une sévérité exemplaire.

— Justice ! Justice ! m'écriai-je, en apprenant ces écœurantes nouvelles. Justice, ne serais-tu qu'un mot vide de sens !

— Par Quintilien ! s'exclama le bâtonnier, qu'alliez-vous faire sur cette drague !

Dressées, tout à coup, vers le plafond, mes mains trépidantes menaçaient le petit morceau de zénith encadré dans la lucarne.

— Ne maudissez pas le bon Dieu ! continua le sage et pondéré M. Pedolargo. Que lui reprochez-vous, somme toute ?

Ne vous a-t-il pas accordé, si non la victoire, du moins l'occasion de vous révéler avisé commodore, prestigieux canonnier et redoutable conspirateur ? Cela compte-t-il pour rien ? Voyons... Réfléchissez... Soyez sérieux... Ne vous emballez pas...

— Non... Non... sanglotai-je. Je ne suis ni un savant stratégiste, ni un habile artilleur, ni un révolutionnaire ! Tenez... Voulez-vous que je vous dise ?... Je ne suis qu'un pauvre bougre !

— Voilà... Vous vous débinez vous-même, maintenant... C'est du joli ! Vous n'avez pas honte ?

— Un pauvre bougre ! Un pauvre bougre ! insistai-je.

Le jour terrible arriva... Un matin, pendant que je dormais encore, une compagnie de voltigeurs cerna la prison. Le cliquetis des armes, les blasphèmes des officiers alignant leurs hommes, le relent de cuir moisi et de panthère en sueur qui, sous ces latitudes, se dégage, fade et putride, des troupes en marche et corrompt l'air à cent mètres autour d'elles, me réveillèrent en sursaut. Ma porte s'ouvrit. Suivi d'un serrurier-spécialiste chargé de rompre mes entraves. — la loi exigeant que le prévenu comparaisse, poignets et chevilles libres, devant les tribunaux, — le gardien-chef pénétra dans ma cellule, m'arracha à ma paillasse et me lut, d'une voix rapide, l'ordre de jugement.

— Etant donné que... Vu que... Etabli que... Citoyen Pommié... Délit... Crime... Articles V, VIII et CXI... Haute-Cour... Ce-jourd'hui-même... Aux dépens... Levée d'écrou... Notification... Sera conduit sur l'heure... Signé : Gonzalez Quirito...

— Allons, Messieurs ! crânai-je en franchissant, le premier, le seuil.

Au ras du péristyle, un camion, attelé de six buffles, m'attendait. J'y pris place. Une file de fantassins, prêts à m'occire au moindre geste, s'allongea des deux côtés du véhicule.

— En route ! rugit, sabre au clair, le commandant de l'escorte.

— Hue !.. Dia !.. lança le cocher.

Et, dociles, les ruminants s'ébranlèrent.

XIX

Au fond d'une salle basse, sombre et mal odorante, sous un vélum à crépines rouges, les sieurs Pablo Benedicto, président du Congrès National, Oscar Müzenflatter, ministre de la Bienfaisance et des Travaux publics, Puntarenas, représentant la Cour de cassation, Cagamucho, l'école de Droit, et Mgr Estramaduro, archevêque de San-Pablo, le personnel ecclésiastique, — tous cinq agglutinés sur le même divan trop étroit, — composaient le tribunal suprême.

En face d'eux, adossée au premier rang des spectateurs, une chaise de cuisine tenait lieu de banc des accusés.

Je m'assis. Mon avocat, revêtu, conformément aux règles du barreau grenadin, d'une élégante jaquette soutachée d'hermine, s'installa devant un guéridon de tôle, à ma droite.

— La séance est ouverte ! annonça, aussitôt, Benedicto. Qu'on introduise les témoins à charge !

Des huissiers accoururent ; un verrou grinça ; et, d'une porte latérale, Sarbacanero, Thomassino et Fina-Flora, en uniforme de gala, débouquèrent.

— Méprisable individu, levez-vous ! m'ordonna Cagamucho dès que ces messieurs se furent tassés dans un coin.

— Je proteste ! s'exclama le dévoué Pedolargo. Vous outragez mon client... C'est une infamie, une abomination ! La loi prescrit...

— Assez ! Assez ! interrompirent Puntarenas et l'archevêque.

— Ta bouche, bébé ! lui cria Müzenflatter.

— Fichez-le dehors s'il rouspète ! conseilla quelqu'un dans l'auditoire.

Sans se laisser démonter par ces désobligeants propos, le bâtonnier avait saisi un énorme code et, grommelant, en tournait, à toute vitesse, les feuilles.

— Une minute, mes gaillards... Une minute... Attendez un peu...

La page essentielle enfin trouvée, sa fureur déborda. Des grimaces successives lui plissèrent, soudain, les tempes. Il blémit. Son lorgnon tremblait sur son nez.

— Chapitres CCC et CCC *bis*, débuta-t-il d'un ton rageur, « des Egards envers les Accusés » !

— Connu ! Connu !... Des blagues !... fit négligemment Benedicto.

— « Il est enjoint aux Présidents, Procureurs... »

— Conspuez-le ! A la porte ! vociféra le public.

— « ... et Substituts... »

— La barbe ! mugit un municipal de service.

Juché, d'un saut, sur sa table, Pedolargo tenait tête aux hurleurs, jurait, tempêtait et, à court d'insultes, improvisait les plus virulents néologismes :

— Voyoucrates ! Crapulassiers !

— Monsieur l'avocat, brailla Benedicto, je vous avertis... Si vous persistez à troubler l'audience, je me verrai contraint de vous chasser du prétoire... Quel énergumène, ma parole !... On n'a pas idée de ça !

— Hein ? Il lui parle ! remarqua, extasié, Mgr Estramaduro.

— Libertophobes ! Arsouillophiles ! Scatophages !... continuait, imperturbable, mon éminent défenseur, quand, sur un signe de Müzenflatter, deux gardes l'assaillirent, lui tamponnèrent les lèvres, le maintinrent, un instant, à plat ventre contre le sol et vaquèrent à son expulsion.

Le calme rétabli, mon interrogatoire commença. Effaré, bégayant, seul, désormais, devant ces magistrats sans entrailles, je dus répondre, d'abord, à mille fastidieuses questions. Mon âge ? Mon état de santé? La fortune de mes parents? Mes atavismes ? Plusieurs de mes aïeux étaient-il morts dans des asiles d'aliénés ou passaient-ils pour alcooliques? Savais-je fabriquer des bombes et différencier la mélinite de la nitro-glycérine et du picrate ? Etais-je affilié ou non à la mano-nera ?

Lorsque ces divers points eurent été éclaircis, le vrai duel s'engagea. Devinant que des attaques loyales amèneraient, de ma part, de terribles et décisives ripostes, mes juges procédaient par feintes traîtresses, essayaient de me démoraliser, réclamaient des précisions impossibles.

— Combien avez-vous écrit de lettres depuis le jour de votre entrée en Vieille-Grenade ?

— Quelques-unes étaient-elles chiffrées ?

— Aucun espion péruvien ne logeait-il au-dessus de votre chambre ?

— Dans quelle rue vous promeniez-vous, fit, à son tour,

l'archevêque, à quatre heures du soir, le premier dimanche qui suivit votre arrivée à Aguardiente ?

— Et ta sœur? lui répliquai-je.

Cette malencontreuse apostrophe fut l'étincelle dans le baril de poudre. A peine l'eus-je proférée que des barreaux de chaise, des petits bancs, des savates, lancés par l'assistance, s'abattirent sur mon dos.

— Il ose narguer le pieux et vénérable prélat ! Cassons-lui la figure ! Zigouillons-le ! tonnaient des voix vengeresses.

— Juges, accomplissez votre devoir !

— Soyez fermes !

— Du nerf !

— Pas de pitié !

— Ne le ratez pas !

— Collez-lui toute l'eau !

— Maximum !... Maximum !... fredonnaient les huissiers-audienciers sur l'air des lampions.

Cependant, d'un coup de cloche, Benedicto imposa silence à la foule.

— Citoyens, affirma-t-il en martelant chaque syllabe, vous pouvez comptez sur l'énergie, la sagesse et le zèle du tribunal !

— La séance continue ! clama le ministre de la Bienfaisance et des Travaux publics. Témoins à charge, remettez votre rapport autographe !

— Un rapport ?... Un rapport ?... m'écriai-je. Non ! Non ! Qu'ils parlent ! Ils doivent parler !... Ah ! vraiment, ce serait commode !

Dédaigneux de mes objurgations, l'Amiral, Sarbacanero et Thomassino avaient tiré de leur calepin un bout de papier qu'ils passèrent, sous enveloppe, à la cour.

— C'est une monstruosité ! Un crime ! Une ignominie ! vociférai-je.

— Ta, ta, ta... Quel bruyant personnage ! bougonna le professeur de droit.

— Une scélératesse ! Une iniquité ! J'en appelle aux jurisconsultes !

— Mon cher Monsieur Pommié, observa Fina-Flora, bonasse, vous ne connaissez pas le premier mot de la loi.

Durant cette rapide algarade, l'archevêque, courbé sur une

loupe, avait lu à Benedicto, atteint de conjonctivite sénile et presque aveugle, les trois brèves dépositions.

— Hé bien ?... Hé bien ?... leur demandèrent tout bas Cagamucho, Puntarenas et Müzenflatter quand j'eus cessé de hurler.

— Fantastique ! marmonna Sa Grandeur. Epouvantable ! Accablant !

Jarrets tendus, bras croisés, je m'étais planté, hautain et roide, devant lui. Mon menton, agité de spasmes, avançait et reculait comme mû par une mécanique. Ma face se convulsa.

— Nom d'un chien de mille noms d'un chien ! sacrai-je. Je veux savoir ce que ces chenapans ont écrit !

— Vous êtes bien curieux, jeune homme..., remarqua le prince de l'Eglise.

— De grâce !.. interrompit le président du Congrès National. Je vous en prie ! Ne perdons pas de temps ! Accusé, votre avocat ayant quitté la salle, veuillez présenter votre défense vous-même. Vous avez la parole ! Nous vous écoutons.

— Allez me chercher Dolorès ! Elle sait tout ; elle a tout vu ; elle, seule, est capable de confondre ces bonshommes ! Lorsqu'elle arrivera, je commencerai. D'ici là, motus !

— Dieu ! Qu'il est exigeant ! murmura Mgr Estramaduro.

— Il lui faudrait la lune, bientôt ! renchérit Müzenflatter.

— Dolorès ! Dolorès ! Dolorès ! Envoyez quérir Dolorès !

— L'animal ! fit Cagamucho en se bouchant les ouïes. C'est à vous flanquer la migraine !

— Dolorès ! Amenez Dolorès !

— N'insistez pas, mon garçon... me souffla un municipal. Vous usez votre salive pour rien.

Résolu à refréner cet effrayant vacarme, le vieux Benedicto avait secoué sa sonnette. Il se leva. Son front, ses joues et son crâne chauve, congestionnés par la fureur, ne formaient qu'une énorme tomate mûre.

— En voilà assez ! éclata-t-il. La patience humaine a des bornes ! Plaidez subito ou gare à vous !

— Laïuss'ra... Laïuss'ra pas... goguenardait un groupe de loustics, dans l'auditoire.

— Alea jacta est ! pensai-je. Arrive que pourra !

Et, roulant les yeux, trépidant d'émotion, suant d'angoisse, j'entamai un pathétique exorde.

Sublime et providentiel miracle ! Les phrases les plus lapidaires, les plus stupéfiantes interjections, les plus distingués et les plus rares subjonctifs descendaient, sans effort, de ma glande pinéale à mes lèvres.

— Il s'agit, maintenant, vertueux et sagaces magistrats, m'écriai-je en abordant le fond de la cause, de déterminer avec précision le rôle odieux de mon méprisable beau-frère dans cette malheureuse aventure !

— N'appuyez pas !... N'appuyez pas !... firent, ensemble, Cagamucho et Puntarenas.

— Qui donc, Messieurs, qui donc a perpétré la révolte? Qui donc a imprudemment colloqué aux modestes agglomérations d'Aguardiente et d'Agua-Mala le titre ridicule, — avouons-le d'un commun accord ! — d'Etats-Unis Indépendants et Radicaux? Qui donc a mobilisé la drague et l'a garnie de bouches à feu ? Qui donc revolvérisa, le premier, les Aranériens, et ordonna la destruction partielle des pacifiques habitants de Ciudad-Hermosa ? Qui donc, — ô abominable et lancinant souvenir ! — qui donc, dans l'estuaire du Libertad...

— Glissez !... Glissez !... insinua, à mi-voix, Benedicto.

— ... dirigea les opérations navales? Qui donc, Messieurs...

— Quel raseur, bon sang ! bougonna l'archevêque.

— Qui donc...

— Si je ne m'abuse, interrompit, d'un ton flûté, Müzenflatter, la charmante madame Dolorès nous a déjà seriné ces balivernes, le mois dernier, sur le vaisseau Formidable... Toujours la même rengaine, alors ?

— Une vraie scie ! soupira Sarbacanero.

— Ça devient fastidieux, à la fin ! rugit Fina-Flora en m'écrassant du regard. Changez de répertoire, nom d'une pipe !

Dérouté par ce tollé unanime, et de crainte qu'un récit trop minutieux des événements ne lassât l'attention de la Cour et ne m'aliénât sa bienveillance, j'abordai, aussitôt, en manière de péroraison, une série d'idées plus générales.

Le patriotisme, le culte du drapeau, la mission civilisatrice des peuples républicains, le souvenir immortel de Bolivar, l'intégrité si justement fameuse de la magistrature grenadine, la découverte du nouveau-monde, les luttes contre la monar-

chie espagnole, la Liberté, l'Egalité, la Fraternité, offrirent à mon éloquence l'occasion de se révéler, tour à tour, robuste, sobre, poétique, familière ou pompeuse.

— Qui suis-je, Messieurs? Oui, qui suis-je ? m'exclamai-je, à bout de souffle. Un modeste ingénieur-agronome, d'esprit pondéré, de goûts simples, de caractère affable, de tempérament lymphatique. Mon adolescence, vouée à l'œnologie, à l'horticulture et aux travaux de drainage, avait été, en même temps que chaste, calme et studieuse. Rien ne me préparait aux difficiles et cruelles fonctions de commodorissime, à la conduite des escadres, au maniement des obusiers Krupp, aux vicissitudes de la guerre ! Mon malheur fut de trouver, sur mon chemin, un lâche et perfide...

— Monsieur Pommié, je vous en prie, ne rabâchez pas... murmura Benedicto, amène.

— Mon malheur, excellents et magnanimes Messieurs, fut de croire à la sincérité...

— Sacré jobard ! marmonna Thomassino.

— ...et à la vertu universelles !

— C'est à crever de rire ! s'esclaffèrent, en chœur, les municipaux.

— Il en tient une couche ! appuya, cynique, le chef-greffier.

— Chut !... Chut !... fit-on, parmi l'assistance. Laissez-le parler, que diable !

— Bravo, l'orateur !

— Continuez ! Continuez !

— Ne perdez pas le fil !

— N'entendez-vous point, Messieurs, achevai-je dans une magnifique envolée, n'entendez-vous point ma vieille mère, à genoux sur les lointains rivages de l'Europe, vous crier : « Acquittez-le ! Acquittez le !... Rendez-moi mon fils ! » Ah, illustres et vénérés Messieurs, je vous connais à présent ! Je vois vos yeux se baigner de larmes. Je suis sûr de vous. Vous exaucerez sa prière !

A cette évocation si émouvante, un frisson avait secoué l'auditoire. Çà et là, des applaudissements claquèrent. Etranglés par des sanglots, Cagamucho, le ministre Müzenflatter, Puntarenas et l'archevêque s'étaient mouchés, l'un après l'autre, à grand bruit.

— Le tribunal va délibérer... bégaya Benedicto en se torchant les paupières. Accusé, n'avez-vous rien à ajouter pour votre défense ?

— Je m'en rapporte, répliquai-je, à la sagesse et à l'impartialité de mes juges. J'attends leur arrêt d'un cœur tranquille !

Ce ne fut pas long. Cinq minutes, à voix basse, — calmes, de nouveau, et solennels, — ils se concertèrent. L'appariteur-principal avait, suivant l'usage, ouvert devant eux une table pliante et s'apprêtait à la garnir de sous-mains, de stylographes, de bulletins de vote et d'une urne.

— Inutile, mon garçon... Inutile... lui dirent-ils ensemble, paternes.

Et, leur court colloque terminé, ils me condamnèrent à mort.

XX

Exilée, par mesure de prudence, dès l'aurore du jour de mon procès, à Las Coronas, petite bourgade bâtie sur un îlot du Libertad, à douze milles nord de la ville, Dolorès y apprit, le soir même, la nouvelle de ma condamnation.

Suborner, aussitôt, à coups de piécettes blanches, la police locale, affréter un canot, recruter un équipage, s'élancer, au mépris des courants contraires, sur les vagues du rio, débarquer à San-Pablo, tromper les sentinelles, réveiller Quirito, se rouler à ses pieds et lui arracher ma grâce ne furent, pour cette femme amoureuse et intrépide, que jeux d'enfant.

Le lendemain, contresigné par S. E. M. Juan Hermano, secrétaire d'État à la Justice et à l'Intérieur, un décret présidentiel commuait ma peine en celle de l'internement à vie, autorisait mon épouse à partager ma captivité, et ordonnait mon transfert immédiat et ma claustration définitive au bagne suburbain de San-Bernardo-del-Desierto.

C'est de là, de ce lieu de honte, qu'avec un cure-dent et un morceau de charbon mouillé de salive j'écris en cachette, à l'insu de Dolorès, ce volumineux et impartial mémoire.

Un de mes camarades de geôle, l'aimable citoyen Quintus-Curtius Hermendaz, — dont les six mois de travaux-forcés pour dettes expirent la semaine prochaine, — le portera, de ma part, aux deux seuls ambassadeurs demeurés, malgré les trou-

bles, en Vieille-Grenade, LL. EE. MM. Caprano et Bacanero, représentant, l'un, le Sacramento, l'autre, San-Hieronymo, et les priera d'en câbler au Quai d'Orsay, sur-le-champ, les chapitres essentiels.

Lues, du haut de la tribune, au Palais Bourbon et au Sénat, communiquées aux chancelleries, reproduites par la presse mondiale, ces pages, où j'ai jeté mon cœur, mes désespoirs, mes sanglots, vont passionner toute la terre.

Hé quoi! Serait-il permis qu'un général factieux, fourbe et cruel, que des magistrats corrompus, aient, — sans que l'univers entier se soulève, — ridiculisé la justice, étranglé la vérité et bravé le verdict de l'Histoire! Devrai-je, innocente victime, croupir, à jamais, dans une cellule, boire la mort goutte à goutte, agoniser, lentement, sous les sarcasmes de mes bourreaux et les déprimantes ardeurs d'une épouse quadragénaire, apoplectique et impitoyable!

Vite! Debout! Debout, peuples d'Europe! Fourbissez vos canons! Rédigez vos ultimatums! Equipez vos escadres! Accourez à mon secours!

De l'énergie! De la promptitude! De l'ensemble!

Oubliez, un instant, vos amusettes de diplomates, de journalistes, d'idéologues, — question d'Orient, question de Crète, d'Egypte, de Macédoine, du Maroc!

Un problème plus angoissant et plus vaste se pose, aujourd'hui, devant vos consciences.

Il ne s'agit pas, cette fois, d'escarmouches turco-bulgares, de protectorats contestés, de mesquins et pointilleux ergotages!

Il s'agit de savoir si, à l'aube du XXe siècle, la barbarie et le crime, — un Benedicto et un Fina-Flora, — peuvent triompher, impunément, du Droit et de la Vertu.

Il s'agit de la question Pommié.

A vos obus de la résoudre!

GABRIEL SOULAGES.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Expérience religieuse. — Je suis très amusé, en ce moment, par cette papesse des scientistes chrétiens, qui vient de mourir et dont les fidèles attendent la résurrection. M. William James, qui prenait au sérieux des attitudes qui ne nous paraissent que bouffonnes, eût appelé cela une expérience religieuse. Ces gens qui s'appellent scientistes sont les ennemis de toute science. Pour eux, la foi et la prière seules guérissent; il n'y a pas loin de là aux pèlerins de Lourdes, qui sont pourtant plus modérés, étant issus d'une religion solidement établie et qui n'ouvre qu'avec prudence la porte des divagations. Donc cette papesse ou mère (mother) scientiste doit, pour divers motifs aussi chrétiens qu'obscurs, ressusciter, et ses partisans, qui sont une centaine de mille, la verront avec bonheur, mais sans surprise, surgir au milieu d'eux, plusieurs jours ou même des semaines et des mois, des années peut-être après l'avoir mise en terre. Elle est, paraît-il, le second avatar du principe divin sur terre, à peu près comme Jésus-Monod en était la seconde incarnation. Ces gens-là sont assez logiques dans leur simplicité et d'une logique assez conforme à l'esprit moderne qui conçoit que les choses visibles et invisibles sont entraînées dans le mouvement continu du progrès. Pourquoi la religion serait-elle accomplie entièrement? Est-il sûr que nous ayons vu les cinq actes de la tragédie? Pourquoi veut-on que nous nous traînions, sans espoir de nouveau, dans un dénouement monotone et lent? La bêtise humaine aurait-elle donc dit son dernier mot? Renan disait que c'était la seule chose qui lui avait donné l'idée de l'infini. C'est pourquoi j'espère que cette *mother* ressuscitera et que se produiront de nouveaux décors, de nouvelles ascensions, de nouveaux miracles, de nouveaux dogmes. Les hommes ont besoin d'être distraits de la vie, puisqu'ils ne peuvent apprendre à vivre. Quand on ne sait pas s'en servir, elle est lourde, elle écrase. Ceux qui attendent le retour de la *Mère scientiste* éprouvent des émotions délicieuses de peur et d'espérance. Il faut être indulgent aux maladies de l'esprit.

M. Ribot a fait avancer considérablement la psychologie en étudiant les manifestations pathologiques des sentiments et de l'intelligence. On obtiendrait une meilleure connaissance du fait religieux en observant avec soin ses extravagances; on comprendrait vite

qu'elles ne sont que le grossissement de gestes qui nous paraissent normaux parce que nous y sommes habitués. Dans les milieux ardents du protestantisme, les gens qui vivent dans l'état d'esprit de certaines sectes primitives du christianisme ne sont pas rares. L'histoire Monod, celle des scientistes s'y reproduisent constamment sous des formes plus ou moins saisissantes. On n'arrivera à voir clair dans les origines chrétiennes qu'en organisant des études sérieuses sur la psychologie religieuse contemporaine. L'esprit humain est immuable dans son essence et ce qui s'est produit jadis doit se reproduire aujourd'hui. Il suffit de regarder autour de soi avec des yeux sans prévention, pour que tout le miracle ancien s'évanouisse, puisque comprendre, c'est détruire.

A vrai dire, cette observation est faite par beaucoup d'esprits. L'herbe folle a repoussé au dix-neuvième siècle, le grand siècle de la théologie, elle est beaucoup plus haute et plus drue qu'à la veille de la Révolution, mais la raison repousse aussi et lutte et tend à vaincre la mauvaise végétation. Je ne suis pas un fanatique de la raison. Je la crois, hors des sciences exactes, très incertaine. Elle n'est pas, si je puis dire, beaucoup plus intelligente que le sentiment, mais elle a une moins mauvaise méthode. On lui a enseigné à se servir des sens et elle les utilise assez bien. Elle sait voir, entendre, toucher, mesurer. Le sentiment est désordonné. Elle est la bride à la tête du du cheval. L'étalon qui bondit dans les prés et se lance dans des courses ingénues et sans fin est un beaucoup plus beau spectacle que la monture du cavalier, mais il est inutile. Tant qu'il n'est pas dressé et maîtrisé, il n'est bon à rien. Je ne pense pas que ces choses soient très nouvelles, mais il n'est peut-être pas mauvais de les redire en un temps où le sentiment se voudrait libre de tout harnais. Ses galops éternels m'amusent, mais parce que je puis les dominer, c'est-à-dire les juger à mon gré.

Voilà à quoi sert la raison. Autant qu'un licou. Je n'aime que les sentiments qui portent cette marque de dressage et je le passe au col des religions, comme de tous autres états sentimentaux. Telle doit être l'attitude d'un homme de ce temps, s'il ne veut pas avoir honte de quelque action sur les esprits. Autant et plus qu'un autre j'ai joué avec les religions, leurs décors et leurs sentiments, je l'ai fait sans danger parce que j'avais en main l'instrument du maître. Je jouais, je n'ai jamais au fond respecté que moi-même et je n'ai eu de pudeur que de moi-même. J'ai assez à faire avec mon propre esprit; je ne veux pas régenter les autres, je les regarde avec ironie. Ce n'est pas à moi de les plaindre quand je les vois mordus par la bête : il fallait savoir la brider.

Mais les métaphores ne sont pas généralement bien comprises. Je dirai donc plus clairement et plus directement que le jugement à

racines religieuses est toujours suspect. Cela révèle un besoin secret de prédication qui ne devrait s'exercer que sur les non civilisés ou sur les pauvres d'esprit, sur les crédules. Prendre au sérieux un précepte de convenance religieuse, nous, les augures ! Comment nous acquitterons-nous du rire, qui est le propre de l'homme? Il faut loger dans l'hôtellerie de son cerveau des idées contradictoires, et posséder assez d'intelligence désintéressée, assez de force ironique pour leur imposer la paix. Pourquoi un être ne serait-il pas à la fois raisonnable et sentimental, religieux et antireligieux, moral et antimoral ? Il y a contradiction dans les mots, non dans les états, et les mots ne sont que des qualificatifs indigents, mais légers et commodes. Vraiment, est-ce qu'ils croient qu'il y a une vérité ? Il y en a autant que de points de vue, parmi lesquels il est facile de leur concéder le point de vue la religiosité, pourvu qu'ils ne le mettent pas systématiquement au premier plan, car ce serait une faute de perspective.

Voilà bien des concessions. Le passé les exige et nous vivons dans le passé autant que dans le présent, et peut-être avec plus de force. Mais plus notre présent diffère de notre passé, plus notre vie se multiplie. Ah ! changer, changer toujours et toujours se souvenir ! J'ai vraiment (on va m'accuser de sentimentalisme) une pitié profonde pour les gens qui ont des convictions, petits prométhées rongés par de petits vautours têtus. Quoi, penser toujours la même chose ! Pouvoir se relire (nous sommes des hommes de lettres) en nous murmurant comme Linné, pendant ses dernières et puériles années : « Que cela est beau, que cela est juste, quelles merveilles ! » Mémorable exemple des joies certaines que donne l'exercice du sentiment sans contrôle de la raison, idéal des sentimentaux et des convaincus.

Nous n'avons pas cultivé le même jardin, nous n'avons pas lu les mêmes livres,

> Je crois bien que deux bouches n'ont
> Bu, ni son amant, ni ma mère,
> Jamais à la même chimère,
> Moi, sylphe de ce froid plafond !

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

René Arcos : *Ce qui naît*, E. Figuière, 3 fr. 50. — Georges Duhamel : *Selon ma loi*, E. Figuière, 3 fr. 50. — Charles Vildrac : *Le livre d'amour*, E. Figuière 3 fr. 50.

Ce qui naît. Selon ma loi. Livre d'amour. Ce n'est pa[s] par caprice que les livres et les noms de MM. René Arcos, George[s] Duhamel et Charles Vildrac sont associés ici : tous trois appartinren[t] à ce groupe « de l'Abbaye » de Créteil où durant plusieurs mois de jeunes gens, très épris de leur art et désireux de le rénover, en proie a

rêve de conquérir toute la gloire et toute la beauté, vécurent fraternellement dans une sorte d'active Thélème ; à côté d'eux, M. Jules Romains, M. Alexandre Mercereau, M. Georges Périn étaient hantés de désirs et de rêves semblables : le groupe s'est matériellement désagrégé, mais entre ceux qui le composèrent il demeure des affinités qui survivent à sa disparition : bien qu'ils diffèrent fort l'un de l'autre, MM. Georges Duhamel et Charles Vildrac publiaient naguère ensemble de très remarquables et judicieuses *Notes sur la technique poétique ;* et voici que trois œuvres parues simultanément permettent de juger d'un effort non certes identique, mais à tout le moins dirigé à peu près dans le même sens.

Entre M. René Arcos surtout et M. Georges Duhamel la parenté intellectuelle est évidente : tous deux maintenant semblent renoncer à reprendre et à continuer la tentative de M. René Ghil et à doter la poésie française d'une sorte de lyrisme scientifique ; le premier livre de M. René Arcos, *Sur la tragédie des espaces*, était par instants d'une austérité presque géométrique et il n'aurait pas fallu beaucoup solliciter les textes pour retrouver dans les strophes plus fougueuses de M. Georges Duhamel telle formule darwinienne à peine transformée ; aujourd'hui tous deux sont encore dominés par des systèmes philosophiques qui se concilient d'ailleurs assez mal entre eux : ils ont été très touchés par le réalisme psychologique de M. Bergson autant que par le génie et la force verbale de Nietzsche ; ils n'ont pas renoncé à toute dialectique hégélienne ; avec des modes d'expression divers, ils sont les spectateurs et les héros d'un même drame intérieur ; entre leur passé héréditaire et personnel et un futur qu'ils essaient vainement de libérer de tout souvenir, la lutte ne cesse non plus qu'entre les hommes qu'ils sont encore et les dieux possibles dont ils voudraient hâter l'apothéose ; cependant, à mesure que s'enrichissent les formes de leur connaissance et que change en eux la figure du monde, ils entraînent avec eux, dans une assomption libératrice, les objets mêmes de leur pensée. M. René Arcos ne se soucie que peu du présent immédiat ; ceux qui s'y confinent,

> Ceux qui sont tout entiers entre hier et demain

et qui sont soumis aux routines de l'habitude seront résorbés par la terre sans qu'il reste trace de leur passage ; ceux-là seuls auront existé qui, dans la course éternelle, auront transmis le flambeau ; pour lui la série, la file, la chaîne — ces mots reviennent souvent — constituent une pensée continue de l'humanité prenant conscience des choses.

> Merveille unique, l'homme avec tout ce qui dure,
> Car il n'y a qu'un seul poème et tout s'allonge dans un sens
> Mais couvrant la rumeur du coutumier et du commun

de loin en loin ces grandes voix qui se répondent.
Je vois une guirlande — allongée à travers les siècles,
un toast prolongé, de coupe en coupe, à travers les siècles.
Ici marche un cortège un soleil à sa tête,
un soleil, sur des fronts, comme une huile mystique.
Je vois les immortels qui accrurent le dieu,
debout parmi le drame et les mains aux épaules :
les arches d'un grand pont qui monterait.

Ce qui importe ce n'est pas ce qui est ou ce qui semble être, mais ce qui naît, grandit et monte; la mort des vaincus n'est qu'apparente s'ils ont lutté :

De celui-là tombé naît un autre debout.
. . . .
Il respire, et son souffle écarte des blocs lourds ;
il chante et sa chanson
ouvre des fenêtres, ouvre des maisons,
sur toute la terre ;
il grandit en se dépensant autour de lui ;
chacun des mots qu'il dit
fait naître un homme dans chaque homme,
puis il se déploie debout dans sa taille,
debout sur son corps, dans son grand désir !
Il est sûr de traîner un long manteau de pourpre,
chaque coup de son cœur fait s'envoler un aigle ;
dans son instant, monstre lyrique, il réalise,
avec ce qui errait de l'idée dans l'espace,
le rêve obscur de vingt héros.

Les rythmes de M. René Arcos sont souvent encore haletants et saccadés et il n'a pas expurgé son vocabulaire de tous les mots empruntés à la langue spéciale des psychologues et des philosophes ; mais si les bonds sont parfois brusques et comme désordonnés, le mouvement général emporte bien toutes les strophes et tout le poème vers la cime entrevue,

la cime pure
où le baiser sera donné.

M. Georges Duhamel n'est pas moins avide du futur, mais plus peut-être du nouveau et de l'inattendu que du futur même ; ne fût-ce qu'un instant, il voudrait s'évader du passé et en détruire toute trace :

Je chasse le passé du geste de mon poing.

Il voudrait de tout son cœur entendre enfin une parole qui n'ai pas encore été prononcée :

C'est un homme comme les autres
Et que pourtant je n'ai jamais vu
Et qui pourtant vient me sauver
En me montrant des yeux que mon regard ignore
Et en disant une parole
Une toute simple parole
Que jamais bouche encor n'a prononcée.

Tout ce qui est habitude lui pèse ; il désire moins savoir qu'apprendre et découvrir; dans un poème d'une cruelle sincérité, il en vient à renoncer à l'amitié parce qu'il ne lui reste plus rien en son ami qui lui soit encore secret, parce qu'ils n'ont en commun que du passé à « se mettre sous la dent ». Ne vaudrait-il pas mieux redevenir des gens qui s'ignorent pour retrouver la joie d'une rencontre et d'une découverte nouvelle :

Ah ! faire ainsi jusqu'à ce qu'un hasard nous offre
L'un à l'autre et si profondément étrangers
Que ne se reconnaissant pas
On ait peut-être alors besoin de se reconnaître.

Cependant, quand il est seul et qu'il attend quelque chère venue, le plus maître de lui est assailli plus rudement par tous les souvenirs qui deviennent présents; il essaie de ruser avec eux, mais ils peuplent l'ombre où son oreille ne guette qu'un bruit de talons et c'est tout le monde hostile qui retentit en elle ; la porte poussée, aussitôt :

Tous les étrangers se sont bousculés ;
On les entend couler, dans l'escalier, au ras des marches,
On les entend glisser, se perdre...
                                        Et tout à coup
Par devant la toile de fonds de l'univers
Tu apparais, follement grande dans ma tête.
Ah ! toi tu ne sais pas en marchant dans la chambre
La rude chasse et tous les bruits qu'on y a faits.

Moins enclin à l'abstraction que M. René Arcos, M. Georges Duhamel souffre et jouit à la fois d'une sensibilité plus aiguë ; dans le passé même et dans le souvenir il retrouvera l'illusion d'une émotion vierge, alors qu'autour lui les autres humains ne la pourront plus éprouver ; ainsi lorsqu'une femme ôte ses gants, elle capte dans l'air tous les souffles qu'elle ne percevait plus :

Dégagés de leur taie épaisse,
Agite dans le vent des doigts vifs et clairvoyants,
Agite et cueille et prends les choses qui s'y pressent
Et comme on court, gardant dans sa paume un peu d'eau,
Reviens vite et m'apporte en hâte des richesses.

Ainsi dans la ville où l'air est « médiocre et douceâtre », jusqu'aux narines sagaces de celui qui a jadis distingué l'arôme des genêts et des sapins viendra, distincte des autres, dans le lourd brouillard, l'unique bulle d'air qui apporte avec elle l'odeur de la garrigue s'éveillant à l'aube :

— Elle est venue de si loin jusqu'à moi,
A travers la fadeur et le poison gris de la ville —
Je la possède et m'en imprègne,
Dans le fond des chairs et du sang
Et j'exprime pour moi tout ce qu'elle recèle
Et je sens par delà les murs...
O mon ami ! qui marchez à côté de moi
Sentez-vous pas cette odeur de la mousse humide?

M. Charles Vildrac, voilà deux ans, dans un poème qui n'était pas exempt de quelques maladresses de style, annonçait déjà *le Livre d'Amour ;* il disait à « ceux de l'Abbaye » :

O nous si réchauffés autour de ce cœur chaud,
Etranglons, étouffons en nous les chiens voraces
Que l'ancêtre Caïn a laissés dans la race,
Ces chiens de toute humanité, griffes et crocs !
Ah ! étranglons-les pendant qu'ils dorment !
Et que nous appliquions notre vouloir d'hommes
Au bonheur légendaire
Dont s'est éprise, au long des temps, cette race ;
Etre des frères, ô vous mes frères !
Et des frères qui s'embrassent.

(*Images et mirages.*)

MM. René Arcos et Georges Duhamel, celui-ci moins que celui-là, sont conduits par l'idée de la connaissance dans le temps. M. Charles Vildrac s'abandonna, sans résister, à la toute-puissance de l'amour ; il ne cède pas à la dialectique de l'intelligence, mais à celle de l'universelle sympathie ; il ne redoute pas de se disperser et de se donner ; qui reste enclos en lui-même est semblable à l'eau qui dort au ventre obscur des mares recélant, dans sa masse obscure une vie intense et cachée :

Mais elle est comme aveugle et ne connaît pas le ciel,
Car la mort lui a mis une face de feuilles mortes ;
Elle peut voir seulement ce qu'il y a en elle ;
Mais cette eau est muette et ne peut pas chanter,
Ni murmurer encore comme la mer et les rivières ;
Elle ne peut qu'étreindre en elle un long écho;
Mais elle est comme morte et ne peut pas s'en aller
Et ne peut pas courir et sauter et briller
Et non plus caresser les quais et les bateaux
Et non plus aller à l'extrémité des moulins;

Elle ne peut contempler que la vie en elle;
Elle est peuplée par la vie et ne vit pas,
Comme est peuplée par la vie et ne vit pas
La chair morte des cadavres.

Il veut aimer les hommes non selon lui, mais selon eux; il relèvera l'enfant tombé par terre et prêtera ses poings à l'ivrogne malmené par le guet; à l'ouvrier des chantiers, marchant coude à coude, il dira les paroles qui conviennent et à la race des maîtres il se montrera en maître pour être compris d'eux :

S'il advient que tu fasses un bout de route
Avec un homme des chantiers
Et que vous causiez en marchant coude à coude,

Pour ne pas le gêner ni l'arrêter,
Il faut savoir parler avec des mots noueux,
Il faut pouvoir montrer des mains rudes,

Et marcher en faisant sonner tes talons
Et en roulant du torse et pliant les genoux
Comme si tu avais aussi des souliers lourds.

Et si tu vas un jour chez ceux qui ont l'or
Et qui tiennent leur tête en arrière
Pour regarder la terre d'un peu plus haut,
Si tu vas chez ceux et celles qui peuvent
Sans que leur voix se trouble ordonner qu'on les serve
Pour qu'ils puissent t'honorer parmi les leurs,
Fais baisser leurs yeux avec tes yeux.

Dans le futur, les conquérants qu'il pressent arriveront, chacun selon lui-même, révélant à qui l'ignore sa propre beauté et de ce futur il parle déjà comme s'il était advenu :

Et le temps vint dans le pays
Où il n'y eut pour emplir l'histoire
Que des chansons à l'unisson,
Qu'une ronde autour des maisons,
Qu'un combat et qu'une victoire.

L'art de M. Charles Vildrac est harmonieux et cordial : dans les campagnes, riches de fleurs, de moissons et de fruits qui entoureraient quelque fabuleuse Thélème, il lui plaît de faire évoluer, sous la bienveillante lumière du ciel, les habitants d'une terre heureuse et pacifiée; avec des modes de dire tout différents, il représente un monde assez semblable à celui que rêva, parmi les poètes de la génération précédente, M. Stuart Merrill.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Une Circassienne et Victor Barrucand : *Adilé Sultane*, Fasquelle, 3.50. — André Geiger : *La Reine amoureuse*, Fasquelle, 3.50. — Nonce Casanova : *Le Journal de Nénesse*, Ollendorff, 3 .50. — Emile Moselly : *Joson le meunier*, Ollendorff, 3.50. — Meg Villars traduit par Willy : *Les Imprudences de Peggy*, Société d'éditions, 3.50. — Graça Aranha : *Chanaan*, Plon, 3.50. — Marc Stéphane : *Le Roy du Languedoc*, Cabinet du pamphlétaire, 4 fr. — Robert Vallery-Radot : *Leur Royaume*, Plon, 3.50. — M. C. Poinsot : *La Joie des yeux*, Figuière, 3.50. — Marquis Th. de Foudras : *Chasseurs du temps passé*, Emile Hourry, 3.50. — Stéphane Servant : *Aventures des six frères du Petit Poucet*, Fontane, 5 fr. — F. H. Launt-Thompson : *Journal d'Yvonne*, Librairie des Saints-Pères, 3.50. — Henri Duvernois : *Les Demoiselles de perdition*, A. Michel, 3.50. — Jean de Bourgogne : *L'Amoureuse de tante Annette*, B. Grasset, 3.50. — L.-A. Daudet : *Lettres après la lettre*, Maison des publications, 2 fr.

Adilé sultane, par une Circassienne et Victor Barrucand. Je suis extrêmement curieuse quand il s'agit de la recherche de la paternité des livres. Je sais bien qu'elle est interdite jusqu'à un certain point, mais c'est justement pour cela que je voudrais tout savoir. *Une Circasienne*, ce n'est ni un pseudonyme ni un nom de femme, ça représente tout au plus une espèce, d'ailleurs très convenue, avec un voile transparent sur la figure. Cette Circasienne, ce « cherchez la dame », a du piment, et c'est le droit de l'auteur de mettre du piment dans son œuvre; cependant le lecteur est assez mystifié par les allures ordinaires de nos bons romanciers qui mêlent adroitement le document humain aux fantaisies de leur imagination sans qu'ils y ajoutent la mystification des signatures. Cette Circassienne qui ne signe pas a-t-elle écrit ce livre ou l'a-t-elle raconté à celui qui l'a écrit? Et si elle n'avait pas envie de signer, pourquoi affirme-t-elle sa nationalité? Et puis, que signifie cette pudeur alors qu'elle a écrit déjà deux volumes à elle toute seule : *Dans l'ombre du harem* et *la Courtisane de la montagne ?* Il y avait au compte d'Isabelle Eberhardt et de Victor Barrucand : *Dans l'ombre chaude de l'Islam* ; est-ce que cette Circassienne serait encore Isabelle Eberhardt? Cette femme de lettres extraordinaire étant morte, elle n'a pas pu changer son pseudonyme après sa mort. Alors, on s'y perd, *la Circassienne* devient une sorte de petite *question d'Orient* des plus embrouillées, et, ne pouvant pas la débrouiller, je me contente de la poser à Victor Barrucand; d'ailleurs je ne serais pas fort étonnée d'apprendre qu'il n'y a ni *Circasienne* ni même d'Isabelle Eberhardt, mais seulement un homme de lettres très érudit... et très malin !... *Adilé*, *sultane*, c'est la sœur du sultan rouge : Abdul-Hamid, un sultan qui avait peur des jeunes-turcs avant même leur introduction dans la politique européenne... et qui n'avait pas tort. Adilé est une impératrice d'Orient à la fois byzantine et barbare. Elle aime la paix mortelle des vieilles coutumes et a mis un mur d'airain entre elle et les nouvelles manières tout à fait détestables que nous représente par exemple le petit Yakout, cet enfant gâté par la littérature de garçon coiffeur. Elle a

les idées minutieuses de toutes les monomanes de la grandeur, elle est absolue et vraiment trop soigneuse de tous les effets : « Servez les pêches mûries à l'ombre dans un plat d'or vert, et les pêches mûries au soleil dans un plat d'or rouge ! » A Paris, où l'on sert les pommes de terre tachées de lèpre à cause des saisons pluvieuses dans le faux Sèvres qui est de Limoges, on ne se doute pas du plaisir dont nous prive le progrès... et on est plein d'admiration pour les révolutions jeunes turques, lesquelles feront fondre l'un dans l'autre le plat d'or vert et le plat d'or rouge des empereurs de Byzance pour en tirer pas mal de fausse monnaie (se défier des pièces turques!). Adilé, sultane, est une femme de l'élite mondiale. Elle sait bien que la raison d'Etat est la meilleure et les émancipées de sa cour, telle cette Nazimé moitié femelle, moitié princesse, ne peuvent aller jusqu'à la hauteur de ses babouches brodées. Une douce ironie, une ironie où passe le parfum des roses du harem souffle sur les critiques de mœurs dont ce roman est rempli. L'histoire du brave homme qui rend, en une fois six cartes de visite à l'Anglais venu pour prendre congé est admirable de finesse et de naïveté. Ces vieux-turcs, bien polis, bien calmes, jamais pressés et qui ont le temps de parler comme le livre même de leur Coran sont de belles images. Leur page tournée, la Turquie ne sera plus qu'un bazar quelconque où l'on vendra des pastilles du sérail en souvenir d'une poésie farouche qu'on ne pourra naturellement plus comprendre. Je sais que les mœurs pittoresques ont leurs inconvénients; malheureusement je ne me rappelle qu'une chose de la révolution jeune-turque: c'est qu'elle a exilé cruellement les chiens de Constantinople, ces excellents agents-voyers, et qu'elle gardera certainement la malpropreté de ses rues, un chien affamé travaillant toujours mieux qu'un homme nourri.

La Reine amoureuse, par André Geiger. Ah ! les pauvres princesses émancipées, comme on les met à contribution dans le roman contemporain ! Elles n'ont plus de secret pour personne. En voici une qui a la passion de la beauté sous toutes ses formes, y comprise la forme humaine, la moins belle, pourtant. Elle veut enseigner le respect et son orgueil ne va pas jusqu'à se respecter elle-même, puisqu'elle accepte de fuir en compagnie du petit bibliothécaire de son palais. Cette histoire d'une reine est très, trop arrivée. Son jeune héros n'a jamais eu, en réalité, autant de noblesse d'attitude. Il n'y a que dans les beaux livres de contes historiques, hélas ! que les amoureux d'une reine se suicident pour l'honneur de leur amante !

Le Journal à Nénesse, par Nonce Casanova. Chose étrange et doux miracle de la littérature aux épices, Nonce Casanova, qui n'est fichtre pas facile à lire quand il écrit en français, devient d'une lecture facile quand il écrit en argot ! Est-ce à dire que je préfère l'argot (l'argot romanesque, s'entend) au langage quintessencié

de l'auteur ? Non, mais j'aime bien à comprendre tout de suite ce que je lis. Nénesse me plaît, il est naïf et s'amendera. Les voyages à la Nouvelle forment la jeunesse. Il a tué sa petite amie, mais quel est le jeune homme bien né qui ne tue pas sa petite amie sans s'en apercevoir et même pas pour une noble jalousie ? Cependant, ce journal de pauvre assassin est terriblement littéraire. Il y a des pages de sombre désespoir telles que Victor Hugo les aurait jetées sur son brouillon-papier ministre et des cris tout à fait princesse de Noailles. Nénesse promet. Il tiendra. Cette œuvre est en somme un travail de patience absolument honorable. Je ne sais pas assez l'argot pour connaître sa valeur technique, mais je sens que le courage de l'auteur fut égal à la difficulté de sa tâche.

Joson Meunier, par Emile Moselly. La vie d'un paysan résigné dont la résignation est surtout faite d'une grande probité. Il n'est pas heureux, mais il place tout son bonheur sur le fils qui sera plus haut que lui, le travailleur aux yeux sans cesse fixés sur la terre pour en arracher du pain quotidien, et le fils devient un fringant officier, l'époux d'une fille riche. Alors Joson est écarté comme le tronc inutile ayant fourni la bonne branche, le surgeon droit qu'on doit transplanter. On lui fera une fin paisible, loin d'un monde qui n'est pas le sien. Il se résigne encore. C'est triste et honnête.

Les Imprudences de Peggy, par Meg Villars. Ça, c'est une Claudine comme il faut, genre anglais. Ces Claudine-là ont toujours beaucoup plus de vice que les autres, mais ça se voit moins. (Je pense que ça s'achètera moins, naturellement.) En France nous aimons que le mari couronne toutes les flammes de sa moitié, c'est ce que nous appelons la morale, mais nous voulons que le mari soit l'initiateur et ce qui vient de loin nous effare. Il est vrai que chez Peggy, l'imprudente, les tantes sont françaises. Juste retour des choses d'ici-bas ! Maintenant la plus grave des imprudences de cette jolie *boy* est de raconter des histoires qui ne sont pas la sienne et qui se terminent par un triple suicide aussi *Ambiguë* qu'imaginaire. Ma pauvre Peggy, on ne se tue plus... pour tant que ça ! Et quand il y en a tant que ça... c'est que c'est du chiqué.

Chanaan, par Graça Aranha. « Inspiré par l'admiration et par la pitié, par les magnificences de la nature et par les iniquités humaines, par le souffle de la vie et par le vent de la mort, Graça Aranha laisse d'un bout à l'autre son esprit aller en liberté à tous les courants qui l'emportent, qu'ils viennent des sources profondes de son âme nationale ou de sa communion intime et en quelque sorte passionnée avec la culture générale dont je parlais en commençant. » L'auteur semble encore plus un philosophe qu'un romancier et sa pitié pour cette terre d'exil) où il s'efforce de faire naître de l'amour entre les exilés condamnés à ces durs travaux, est une belle leçon.

d'humanité non pas adressée au seul Brésil, mais en effet au monde entier des hommes qu'une même culture intellectuelle réunit. Le comte Prozor, dans sa préface, et le livre, nous prouvent que son auteur est digne d'être honoré par ses savants confrères de toutes les académies et pour ce qu'il écrit et pour le bien qu'il rêve de réaliser.

Le Roy du Languedoc, par Marc Stéphane. Dans ce premier cahier de *l'Epopée camisarde*, l'auteur nous paraît bien plus à son aise que dans ses contes de pure imagination. En un vieux français languedocien, les scènes de violences sont évoquées sorties d'une époque où les violences étaient l'état normal. On brûle, on tue, et on s'en prend à Dieu dans un jargon extraordinaire, mais tout rutilant de mots et de tournures de phrases qui feraient la joie d'un collectionneur de vieux émaux où les scènes naïves et brutales sont cuites avec un soin touchant. C'est là un gros travail, d'une lecture peut-être un peu ardue qu'on doit pardonner cependant eu égard au noble effort qu'on devine.

Leur Royaume, par Robert Vallery-Radot. Le royaume de ces dames est celui du renoncement. Deux sœurs sont éprises du même prince Charmant et elles finissent par se le céder l'une à l'autre. La grave Fabienne le laisse à la petite Marie puérile et touchante ingénue. C'est très délicatement raconté, mais il me semble que ce poète un peu bien égoïste ne méritait ni la plus sage, ni la plus jolie.

La Joie des yeux, par M. E. Poinsot. Toute la vie de François Marlève est dans sa perpétuelle joie de recréer ce qu'il voit et quand l'ombre descend sur lui il peut en effet dire orgueilleusement qu'il laisse au monde une lueur, la lueur sortie du grand foyer de la beauté. On a prétendu que les peintres étaient les artistes les plus gais. Ils sont certainement plus vivants que les écrivains et ils ont cette suprême qualité de ne pas s'analyser perpétuellement eux-mêmes, puisqu'ils sont pris au piège charmant des jeux de la couleur.

Chasseurs du temps passé, par le marquis de Foudras. Il paraît qu'il en restait de ces histoires, où les chiens, les chevaux et bien souvent les bêtes traquées sont les héros encore plus intéressants que les hommes. On nous donne la véritable biographie du curé de Chapaize, enragé chasseur devant l'Eternel. Le limier Caligula est une belle figure de guerrier chaste, malgré son nom, et j'aime cet animal qui préfère la gloire à l'amour. Mais comme ces récits de gens en belle humeur et sans aucune arrière-pensée de psychologie détonnent en ces temps de sports assis et d'activité factice, car, enfin, personne ne marche aujourd'hui, pas plus à la chasse qu'à la guerre.

Aventures des six frères du Petit Poucet, par Stéphane Servant. Il est peut-être bien terrible de songer, de nos jours, à

raconter la vie possible dans l'impossible du conte philosophique mis à la portée des enfants. Cependant c'est déjà un joli tour de force que de l'essayer. Je souhaite à l'auteur un auditoire d'enfants spirituels et je le préviens qu'ils sont fort rares... surtout chez les gens de lettres.

Le Journal d'Yvonne, par Launt-Thompson. Cette jeune créole est à la fois ardente et désabusée, elle fait des vers, écoute les frissons des feuilles qui vont s'envoler puis, de robes en robes, de soupirs en soupirs, elle finit par le bon mariage d'amour, honnête, paisible, un mariage de tout repos.

Les Demoiselles de perdition, par Henri Duvernois. Elles sont aussi charmantes que les imaginations perfides de leur auteur, qui est bien dangereux avec son air de ne pas y toucher. Ah! les pauvres petites, comme il les traite! Heureusement qu'elles peuvent lire sans comprendre et je dois dire que les demoiselles de réhabilitation, c'est-à-dire les jeunes personnes à marier, devraient bien y puiser aussi quelques leçons de maintien.

L'Amoureux de tante Annette, par Jean de Bourgogne. Il a sept ans, et ce gamin remplace pourtant pour la vieille fille isolée, encore pleine d'illusions, le fameux bambin aux ailes de papillon après lequel courent toutes les vieilles filles. Dans ce recueil de nouvelles il y a d'autres histoires simples et de joli goût qui font plaisir par leur grâce sans préciosité.

Lettres après la lettre, par Lucien-Alphonse Daudet. *La boîte de Pandore* est une affreuse plaisanterie conjugale qui révèle un cerveau machiavélique chez un pauvre homme malheureux en ménage. Est-il, en effet, bien sûr d'atteindre son but et ne va-t-il pas se montrer sous un jour tellement inattendu qu'il en éclairera le cœur de son acariâtre époux au point de..... l'embraser ?

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Léon Séché : *Etudes d'histoire romantique. La jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, 1 vol. in-8, 7,50, « Mercure de France. » — Alfred de Musset : *Œuvres complémentaires, réunies et annotées* par Maurice Allem, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — *Discours sur les Passions de l'Amour attribué à Pascal, avec un commentaire de Emile Faguet*, 1. vol. in-18, 3.50, Bernard Grasset. — M. H. Jorys : *En lisant Emile Faguet*, 1. vol. pet. in-18, « Société Française d'Imprimerie et de Librairie ». — Jacques Normand : *Les Jours vécus. Souvenirs d'un Parisien de Paris*, 1. vol. in-18, 3.50, Calmann-Lévy.

M. Léon Séché ajoute un nouveau tome à ses études d'histoire romantique : **La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe**. Cette jeunesse dorée ne ressemble, selon lui, à aucune de ses devancières ou de ses suivantes : elle eut la passion des lettres et l'amour de la passion. Lorsqu'on se mêlait d'aimer, écrivait Aimée d'Alton

Alfred de Musset, rien ne se faisait à demi. A toutes les époques, on a cru découvrir l'amour, et celui qui aime s'imagine qu'on n'aima jamais comme lui.

C'est d'après la correspondance d'Alfred Tattet que M. Séché a brossé son tableau de la jeunesse dorée sous Louis-Philippe. Ces lettres à Félix Arvers et à Guttinguer sont, en effet, comme le résumé des ambitions, des désirs et des passions de cette époque ; elles nous renseignent sur l'élaboration des œuvres romantiques et sur la vie privée des auteurs. La vie de Tattet, qui se reflète toute nue dans ce miroir, nous prouve que le romantisme n'était pas une fiction littéraire, mais une réalité. Tattet, qui n'écrivit pas de romans, en vécut beaucoup. Il n'aimait et n'enlevait que les femmes des autres, selon la formule des romans, et finit par épouser ou du moins par se fixer auprès d'une de ses captures. Sans doute parce qu'il vieillissait et n'avait plus le goût des aventures.

Ses amis l'avaient éloigné de l'une de ses maîtresses. Il errait en Allemagne pour tromper son amour ; il écrivait à Arvers :

... une chose m'aurait tenté, j'aurais voulu, comme le grand Frédéric, qui, après sa première victoire, se fit chanter un *Te Deum* pour lui seul dans la cathédrale de Berlin, me faire dire une messe dont j'aurais été l'unique auditeur. J'aurais rempli ces voûtes de mon amour et je n'aurais pas eu honte de me présenter devant Dieu en tenant ma maîtresse par la main.

Mais Tattet avait la sagesse de ne pas s'obstiner; et un mois après ces effusions mystiques, il confiait à Arvers :

Vous m'avez débarrassé de la plus grande salope qui fût au monde, d'une rouée sans cœur. C'est la vraie prostituée de Babylone. J'ai appris sur elle des infamies qui m'ont tout à coup changé en pierre, comme dans la fable.

Alors Tattet rentrait à Paris, reprenait sa vie de dilettante, s'intéressait aux travaux, aux succès et aux déboires de ses amis poètes et littérateurs. Cette correspondance d'Alfred Tattet est pleine de renseignements curieux sur la littérature de cette époque, elle nous apporte des confidences nouvelles sur la vie intime de Musset, d'Arvers, de Guttinguer, et sur quelques autres écrivains plus obscurs, auxquels M. Séché consacre de revivifiantes notices. Chacune des lettres de Tattet est suivie, dans ce volume, d'un commentaire, qui leur redonne leur actualité.

A propos de la petite chienne que Mme Sabatier tient sur ses genoux dans le tableau de Ricard (cette petite chienne lui avait été donnée par Tattet), M. Séché nous redit l'histoire de la Présidente.

... Son corps, écrit-il, semblait avoir été fait pour servir de modèle à un statuaire amoureux des formes pures. Aussi Clésinger, qui avait eu l'occasion de la voir à demi nue dans un bal costumé chez Roger de Beauvoir, obtint-il la permission, après un siège plus ou moins long, de la mouler des

pieds à la tête pour en faire *la Femme piquée par un serpent*, qui causa tant de scandale au salon de 1848.

Ce fut Gustave Planche qui, dans *la Revue des Deux Mondes*, accusa Clésinger d'avoir moulé son modèle. C'était une injure et une bêtise ; aussi Clésinger, indigné d'une pareillee stupidité, faillit-il étrangler le critique. Gustave Planche fit des excuses. « On ne moule pas une femme qui a six pieds », disait Clésinger. D'ailleurs, il n'y a qu'à regarder *la Femme piquée* pour constater que cette œuvre n'est pas le moulage d'une femme, quelque belle et parfaite soit-elle, mais une œuvre stylisée.

Comme tant d'autres, Clésinger avait été l'amant de Mme Sabatier. La pâmoison de ce beau corps piqué par l'amour demeura photographiée dans l'œil du sculpteur qui reproduisit dans le marbre l'expression qu'il avait saisie. Et cette attitude même de la femme serait encore une preuve qu'il n'y eut pas moulage : on ne moule pas une femme qui se détend après l'amour.

Lire encore le chapitre consacré à la reine Pomaré, qui avait « tout ce qui manquait aux danseuses de profession » et dont l'ambition était de monter une fois sur le théâtre, de fixer son pas pour la postérité et de disparaître. Et, pour ajouter à la biographie de Victor Hugo, voici le récit — avec tous les détails — de son aventure avec Mme Biard, femme d'un peintre médiocre, à qui cet adultère valut une commande officielle.

§

M. Maurice Allem a réuni en un volume les **Œuvres complémentaires** d'Alfred de Musset, éparpillées dans des livres, des revues, ou des journaux et, désormais, tous les inédits de Musset, il y en a encore, qui seront publiés, viendront grossir ce volume.

La plupart des pièces contenues dans ce recueil, vers et proses, sont peu connues, mais aucune n'est inédite. On y trouvera quelques beaux poèmes adressés à George Sand :

> Il faudra bien t'y faire à cette solitude...

et

> Toi qui me l'as appris tu ne t'en souviens plus...

un court fragment de *la Nuit de juin, l'Anglais mangeur d'opium*, de Thomas de Quincey, que Musset traduisit à dix-huit ans, *le Poète déchu, les Derniers moments de François Ier, les Frères Van Burk*, une courte nouvelle qui n'est pas indigne de ses sœurs, la série d'articles que le poète publia dans *le Temps*, sous le titre de *Revue fantastique*, et qui n'avaient jamais été réunis intégralement ; enfin un supplément à la correspondance, où M. Allem a fait entrer les dernières lettres de Musset à Alfred Tattet que M. Séché vient de publier dans sa *Jeunesse dorée*.

Un des morceaux les plus curieux et des moins connus de ce recueil est le fragment de *Camille et Perdican*, titre primitif d'*On ne badine pas avec l'amour*. Musset avait entrepris d'écrire sa comédie en vers : il y renonça, et il ne faut pas le regretter : la prose de son Proverbe est beaucoup plus souple et harmonieuse que ces vers :

LE CHŒUR

Sur son mulet fringant doucement ballotté,
Dans les sentiers fleuris, messer Blazius s'avance,
Gras et vêtu de neuf, l'écritoire au côté.
Son ventre rebondi le soutient en cadence.
Dévotement bercé sur ce vaste édredon,
Il marmotte un *pater* dans son triple menton.
Salut ! maître Blazius ; comme une amphore antique,
Au temps de la vendange on vous voit arriver.
Par quel si grand bienfait de ce ciel magnifique
Voit-on sur nos coteaux votre astre se lever?
. . . .

Dans un chapitre spécial, M. Allem a recueilli les poésies attribuées à Musset ; je crois bien qu'aucune ou presque aucune de ces poésies n'est de lui, surtout pas celle intitulée *Inno ebrioso*, qui parut dans l'édition originale de *Lelia*. Ces vers, écrits pendant la liaison du poète avec George Sand, sont-ils de l'amant ou de l'amante ? En voici une strophe :

Si mon regard se lève au milieu de l'orgie,
Si ma lèvre tremblante et d'écume rougie
    Va cherchant un baiser,
Que mes désirs ardents sur les épaules nues
De ces femmes d'amour, pour mes plaisirs venues,
    Ne puissent s'appaiser (*sic*).

Une faute d'orthographe : ils sont donc de George Sand. Ces vers sont d'ailleurs très mauvais, et on peut dire avec M. Mariéton qu'ils sont indignes du grand poète qui écrivait dans le même temps *Rolla*.

§

On a déjà parlé ici, d'après le livre de M. Victor Giraud sur *Blaise Pascal*, du **Discours sur les passions de l'amour**, attribué à l'auteur des *Pensées*. M. Giraud en donne le texte, d'après un nouveau manuscrit découvert à la Bibliothèque Nationale. C'est le nouveau texte que M. Emile Faguet republie aujourd'hui, avec des commentaires sans limites. Et pourtant M. Faguet « n'est pas du tout sûr » que ce discours soit de Pascal, mais « il le croit très fort » par intuition, car il n'y a pas de preuves scientifiques. Pour donner

un témoignage du scrupule avec lequel M. Faguet a cherché à appuyer sa croyance, je dirai que, dans ce volume de 324 pages, le texte de Pascal, éparpillé, tiendrait à peine une dizaine de ces pages. On voit que le critique a épilogué sur tous les mots et retourné toutes les idées, étayant ses gloses de sa science bien connue de la littérature du XVIIe siècle.

Mais ne serait-il pas bien maintenant qu'un éditeur reprenne ce texte, et le publie, vierge de toute glose, sauf de petites notes nécessaires à la compréhension du texte ? En attendant qu'un érudit nous apporte la preuve que ce discours est ou n'est pas de Pascal.

§

En lisant Emile Faguet, M. M.-H. Jorys a découvert qu'il y a dans Emile Faguet « mieux qu'un érudit, qu'un critique et qu'un esprit délicat; sa curiosité, qui l'emporte dans tous les domaines littéraires ne s'arrête pas au seuil de l'âme humaine : c'est un moraliste ». Pour ce moraliste, si je comprends bien, le bonheur est dans le devoir, l'accomplissement du devoir étant le moyen « de porter plus haut l'humanité à mesure qu'elle vieillit ».

§

Les Jours vécus. *Souvenirs d'un Parisien de Paris*, par Jacques Normand. Ce livre, commencé sous la forme d'un journal intime, se termine, hélas ! par des articles de revues mondaines sur des plages célèbres et diverses fantaisies « de-ci, de-là ».

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Horace Bleackley : *Les Grandes Courtisanes Anglaises du XVIIIe siècle* ; Juven, 7 fr. 50. — A. Fauchier-Magnan : *Lady Hamilton (1763-1815)* ; Perrin, 5 fr. — Princesse Hélène de Racowitza : *Princesse et Comédienne ; Souvenirs de ma vie.* Traduit de l'allemand et publié par M. Jules Hoche ; Juven, 7 fr. 50. — Alphonse Bertrand : *Les Origines de la Troisième République* ; Perrin, 7 fr. 50. — Jules Claretie : *Quarante ans après. Impressions d'Alsace-Lorraine, 1870-1910* ; Fasquelle, 3 fr. 50. — Memento.

Qui donc disait que les studieuses délices du métier de critique d'histoire n'avaient rien que de bien sévère ? C'est une erreur. Du moins le métier ne va point sans rémittences. Voici une réunion de jolies femmes appartenant à deux ou trois époques. M. Horace Bleackley nous fait connaître **les Grandes Courtisanes anglaises du XVIIIe siècle**. Le temps des deux derniers Stuarts surtout était célèbre par ses galanteries. Celui des premiers George n'est point allé jusqu'à la grande galanterie historique, malgré quelques scandales en très haut lieu. Cependant, — ce livre-ci en témoigne, — il compte, lui aussi, des courtisanes de grand style. Et, après quelque réflexion, cela se conçoit. L'heureux renouvellement dyna-

tique de l'Angleterre en 1688, complété en 1714 par l'accession de la maison de Hanovre au trône, assit définitivement la Société anglaise. La confiance revint ; la richesse, avec le développement colonial, s'accrut ; le luxe aussi, et le goût du plaisir et de l'élégance. Les demi-mondaines parurent. M. Bleackley, avec une érudition aimable et solide, — quelque chose comme un Lolliée anglais, — a eu la pensée intéressante de nous en présenter plusieurs. Tous ces noms ne sont pas également évocateurs. Cependant il en est de fameux. Voici Fanny Murray, femme dévouée de l'acteur bohême David Ross, et dont le souvenir reste lié à l'un des chapitres les plus agités de la vie de John Wilkes, le célèbre pamphlétaire ; voici Nancy Parsons, maîtresse de plusieurs grands personnages, parmi lesquels le duc de Grafton, auquel ses destinées furent attachées d'un lien plus que galant. Et c'est encore Kitty Fischer, un des modèles préférés du grand Reynolds ; et puis Grace Dalrymple Eliot, femme d'un médecin, puis courtisane en renom ; célèbre à Londres, où son amant était le duc de Fitz-James, descendant de Jacques II et ascendant, par alliance, de M. Arthur Meyer, le dernier Jacobite ; et non moins célèbre à Paris, où, reine de l'anglomanie, elle avait pour entreteneur le Comte d'Artois ; — femme étonnante dont les Mémoires sont indispensables pour l'histoire des mœurs des deux côtés du Détroit, à la veille de la Révolution. Etc. Et en somme, d'après le brillant et très intéressant tableau de M. Horace Bleackley, le XVIIIe siècle anglais ne différa guère du nôtre ; et, comme celui-ci, il aurait bien mérité d'avoir aussi sa Révolution ; qu'il l'ait évitée, il le doit, non à ses mœurs, mais aux excellentes institutions politiques que deux révolutions antérieures, infiniment plus sages que la nôtre, lui avaient de longue main assurées.

C'est aussi une courtisane anglaise du XVIIIe siècle que cette **Lady Hamilton**, dont l'existence célèbre, bien inexactement connue en France, a tenté la plume de M. A. Fauchier-Magnan. Existence extraordinaire, prodigieuse, commencée dans la misère, finie dans la misère, avant de briller et après avoir brillé au zénith de la haute société européenne. Qu'était-ce au juste que cette Emma Lyons, devenue Lady Hamilton, ambassadrice, confidente d'une reine, et dont la beauté « miraculeuse et souveraine » put opprimer, — Venus victrix — jusqu'à la plus fière et la plus magnanime des destinées du temps après celle de Bonaparte, la propre destinée du grand Nelson, — le sauvage et mélancolique Roi-de-Mer ! — à son plus altier moment, entre Aboukir et Trafalgar ? Qu'était-elle au juste, j'entends comme caractère, cette créature dont on avait voulu faire une fille et une mégère, — l'extrême humilité des origines, la bassesse à peu près sordide des débuts (servante, nurse-maid, fille de boutique) étant confirmée dans ce livre ?

M. Fauchier-Magnan a disposé de documents sérieux, qui n'étaient guère connus du temps où d'apocryphes « Mémoires de Lady Hamilton », compilation venimeuse d'un secrétaire de Sir William Hamilton, présentèrent de cette existence une image dégoûtante, destinée à soulever le mépris de la Société de l'époque. Sans vouloir sacrifier à la manie des réhabilitations, M. Fauchier-Magnan a pensé que la réalité, pour être choquante, certes, au point de vue de la « respectabilité », n'avait rien qui pût justifier l'indignation qui, sur la foi des Mémoires apocryphes, se fit jour après la mort de l'aventurière. La destinée et le caractère de Lady Hamilton, — d'après les recherches de son nouveau biographe français, — les voici en deux mots :

Maintes vicissitudes périlleuses et subalternes avaient enfin mené l'ex-fille de boutique à une situation, fort sortable à ses yeux, de femme modestement entretenue, et, malgré sa radieuse beauté, elle semblait ne pas voir au-delà, heureuse d'avoir échappé à la dernière misère, au trottoir, vivement reconnaissante même envers son protecteur, l'Honorable Sir Charles Gréville, — lorsque celui-ci, un jeune homme très froid, très calculateur, nullement amoureux, parvint, dans des visées très intéressées qu'il serait trop long de rapporter, à repasser sa maîtresse à son oncle. Laissons la morale. L'oncle, c'était Sir William Hamilton, ami particulier de George III, ambassadeur à Naples, un homme exquis, un artiste, un savant, fervent de belle et pure antiquité, bon d'ailleurs jusqu'à la faiblesse. Il s'éprit de la belle Emma, incarnation absolue de tous ses rêves de beauté, et ceci au point de l'épouser. Mais tout d'abord, et pendant un assez bon moment, la future Lady Hamilton fit tout ce qu'elle put pour reprendre sa place auprès de Sir Charles Gréville, auquel elle avait voué, bien à tort, ignorant ses véritables mobiles, une vive reconnaissance. Elle ne demandait pas d'autre existence que celle qu'il lui avait d'abord faite. Ceci est à noter, car ce n'est ni d'une intrigante, ni d'une débauchée. La conduite de son ancien amant découverte, elle dut bien, étant en somme ce qu'elle était, se retourner vers Sir William Hamilton. On sait le reste : acceptée, fêtée par la société napolitaine, elle trouva, du côté de la société anglaise, plus difficile (bien qu'elle n'en eût guère le droit), un chaperon en une parente de Sir William, la duchesse d'Argyl, vieille grande dame indulgente. Un tel patronage abaissa toutes les barrières, et l'ex-nurse-maid devint bel et bien Lady Hamilton, ambassadrice, bientôt amie inséparable de la reine Marie-Caroline.

Que, là-dessus, elle ait trompé son mari et son bienfaiteur avec Nelson, cela ne s'excuse pas, mais cela s'explique. Le grand homme avait conçu pour elle une passion dévorante ; passion d'une âme profonde et pure, d'un homme austère, d'une sorte de Moine guerrier de la mer, qui, au départ pour chaque triomphante expédi

tion, disait farouchement au monde : « Qu'on me laisse seul avec moi-même ! » Passion violente comme elles le sont chez de tels êtres. Comment Lady Hamilton n'eût-elle pas agréé un aussi royal hommage? De moins que rien qu'elle était, ambassadrice, amie d'une reine ; et maintenant, le héros de l'Angleterre ! L'on dit qu'elle a été éprise de Nelson, tout borgne et manchot qu'il fût : du moins le grand homme trouva-t-il chez elle, à défaut de la passion de lui-même, la passion de sa gloire, ce qui, pour un tel être, était la même chose.

D'autre part, en faisant le récit des circonstances qui marquèrent la disparition de l'éphémère République Parthénopéenne, M. Fauchier-Magnan a pu remettre au point les légendes qui n'avaient point manqué de se former sur le rôle de Lady Hamilton dans ces événements, par exemple dans le jugement et l'exécution du malheureux Caraccioli, circonstance où elle ne fut pas plus une mégère qu'elle n'avait été, avec Nelson, une fille.

Tout en pensant ce que l'on voudra de cette merveilleuse sirène, il est inutile de laisser persister certains mensonges qui nuisent à l'intérêt tel quel de sa vie, fût-il un intérêt de scandale. Ils ont leur origine, on l'a vu, dans la compilation du secrétaire de Sir William Hamilton, laquelle visait elle-même à satisfaire l'état d'esprit haineux qui se fit jour, en Angleterre, à l'égard de Lady Hamilton, après la disparition de son mari et surtout celle de son illustre amant. Oubliant qu'elle avait pris parti pour Nelson contre sa femme, qu'elle ridiculisait et appelait « Tom Titt », la haute société anglaise fit payer cher à Lady Hamilton la blessure d'amour-propre que restait pour elle la liaison de l'aventurière avec le héros national. Même en dehors de cette raison, ce n'était plus déjà la relativement facile société du XVIIIe siècle. La formidable secousse de la Revolution l'avait dégrisée; et maintenant elle était en proie à une terrible recrudescence de « respectabilité ». Aussi Lady Hamilton, malgré son mariage, tomba-t-elle, au lendemain de ses splendeurs, beaucoup plus bas que certaines courtisanes de l'époque précédente. Ruinée par le testament de Sir William (le digne homme s'imaginait, — à moins que ce ne fût, chez lui aussi, regain tardif de respectabilité, — que le cabinet britannique reconnaîtrait, en faveur de sa veuve, les services rendus par lui au pays) (1), privée d'appui par la mort de Nelson, frustrée de toute pension, et même, finalement, de la pension alimentaire accordée par son feu mari, poursuivie par les créanciers, l'ex-amie de la reine Caroline de Naples retourna à la misère de ses débuts. Peu de temps avant sa mort, elle

(1) Et par elle aussi. Voy. page 315, d'après les requêtes de Lady Hamilton au gouvernement anglais, après la mort de son mari, un aperçu de son rôle diplomatique à Naples.

ne vivait plus guère, a-t-on assuré, que de la libéralité d'une vieille dame qui prenait à son compte les fournitures du boucher.

Il faut remercier et louer M. Fauchier-Magnan de nous avoir fait connaître, d'une manière véridique, à l'intérêt de laquelle n'atteint pas celle des romanciers et des pamphlétaires, la prodigieuse carrière de cette femme célèbre.

En publiant, sous le titre de **Princesse et Comédienne**, sa traduction des souvenirs de la princesse Hélène de Racowitza, M. Jules Hoche a pu dire que ces souvenirs représentaient une chose assez rare dans la littérature et dans la vie, à savoir : de vraies confidences de femme. Et, de fait, la princesse de Racowitza ne cache rien de l'existence impulsive, ardente, libre et tout en dehors qui fut la sienne. L'Apollon de Carpeaux, dans l'immortel groupe de la Danse, ce grand ange dionysiaque et féminin qu'entourent les bacchantes, c'est elle, dont l'admirable beauté en inspira la forme. « Ce fut, à proprement parler, une sirène, dit M. Hoche, puisque son amour, auquel on ne pouvait résister, a pu entraîner des êtres d'élite jusque dans la mort. »

L'un de ces êtres fut Ferdinand Lassalle, qu'elle aima passionnément, jeune fille, passion partagée par le célèbre socialiste allemand avec toute la violence qui le caractérisait. Il fut tué en duel par le jeune prince roumain Yanco de Racowitza, fiancé de la jeune fille, qui s'était substitué au père de celle-ci, M. Dœrnig, homme de la meilleure société, ambassadeur du roi de Bavière à Berne. Sa fille dut épouser le prince; mais ce dernier, tuberculeux, mourut peu après le mariage. Désormais manquée, la vie d'Hélène de Racowitza se continua de la manière qu'avaient pu faire augurer ses débuts passionnés et tragiques. L'éclatante jeune veuve fut une des étoiles de la haute bohême des temps du Second Empire. L'intrigue politique, où Bismarck lui-même la conviait, ne lui convint point. C'es au théâtre et dans la littérature que se poursuivirent ces destins d grande dame dévoyée. Les derniers chapitres font connaître cett partie non moins curieuse de son existence, qu'un mariage finit pa fixer. Ces souvenirs d'une chercheuse de vie intense, mêlée, en se courses nostalgiques, — moesta et errabunda, — à de cosmopolite milieux d'art et de mondanité, peuvent être un document sur la ps chologie du « Tout Europe » en ces derniers lustres.

§

M. Alphonse Bertrand étudie **les Origines de la Tro sième République** dans la période qui s'étend de 1871 à 187 du 8 février 1871, date de l'élection de l'Assemblée Nationale, ju qu'au 8 mars 1876, date de sa fin. Il passe en revue tous ces fa souvent racontés : les premières séances de l'Assemblée à Bordeau

le vote de la Paix ; le Pacte de Bordeaux, cette provisoire transaction de Thiers avec la majorité monarchiste ; la Commune, le Gouvernement de Thiers, avec son œuvre triple, libération du territoire, réorganisation militaire, législation financière et administrative ; la chute de ce gouvernement, le 24 mai 1873, amenée par l'hostilité de la Droite, qui ne pardonnait pas à Thiers ses préférences pour la République, et par l'opposition de l'extrême-gauche, qui le trouvait cependant trop tiède ; puis le gouvernement de la Droite, qui dura jusqu'à la fin de l'Assemblée, et que marquèrent : l'essai de restauration monarchique, dont l'échec fut dû (en apparence) à l'intransigeance du Comte de Chambord sur la question du Drapeau blanc, les débuts du Septennat de Mac-Mahon, enfin l'élaboration et le vote de la Constitution de 1875.

Le récit de la crise du 16 mai, celui aussi de l'avènement de la République de Gambetta eussent pu compléter utilement l'exposé des origines du régime actuel. Le livre finit un peu court, alors que quelques principales causes, — comme la loi Ferry, — d'où devaient sortir les caractères définitifs de la République, ne sont pas indiquées. Mais la mort a empêché M. Alphonse Bertrand de continuer cette œuvre, qui devait être une Histoire de la Troisième République.

Tel qu'il est, ce livre se présente comme une étude écrite sans passion. L'auteur avait passé des années à réunir les renseignements dont il nourrit son consciencieux exposé. Les faits sont bien mis en valeur. Les principaux moments de cette longue et indécise évolution qui conduisit l'Assemblée monarchiste de 1871 à voter la Constitution républicaine de 1875 sont bien marqués, en des interprétations parfois neuves (tel l'aperçu sur les conséquences de l'élection de Mac-Mahon). Le récit de la lutte de Thiers et de l'Assemblée est une bonne page. Thiers lui-même, dans son Discours du 24 mai, a désigné avec netteté le fait capital qui a rendu possible la troisième République, en disant : « Pratiquement, la Monarchie est impossible : il n'y a qu'un trône, et on ne peut l'occuper à trois. » Toutes les divisions qui empêchèrent la majorité monarchiste de l'Assemblée de relever le trône sont indiquées par ce mot. Légitimistes, orléanistes, bonapartistes firent la République, faute, par chacun d'eux, de pouvoir faire la monarchie de son choix. Toute l'histoire de l'Assemblée de Versailles est là. L'échec décisif des légitimistes en 1873 n'est-il pas apparu, d'après des travaux récents (malgré la fameuse entrevue de Frohsdorf et la Fusion), comme le résultat d'une manière de complot orléaniste ? Sous Mac-Mahon, les rivalités redoublèrent, et il s'ensuivit, chez les monarchistes, une situation neutre à laquelle les républicains durent le meilleur de leur succès. Thiers a bien vu, avec une imperturbable lucidité, que la République était, dans de telles

conditions, une situation de fait. Mais quelle erreur d'avoir cru à la possibilité d'une République conservatrice ! C'est ce qu'eussent montré quelques chapitres de plus.

Le livre de M. Jules Claretie, **Quarante ans après**, exprime avec émotion et d'une manière suffisamment complète ce qu'un Français de la bonne société, qui a vu la guerre de 1870, peut éprouver aujourd'hui à l'égard de ces événements. Pour nous autres Français d'une génération plus récente, nous n'avons certes pas, autant que peut le penser M. Claretie, pour la catastrophe de Sedan, ce froid regard purement historique, comparable à celui des hommes de 1850, par exemple, pour la catastrophe de Waterloo. Nous savons qu'une France sans la rive gauche du Rhin est une France incomplète, inacceptable, et que c'est la Nature même, ici, qui reste mutilée. Mais combien, en un tel cas, le Passé dont on fut contemporain aide, quand on le revit en souvenir, à comprendre le Présent ! M. Jules Claretie a exprimé, sous ce rapport, dans ses pèlerinages aux lieux de la Guerre, un ensemble de sentiments qui ont de quoi nous édifier.

Memento. — *Revue Historique* (novembre-décembre 1910). — Henri Cavaillès : « Une fédération pyrénéenne sous l'ancien régime » (*suite et fin*). — François-Charles Roux : « La Russie et la politique italienne de Napoléon III » (*suite et fin*, très intéressant). — E. Griselle : « Louis XIII et sa mère » (curieuse correspondance inédite de Louis XIII avec sa mère et sa femme durant la période qui suivit le meurtre de Concini). — Marcel Rouf: « Une grève de gagne-deniers en 1786, à Paris ». (Les gagne-deniers étaient des portefaix et commissionnaires. Leur grève fut une des nombreuses manifestations du profond trouble économique qui marqua les derniers temps de la monarchie.) — Bibliographie : « Histoire de France » (fin du Moyen-Age) ; Comptes-rendus critiques.

Revue des Etudes historiques (novembre-décembre 1910). — P. Fromageot : « Une cousine du Grand Condé : Isabelle de Montmorency, duchesse de Châtillon et de Mecklembourg »(*suite*). — P. de Vaissière : « Jean Poltrot, seigneur de Méré, meurtrier de M. de Guise » (*fin*). — Bibliographie.

Revue Historique de la Révolution Française (octobre-décembre 1910). — Saint-Just : « Lettres inédites. » — G. Latreille : « Le Gallicanisme et la Révolution .» Aux « Réimpressions ». « Mémoires de Charlotte Robespierre sur ses deux frères » (*suite et fin*). — Charles Vellay : « Essai d'une bibliographie de Saint-Just. »

Revue des Curiosités Révolutionnaires (novembre 1910). — H. Fleischmann, directeur : Divers inédits et curiosités documentaires.

Revue des Etudes anciennes (publiée par les Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux). — Octobre-décembre 1910. — Camille Jullian : « Notes gallo-romaines. »

Revue du Midi (15 novembre 1910). — Cette Revue publie toujours d'intéressants travaux d'histoire locale. Curieuses « Notes sur la réunion temporaire d'Avignon à la France en 1688, d'après des lettres et un journal

intimes ». — « Chronique du Gard », par M. Elie Poyron. — *Id.*, 15 décembre 1910, Albert Durand : « L'instruction publique dans les trois diocèses de Nîmes, d'Uzès et d'Alais à la fin de l'ancien régime. »

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Quelques réflexions sur les conditions actuelles de la critique philosophique. — En prenant en mains la rubrique de la philosophie dans cette Revue, je ne crois pas nécessaire de louer longuement le penseur auquel j'ai l'honneur de succéder. J'ai dit ailleurs l'œuvre de M. Jules de Gaultier, la très personnelle sensation de vie qu'elle exprime, la séduction exercée par elle sur les esprits indépendants de la génération intellectuelle montante. Les lecteurs du *Mercure* ont apprécié pendant quatre années le critique averti, ouvert et pénétrant qui double chez M. Jules de Gaultier le philosophe original. — Le théoricien du Bovarysme a prouvé ici que la vigueur de la faculté créatrice n'exclut pas la plus intelligente sympathie pour la pensée d'autrui. Je suis heureux de songer qu'en assumant la tâche que je vais remplir ici je ménage au philosophe qui n'a pas dit son dernier mot des heures plus libres pour la création personnelle et d'apporter ainsi aux amis de la spéculation désintéressée l'espérance d'une moisson nouvelle de nobles et sereines pensées.

Je ne crois pas utile non plus de faire devant les lecteurs de cette Revue un examen de conscience intellectuel ni de leur infliger une déclaration de principes dont ils se soucieraient peut-être médiocrement. Je dirai seulement quelques mots de la manière dont je conçois la fonction critique.

Il me semble que l'ancienne critique dogmatique a fait son temps en philosophie comme ailleurs. Il n'y a pas plus de temple du Vrai qu'il n'y a de temple du Goût. — Toutefois il est une variété de critique dogmatique qui garde dans quelques milieux intellectuels un certain crédit. C'est la critique que j'appellerai méthodologique. Ici on ne critique plus les recherches, les points de vue ou les œuvres au nom d'un principe ou d'une doctrine. On les critique au nom d'une méthode. Il y a la bonne méthode, la vraie, l'unique et... les autres. — Dans l'ancienne école française ravaissonnienne et lacheliériste, on employait ce procédé de critique simple et élégant. On reprochait à l'adversaire de n'avoir pas connu la vraie méthode. Cette fameuse méthode était la méthode d'introspection ou plutôt une variété un peu sibylline et byzantine de l'introspection, décorée par les chefs de l'école du nom pompeux d'intuition métaphysique. Et quand un philosophe n'était pas spiritualiste selon la formule voulue, cela tenait à ce qu'il avait ignoré la vraie méthode. Au fond, ce n'était pas de sa faute à cet homme ; et il était plus à plaindre qu'à blâmer. Il n'avait

pas eu de veine; voilà tout. Il n'était pas tombé sur la bonne méthode.

Aujourd'hui, la critique méthodologique n'est pas tout à fait passée de mode. En sociologie notamment elle fait autorité. Il y a telle école sociologique qui se déclare en possession de la méthode, de la vraie, de l'unique, hors de laquelle il n'y a point de salut.— En philosophie le dogmatisme méthodologique est plus indécis. Il varie avec les clans. A l'heure présente, dans les milieux universitaires, c'est la méthode bergsonnienne qui tend à prévaloir. Rien d'étonnant à cela, le bergsonnisme étant au fond une queue du ravaissonnisme et du lacheliérisme d'antan. — Chacun d'ailleurs applique cette méthode suivant le vœu de son tempérament. Elle est flexible et maniable au point que le révolutionnaire M. G. Sorel en tire des applications qui doivent paraître horrifiques au doux assembleur de subtilités qui professe au Collège de France. — Pour ma part, je ne crois pas beaucoup plus à la vraie méthode qu'aux vrais principes. Ce n'est pas assurément que je mette toutes les démarches de la pensée philosophique sur le même plan ni que je leur attribue une égale valeur. Je ne conteste pas qu'il n'y ait des pensées plus ou moins exactes et plus ou moins sûres. Je ne conteste pas l'utilité qu'il y a de conduire son esprit selon un mode défini et sous certaines conditions de prudence intellectuelle. L'hypothèse contraire rendrait impossible toute critique. Mais je repousse l'idée d'une méthode-type, d'une méthode unitaire et autoritaire applicable à tous les problèmes et valable pour tous les esprits. Les problèmes philosophiques peuvent être attaqués par bien des côtés, et toute méthode est bonne qui conduit le penseur à saisir et à fixer quelque aspect nouveau du monde et de la vie. — Un seul précepte, une seule exigence intellectuelle me paraît indispensable; précepte banal, assurément, mais trop souvent oublié. C'est la parfaite clarté de l'idée; la possibilité de toujours la traduire en faits concrets. Un seul procédé de critique, par suite, est valable; c'est l'analyse, la dissociation destinée à procurer cette clarté. La vérité n'est peut-être qu'un mythe. Mais il y a quand même des façons d'associer et de dissocier les idées qui donnent à l'esprit plus ou moins de satisfaction. Satisfaction difficile à définir, je le reconnais, et que je crois d'ordre esthétique. — C'est la satisfaction qu'on éprouve devant des idées bien élucidées et où la part de verbalisme est réduite au minimum. — Si ces notions répondent ou non à une réalité métaphysique ou morale, c'est ce que nous ne pouvons savoir; et au fond cela est sans importance pour qui se place au point de vue du plaisir qu'il éprouve à contempler les idées, à les voir en pleine lumière, à noter leurs aspects, leurs combinaisons et leurs métamorphoses, et à suivre à travers le temps les vicissitudes de leur vie légère.

On dira peut-être que cette façon d'entendre la critique est bien négative et qu'elle se résoud en une sorte d'impressionnisme et de dilettantisme philosophique. — Qu'importe ? — Bien que ces appellations soient prises en mauvaise part par quelques-uns, nous ne les répudierons pas, si l'on juge à propos de nous les appliquer. Elles nous paraissent exprimer une attitude très légitime dans le stade actuel de l'évolution philosophique.

En effet, cette façon de comprendre la critique suppose une diminution et une régression notable des prétentions de la philosophie. Je me représente cette dernière comme une mégalomanie intellectuelle, comme un impérialisme idéologique, comme une mainmise de l'esprit sur le monde et sur l'humanité. Le besoin de philosopher se rattache à des instincts de commandement, de domination, d'autorité et de hiérarchie. Cette mégalomanie idéologique se rencontre à son plus haut degré dans l'ancienne métaphysique dogmatique, toute pénétrée d'esprit hiératique, d'orgueil sacerdotal et doctoral. —Aujourd'hui, elle se retrouve, fort atténuée, il est vrai, dans notre moderne rationalisme. M. Jean Bourdeau remarque quelque part que le rationalisme est une philosophie de tendres qui, blessés par la vie, froissés par les brutalités du réel, se réfugient dans un monde idéal, fils de leur pensée, harmonieux et serein comme elle. Je tendrais plutôt à croire que le rationalisme est une philosophie d'ambitieux et d'autoritaires qui, n'ayant pas l'occasion de gouverner les hommes, veulent du moins régenter les idées, les ranger en bataille, les faire manœuvrer comme des soldats, les masser en carrés et les lancer contre un invisible adversaire. L'idéologie est chez eux une forme et comme un dérivatif de la volonté de puissance. — D'ailleurs, qui sait ? Les rationalistes croient à l'action des idées sur les hommes et sur les événements. Peut-être l'hégémonie intellectuelle les conduira-t-elle un jour à l'hégémonie réelle, politique et sociale. C'est là, du moins, l'espérance de quelques-uns.

L'impérialisme idéologique se laisse voir assez grossièrement et sous une forme plébéienne et même populacière dans notre banal rationalisme laïque, scientiste, démocratique, humanitaire, optimiste, solidariste et éducationniste. C'est là une sorte d'Homaisisme arrivé ou en passe d'arriver ; un Homaisisme savant, monté en grade et haussé d'un degré ; un Homaisisme perfectionné et intellectualisé, mis à jour et tenu au courant des progrès ou des soi-disant progrès de la Raison.

A côté de cet impérialisme idéologique laïque, il y en a un autre plutôt clérical ; d'un cléricalisme, il est vrai, infiniment discret, ténu et impalpable, comme il convient à la dernière métamorphose et au dernier raffinement d'une pensée aussi ancienne, aussi profonde et aussi épuisée que l'est la pensée chrétienne. Le néospiritualisme

bergsonien représente ce cléricalisme subtil, délicat et nuancé qui ménage la sensibilité des âmes tendres en même temps qu'il satisfait les secrets instincts de domination de l'esprit prêtre. Ce mode de philosopher est très distingué, très fin de race et très fin de religion. Il procède selon une dialectique vulpine qui semble se développer avec une divine insouciance des conséquences, mais qui, en réalité, sait fort bien où elle va.

Enfin il y a l'autre philosophie à la mode : le pragmatisme, avec lequel s'avoue un recul de la mégalomanie idéologique. Car le pragmatisme trahit une lassitude des rationalismes impérieux ; il représente une renonciation de la pensée aux « grands problèmes » et aux vastes ambitions spéculatives. — Qu'on ne s'y fie pas, pourtant. Il déguise, lui aussi, une secrète volonté de puissance. Qui sait quelles arrière-pensées de domination religieuse ou morale il dissimule sous son apparente modestie et sa prudente réserve.

Les philosophies que je viens de signaler restent des écoles ou des confréries qui s'efforcent de lutter, avec une discipline plus ou moins lâche, contre le courant de dissolution qui semble entraîner la philosophie contemporaine et menace d'emporter sans retour l'ancien esprit dogmatique. A côté d'elles, un certain nombre de penseurs isolés favorisent et précipitent cette dissolution. Ces penseurs, amis de la diversité et de la nuance, ne regardent pas la philosophie comme un mot d'ordre ou un signe de ralliement ; ils ne font d'elle ni un prêche moral, ni une panacée sociale. Ils sont partisans de la philosophie pour la philosophie, comme d'autres sont partisans de l'art pour l'art. Ces penseurs indépendants se rattachent aux tendances les plus variées : soit à un paganisme hautain, insoucieux et dédaigneux des applications politiques et sociales ; fort différent en cela, comme en bien d'autres points, du vulgaire antichristianisme ou plutôt anticatholicisme homaisien ; soit à un spectacularisme plus ou moins dégoûté de l'action ; soit à un néoromantisme irrationaliste et immoraliste ; soit à un impressionnisme psychologique curieux de notations exactes et de fines analyses ; soit simplement à une attitude critique et ingénieusement éclectique.

Cette diversité intellectuelle, cette dissolution de la pensée dogmatique n'a rien d'ailleurs que nous jugions effrayant. Rien au contraire n'est plus intéressant que ce phénomène pour l'amateur de pensées qui se plaît à suivre de son observatoire les lentes évolutions météréologiques ou les brusques sautes de vent qui amènent de nouveaux courants et de nouveaux nuages dans le ciel changeant des idées.

Je m'aperçois que ces réflexions que j'aurais voulues plus brèves ont presque rempli l'espace qui m'est imparti dans ces pages. J'aurais pourtant bien voulu amorcer ma tâche critique en abordant quel

ques-uns des volumes que j'ai reçus du *Mercure*. Il est trop tard pour cette fois. Je les ajourne donc à ma prochaine chronique.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

William H. Tolman : *L'Œuvre de l'ingénieur social*, préface de Carnegie ; traduction Janelle, préfacée par M. Levasseur. Vuibert et Nony 10 fr. — Octave Uzanne : *Parisiennes de ce temps*, Mercure de France, 3 fr. 50 — Albert Nast : *Mariage et préjugés*, George Crès, 2 fr. 50. — Georges Regnal : *La Femme telle qu'elle doit être*, Tallandier, 2 fr. — Louis Teste : *Anatomie de la République*, Lib. du xxe siècle, 25, rue de la Comédie, 7 fr. 50. — Memento.

L'Œuvre de l'ingénieur social, de William H. Tolman, ne s'occupe que des Etats-Unis, et pourtant son origine est française ; d'abord cette expression *d'ingénieur social* a été créée, si je ne me trompe, par un de nos compatriotes, M. Cheysson ; ensuite c'est à l'Exposition universelle de 1900, où M. Tolman était commissaire des Etats-Unis pour l'economie sociale, qu'il a conçu, d'après nos institution privées, l'idée du « Musée de protection contre les accidents du travail » qu'il dirige maintenant à New-York. Je me garderai d'ailleurs de suivre l'auteur dans l'exposé de toutes les améliorations matérielles et morales qu'a su réaliser l'industrie américaine et dont certaines sont vraiment stupéfiantes, et je me contente de me poser à sa suite la question cruciale : « Que faut-il penser de cette amelioration, en général? » Les avis sont aussi partagés que possible : « Nous achèterons désormais, disent les uns, notre travail comme nous achetons nos matériaux, et si on nous le reproche, nous dirons que les gens qui nous le vendent nous en donneront toujours le moins possible pour notre argent, sans se soucier si de notre part nous leur donnons plus et mieux que leurs salaires. » Mais les autres répondent : « Certainement, l'intérêt a son importance, mais nous croyons qu'il est mauvais en affaires de ne tenir aucun compte du sentiment, et nous sommes compétents sur la question : il y a des choses précieuses que jamais on ne pourra acheter : ni la loyauté, ni la bonne volonté sans lequel il perd toute valeur. » Ai-je besoin d'ajouter que c'est cette seconde opinion qui me semble la mieux fondée psychologiquement et la plus louable moralement ? Seulement, et l'observation est importante, il faut que cette préoccupation sentimentale soit à la fois virile, intelligente et désintéressée. Ce qui explique l'échec de tant d'efforts philanthropiques, c'est tantôt que leurs auteurs veulent toucher leur récompense en gratitude et peut-être en très respectueuse docilité, tantôt qu'ils tiennent simplement à garder la haute main sur les œuvres qu'ils fondent ; or, les ouvriers tiennent encore plus à à ne pas être sous leur coupe. Le paternalisme, il faut en prendre son parti, a fait son temps ; les patrons sont suffisamment récompensés de leurs efforts par le rendement supérieur provenant des qua-

lités morales qu'ils favorisent chez les ouvriers et doivent se rés
gner à trouver chez ceux-ci une indépendance un peu chatouilleus
accessoire inévitable de ces qualités ; le jour où les patrons l'auro
compris, le problème de l'harmonie sociale sera à moitié résolu, et
le sera complètement quand les ouvriers auront compris de le
côté que leurs intérêts ne sont pas antagoniques mais parallèles
ceux de leurs patrons. Heureusement les politiciens veillent !

§

La science sociale, elle aussi, à ses sourires ! Et c'en est un que
livre charmant qu'Octave Uzanne vient de consacrer à son antique
toujours jeune suzeraine, Son Altesse la Femme : **Parisienn
de ce temps** *en leurs divers milieux, états et conditions, mén
gères, ouvrières et courtisanes, ouvrières et mondaines, artis
et comédiennes*. Et le sous-titre doit être reproduit, lui aussi, ca
révèle la philosophie intime de l'auteur : *études pour servir à l'h
toire des femmes de la société, de la galanterie, des mœurs co
temporaines et de l'égoïsme masculin*. Cet égoïsme masculin, c
arrive, en dernière ligne, comme un coup de maillet vengeur, lai
voir l'infinie indulgence du moraliste pour l'autre sexe. Et Son Ind
gence a raison. Oui, quelques critiques que mérite l'être aux cheve
longs et aux idées courtes (et je ne suis pas sûr qu'au point de vue
l'éthique pure il ne soit pas inférieur à l'être à la calvitie luisante
aux ratiocinations interminables), il a droit à plus de bienveillanc
de reconnaissance encore. Nos sociétés ne brillent que par les tra
de génie des hommes, c'est entendu, mais elles ne se tiennent deb
que par les myriades d'obscurs héroïsmes des femmes, et ces héro
mes sont toujours fils de l'affection. Que la femme d'aujourd'hui
trompe parfois sur cette affection, et qu'elle se fasse une idée
côté » de l'amour comme de sa dignité personnelle, c'est le fait
détraquement général, mais, quand la femme suit sa bonne et sim
nature, sans prêter l'oreille aux sottises de certains mâles philo
phaillant et politiquaillant, elle est digne de toutes les gratitude
de tous les respects même dans ses égarements. Je crois que M. Alb
Nast qui, dans son livre **Mariage et préjugés**, défend la th
traditionnelle, donc moins indulgente, ne me contredira pas trop
dessus. Ainsi, les vrais amis de la femme, et ceux de la femme h
nête plus encore que ceux de la dame galante, liront avec délice
livre à la fois pimpant et sérieux d'Octave Uzanne ; je ne leur cons
lerai, après l'avoir savouré, que de prendre, pour faire contrep
au livre de l'homme, un ouvrage analogue écrit par une femme :
Femme telle qu'elle doit être, où Mme Georges Regnal n
révèle les petites joies et les grandes tristesses, les petits travers et
grandes qualités de ses sœurs. Ce n'est plus une série de monog

phies spirituelles, mais une suite de conseils judicieux à l'enfant, à la jeune fille, à la jeune mère, à l'aïeule. Celle qui le lira ne pourra que sortir de cette lecture plus sensée et plus énergique. Seulement voilà, au temps où les jeunes femmes ne se piquaient pas d'énergie, elles « piquaient » de temps en temps une attaque de nerfs, et on était quitte pour quelques vaisselles concassées ; maintenant qu'elles font des efforts prodigieux pour se dominer et qu'elles y réussissent, elles se trouvent tout d'un coup usées, minées, et voilà la neurasthénie qui s'installe à leur chevet pour des ans et des années. C'est à se demander s'il ne vaudrait pas mieux revenir aux fracas de vaisselle !

L'Anatomie de la République, de M. Louis Texte, s'élève fort au-dessus des livres de politique courante que je relègue volontiers dans le Memento final. C'est un véritable traité de psychologie contemporaine, que l'on consultera longtemps avec fruit, si riches en anecdotes typiques ou en observations taraudantes sont ses 483 formidables pages. L'auteur explique fort bien comment le régime actuel a gardé depuis 25 ans une attitude combative, mais peut-être a-t-il moins bien vu « pourquoi », ou l'a-t-il laissé dans l'ombre pour ne pas contrister ses amis. Il faut ici remonter aux origines et trouver moyen de résumer en dix lignes, si mesurée m'est la place, un des plus graves moments critiques de notre histoire. En 1871, la France s'est réveillée avec une représentation monarchiste ; non que le pays se fût subitement épris du comte de Chambord, mais parce que, les impérialistes gisant écrasés sous la responsabilité des désastres et les républicains ayant contre eux, à la fois, leur part dans cette responsabilité, leur pugnace mais stupide entêtement à poursuivre la guerre, et l'imminence du terrorisme communard, il n'y avait à nommer que des royalistes pour conclure la paix et sauver la patrie. Mais ces royalistes étaient d'une espèce bien particulière, car, en dépit de la réputation de trônolâtres qu'on leur a faite, ils avaient une peur bleue de leur prince. Celui-ci, beau phraseur à la Jaurès, mais au fond *minus habens*, fils d'une détraquée, petit-fils d'un grand enfant, neveu d'un dégénéré, petit-neveu du plus triste, du plus funeste, du plus veule personnage que la terre ait peut-être jamais vu, poltron lui-même (déjà grand, il avait eu une frousse comique de son nouveau précepteur, le général d'Hautpoul), marié à une vieille bête d'italienne sourde et têtue, abruti peu à peu par l'isolement, la flagornerie, l'onanisme de l'orgueil autoritaire, était regardé comme un danger public par tous ses partisans qui voulaient bien le hisser sur le trône, mais à condition qu'il fût entouré, surveillé, ligotté et mis dans l'impuissance de faire toutes les sottises qu'on craignait de lui. De là, les lois constitutionnelles de 1875 qui organisaient le ligottage sous forme d'élections représentatives et de régime parlementaire. Les bons royalistes, confiants dans le grand mouvement spontané qui les

avait fait sortir de terre, espéraient bien que les électeurs continue-raient à s'adresser à eux, mais l'instinct populaire répugne à ces illogismes subtils de monarchie servie par des républicains ou de république servie par des monarchistes; du moment qu'on était en république, c'étaient des républicains qu'il voulait nommer. Ajoutez à cela les deux épouvantails nationaux : le noble (et en 1874 il y avait 3145 officiers-supérieurs ou hauts fonctionnaires à particule plus ou ou moins authentique) et le curé ; or, Dieu sait quel abus les hommes de ce temps ont fait de la corde religion ! Pour tous ces motifs, dès les élections complémentaires de 1871, commença la réaction républicaine qui triompha à l'arrivée des 363. Le tort des royalistes fut de ne pas s'en être aperçu à temps, et de ne pas avoir substitué à leur constitution monarchique une vraie constitution républicaine avec présidence forte, referendum, autonomies variées, et sans régime parlementaire, ce mode de gouvernement n'étant admissible qu'avec le contre-poids royal ; ils ne le firent pas, de sorte que nous sommes partagés à leur égard entre un sentiment de gratitude pour la façon dont ils ont relevé financièrement, militairement et administrativement la patrie blessée, et une vraie mauvaise humeur pour la mélasse constitutionnelle dans laquelle ils nous ont si solidement enfoncés par sotte crainte de leur roi *in partibus*.

Memento. — Georges Weill : *Histoire du mouvement social en France* 1852-1910, Alcan, 2e édition refondue, 10 fr. Ouvrage très sérieux que j'ai déjà signalé avec les éloges qu'il mérite ; beaucoup de détails sont nouveaux : par exemple le nombre exact des membres cotisants de la C. G. T. en 1909 : seulement 52.000. — Carlo Cafiero : *Abrégé du « Capital » de Karl Marx*, traduction James Guillaume, P. V. Stock, 1.50. On sait combien la lecture des gros volumes de Karl Marx est pénible, cet abrégé rendra donc service aux amateurs. Personnellement Cafiero était d'ailleurs plus près de Bakounine que de Karl Marx. Aussi fut-il conspué par Jules Guesde. Il mourut fou. — Michel Bakounine : *Œuvres*, tome IV, éditées par James Guillaume, P.-V. Stock, 3.50. Ce volume comprend des articles et préfaces écrits surtout pendant la période 1870-1873. Ceux qui partagent les idées de l'auteur boiront du lait ; les autres, eh bien ! les autres n'auront qu'à fermer le livre, c'est, hélas ! ce que j'ai dû faire assez vite, malgré ma bonne volonté ; toutes ces polémiques ont bien vieilli, et n'intéressent plus guère que les historiens comme M. Georges Weill. — René de Chavagnes : *La Vérité sur la Russie*, Messein, 1.50. Par contre, voici de l'actualité. L'auteur voudrait, avant tout, que les Français ne portassent pas leur argent en Russie. Peut-être a-t-il raison, mais vraiment la « Ligue contre la spoliation financière », dont il est fondateur et secrétaire, ne comprend guère que des noms assez suspects aux capitalistes ; si j'étais un de ceux-ci, je prendrais plutôt l'avis de M. Paul Leroy-Beaulieu. Youssouf Fehmi : *La Révolution ottomane*, Giard et Brière, 5 fr. L'auteur, dont le portrait orne le volume, est un fort jo[li] garçon, son épigraphe, empruntée à Auguste Comte, est admirable, enfin se[s] préfaciers, M. Jousseaume pour ce livre-ci, M. Antoine Baumann pour s[...]

précédente *Histoire de Turquie*, sont dignes de toute estime et sympathie ; pourquoi donc son livre déplaît-il ? Peut-être parce que tout ce que nous savons des Jeunes Turcs nous les montre fort semblables aux Vieux Turcs, et les Futurs Turcs, ceux de Chérif-pacha, en dépit des belles phrases du *Mécharoutiette*, ne seraient pas très différents les uns et des autres. La solution vraie du problème serait une Macédoine, une Albanie et une Thrace indépendantes et confédérées avec les autres états balkaniques, Constantinople devenant ville libre et capitale de la confédération. — *La Politique musulmane*, lettre à un conseiller d'Etat, par A. Le Chatelier, Leroux, éditeur (avec illustrations et cartes intéressantes). L'auteur affirme le progrès de la civilisation de l'Islam et évalue à près de 50 milliards le mouvement d'affaires des 200 millions de musulmans qui existent actuellement, dont 6 à 7 seulement en Europe, la moitié en Russie, la moitié dans la péninsule des Balkans. — Encore de l'actualité : Paul Déroulède : *Qui vive ! France ! quand même*, Bloud, 3.50. Ce sont des « notes et discours » de 1883 à 1910 développant ce thème : « La revision de la constitution de Versailles paraît toujours aussi indispensable au relèvement de la patrie que la revision du traité de Francfort. » — Docteur Grasset : *L'Evangile et la sociologie*, Bloud, 0.60. Deux conférences prononcées l'une à Bordeaux, l'autre à Nimes, lumineuses et judicieuses. — Abbé Charles Calippe : *L'Attitude sociale des catholiques français au XIXe siècle*, Bloud, 3.50. Ce sont d'intéressantes études sur J. de Maistre, Bonald, Chateaubriand, Tocqueville, Ballanche, Lamennais et quelques autres moins connus, Buchez, Bordas-Demoulins, François Huet. Plusieurs de ces défenseurs de l'Eglise ont été, on le sait, assez mal récompensés de leur zèle. — François Bournand : *Pages de la charité*, Messein, 3.50. D'autres études sur divers ordres hospitaliers, avec une préface d'Adolphe Retté. — Autre son de cloche : Docteur Romby : *La Vérité sur Lourdes*, Nourry, 7.50, et Jean de Bonnefon : *Les Cours, l'Eglise et la Ville*, Michaud, 3.50. Recueil d'articles dans la note habituelle de l'auteur et destinés à provoquer les « mouvements divers » chers aux auteurs de comptes-rendus parlementaires.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Progrès, en France, des sciences de l'homme ; Le Préhistorique ; L'Institut Ethnographique International ; L'Institut français d'Anthropologie — Sven Hedin : *Overland to India*, 2 vol. 8°, Londres, Macmillan, 30 sh. — P. M. Sykes et Ahmad Din Khan : *The glory of the Shia World*, Macmillan, 10 sh. — R. E. Dennett : *Nigerian Studies* Macmillan, 8 sh. 6. — *les Races Humaines*, Hachette, 12 fr. — *Bulletin* de la Société des Sciences de Semur, t. 36. — *Les Marches de l'Est*. — Maurice des Ombiaux : *L'Ornement des Mois*, 8°, Bruxelles, van Oest.

A tant de reprises j'ai déploré le triste état où se trouvait depuis des années l'ethnographie en France, relativement aux progrès accomplis à l'étranger, que ce m'est un vrai plaisir de signaler les débuts d'une renaissance annonciatrice d'un avenir meilleur. Elle ne se marque encore en ce moment que par de nouvelles formes de groupements. De longues années durant la Société d'Anthropologie avait centralisé tout ce qui a trait à la science naturelle de

l'homme, mais la sociologie, l'archéologie ordinaire et la linguistiqu vivaient à part. Des dissensions intestines et des compétitions de personnes, répondant en somme au développement même des science diverses qui ont l'homme pour objet, ont contribué d'une part à ren dre autonomes des disciplines jusque-là subordonnées, et de l'autr à rapprocher des disciplines qui s'ignoraient plus ou moins systéma tiquement.

L'expression de la première tendance se rapporte au préhistoriqu Autrefois simple partie composante de l'anthropologie générale, l préhistorique a fait depuis quelques années chez nous de tels progr qu'il s'affirme dès maintenant comme pouvant vivre par lui-mêm D'où la situation suivante : le groupe Mortillet et Chervin publie s revue, *l'Homme préhistorique ;* le groupe du Dr Raymond a revue *le Préhistorique ;* le groupement du Dr Guébhard a constit *la Société préhistorique de France* (plus de 400 membres), q publie un copieux *Bulletin*, a entrepris des enquêtes systématique notamment sur les camps et enceintes fortifiées, et a organisé de quatre grands congrès nationaux; le groupe Boule a reçu du prin de Monaco *l'Institut de palethnologie humaine*, créé tout récemme avec un budget très suffisant pour mener à bien de vastes fouill

De même l'ethnographie a acquis enfin son autonomie réelle p la fondation en juin dernier de *l'Institut Ethnographique Intern tional de Paris*, à laquelle j'ai contribué, qui a pour président Ja ques de Morgan, et pour membres actifs surtout des explorateu jusque-là non groupés, comme Maurice Delafosse, Ad. J. Reina etc. Mais comme l'ethnographie est nécessairement synthétique, sin elle se restreindrait à n'être qu'un catalogue d'objets, de croyan et d'institutions, cet Institut a en même temps pour but de grou un grand nombre de spécialités auxquelles il espère donner u vitalité nouvelle en adjoignant à leurs méthodes traditionnelles d' vestigation et d'explication la méthode ethnographique.

Plus modeste et plus jeune (il a été fondé il y a quelques semain *l'Institut Français d'Anthropologie* ne veut qu'organiser des r nions où l'on échangera des idées et des aperçus, et où entreront contact des anthropologistes (groupe Verneau), des archéologues cl siques (groupe Salomon Reinach), des sociologues (groupe Du heim) et des linguistes (groupe Meillet), c'est-à-dire des professe et des théoriciens.

La question des publications de ces trois Instituts — ce titre décidément à la mode — n'est pas encore réglée définitiveme celui du prince de Monaco publiera sans doute plutôt des mémo qu'un périodique; chacun des deux autres prendra peut-être à compte des revues déjà existantes : mais ceci dit sous toutes réser De toutes manières, comme ces sociétés groupent des savants

ont fait déjà leurs preuves, dans diverses directions, elles présentent des garanties pour permettre d'espérer que l'étude de l'homme recevra bientôt en France une impulsion plus coordonnée et plus puissante que par le passé. Suivant la formule banale, à des besoins nouveaux correspondent des organes nouveaux : c'est donc, puisque ces organes se modèlent, que le préhistorique et l'ethnographie, la linguistique générale et la sociologie largement comparative ont conquis maintenant tant dans le public strictement savant que dans le grand public une place déjà considérable. Ceci tient sans doute, comme je l'ai exposé dans plusieurs de mes rubriques antérieures, à ce que chaque jeune génération réussit, à mesure qu'elle vieillit, à imposer ses tendances et ses préférences scientifiques, malgré les oppositions traditionnelles.

§

La maison d'éditions Macmillan continue la publication de son excellente série ethnographique. Dans son récit de voyage **du Caucase à l'Inde par la Perse**, Sven Hedin donne de très intéressants renseignements sur la vie populaire en des régions très peu enquêtées à ce point de vue, bien connues à d'autres, puisque l'itinéraire suivi couvrait en majeure partie celui d'Alexandre le Grand et de Marco Polo, sauf en certaines régions désertiques. Sven Hedin dit d'ailleurs que ce voyage ne devait pas être pour lui autre chose qu'une « leçon de géographie ». Aussi trouvera-t-on dans le t. II un intéressant chapitre (le 50e) sur les changements du climat de la Perse à l'époque post-glaciaire, qui se termine par cette conclusion que le grand désert existait déjà dès l'aurore des temps historiques, fait dont les éléments sont exposés dans le chapitre suivant, véritable traité de géographie sur les régions désertiques de l'Asie centrale, avec discussion des théories de Brückner, Walther, Huntington, etc. On regrettera que Sven Hedin n'ait pas réuni de la même manière dans un chapitre spécial ses observations ethnographiques. On les retrouve d'ailleurs aisément au travers des 700 pages, grâce à l'index, qui est très détaillé ; cependant les chapitres 37 et 38 y sont consacrés à une description de l'oasis de Tebbes et de la tazieh ou passion d'Hussein au mois de Moharrem, 1906. En outre de très nombreux dessins à la plume, d'excellentes photogravures et six planches en couleurs représentent des types isolés, des groupes, et des habitations.

Le voyage se termina par une excursion rapide en Afghanistan, et par la traversée du Baloutchistan.

Autre récit de voyage à travers la Perse, et descriptions de sanctuaires musulmans, mais l'auteur est lui-même un Persan et il a écrit sa relation : **La Gloire du Monde Shiite**. Les chapitres décrivant les fiançailles et le mariage de l'auteur, les fêtes persanes

du nouvel an, et les étapes du pèlerinage au sanctuaire de l'imâm Riza sont des documents ethnographiques de premier ordre. L'éditeur, le major Sykes, a eu la bonne idée d'illustrer le volume en reproduisant des ornementations de vases, de tapis, de broderies, en donnant des photogravures de paysages et de types et en reproduisant en couleurs quatre miniatures de sa collection.

Les **Nigerian Studies** de Dennett sont la suite d'un volume du même auteur que j'ai signalé autrefois dans le *Mercure* parce qu'on y trouvait pour la première fois des renseignements détaillés sur le système de classification des choses de l'univers au Loango. M. Dennett a retrouvé un système analogue en pays yoruba. Pp. 182-188, on trouvera, groupées en tableau, un certain nombre de « correspondances » et dans le chapitre intitulé Conclusions, un exposé courant du système complet tel que l'a compris M. Dennett. Jusqu'à quel point l'auteur a raison, et jusqu'à quel point ce système est indigène, je ne me charge pas de le déterminer.

§

J'arrive un peu tard pour signaler un beau livre d'étrennes qui, suivant la formule, joint l'agréable à l'utile : **Les Races humaines**, vol. 4° largement illustré en noir et en couleurs (Hachette, broché, 12 fr). Les photogravures sont en général très nettes, bien choisies, et chacune d'elles est accompagnée d'un texte explicatif qui donne des détails, alors que le texte courant fournit sur les diverses races actuelles des renseignements généraux. Les planches en couleurs, au nombre de 12, sont sans doute plus ou moins exactes, mais suffisent à donner aux enfants une idée approximative de la variété des pigments chez l'homme.

Le tome XXXVI du *Bulletin de la Société des Sciences de Semur-en-Auxois* vient d'être distribué aux membres de cette société, l'une des plus actives et des plus florissantes de province. On y trouvera des rapports détaillés, illustrés de XXVI planches, sur les fouilles célèbres entreprises par elle sur le Mont-Auxois, c'est-à-dire sur l'emplacement de l'Alesia de Vercingétorix, pendant les campagnes 1907 (sous la direction du commandant Espérandieu) et 1908 (sous celle du Dr Simon et de M. Pernet, lequel, il y a bien des années, fit son apprentissage d'archéologue lors des fouilles de Napoléon III). A signaler dans le corps du *Bulletin* une excellente monographie de M. Patoz sur la propriété paysanne dans 4 bailliages de l'Auxois en 1750-1790 (pp. 1-133), et dans la partie réservée aux procès-verbaux des séances (240 pages) des communications sur diverses coutumes, croyances, ruines, etc., locales. En outre, la société a établi à Semur, dans la Tour de l'Orle d'Or, un « musée technologique ». Je l'ai visité fin décembre : ce sera en somme un musée

de folk-lore local, auquel tous les Bourguignons de la région ont le devoir de faire des dons. Quant aux fouilles d'Alesia, elles sont d'un intérêt proprement national ; et j'espère bien que cette note sommaire attirera à la société de Semur des membres nouveaux et à la commission des fouilles des dons en argent.

A signaler dans *les Marches de l'Est*, comme articles intéressants pour les folk-loristes, les Notes de voyage en Alsace de G. Ducrocq (mois d'octore, novembre, décembre) accompagnées d'admirables héliogravures (types et costumes) et dans le n° de décembre toute une série d'articles illustrés sur Saint-Nicolas (en Lorraine, en Flandre, en Wallonie), puis de P. Hauffmann, une étude sur la Noel en Alsace.

§

J'arrive quinze jours trop tard pour vous dire « je vos l'touque ». Si vous êtes Wallon, répondez « je vos l'rabistouqu' ». Je pourrais vous dire aussi « Panderbouf », ou vous chanter la chanson qui finit par :

Eyé ein gros bon an
Pou mett' au mitan !

C'est Maurice des Ombiaux qui, dans **l'Ornement des Mois**, m'enseigne ces formules, et bien d'autres, dans son joli volume, illustré de 12 reproductions de gravures anciennes, sans prétention scientifique puisqu'il n'y est indiqué ni sources, ni références, mais très commode pour se faire vite et agréablement une idée d'ensemble du folklore wallon.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Revue de Paris : Une anecdote anglaise rapportée par la comtesse de Cardigan. — *France Semeuse :* un questionnaire auquel devraient répondre toutes les femmes qui tuent le temps à écrire. — *Poésie :* fragments d'un poème de M. Georges Gaudion. — *Revue hebdomadaire :* Sully-Prudhomme intime, par M. A. E. Sorel. — Memento

M. Raymond Bonnet de Malherbe a réuni, pour les lecteurs de **la Revue de Paris** (15 décembre), sous le titre : *Anecdotes anglaises*, des fragments empruntés aux « souvenirs », parus l'an dernier à Londres, d'une grande dame qui, veuve du comte de Cardigan, eût pu devenir lady Beaconsfield, n'était que le grand Disraëli était affligé d'une haleine trop forte, et qui, veuve aujourd'hui du comte de Lancastre, a dessiné d'elle-même cet agréable portrait :

Je suis née le 24 décembre 1824, au n° 6 de Charles Street, Berkeley Square. Mon père était Spencer Horsey de Horsey, de l'ancienne famille des de Horsey, qui avait épousé Lady Louisa Maria Judith, la plus jeune des filles du premier comte de Stradbroke, et j'étais l'aînée de leurs enfants.

J'ai pleinement joui de l'existence et aujourd'hui, à quatre-vingt-quatre ans, je suis encore capable de fêter mes amis à la ville et à la campagne. Je puis encore chanter et jouer du piano pour mon agrément ; mon aptitude pour les affaires est aussi grande qu'elle le fut jamais ; j'ai une bonne digestion et je puis jouir de la table sans avoir recours à aucune des manies d'alimentation que la médecine moderne a mises en vogue. Je dors comme un enfant et mon vieil ami le Dr Pink prétend que je vivrai jusqu'à cent ans ! Je ne me sens même pas vieillir, sans doute parce que je connais le secret de « la joie de vivre ». J'ai marché d'un pas égal avec les changeantes années sans songer à me cantonner dans le passé, et je pense que le don de se conserver un cœur jeune est le plus précieux des biens de ce monde.

Il est merveilleux, passé ce qui est un grand âge déjà, d'écrire d'une plume aussi alerte et légère. La spirituelle aïeule a vu d'étranges individualités de l'aristocratie britannique. Les Français mesurés à qui répugne la sauvagerie de quelques scènes shakespeariennes et qui en tiennent responsable le siècle de violence où la grande Elisabeth régnait, ne liront pas sans émoi l'historiette ci-dessous que M. R. B. de Malherbe rapporte en ces termes, d'après les *Souvenirs* de lady Cardigan :

Mais voici un étrange personnage, ce lord William Ward, qui obligeait sa femme, une très belle personne, à poser pour lui pendant des heures, couverte, pour toute parure, de ses plus beaux bijoux et couchée sur un divan de satin noir. Lady Constance Ward s'était plainte de ce traitement à ses propres parents ; mais ceux-ci avaient jugé que le mari n'excédait pas ses droits maritaux. Il n'y a sans doute pas lieu de s'étonner que lady Constance ait cherché des consolations auprès de lord Dupplin. Une nuit qu'il rentrait chez lui avant l'heure où il y était attendu, lord Ward vit sortir lord Dupplin, qui lui échappa par la fuite. Furieux, lord Ward chasse immédiatement, au milieu de la nuit, sa femme, enceinte de plusieurs mois, en présence de la domesticité réveillée et assemblée par lui pour assister à cette exécution. La pauvre femme va en vain demander refuge à ses parents, et n'en trouve un que chez son maître de chant. Quelque temps après, elle mourait à Ems des suites de couches prématurées. Son mari alla chercher le corps pour le ramener en Angleterre.

La veille de l'enterrement, lord Colville alla voir lord Ward. Après quelques minutes de conversation, celui-ci se tournant vers son ami : « Colville, lui dit-il, vous admiriez ma femme ? — Oui, certes. — Eh bien ! venez la voir encore une fois. » Puis, allumant une bougie, il le conduisit à l'étage supérieur. La chambre était pleine d'ombre, et la lumière tremblotante de la bougie tombait sur le beau visage de la morte. Lord Colville la contemplait en silence, le cœur rempli de tristesse à la pensée de tout ce que la pauvre femme avait souffert. « Alors vous l'admirez toujours ? Sans doute, elle était si jolie, mais elle avait des dents affreuses. » Ce disant, lord Ward place la bougie sur une table et soulève la tête de la morte. Puis, froidement, il saisit les mâchoires et les sépare. « Que vous disais-je ? n'avait-elle pas d'affreuses dents ? Regardez ! » Mais lord Colville avait fui.

Jean Lorrain, dont l'imagination riche était audacieuse, n'eût pas osé, quelque art qu'il eût appliqué à sa narration, produire un tel exemple de haine, d'insolence et de sacrilège. Celui-ci dépasse même les plus romantiques inventions de Barbey d'Aurevilly.

Dépouillez de leur éducation mondaine, ou du titre qui nous la suggère, les personnages vifs et la morte qui concourent à cette scène, le peu de mots échangés quittant le ton du langage courtois pour descendre à l'argot, l'effet de l'anecdote sera infiniment diminué.

Le « préjugé des classes » n'est un préjugé que chez le vaniteux qui se place d'emblée dans les supérieures. Celui qu'un certain talent, dans un art ou une science, isole en marge des couches sociales, de sorte qu'il en puisse observer l'ensemble comme il ferait d'un sol d'après une coupe géologique, perçoit des différences très nettes d'une couche à l'autre, des différences que n'atténuent pas les infiltrations de cette eau dissolvante qui a nom : principe égalitaire. Car l'égalité n'est un idéal à poursuivre que dans le devoir matériel.

Au-dessus d'elle et des plus hauts devoirs, il y a la fantaisie intangible qui forme les monstres et les tire des hommes de toute catégorie. Elle est l'habit qui fait le moine, saint ou chenapan, qu'à première vue, vous ou moi, nous appelons un original. Ce lord Ward fut un original, devant lord Colville son ami. Seule, lady Ward serait qualifiée pour réclamer contre son mari un jugement péjoratif. Elle était, d'ailleurs, déjà morte lorsqu'il l'a outragée : par conséquent...

§

France semeuse clôt sa 9e année par un numéro qui nous révèle son existence sous l'égide de Mme Jeanne France. Un papillon collé à la première page du petit cahier rose nous apporte ce réconfort :

En remerciement de l'Article concernant son récent ouvrage,
Dernières amours,
MME JEANNE FRANCE aura l'avantage de vous offrir, pour cette année, le service de sa petite revue de propagande moraliste : *France Semeuse*.

On est quelquefois récompensé d'une bonne action, vous le voyez ? même d'une bonne action qu'on n'a point perpétrée, car un autre que nous, qui avons reçu *France Semeuse*, a écrit l'article dont cette faveur est le prix inestimable.

« Cette bastille qui a nom : le corset », la guerre, les « enfants gâtés », voilà trois des adversaires que *France Semeuse* combat depuis près de deux lustres, sans négliger pour cela de découvrir quelques poétesses nouvelles.

Si éclatant que soit le génie de Mme Jeanne France, elle a un sens de l'opportunité qui me force à l'admirer sans réserve. Quoi ! en dé-

cembre 1910! une femme *écrivaine* (ah! le joli hasard d'un féminin qu'on improvise !) a le courage de voir dans ce qui suit une *question à résoudre :*

Une femme doit-elle, oui ou non, faire ses costumes elle-même ?

Cette question, en apparence loin des questions de haute morale, a pourtant quelque importance.

Prière de répondre brièvement, sans interminables développements, et en considérant les trois principales catégories sociales: *la femme riche, la femme aisée, la femme du peuple.*

Naturellement, en disant : *la femme*, la jeune fille est comprise.

Les réponses seront publiées ou résumées, suivant les circonstances.

Toutes les *lectrices* de *Semeuse*, toutes les élèves d'Ecoles Normales non abonnées peuvent répondre.

Une brochure, ou un abonnement de six mois, au choix, sera donné comme récompense.

Aux trois mille et quelques scribinettes en prose ou en vers Mme Jeanne France offre un honnête sujet à traiter, un sujet précis qui les éloignerait, un moment, de l'amour, de la mort et de Dieu, leur triple infini quotidien.

La charmante question à leur poser, qu'elles n'auraient peut être pas résolue tout de suite :

Une femme doit-elle, oui ou non, faire **ses** *livres elle-même?*

§

Poésie, dans son numéro d'automne, assemble de fort belles pièces de vers : *les Images autour d'un miroir*, de M. Georges Gaudion, après *la Chapelle de saint Antonin*, de M. Marc Lafargue, *la Plainte*, de M. Francis Carco, *les Images de mon jardin*, de M. Ed. Gazanion, *Idylle-Frontière*, de M. André Salmon, etc.

Ces strophes sont empruntées à l'un des poèmes de M. Georges Gaudion, *le Miroir :*

Toi qui, d'un trait de bistre, accuses
L'arc double où vivent des regards,
Et pâlis ton front sous les fards
Aux tons d'albâtre ou de céruse,

Toi qui, d'un rouge d'incarnat,
Avives le sang de tes lèvres,
Et, d'un nœud où l'art des orfèvres
Pour te complaire s'incarna,

Retiens, percée de mille épingles,
Ta chevelure dans ses rêts ;
Toi qui sais, d'un savant apprêt,
Défier le temps qui te cingle,

Vois : dans mon cadre qu'un Amour
Soutient et dont l'ombre s'inverse,

Je suis le miroir où tu verses
L'image fragile d'un jour.

Ne crois pas que je sois timide ;
Dès que les flambeaux sont éteints,
Moi, je te raille, sous mon tain,
D'avoir vu ta première ride...

Et, parmi les reflets transis
Des lacs de verre où tu te mires,
Je suis le premier à te dire,
Chaque matin, que tu vieillis.

Mais je nargue en vain ta faiblesse ;
Ma face ironique te ment
Et j'attends, pareil à l'amant,
Que ton image me caresse.

. . . .

Ah ! plonge-toi dans l'Immobile,
Qui me fait pareil à la nuit
Impérieuse, d'où nul bruit,
D'où nulle flamme ne distille ;

Donne-toi toute au baiser frais
Qui gerce ma paroi de glace
Et scelle d'un cercle fugace
La transparence où tu buvais ;

Et sache que l'Amour, ma chère,
Sans arc, sans carquois et sans fleurs,
N'est qu'un reflet d'enfant en pleurs
Sur ma froide cloison de verre.

Il est assez curieux, au moment du centenaire d'Alfred du Musset, de noter l'influence, sur de jeunes poètes français, de Henri Heine, très impressionné lui-même de Musset, autant celui-ci recherchа par affinité l'exemple de Byron, — le Byron de *Don Juan*.

§

Le *Sully-Prudhomme intime*, dont M. Albert-Emile Sorel publie un portrait académique et finement ému dans *la Revue hebdomadaire* (17 décembre), évoque la figure d'un honnête homme dont la vie se serait écoulée, sous le règne de Louis-Philippe, à l'écart des batailles littéraires de cette époque et loin du bruit de la Bourse.

Il est très significatif que le poète des *Vaines tendresses* s'éloigne aussi vite de son propre temps et dépouille le prestige qu'ont pu lui valoir, auprès de l'elite respectueuse de l'ordre, un fauteuil à l'Académie Française et l'obtention du prix Nobel. On ne sait presque plus s'il a écrit *Bonheur* et *Justice*. On sait que, fort brave homme, il aurait mérité toutes les récompenses Montyon, s'il n'eût été admis à les décerner à de plus humbles personnes.

Sa pâle carrière devrait enseigner le grand nombre de jeunes hommes actuels qu'anime l'ambition des couronnes officielles plutôt que la plus haute émulation de s'exprimer le mieux possible.

La meilleure intention de M. Albert-Emile Sorel ne dote que d'un héroïsme discret, distingué et théorique celui qu'il vénère comme un « maître dans le sens profond du terme ». C'est un spécimen parfait de la « bonne bourgeoisie », qu'il isole d'entre les morts anonymes, momentanément, pour lui choisir cette épitaphe :

S'allonger dans la mort après avoir lutté...

Littérairement, Sully-Prudhomme n'aura guère lutté contre quoi que ce soit d'important. Il n'a vaincu que des difficultés de métrique très discutables, à moins qu'elles ne tentent la fantaisie d'un Banville ou l'humeur si vaillamment combative d'un Catulle Mendès. Ceux-ci furent des poètes, quand Sully-Prudhomme, après *les Vaines tendresses*, tourna au versificateur, au philosophe, servi par des qualités qui devaient surprendre, chez un Français, des septentrionaux en veine d'honorer le mérite d'un latin.

Il est temps que nous passions la plume à M. Albert-Emile Sorel :

Peu à peu, il m'avait initié à sa méthode de travail ; je vois encore ses manuscrits, tracés de son écriture fine et déliée ; j'en admirais les corrections qui constituaient un véritable jeu de patience. Il détestait les ratures. Alors, sur chaque mot, sur chaque signe qu'il voulait rectifier, il collait, avec un soin extrême, des petits carrés de papier. On eût dit une mosaïque habile et ces pages, serrées, mais nettes, reflétaient cette inspiration aussi loyale que scrupuleuse. Ce goût de la plastique — car, en somme, c'était un sentiment d'artiste qui l'engageait à cette besogne — avait été longtemps cultivé chez lui par une vocation de sculpteur, qu'il abandonna. Nous avons précieusement conservé quelques-unes de ses maquettes, d'une touche adroite, d'un joli modelé, qui dénotent une aptitude réelle ; il suffit, d'ailleurs, pour s'en convaincre, de relire dans l'*Expression dans les Beaux-Arts*, les chapitres consacrés à la statuaire où la compétence technique transparaît sous l'analyse du psychologue.

L'éloge même de M. Albert-Emile Sorel implique les réserves dont un critique moins filial tempérerait une admiration aussi raisonnée de l'œuvre accompli par Sully-Prudhomme :

Le caractère de Sully-Prudhomme était trop harmonieux pour qu'il me soit possible de séparer, dans une étude comme celle-ci, la sensibilité de l'homme et la spéculation du philosophe. Il était le poète en même temps que le penseur profond et douloureux du scrupule. Ce mot implique, pour certains critiques l'idée de la faiblesse morale ; telle n'était pas l'impression qui se dégageait de ses entretiens. Il en souffrait le premier ; mais, avec ce don d'analyse, dont la naissance l'avait doté, il arrivait — non sans peine — à descendre au fond de lui-même et à déterminer la valeur de ses pensées. Instinctivement, il se sentait attiré par la difficulté, parce qu'elle comporte

l'effort voulu pour la surmonter. Entre deux solutions, il optait pour celle qui lui semblait la moins aisée et qui exigeait, de sa part, une réflexion patiente et une résolution ferme. La qualité, en un mot, primait la quantité de la vertu. Ainsi, le scrupule le poussait à la dissection constante de son âme, mais lui donnait une connaissance limpide de ses ressources morales : le scrupule, chez lui, devenait la sensibilité de la conscience ; il en tirait la douceur dans la résignation. Son cœur était fragile, comme un cristal ; il le savait et en concluait à la fragilité du cœur d'autrui. C'est pourquoi, par crainte d'exagérer son sentiment ou de paraître exclusif, il ne préconisait point un système étroit, bâti sur la négation. Il cherchait le calme, insatiablement.

Sans nulle impertinente ironie, nous nous devons de saluer la mémoire d'un homme — écrivain sans doute et quelquefois poète au début de sa carrière, — qui sut inspirer une amitié de la qualité rare qu'on aura reconnue à celle de M. Albert-Emile Sorel :

L'immortalité spirituelle l'obsédait : il s'acharnait à en chercher une preuve rationnelle et ce poète, qui avait franchi les bornes terrestres d'un souple et large essor, était retenu par le philosophe, accoutumé aux déductions mathématiques et qui appliquait aux problèmes surnaturels le même scrupule moral que l'homme avait apporté dans l'étude et l'épreuve du sentiment. La mémoire ramenait devant son regard intérieur les paysages disparus, les paysages caressants pour sa mélancolie et les sensations dont l'empreinte avait marqué dans son destin. Il avait souffert par l'âme ce que le corps endurait en ce moment. Après les deuils et les chagrins intimes qui avaient voilé sa tendre jeunesse, après la blessure causée par la guerre, ce fut la séparation avec le monde extérieur, le froid isolement de l'abstraction, le refuge austère de la recherche résignée.

« Pourtant, me dit-il un jour, pourtant, si ça pouvait recommencer ! » Alors, oubliant ses maux, il s'élevait, il s'élevait toujours, traçant avec ses mains le mouvement ralenti d'une aile brisée et ses yeux s'éclairaient d'une lueur mystérieuse :

C'est l'étoile qui pense au fond des yeux humains...

L'ascension fut rude, âpre, barbare. Le poète du savoir n'avait pas besoin d'un acte de contrition pour reconnaître son humilité : la vie, avant de le déserter, se chargeait de lui révéler, par la plus cruelle leçon, l'insuffisance des connaissances humaines devant l'Infini. Mais Sully-Prudhomme demeurait égal à lui-même, à la haute formule qu'il m'avait apprise, aux années de sa vigueur :

« Il faut être un homme, s'en rendre compte et le maintenir... »

Memento. — *Revue des Français* (25 novembre). — « La poésie populaire chez les Slaves du Nord », par M. J. du Pouteray.

La Revue (15 décembre). — « La criminalité et la presse », par MM. A. Fouillée et le Dr Grasset. — M. Auguste Rodin : « Le Dessin et la couleur. »

La Revue critique (10 décembre). — « La main de l'étranger dans la révolution portugaise », par ***.

Revue des Poètes (10 décembre). — Poèmes de MM. Moutier, Portevin, de Riberolles, etc.

Poésie (automne).— « Le Languedoc et ses poètes, » par M. A. van Bever.

Les documents du Progrès (décembre) : nombreux avis « Pour l'égalité politique de la femme et de l'homme ».

La Grande Revue (10 décembre). — « Charles-Louis Philippe », par M. André Gide. — « La vie chez les Mammouths », par M. J.-H. Rosny aîné. — « La Farce à l'Odéon », par M. Yves Scantrel.

Les Pages modernes (décembre). — « La philosophie de Tolstoï », par M. Jean Payoud.

Revue bleue (10 décembre). — « Michelet inspirateur de Musset », par M. Jean Giraud.

Quelques-uns (décembre). — Le premier numéro de cette « petite Gazette d'études critiques », rédigée exclusivement par M. Nicolas Beauduin, contient une étude très sagace de « l'évolution de Maurice Barrès ». Le prochain numéro sera consacré à « Paul Fort... curieux homme ».

Les Facettes (janvier). — Poèmes de MM. Naudin, Martin, Merlet, Dalichoux, B. d'Hostel, Vérane, Sylver, Verdier et Mme E. Gellin, qui est l'auteur de ce vers entre autres :

Du chocolat dans une tasse en porcelaine.

Le Spectateur (janvier). — « Les déboires d'un éducateur », par M. l'abbé P. Lorette.

Le Correspondant (10 décembre) : « Le Journal de l'exil », du comte de Chambord, publié par M. F. Laurentie.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La couturière poète : Reine Garde (*Le Figaro*, 21 décembre 1900). — Léon Bienvenu et *le Tintamarre* (*Le Temps*, 30 décembre 1910).

A la place de Marguerite Audoux, je ne lirais pas sans frémir l'histoire de Reine Garde, jadis couturière, jadis poétesse illustre, éclose à la gloire au souffle de Lamartine ! Où sont maintenant les vers de Reine Garde, où est son roman *Marie-Rose*, ou cet autre, plus oublié encore, dont Désiré Nisard — autant dire Brunetière — avait écrit la préface ? Comme *Marie-Claire*, par *la Vie heureuse* *Marie-Rose* avait été couronnée par l'Académie française et des hommes tels que Mignet louaient son génie.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, dit à ce propos M. Jean Pujet, dans **le Figaro**.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Le charme du talent de Mme Marguerite Audoux a séduit les lecteurs qui s'étaient d'abord intéressés à son roman, *Marie-Claire*, en raison de l[a] condition modeste de son auteur. Ces lecteurs avaient été sages de ne pa[s] s'étonner qu'une couturière ait pu écrire un beau livre. La destinée d[e] Mme Marguerite Audoux n'est point si extraordinaire, puisque, à près d'u[n]

demi-siècle de distance, une destinée semblable à la sienne fut révélée à la littérature par un grand poète.

Lamartine a raconté, comme M. Octave Mirbeau le fit en présentant au public Mme Marguerite Audoux, l'entrevue qu'il eut en 1846 avec Mme Reine Garde, à laquelle il dédiait son livre. Reine Garde était couturière dans ma famille : elle avait écrit un roman intitulé *Marie-Rose*. Sachant que Lamartine partait pour Smyrne, elle quitta secrètement notre maison et se rendit à Marseille. Elle y vit le grand poète qui, dans la préface de *Geneviève,* dédiée par lui à Reine Garde, a fait ce recit de la rencontre :

« Un dimanche, au retour d'une longue course en mer avec Mme de Lamartine, on nous dit qu'une femme d'un extérieur modeste et embarrassé était arrivée par la diligence d'Aix à Marseille, et qu'elle nous attendait dans une petite serre d'orangers qui faisait suite au salon de la villa sur le jardin. Je laissai Mme de Lamartine, et j'entrai dans l'orangerie pour recevoir cette pauvre étrangère.

« Je vis, en entrant sous l'orangerie, une femme jeune encore, d'environ trente-six ou quarante ans. Elle était vêtue en journalière de peu d'aisance ou de peu de luxe, etc., etc.

« ... L'émotion se lisait sur son visage qui se couvrit d'une subite rougeur. C'était une expression de timidité mêlée de confiance dans l'indulgence d'autrui, émanant de l'abandon de sa propre nature ; en tout, l'image de la bonté qu'elle porte dans son attitude comme dans son cœur, et qu'elle espère trouver dans les autres...

« Elle tira de sa poche trois ou quatre petites pièces de vers alignées sur du gros papier et froissées par son étui, son dé et ses ciseaux dans le voyage. Je les lus tout bas ; je fus étonné, touché, de ce que je lisais : c'était naïf, c'était gracieux, c'était senti ; c'était la palpitation tranquille du cœur devenue harmonie dans l'oreille ; cela ressemblait à son visage modeste, pieux, tendre et doux ; vraie poésie de femme, dont l'âme cherche à tâtons sur les cordes les plus suaves d'un instrument qu'elle ignore l'expression de ses sentiments. Cela n'était ni déchirant, ni métallique, comme les vers de Reboul, ni épique, ni étincelant, tour à tour, de paillettes et de larmes, comme Jasmin ; ni mignardé comme les strophes de quelques jeunes filles, prodiges gâtés en germe par l'imitation, ce Méphistophélès du génie naissant et avorté. C'était elle ; c'était l'air monotone et plaintif qu'une pauvre ouvrière se chante à demi-voix à elle-même, en travaillant des doigts, auprès de sa fenêtre, pour s'encourager à l'aiguille et au fil. Il y avait des notes qui pinçaient le cœur et d'autres qui ne disaient que des airs vagues et inarticulés. L'haleine s'arrêtait à la moitié de l'aspiration, mais l'aspiration était forte, juste, pénétrante. On était plus ému encore qu'étonné. C'était la poésie à l'état du premier instinct, la poésie populaire, telle qu'elle est partout où elle commence dans le peuple, même quand on ne lui prête pas encore la voix de l'art... »

Hélas! ce que le grand poète prenait pour de « la poésie à l'état de premier instinct, de la poésie populaire » n'était que l'imitation timide et décolorée de sa propre poésie ou plutôt de la poésie alors à la mode. J'en trouve un échantillon dans une ancienne anthologie :

A MES HIRONDELLES

L'hiver au doux printemps vient de céder la place,
Mars de sa tiède haleine a réchauffé l'espace.
La prairie étale ses fleurs :
Revenez donc, mes hirondelles,
Ne me soyez point infidèles.
Revenez, le bruit de vos ailes
A l'instant suspendra mes pleurs.

Laissant au rossignol les arbres du bocage,
Dans mes vases garnis de fleurs et de feuillage
Gazouillez du matin au soir.
Je veux que chacune en dispose
Et pour mieux becqueter la rose,
La giroflée à peine éclose,
Penchez-vous sur mon arrosoir.

Lamartine était indulgent.

§

M. Claretie, également. Il veut bien s'égayer, dans sa chroniqu du **Temps**, à la littérature du *Tintamarre*, à l'esprit de Com merson et de Léon Bienvenu, qui vient de mourir. Il faut qu'il y a une mode pour l'esprit comme pour la poésie et pour les chapeaux car on ne saurait s'expliquer autrement certaines réputations an ciennes. Ce qui a fait rire à un certain moment semble, à un autr bête à pleurer, et ce qui incitait les âmes sensibles au rêve et au larmes n'est plus bon qu'à nous égayer.

Si Léon Bienvenu était une façon de géant cordial, Commerson, pet homme au sourire narquois si joliment « croqué » par Nadar en ses *B nettes contemporaines*, faisait contraste avec son collaborateur, son su cesseur. C'est Commerson qui avait créé ou plutôt renouvelé le genre tint marresque. A cette époque, chaque catégorie de public avait son journa j'entends que l'esprit (puisque nous parlons une fois encore des variatio de l'esprit) était représenté de façons diverses et, par exemple, si *le Tint marre* égayait les brasseries de Paris et les cafés de province, *le Figa* amusait les boulevards et *les Débats*, avec Hippolyte Rigault moraliste Prévost-Paradol polémiste, charmaient les chaires universitaires et les s lons politiques.

L'esprit du *Figaro*, l'esprit d'About, de Scholl, ce cadet de Gascogn de Monselet, ce fin gourmet de mots comme de mets, n'était pas celui Briollet ou de Furpille (qui connaît aujourd'hui Furpille ?), il était autr ment littéraire et d'alerte tradition française. Louis Veuillot, un peu pl tard, eut beau foudroyer les *boulevardiers* (c'est lui qui les baptisa ain d'une encre mordante), les boulevardiers n'en eurent pas moins leur glo et leur puissance. C'est un boulevardier, Rochefort, qui renversa l'Empi

Le Tintamarre était moins élégant, moins « parisien » que *le Figa* mais il pouvait presque se vanter d'être plus populaire.

Commerson ne craignait pas d'imprimer cette phrase épique :

« Beyle-Stendhal n'écrivait que pour cinquante hommes d'esprit en Europe ; *le Tintamarre*, lui, écrit pour trente-cinq millions d'idiots. L'avantage lui reste. »

Et vraiment, à relire les plaisanteries qui amusaient la foule il y a plus d'un demi-siècle, on se demande ce que pensera l'avenir des bouffonneries qui nous divertissent à présent. Tout à l'heure, je parlais des maximes tintamarresques opposées à celles de La Rochefoucauld. Ouvrez, si vous le rencontrez jamais, un petit livre intitulé *les Rêveries d'un étameur*, « pour faire suite aux *Pensées* de Blaise Pascal », par Commerson et Eugène Furpille — et vous verrez que le « montmartrisme », si je puis ajouter un barbarisme à tant d'autres, est une des formes (très variable encore une fois) de l'esprit. Ce n'est pas du Voltaire, ce n'est pas du Rivarol, c'est l'esprit de la rue et de l'atelier, mais c'est de l'esprit.

L'Etameur proclame des axiomes tels que ceux-ci :

— Les plaisirs des sens ne le sont pas toujours.

— Pas plus qu'un faux-col, il ne faut un style imposé.

Il se plaît à ces jeux de mots, qui, nous l'avons vu, divertissaient Balzac et amusaient même Mme de Girardin, lorsqu'elle s'égayait des pataquès de la fameuse dame *aux sept petites chaises* (au steeple-chase) :

— Mon portier me disait l'autre jour, en me recommandant un commissionnaire pour porter mes bagages au chemin de fer : « C'est un garçon très honnête et qui n'a jamais *fait de malle* à personne ! »

— Un coupable fléchira plus aisément ses genoux que ses juges.

— Dieu bénit les familles nombreuses, mais il ne les loge pas.

Parfois les drôleries du *Tintamarre* ont la mélancolie railleuse de quelque légende de Gavarni :

— J'ai ouï-dire à une lorette affamée que la vertu n'était bien souvent qu'une question de homard.

Commerson fait aussi de l'histoire naturelle :

— Les marmottes surtout sont des bêtes de somme.

Et je rencontre, en feuilletant ce petit livre oublié, des plaisanteries qui, pour être lourdes parfois, amèneraient peut-être encore un sourire :

— Mme Brohan, du Vaudeville, était sans doute une excellente actrice ; mais la réputation de ses deux filles éclipse la sienne. Les filles sont à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mère.

— L'avare est comme le riz ; il ne devient bon à quelque chose que lorsqu'on le voit crever.

— Molière dit quelque part que la femme est le potage de l'homme. Un potage avec lequel on s'expose à boire de fameux bouillons.

L'Etameur touche parfois, en « bon penseur », au pessimisme. Il a ses boutades amères.

— La reconnaissance ? Elle ne se trouve réellement que dans les bureaux du Mont-de-Piété.

— L'homme a cinq sens : il lui manque le bon.

— L'honnêteté dans ce siècle n'est pratiquée qu'à coups de chapeau.

Il dira plus gaiement (en pensant cette fois à soi-même) :

— L'esprit est une escopette dont le calembour est la charge.

Et, à tout prendre, le fondateur du *Tintamarre* a, par une image assez

vulgaire, défini le sort même — sinon la qualité — de l'esprit lorsqu'il rend cet arrêt :

— L'esprit est un linge de corps qui se salit très vite et dont toute personne qui se respecte doit changer souvent.

Il ne faut pas mépriser ces amuseurs...

Sans doute, sans doute, — mais M. Claretie est indulgent.

§

A propos des relations de Leconte de Lisle et de Lacaussade, nous avons reçu une des protestations que nous attendions. Elle est de Marius-Ary Leblond.

Après avoir reproduit dans le *Mercure* les anecdotes où un reporter anonyme révèle au public que Leconte de Lisle, le maître olympien ne dédaignait pas de déchoir à de méchantes farces, calembredaines, brimades et mystifications dignes des rapins d'Eugène Suë, vous demandez : « Qu'en pensent les admirateurs de Leconte de Lisle? »

Nous étions près de Léon Dierx quand quelqu'un l'interrogea là-dessus : « Je ne m'explique pas, dit-il, que des hommes intelligents puissent ajouter foi plus d'une minute à pareils racontars de chroniqueurs... J'ai connu Leconte de Lisle et Lacaussade : c'est absolument faux ! » Il était indigné !

Notre jeune siècle réalise déjà si souplement « l'interversion des valeurs » ! Aussi ne paraît-il point urgent que les hommes de lettres, surtout ceux à qui vont admiration et respect, encouragent ce petit jeu boulevardier qui consiste à rabaisser en pitres les grands poètes afin de pouvoir exalter en Hugos (1) des pitres, en Chopins des dactylographes, en « Poussins » des colleurs d'affiches pseudo-impressionnistes.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *Roméo et Juliette*, tragédie en vingt-quatre scènes, de William Shakespeare, traduction de M. Louis de Gramont, musique de Berlioz (22 decembre).

Après *le Roi Lear*, après *Jules César*, après *Coriolan*, voici que M. Antoine nous donne *Roméo et Juliette*. Ceux qui aiment Shakespeare doivent à M. Antoine une constante reconnaissance ; par lui ils ont goûté des plaisirs extrêmes et ils ont connu des heures heureuses. Son effort est le plus beau qu'on ait fait chez nous pour rendre les œuvres admirées avec toute leur grandeur et aussi toute leur familiarité, avec toute leur terreur et aussi toute leur bouffonnerie, avec toute leur diversité, avec toute leur vie. Souhaitons que M. Antoine continue à jouer les drames de Shakespeare : puisse-t-il monter *Macbeth*, *Othello*, *Hamlet*, et le merveilleux *Cymbeline* qu'ici l'on ne connaît guère, et puisse-t-il ne pas dédaigner les comédies, *la Douzième nuit*, *Comme il vous plaira*, et ces chefs-d'œuvre, *le Conte d'hiver*, *la Tempête*.

(1) Cet *s* est incorrect, mais ici nécessaire.

La représentation de *Roméo et Juliette* est d'une parfaite intelligence, rien n'a été négligé pour nous faire comprendre toute la beauté du drame ; et ceux même qui le connaissent le mieux ont eu les plus nobles surprises. C'en est fait des adaptations fades où toute la recherche des auteurs était d'atténuer le tragique effroyable et le comique énorme de l'original. Roméo n'est plus un amoureux douceâtre qui soupire de petites romances sous le balcon d'une jeune fille attendrie ; Roméo et Juliette sont des amants, fougueux et violents, douloureux et héroïques. Leur mort est d'une force tragique incomparable, et l'on reste confondu que, pendant si longtemps, les arrangeurs aient suivi, au dénouement du drame, non pas le texte de Shakespeare, mais celui que Garrick lui avait substitué.

Le vieux Capulet a perdu la solennité conventionnelle que les écrivains classiques lui avaient infligée; c'est un assez bon vieillard, fastueux mais familier ; il étale sa richesse avec bonhomie ; il semble que l'âge lui ait quelque peu affaibli l'intelligence ; il n'est point cruel, mais il est sans douceur ; il tient au mariage de Juliette avec Paris par entêtement plus que par énergie. Comme on transformait maladroitement, jadis, le personnage de Shakespeare !

Notre plaisir fut grand de vivre en la compagnie de l'aimable et joyeux Mercutio, en celle du charmant Benvolio. Et la nourrice de Juliette nous réjouit fort : elle est singulièrement bouffonne, et pourtant si vivante, si vraie, que nous ne nous étonnons point quand, à la mort de Juliette, elle a des larmes sincères, et devient tragique.

On sait par quel procédé scénique M. Antoine restitue aux drames shakespeariens toute leur mobilité. La décoration de *Roméo et Juliette* est d'une grande ingéniosité. Il permet aux acteurs de jouer assez près du public toutes les scènes, celles même pour lesquelles on emploie le petit théâtre. Sur ce petit théâtre, il n'y a jamais, cette fois, que des décors d'intérieurs.

La traduction de M. Louis de Gramont est d'une extrême conscience. M. Louis de Gramont renouvelle une méthode qu'autrefois Voltaire, dans sa traduction partielle de *Jules César*, avait essayée. La prose de Shakespeare est rendue par de la prose, les vers blancs par des vers blancs, les vers rimés par des vers rimés. Les fragments de *Roméo et Juliette* qui sont en prose ou en vers blancs sont fort bien traduits par M. Louis de Gramont : déjà, dans le *Jules César* représenté il y a quelques années à l'Odéon, on avait pu juger de son mérite. Dans *Jules César*, comme dans presque tous les drames de Shakespeare, les vers rimés sont très rares; il n'en est pas de même dans *Roméo et Juliette*. Cette tragédie est, je crois, de toutes les pièces de Shakespeare, celle où il y a le plus grand nombre de vers rimés. Il était donc à craindre qu'en appliquant sa méthode, M. Louis de Gramont ne commît souvent de fâcheuses inexactitudes.

Il ne me semble pas qu'il en soit ainsi. M. Louis de Gramont a réussi à conserver les belles images de Shakespeare. Ce que l'on peut reprocher à ses vers rimés, c'est de manquer parfois de souplesse et d'aisance; il arrive qu'ils soient rigides et durs, qu'ils aient peu de mélodie. Certes, on comprend que M. Louis de Gramont ait tenu à marquer, pour l'auditeur, la différence entre les passages où Shakespeare a rimé les vers et ceux où il ne l'a point fait; mais on se demande si, par l'emploi du vers libre, il n'eût pas atteint le résultat cherché, tout en évitant la raideur et la faiblesse; peut-être aussi l'assonance eût-elle été, quelquefois, substituée heureusement à la rime. Toujours est-il que la méthode de M. Louis de Gramont est intéressante, louable dans son principe, et l'on ne saurait qu'approuver le scrupule qui la lui a fait choisir. D'ailleurs, les morceaux ne manquent pas que M. Louis de Gramont a rendus le mieux du monde.

M. Antoine a réglé à la perfection le mouvement général de *Roméo et Juliette*, et l'interprétation du drame est, dans l'ensemble, excellente. Les actrices et les acteurs qui tiennent les principaux rôles ont droit à des éloges. Mlle Ventura nous a charmés dans le personnage de Juliette; elle a trouvé des attitudes gracieuses et touchantes, et, au moment de la mort, elle a été d'un tragique simple et fort. M. Joubé a joué Roméo avec une fougue toute juvénile; parfois, il a su élargir son geste et, de sa belle voix, donner l'ampleur voulue aux fragments lyriques. M. Vargas est parfait en Mercutio; il dit on ne peut mieux l'adorable poème sur la reine Mab. M. Desfontaines rend avec intelligence le rôle de Capulet, et M. Grétillat avec vigueur celui du prince de Vérone. M. Chambreuil sait, en frère Laurence, éviter d'être solennel. Mlle Barjac est la plus pittoresque, la plus joyeuse, la plus émue aussi des nourrices; elle nous a divertis au possible. M. Stéphen est un clown spirituel. M. Denis d'Inès joue l'apothicaire de Mantoue qui vend le poison à Roméo : il ne dit que quelques mots, et ne tient guère la scène plus d'une minute, mais il a su se donner un aspect sinistre : il est la misère et la douleur mêmes, et il vous laisse un souvenir qu'on ne peut perdre.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Concerts Lamoureux : M. Siegfried Wagner. — Jean Huré : *Dogmes Musicaux* (Ed. du « Monde musical ») ; 3 fr. 50.

L'hérédité a des mystères insondables. Il y a si longtemps que **M. Siegfried Wagner** n'était venu nous faire entendre sa musique que j'ai tenu à contrôler la fâcheuse impression qui m'en était demeurée dans la mémoire. Hélas! que ne suis-je resté sur mes so

venirs un peu vagues? Ce fut vraiment une après-midi cruelle, presque angoissante, celle où on contempla celui qui est le petit-fils de François Liszt et le fils de Richard Wagner s'agiter devant un orchestre exécutant ses élucubrations consternantes. La musique est, plus que toute autre extériorisation créatrice, implacable. Elle trahit, jusque dans leur tréfonds le plus occulte, ceux qui se risquent à user de son radieux langage. Elle met à nu pour nous les cerveaux et les âmes de ces audacieux ou téméraires; à travers les dons de l'artiste, elle nous livre jusqu'au caractère de l'homme. Elle viole chez les uns la plus delicate pudeur pour dévoiler les splendeurs les plus intimes, comme elle décèle chez les autres une irrémissible misère. En leur inanité effarante, les compositions de M. Siegfried Wagner ne témoignent pas seulement d'une incommensurable niaiserie, mais aussi de la plus outrecuidante inconscience par la place qu'il osa leur donner entre les chefs-d'œuvre de ses deux illustres ancêtres. La gêne en devenait une sorte de honte, au sacrilège perpétré par cet imperturbable et vivant rejeton envers ces ombres glorieuses entre toutes. Oui, la génération a d'inextricables énigmes. Qui l'eût dit, lorsque *Siegfried Idyll* résonnait à Triebschen, quand le démiurge de *Tristan* se penchait tout troublé sur un berceau avec des yeux voilés des larmes de la joie? La chair de Liszt et de Wagner! Alors, on eût à peine été surpris de percevoir des chœurs de génies invisibles clamer : « Noël ! Noël ! » dans la nuit bleue et entonner le gracieux cantique : « Il est né le divin Enfant !... » Ce frêle petit être, où gisait, inconnu, tout l'avenir d'un tel passé, qu'il devait être beau tandis qu'il arrosait ses langes et ne composait pas de la musique! Aujourd'hui, il en fait sous lui, pourrait-on dire, grâce au fléau d'une fécondité insipide, et, chargé de ses partitions calamiteuses, il nous revient précocement empâté par la quarantaine, gras bientôt, lourd et satisfait. A l'instar de son art incontinent, son masque est désormais une caricature du puissant profil paternel. Il n'y a pas de sot métier, et c'est une simple constatation de noter que M. Siegfried Wagner a le facies et les allures d'un digne maître d'hôtel de restaurant viennois, sinon d'un brave *Kellner* badois ou suisse, auquel instinctivement on commande un demi. Et pourtant, tel qu'il est, on aimerait encore le voir, on voudrait le frôler en passant dans la rue, le toucher avec quelque vénération idolâtre, celui qui fut jadis bercé sur les genoux de Liszt et serré dans les bras de Wagner, s'il daignait seulement condescendre à se laisser regarder sans rien faire que de manger tranquillement les rentes dont le génie de son papa lui assura les agréments. Ce n'est cependant pas difficile.

§

Je suis bien retard avec les livres. Dans la pile qui s'amoncelle sur

ma table, il en est un qui me semble particulièrement mériter l'attention, parce que dû aux réflexions d'un jeune musicien professionnel et producteur ; car le cas est chez nous assez rare, surtout parmi les jeunes. Il s'intitule **Dogmes musicaux** et est l'ouvrage de M. Jean Huré, l'un des membres du Comité de la *Société Musicale Indépendante*. Est-ce à ce dernier titre que M. Gabriel Fauré lui a fait la faveur d'une présentation au public en la plus chaleureuse préface ? « Ce livre est d'une bonne foi et d'une sincérité évidentes », déclare en commençant M. le Directeur de notre Conservatoire, qui ajoute plus loin : « Aujourd'hui où la musique tient une si grande place dans les préoccupations intellectuelles, où tout le monde s'intéresse à elle avec la meilleure bonne volonté, certes, mais souvent sans préparation ou sans dispositions spéciales, bien peu possèdent la science parfaite. Que ceux qui ne la possèdent point lisent le livre de M. Jean Huré. » C'est sur la garantie de ces attestations évidemment autorisées qu'on ouvre le volume. On ne peut assurément pas dire qu'on soit tout à fait déçu, loin de là. On se convainc bien vite que M. Jean Huré a beaucoup et sincèrement réfléchi sur la question scabreuse de l'enseignement musical, et il émet à ce sujet des idées que je ne saurais qu'approuver, et pour cause. Quand il écrit ceci, daté de 1899 : « Il me semble que la marche la plus logique à suivre pour travailler sérieusement et avec science la musique est celle que l'art musical a lui-même suivie à travers les âges », je ne puis que me féliciter de m'être rencontré avec lui sans le savoir dans *les Conservatoires et la Musique*, étude publiée vers 1902 au *Courrier Musical*. Sans doute, lorsque M. Huré fustige impitoyablement par le menu la pédagogie conservatoriale, il enfonce avec quelque fracas des portes depuis longtemps ouvertes. Bien peu ignorent aujourd'hui que les créateurs de génie ne se sont guère embarrassés jamais pas plus de quintes ou d'octaves que de fausses relations prohibées, et, puisque M. Huré cite souvent M. Riemann, il aurait pu lui emprunter, imprimée il y a un quart de siècle, toute une collection d'exemples extraits des plus grands maîtres. Mais, et c'est là l'intéressant, on sent M. Jean Huré tourmenté du problème de l'éducation musicale d'un jeune artiste doué par la nature ; il se demande et cherche avec une sorte d'anxiété secrète ce qui à cet égard peut être utile ou nuire au « musicien-né », comme il s'exprime. Ceci l'amène à l'analyse des éléments et procédés de son art, et il en est entraîné peu à peu à aborder tous les sujets connexes. Le résultat est une espèce de Somme un peu incohérente, embrassant à la fois pratique et théorie, interprétation, esthétique, histoire, science et jusqu'à classification des arts. Nul ne s'étonnera que les divers chapitres ne s'y révèlent point d'une égale valeur. Il en est d'excellents, tels que ceux sur la Forme, le Style, la Virtuosité. Le parallèl

entre le Contrepoint et l'Harmonie dénote la plus sérieuse sincérité d'examen aboutissant à des remarques souvent forts substantielles. M. Huré discerne finement que « ce n'est pas artificiellement que l'on devient bon contrapuntiste et c'est pour l'avoir cru que des professeurs irréfléchis ont discrédité le contrepoint ». On ne saurait mieux dire car il est essentiel de discerner entre l'art abstracto-intellectuel de docteurs ès *punctum contra punctum*, et la polyphonie harmonieusement spontanée qui nous valut l'Ouverture des *Maîtres Chanteurs*. Sous ce dernier aspect, le contrepoint est éternel et son évolution indéfinie, en tant que moyen d'expression suprême, et accessible au seul génie, de la sensibilité *harmonique*. Ailleurs, M. Huré déclare sans ambages que les « auteurs à qui manqua l'unité de style furent toujours des musiciens de second ordre », et tout le livre abonde en observations analogues dénonçant une indéniable et naturelle perspicacité purement musicale. Et cependant, d'un bout à l'autre du volume et jusqu'en ses meilleurs endroits, on éprouve en lisant une sorte de gêne dont les raisons s'accusent en fin de compte assez complexes. Tout d'abord ce volume, où M. Jean Huré combat les *Dogmes musicaux*, est écrit sur le ton le plus sereinement dogmatique. L'auteur y procède presque immuablement par affirmations successives et ces affirmations sont quelquefois déconcertantes. Ses incursions nombreuses dans le domaine des lettres, de la peinture ou bien de la philosophie fourniraient aisément prétexte à rectifications ou discussions, mais, rien qu'en ce qui concerne l'art sonore, on a la constante impression que M. Jean Huré soit insuffisamment informé. Il sait évidemment fort bien tout ce qu'il apprit à l'école et, quand il démolit les règles, s'attaque aux fabricants de traités de conservatoire, il s'atteste admirablement averti. Par contre, dès qu'il s'écarte quelque peu de la pédagogie étroitement scolastique, ses arguments en apparaissent aussitôt démunis de base un peu certaine, et c'est fréquemment grand dommage. M. Huré, qui préconise l'enseignement par le passé, ne semble pas avoir étudié personnellement très à fond ce passé, où il aurait sans doute acquis un sens de l'évolution dont il est visiblement dépourvu. Ses connaissances s'y divulguent de seconde main, incomplètes et même parfois inexactes. Lorsqu'il déclare qu'actuellement « nos deux modes *majeur* et *mineur* sont presque épuisés », cela est très juste, mais il a tort d'imaginer que leur élaboration fut volontaire et raisonnée. Son hypothèse de la formation des deux gammes est un petit roman dont il se fût facilement évité l'invention en recourant au témoignage des œuvres et même de la théorie, laquelle ne fut jamais qu'une codification à prosteriori de la spontanéité créatrice. Dès le milieu du XVIe siècle, il aurait dépisté notre gamme *majeure* dans *l'ionien* du *Dodekachordon* de Glareau, et relevé dans les compositions des XVII et XVIIIe, encore chez Bach, une indé-

cision du *mineur* qui hésita longtemps entre le *dorien* (*Ré* sans accident) et *l'éolien* (*La* sans accident), avant que s'imposât définitivement notre gamme *mineure* avec sensible, fruit comme l'autre, non d'une « timidité », mais d'une évolution « harmonique », provoquant provisoirement, ainsi que dit fort bien M. Huré, « un appauvrissement modal » coïncidant fatalement avec la prime consécration d'un concept de « tonalité ». Si M. Jean Huré se figure que *l'organum* consistait en « un parallélisme *continu* de quintes ou de quartes », c'est qu'il n'a jamais ouvert Hucbald ou quelqu'un des auteurs qui en traitent. En réalité, *l'organum* primitif constitua très vraisemblablement les manifestations rudimentaires de l'imitation canonique, mais M. H. Riemann lui-même, qui refuse d'admettre cette interprétation d'Oscar Paul, pourtant si fortement justifiée par la traduction littérale de Hucbald, est obligé de proclamer que *rien* dans les textes n'autorise à supposer que *l'organum* fut un tel parallélisme « continu » et que c'est là une allégation gratuitement erronée. M. Jean Huré croit que la formule : « *Mi contra Fa est diabolus in musica* » se rapporte à l'interdiction de l'intervalle de *triton*, alors qu'elle énonçait tout bonnement à l'origine la plus ardue difficulté de la solmisation guidonienne. Depuis les mélopées du plain chant jusqu'à Palestrina, en passant par les *organum* ou les *quadruples* de Pérotin et toute la polyphonie gallo-belge, M. Huré eût rencontré des bottes de tritons mélodiques ou harmoniques et autant de quintes diminuées. L'ostracisme formel des théoriciens envers cet intervalle fut postérieur et transitoire. Et quand M. Huré avance imprudemment que « jamais un être *finement musicien* — même aujourd'hui — n'aurait l'idée — après avoir préparé notre oreille à des sensations calmes par des intervalles consonnants — d'attaquer brusquement un *triton* », il oublie à la fois *Boris* et *Pelléas*. Les sources touchant la musique grecque antique sont trop peu répandues pour qu'on puisse faire un gros grief à M. Huré d'une inérudition qui transpire dès qu'il effleure le sujet. Tout au plus a-t-on le droit d'estimer qu'il eût mieux valu que l'auteur s'abstînt d'en souffler mot. Mais, lorsque tous possibles renseignements étaient à sa disposition, ses erreurs apparaissent vraiment impardonnables. M. Huré consacre à l'*Acoustique* un des chapitres de son ouvrage et il faut voir avec quelle hautaine ironie il tance les malheureux acousticiens. Ses objections impliquent une telle ignorance qu'elles échappent à peu près à toute discussion. M. Jean Huré s'imagine que « les acousticiens ont *créé* tout un système absolument indifférent aux exigences d'une oreille musicale », et il leur reproche avant tout d'avoir voulu fixer arbitrairement par le calcul la différence entre le dièze et le bémol, — laquelle serait « d'un *comma* », — et de prétendre, en méprisant l'avis des « musiciens », « qu'un *ut dièze*, par exemple, est plus bas

qu'un *ré bémol* ». Et M. Huré ajoute en note pour expliquer le terme *comma :* « Neuvième partie du ton. Division ingénieuse... inutile et empirique. Rapport mathématique 80/81. » Et M. Jean Huré poursuit : « Leurs calculs sont positifs, assurent-ils. Or, que penserions-nous si, dans la science optique, on voulait nous imposer comme *Rouge* une couleur absolument *Bleue!* nous disant gravement : l'œil humain se trompe; mathématiquement, ceci est du Rouge. » Ce n'est pas tout à fait ce raisonnement enfantin que « les acousticiens » tiennent. Ils constatent simplement le fait suivant, vérifiable aussi bien par M. Huré que par quiconque : si, d'un *la* de 100 vibrations, par exemple, nous prenons la tierce majeure juste (5/4), nous obtenons un *Do dièze* de 125 vibrations; puis si, d'un *Fa* de 160 vibrations, nous descendons de la même tierce majeure juste, nous obtenons un *ré bémol* de 128 vibrations. Le *Do dièze* doit donc être ici plus grave que le *ré bémol* et quand un exécutant, fût-ce « M. Casals », fait le contraire, il en résulte chaque fois une tierce fausse. Voilà tout ce que disent les acousticiens, auxquels M. Huré ne pourrait guère, en l'occurrence, opposer le tempérament égal, où c'est une note *unique* qui correspond au *Do dièze* et au *ré bémol*. C'est aussi là ce que disait le « musicien » Rameau et ce que n'ignorait avant lui nul des clavecinistes qui, en accordant leur instrument *d'après l'oreille*, y conservaient les tierces justes. Enfin, il n'est pas besoin d'être grand clerc en mathématique pour s'apercevoir que ces deux sons diffèrent du rapport 125/128 et non pas du « comma 80/81 », lequel distingue exclusivement les sons *homonymes* produits par tierces ou par quintes, tel que *mi* (80 vib.) tierce de *Do* (64 vib.) et *Mi* (81 vib.) quinte de *La* (54 vib.). M. Huré n'avait qu'à consulter un manuel élémentaire pour s'épargner la bourde, que souligne cruellement pour lui la dédaigneuse sévérité de ses brocards. Un peu partout, dans le livre de M. Huré, on se heurte à des incertitudes de ce genre et c'est dommage, il faut le répéter, car l'auteur de *Dogmes musicaux* n'est pas seulement animé des meilleures intentions, sa réflexion attentive est musicalement secondée par un heureux instinct naturel, qui lui permet de deviner, ou plutôt d'entrevoir un peu confusément bien des choses. Quoique M. Huré puisse certes apparaître comme un des mieux documentés sur son art parmi ses confrères professionnels, son impuissance à réaliser les aspirations qu'il affiche provient manifestement des lacunes de son éducation musico-scolaire, et ce n'est pas sa faute si, eu égard notamment peut-être à l'ambitieuse ampleur des digressions auxquelles il s'abandonne, son ouvrage fait un peu l'effet d'un essai d'*Histoire universelle* entrepris par un bachelier tout frais pourvu de son diplôme. M. Huré annonce, au cours de son récit, un volume où il a dessein d'élucider

les « *lois naturelles* » de l'art sonore. Je suis persuadé que cette nouvelle œuvre ne pourra manquer d'un extrême intérêt, si son auteur veut bien ne pas aller trop vite et employer d'abord une bonne douzaine d'années à étudier, dans les œuvres autant que dans les textes, l'histoire, la science et l'évolution musicales. Il est trop évident qu'en gros comme en détail ces *Dogmes musicaux* sont fort loin d'incarner « la science parfaite ». En leur en adressant le compliment, peut-être M. Gabriel Fauré ne fit-il acte que de bénévole indolence, car on en est réduit à souhaiter qu'il n'ait pas lu l'ouvrage dont il écrivit l'élogieuse préface et endossait ainsi quelque responsabilité. Il pourrait, en effet, paraître au moins singulier que M. le Directeur du Conservatoire ait accordé sciemment son enthousiaste patronage à un livre « de bonne foi » sans doute, voire de courageuse franchise, mais dont la seule irréfutable partie bat en brèche précisément l'enseignement conservatorial, tandis que tout le reste étale trop souvent sans précaution des ignorances regrettables. Celles-ci auraient-elles échappé à la directoriale compétence ?

JEAN MARNOLD.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Les démolitions à Bruxelles. — Vandalisme administratif. — Isolement des vieilles églises. — Protection du terroir — Curtio : *Architek* (Office de Publicité, Bruxelles). — Une interprète russe des lettres belges : Mme Marie Viessélovska — Le concours de littérature du journal *le Soir*. — L'éternel conflit : universitaires et écrivains. — Georges Goffin : *Vibrations* (Edit. Belgique Art. et Litt., Bruxelles). — Un compositeur français à Bruxelles : Paul Dupin. — Memento.

Bruxelles s' « haussmanise » de plus en plus. La ville ancienne, le cœur de la cité si pittoresque d'irrégularité, de fantaisie, de sinuosité et d'imprévu fait place à des voies désespérément rectilignes. Des quartiers entiers disparaissent autour de la Grand'Place et de Sainte-Gudule. Et les bons Bruxellois assistent à ces dévastations, plus stupides qu'un bombardement parce que froidement calculées, avec une apathie et une longanimité de nature à encourager le vandalisme des spéculateurs dont le lucre se réclame de « l'utilité publique ». De temps en temps un citoyen intelligent, un homme de goût croit devoir prémunir ces modernisateurs à outrance contre leur iconoclasme. Ainsi M. Charles Buls, ancien bourgmestre, dans une très intéressante brochure, *Isolement des vieilles églises* (Van Oest, édit., Bruxelles), proclame que « si une ville prospère doit fatalement se transformer pour s'adapter à des besoins nouveaux de circulation, de propreté, d'hygiène et de confort, elle ne peut cependant négliger les titres moraux et intellectuels d'une cité policée qui a conservé dans ses monuments des traces du passé, des souvenirs glorieux, historiques, artistiques, poétiques. Ce sont ses brevets de noblesse. » Et à la fin de son travail, dans lequel il s'insurge contr

la destruction des courbes harmonieuses des façades entourant autrefois la place Sainte-Gudule et contre les affreuses percées qui ont à peu près compromis tout le cachet de cette place, il reproduit le texte d'un édit du magistrat de Bruxelles au lendemain du bombardement de cette ville par le maréchal de Villeroy, bombardement qui avait détruit toute la Grand'Place à l'exception de l'hôtel de ville :

« Messieurs les Lieutenants-Amman, Bourgmestre, Echevins, Trésoriers, Receveurs et le Conseil de la ville de Bruxelles, considérant qu'il importe de ne pas laisser déformer la Grand'Place et de conserver une certaine harmonie entre les façades des maisons interdisent aux propriétaires et aux maçons d'en commencer la construction sans avoir, au préalable, soumis le modèle de ces façades au Magistrat et d'en avoir reçu l'autorisation de bâtir, sous peine d'une amende de 100 patachons et de démolition immédiate, aux frais des contrevenants. »

C'est à cette ordonnance, constate M. Buls, prise au lendemain d'une catastrophe qui semblait irréparable, que nous devons de posséder un forum unique au monde. Et il ajoute : « Puisse la prévoyance des magistrats de 1697 inspirer ceux de 1910. »

Si les vieilles pierres de Bruxelles ne s'effritent et ne s'écroulent que trop grâce à la fièvre de soi-disant embellisseurs, un temps viendra aussi où disparaîtront les Bruxellois de vieille roche, les autochtones, sans en excepter les types des couches populaires quelque résistants et jaloux de leur autonomie qu'ils soient. C'est afin de nous conserver leur physionomie et leur langage si savoureux et si particulier que Curtio (George Garnir) a entrepris la publication d'un *Baedeker de Physiologie Bruxelloise*, dont le troisième et dernier album, *Architek*, illustré par les crayons adroits de MM. Amédee Lynen et Flasschoen, vient de paraître pour les étrennes des lecteurs friands de couleur et de saveur locales. En terminant, l'auteur constate aussi que Bruxelles s'en va, que le Bruxelles des « pays d'obédience » n'est plus. Il y a à sa place, déjà, une grande cité cosmopolite... « Devant la disparition d'une communauté qui eut ses heures de gloire, de gaieté et de souffrance, dit-il encore, devant les décombres encore tièdes de toute la vie humaine qui y entre comme élément, la piété du souvenir s'affirme. A mesure que les savoureuses caractéristiques du type vieux-Bruxellois deviennent une rareté, à mesure que disparaît la force de la tradition, on sent la nécessité de sauver quelques épaves folkloriques... et c'est la raison, simple et logique, pour laquelle le public aura accordé à cette triple série de croquetons à la bonne franquette, — dont la présente est la dernière, — un intérêt bienveillant. »

Au moment où Bruxelles se « cosmopolitise » et s'« internationalise » par son architecture, par ses coutumes, voire par son langage,

et les autres grandes villes du pays avec elle — l'étranger, à commencer par les Français, — témoin le succès de Mlle Beulemans à Paris, — s'intéresse de plus en plus à ce qui fait notre originalité, je dirais presque notre raison d'être. Ce ne sont pourtant point exclusivement les livres ou les comédies dont les personnages parlent un jargon opiniâtrement réfractaire à la grammaire, à la prononciation et au dictionnaire français, qui nous valent au delà de nos frontières des suffrages encore plus abondants que ceux de nos propres compatriotes. Nos meilleurs auteurs, pour ne citer que Verhaeren et Maeterlinck, sont traduits dans toutes les langues. Une dame russe, Mme Marie Viessiélovska, s'est éprise si sincèrement de notre littérature qu'elle a traduit presque tous nos poètes et nos conteurs de marque. Dans une étude que lui consacre la *Belgique artistique et Littéraire* de décembre, sous la signature de M. F. Mallieux, nous lisons que c'est à la suite d'un voyage à Paris que notre enthousiaste admiratrice traversa la Belgique et s'en fut à Bruges respirer l'air des canaux, se baigner dans l'ombre grise et rouge des vieux monuments et lire ou relire le livre le plus connu de Georges Rodenbach. « Plus d'une fois, rapporte M. Mallieux, elle a conté à des amis son enthousiasme juvénile en prenant possession de cette terre nouvelle : une toute autre âme française s'y révélait, plus grise, plus mystique, pour laquelle le monde et les sentiments avaient des contours moins arrêtés ; ce n'était plus la grande clarté française, qui suppose toujours quelque définition, qui entraîne, si l'on n'y prend garde, de la sécheresse, qui exclut la tendre naïveté, la candeur chère aux Allemands et aux Russes ; ce n'était plus la forme exquise, raffinée, la politesse de l'expression, mais quelque chose de moins policé, de plus rude ; puis, dans la forme, moins de légèreté : on disserte, on insiste, on avive la couleur... En lisant *Bruges la Morte* au pied de Saint-Sauveur. Mme Viessiélovska put croire qu'elle retrouvait une âme de son pays. Un jour dans le courrier céleste, une erreur fut commise, une âme russe placée dans une enveloppe blanche destinée à la Belgique, et elle naquit près de la Flandre à la pointe extrême de la Wallonie : et ce fut Rodenbach. Il n'y a pas de raison pour que le destin ne brouille de temps à autre le jeu des phénomènes : pourquoi les âmes d'un sol se ressembleraient-elles toujours ? Affinité non élective, peu importe ; de même que réapparaissent des incarnations de nos plus vieux ancêtres, il se forme des similitudes entre des hommes de races lointaines. Il n'est pas téméraire d'écrire que, moins classique que la française, la littérature belge se rapprochait de la russe. »

Et c'est sans doute ce qui aura décidé Mme Viessiélovska à traduire nos œuvres à la fois les plus farouches et les plus caressantes, les plus exaspérées et les plus attendries, les plus franchement humaines

enfin, c'est-à-dire en dehors de toutes conventions académiques, puritaines et conformistes.

Le Soir, un de nos principaux quotidiens avait ouvert un concours de contes en prose et de poèmes lyriques. Les œuvres couronnées ont paru dans un *Christmas-number*, qui est bien le plus réussi et le plus somptueux des magazines édités à l'occasion de la Noël. Au dire du jury du concours les ouvrages en vers l'emportaient sur les ouvrages en prose. Cela ne nous étonne pas. Avec de l'adresse, de l'acquis, de la lecture, on parvient aujourd'hui à cheviller très proprement des vers. Autre chose est d'inventer, de composer, de raconter. C'est l'imagination pittoresque et le sens dramatique qui paraissent manquer le plus à nos jeunes écrivains. Sous certains rapports telle ébauche grossière d'un aspirant prosateur vaut infiniment mieux que tel ingénieux pastiche de nos soi-disant favoris des Muses à qui la mémoire et l'assimilation tiennent lieu de sensibilité propre. N'est-ce pas M. Albalat qui nous aurait enseigné l'art d'écrire en vingt leçons? Gageons qu'il n'en a pas fallu dix à tous ces petits roublards pour nous donner l'illusion de la vraie poésie en pastichant Verhaeren, Francis Jammes ou Giraud, — mais dont nous sommes encore à attendre une expression neuve, une ligne, un vers ou un simple hémistiche qui soit de leur cru. Combien toute cette race écrivassière et nombre de ceux qui les encouragent feraient bien de relire les excellentes critiques de Camille Mauclair publiées dans *la Dépêche* et dont *le Mercure* et *les Marges* reproduisaient récemment des extraits. Actuellement nos jeunes revues sont en proie aux pions et aux universitaires. De là ces décalques plus ou moins réussis qu'ils nous servent à titre d'œuvres créées. Au lieu d'encourager cette littératurite il faudrait en dégoûter non pas le public, qui s'en moque, mais les pauvres qui en sont affligés. Que de temps et de beau papier perdus ! Puis à ce jeu l'on s'aigrit le caractère, on exagère sa vanité, on prend des habitudes de dénigrement et de sarcasme.

M. Georges Goffin, au moins, nous donne un petit volume de poèmes en proses, *Vibrations*, où, à côté de trop d'exercices de rhétorique, on rencontre çà et là des morceaux vraiment trouvés, des notations personnelles ; par exemple *Petit Bob*, *Baignade*, *Un soir qu'il pleuvait*, *le Bain des Jokeys*. C'est même beaucoup dans un si petit volume et cela suffirait à justifier l'impatience du débutant.

Je n'ai pu assister à une séance musicale consacrée aux œuvres de votre compatriote Paul Dupin. Mais au dire de tous les connaisseurs ces œuvres produisirent une impression profonde. Une de nos meilleures critiques, Mlle May De Rudder, consacre dans *le Guide Musical* toute une étude à la personnalité de M. Dupin ; elle nous raconte d'abord sa vie de pauvre hère, de travailleur opiniâtre, de lutteur altruiste, c'est-à-dire la vie d'un artiste sincère, d'une pure

et droite conscience : « Il est une face de son talent, dit-elle, qui est surtout caractéristique, c'est celle où s'exprime en mélodies pénétrantes l'âme populaire. On sent qu'il a sympathisé avec le peuple ; c'est pourquoi il est capable de lui donner les chants qui lui conviennent, ceux qui expriment le plus profondément du reste la race et le pays. »

Et, plus loin, dans le compte rendu proprement dit de l'audition des œuvres de Dupin, May De Rudder vante la légende du *Pauvre Homme*. Le concert avait été précédé d'une chaleureuse conférence de M. Georges Dwelshauvers.

Memento. — *La Société Nouvelle* (novembre 1910). — « Marie de Hongrie », par M. Georges Eekhoud. — « Physionomies végétales », par Elie Reclus. — « L'Inde s'éveille », par Aristide Pratelle, — A lire dans la même revue (décembre 1910) la conférence extrêmement intéressante du citoyen Emile Pataud, secrétaire du Syndicat des Electriciens de Paris, réfutant l'esprit, les caractères, l'argument et la documentation de *la Barricade*, de M. Paul Bourget. — « Des médecins », par M. Fernand Mazade. — « La Théâtromanie », par M. Léon Legavre. — « L'Impitoyable », par M. Horace Van Offel.

La Revue Générale (décembre). — « La Musique chez les forçats russes », par Mme Léonia Siénicka — « La Nouvelle Idole de F. de Curel », par M. Henri Davignon. — « Une maison des écrivains », par M. Franz Ansel.

La Vie Intellectuelle (novembre). — « Les Dernières Fêtes et les Premiers supplices ». par M. Georges Eekhoud. — « Hellade », par M. Fernand Mazade. — « La Belle Indienne », par M. Henri Liebrecht. — « Les Poètes morts trop jeunes », par M. Oscar Théry. De vivants et mordants « Echos ». — (Décembre). « La Littérature française en Suisse », par M. Hubert Krains (excellente étude). — « Léon Tolstoï », par M. Georges Rency. — « L'Etoile », par M. G. Van Zype.

Durendal (novembre) —. « Le Journalisme et la Littérature », par M. Firmin Van den Bosch. — « Prière pour le dimanche matin », par M. Paul Claudel. — « La Mer au printemps », par M. Pierre Nothomb. — (Décembre). Les dernières lettres de J.-K. Huysmans à l'abbé Moeller.

Revue de Belgique (novembre et decembre). — Aux sommaires les signatures de MM. Buysse, Zahn, Goblet d'Alviella. Deux livraisons traitant surtout de questions politiques, économiques et sociales (janvier). — Des articles de MM. Paul Hymans, Em. Cauderlier, H. Maubel et A. De Rudder.

L'Art flamand et hollandais (novembre). — « Rembrandtions », par M. Jean Veth. — « Hart Vibbrig », par Cohen Sosschalk, avec de superbes reproductions de tableaux, entre autres de celui représentant un defilé de plastiques ouvriers ruraux hollandais. — (Décembre). Une très intéressante étude de Jacques Mesnil sur les Mystères et les Arts plastiques.

Le Thyrse (décembre). — Au sommaire, les noms de Louis Delattre et de Prosper H. Devos.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Sidney Lee : *The French Renaissance in England*, 10 s. 6 d., Henry Frowde. — Arthur Ransome : *Edgar Allan Poe, a critical study*, 7 s.6 d., Martin Secker. — Constantin Photiadès : *George Meredith*, 3.50, Armand Colin. — A. Koszul : *La Jeunesse de Shelley*, 3.50, Bloud et Cie. — Emile Legouis : *Chaucer*, 3.50, Bloud et Cie. — Ernest Dimnet : *Les Sœurs Brontë*, 3.50, Bloud et Cie. — Memento.

Le *Mercure de France* a publié jadis une étude que Mr Edmund Gosse avait lue, à Paris, devant la Société des Conférences et dans laquelle l'éminent écrivain esquissait à larges traits l'influence que la littérature française exerça sur la forme et sur le fond de la littérature anglaise, au cours des quatre derniers siècles. Mr Gosse indiquait là tout un vaste champ d'études pour la littérature comparée. Quelques érudits ont commencé déjà à défricher ce domaine et les résultats qu'ils ont obtenus sont bien faits pour surprendre. Ici même, nous avons mentionné le remarquable et copieux ouvrage de M. Louis Charlanne : *l'Influence française en Angleterre au* XVIIe *siècle*, et, à l'occasion de divers travaux historiques et littéraires, des savants anglais ont abordé le sujet d'une façon plus ou moins incidente. Voici maintenant que Mr Sidney Lee, dans **The French Renaissance in England**, publie le résultat de ses recherches sur les relations littéraires de l'Angleterre et de la France au XVIe siècle. On ne saurait prétendre, dans le court espace qui nous est réservé ici, analyser comme il conviendrait cet admirable travail, qui forme à l'heure actuelle une contribution des plus précieuses à l'étude comparée de la littérature européenne moderne.

Longtemps on a attribué à l'Italie l'honneur d'avoir exercé sur la littérature anglaise du temps des Tudors une influence directe et définitive. Mr Sidney Lee prouve maintenant que la plupart des emprunts faits aux Italiens l'ont été par l'intermédiaire des traductions et des adaptations françaises. Par ce rôle d'intermédiaire, et par ses productions originales, la France peut donc prétendre à la plus large part de l'influence qui forma et façonna la culture anglaise au cours du XVIe siècle. Par les faits fort nombreux qu'il a rassemblés, l'auteur justifie la conclusion à laquelle il aboutit, que la littérature et la pensée anglaises doivent à la Renaissance française une dette dont une part seulement a été reconnue, et qu'il faudra, de la littérature correspondante en France, une connaissance approfondie pour apprécier avec justice la valeur originale de l'effort littéraire de l'Angleterre des Tudors. D'après la masse d'exemples nouveaux que Mr Sidney Lee a découverts, il faut bien convenir que d'importants fragments de la poésie du temps d'Elizabeth ne sont guère plus que des traductions directes et plus ou moins avouées de poèmes français de la même époque. En outre, maints spécimens caractéristiques du drame de

cette période reflètent les tendances qui régnaient chez les auteurs français. Clément Marot, Calvin, Amyot, Rabelais, Montaigne, Ronsard et les poètes de la pléiade, d'Aubigné, du Bartas, et cent autres ont été imités avec une littéralité qui serait sans doute, à notre époque, considérée comme du plagiat. Il est vrai que les poètes et les prosateurs rachetaient ces emprunts en témoignant dans leurs œuvres de qualités personnelles et d'une originalité indéniables. Rien n'est plus intéressant que de suivre page après page les découvertes probantes qu'accumule Mr Sidney Lee ; peu d'ouvrages de ce genre sont aussi captivants. Et finalement, cet énorme labeur, si patiemment et si intelligemment accompli, impose une admiration reconnaissante, lorsqu'on songe aux infinies recherches qu'il a fallu pour donner ce beau résultat.

§

Dans le dernier chapitre de son excellente étude critique sur **Edgar Allan Poe**, Mr Arthur Ransome expose, en résumé, les opinions françaises sur Poe, et énumère les plus importants travaux consacrés à l'écrivain qui, pour citer avec l'auteur M. R. de Gourmont, a exercé en France plus d'influence que Shelley ou que Rossetti. Mais il n'y a pas que ce post-scriptum qui soit intéressant dans le volume. Chacun des chapitres que l'auteur consacre à l'étude et à la discussion d'un aspect de l'intelligence et de l'activité cérébrale de Poe mérite d'être lu attentivement. Nous ne serons pas toujours d'accord avec Mr Ransome. Il a des façons de voir un peu particulières sur bien des points; son imagination contrarie parfois son jugement, et son enthousiasme l'égare assez souvent dans ces « merveilleux nuages » dont parle Baudelaire. Pourtant, ses jugements d'ensemble sont excellents, et il a ce mérite d'avoir pour la littérature, pour les vraies belles œuvres d'art, une admiration sincère, un enthousiasme désintéressé, et c'est pourquoi il est fréquent de trouver chez lui le poète qui l'emporte sur le critique. Ses appréciations, toutes de sympathie chaleureuse, sont aussi présentées avec finesse et avec tact, et avec une vivacité, en certain cas, qui est fort agréable. Parmi les nombreux ouvrages consacrés à Poe, celui-ci compte, à coup sûr, comme un des meilleurs.

§

L'entreprise était audacieuse de vouloir consacrer, en français, un volume entier à George Meredith et à son œuvre. C'est ce qu'a tenté, avec succès, M. Constantin Photiadès. Il parut, en ces dernières années surtout, un certain nombre d'études et d'articles sur l'admirable auteur de *l'Egoïste* — dont les inoubliables pages de Marcel Schwob, — et ce qu'on disait, plus ou moins bien, du grand Meredith, excitait la curiosité des lettrés, sans la satisfaire. Ceux qui s'aventuraient à lire les romans de Meredith y renonçaient vite, le plus sou-

vent, en constatant que leur connaissance de la langue était insuffisante. Les traducteurs n'osaient s'attaquer à un pareil auteur, et le nom de Meredith retentissait comme un vocable mystérieux, dont quelques rares initiés percevaient tout le sens et toute l'importance. Désormais, la monographie de M. Photiadès permettra de connaître mieux **George Meredith**. L'auteur commence par raconter une visite qu'il fit à Flint Cottage, le 22 septembre 1908, et dans les quatre chapitres qui suivent il parle, avec une remarquable compréhension, de la vie de Meredith, de son imagination, de son art et de sa doctrine. Il faut le louer de son effort pour « attirer sur cette figure extraordinaire l'attention des disciples futurs et annoncer les plaisirs que réserve aux esprits perspicaces le commerce d'un tel génie » : il faut le féliciter d'être un courageux précurseur dans cette voie et espérer qu'il sera suivi. Nous attendrons plus patiemment d'autres études, et l'heure où les lecteurs français accorderont leur admiration éblouie à George Meredith.

§

De la vie si courte de l'auteur des *Censi*, M. Koszul n'étudie qu'une partie dans son consciencieux travail : **la Jeunesse de Shelley**. C'est la partie, dit-il, qui « pour d'autres artistes ne serait qu'une étape de jeunesse, une simple période d'apprentissage : elle s'arrête à la vingt-sixième année ». Le départ de Shelley pour l'Italie, en mars 1818, marque le début d'une attitude nouvelle ; cet exil voulu, après la période si mouvementée qui précède, après ces rapides évolutions, ces heurts, ces témérités d'enthousiaste, est le résultat d'un besoin d'art chez le poète. C'est la période de formation qui « a vu s'agiter toutes les souffrances, toutes les fièvres, tous les soucis, tous les entraînements du cœur et de la pensée ». Et dans cette jeunesse du poète, M. Koszul espère trouver quelque chose de neuf, et de juste encore, à dire. Ces années sont les plus intéressantes à qui « se met en quête d'un cas psychologique plutôt que d'un sujet de critique littéraire, à qui se sent attiré par le charme des éclosions, mettant parfois avec Wordsworth : *The budding rose above the rose full-blown* ». L'auteur, comme il l'avoue, n'a fait ni un livre de pure biographie, ni une pure étude littéraire ; il a fait beaucoup mieux que cela : dans ses pages, il redonne la vie à son poète, il explique lumineusement le développement précoce de ce prestigieux génie. D'abondantes notes alourdissent ce livre en lui donnant quelque peu l'aspect rébarbatif d'un grimoire, mais elles satisfont l'érudit, l'anglicisant, alors que le lecteur simplement curieux pourra ne point s'en préoccuper outre mesure et goûter le beau travail de M. Koszul, cette reconstitution de la psychologie générale d'un poète puissamment original.

§

Nous avons déjà signalé ici la traduction complète et précise des

Contes de Canterbury, de G. Chaucer, due à un groupe de spécialistes (Alcan, 1908). Mais jusqu'à ce jour il n'existait en français que quelques études de détail sur Chaucer et de savants chapitres dans les grandes histoires littéraires de Taine et de M. Jusserand ; aucun ouvrage indépendant ne présentait dans leur ensemble la vie et l'œuvre du poète. C'est pourquoi M. Emile Legouis peut dire dans l'avertissement de son ouvrage sur **Chaucer** : « Ce livre s'étonne de venir si tard, le premier en France sur son sujet. » J'ai lu ce livre avec une admiration qu'il me tardait d'exprimer. C'est un modèle parfait de ce que doit être une monographie; je le déclare tout de suite, afin que les appréciations qui vont suivre ne puissent être taxées d'outrecuidance ou d'irrespect. Il convient, du reste, devant un tel ouvrage, d'en indiquer les mérites, et seulement les principaux, pour ne pas être entraîné trop loin. La documentation en est irréprochable; l'auteur a puisé aux sources anglaises les meilleures, pour ce qui est des documents et des faits. « Pour le jugement sur l'homme et sur sa poésie, ajoute-t-il, j'ai recouru aux impressions personnelles résultant d'une étude directe et prolongée. J'en dois porter toute la responsabilité. » M. Legouis peut assumer sans crainte cette responsabilité, et nous laissons volontiers à d'autres, plus qualifiés ou plus présomptueux, la tâche de discuter ces jugements pénétrants et clairs; de notre part, ce serait de l'impertinence. « Chaucer, explique M. Legouis, est non seulement un grand écrivain, l'un des plus divertissants qui soient et des mieux adaptés à nos goûts, mais encore il est vraiment nôtre par filiation, et l'étudier, c'est, en sortant de notre langue, demeurer dans notre domaine littéraire. » Aussi l'auteur a-t-il voulu, en traduisant les citations, restituer les moules poétiques dont Chaucer avait fait usage, en modelant « ses vers et ses stances sur ceux des poètes français dont il était le contemporain ». Les fragments que cite M. Legouis sont traduits avec un art surprenant; et si l'on ajoute à cela que le livre tout entier est écrit dans un style d'une pureté singulière et qu'aucun fatras savantasse ne l'encombre, on comprendra que nous considérions comme un modèle cette parfaite monographie.

§

Dans la même série d'ouvrages sur « les Grands Ecrivains Etrangers », très joliment présentée par les éditeurs, paraît un volume consacré aux **Sœurs Brontë** par M. Ernest Dimnet. Il existe quelques traductions des œuvres des fameuses sœurs et un grand nombre d'études sur elles. M. Dimnet cite, entre autres, « les articles de Mme Darmesteter dans la *Revue de Paris* (décembre 1889 et janvier 1900), l'introduction de M. de Wyzewa à une traduction de *Wuthering Heights* (réimprimée sous le titre de *l'Amant*), et enfin à cause de la popularité de l'auteur, quelques pages harmonieuses d

inexactes, mais qui voulaient être sympathiques, de M. Maeterlinck. » De même que pour Chaucer, et si surprenant que ce soit, le volume de M. Dimnet est le premier qui paraisse en France sur ces femmes remarquables. Comme pour Chaucer encore, l'auteur eut la tâche facile en ce qui concerne les documents et les faits. Depuis la *Vie de Charlotte Brontë* publiée par Mrs Gaskell, en 1857, jusqu'aux deux énormes volumes de Mr Clement K. Shorter, on a rassemblé, sans cesse, une infinité de matériaux sur les trois sœurs. Divers points de leur existence, néanmoins, demeurent obscurs. La question est toujours controversée, par exemple, de savoir si Charlotte eut véritablement une passion, ou un attachement sentimental pour son maître, M. Héger, de Bruxelles. M. Dimnet n'apporte aucun fait nouveau sur ce point, ce qui lui serait, du reste, fort difficile, mais il expose les quelques faits que l'on connaît, avec une clarté parfaite, et il incline visiblement pour la négative. Chacun des dix-huit chapitres de cet excellent ouvrage retrace avec la même clarté compréhensive, avec une concision qui n'exclut pas l'élégance, toute l'existence des trois sœurs et leur œuvre est examinée avec une sagacité lucide et une intelligence pénétrante ; si bien que, le livre achevé et fermé, le lecteur conserve de Charlotte, d'Emily et d'Anne, un portrait net, précis, vivant, — un souvenir qui hante, — en même temps qu'une sincère reconnaissance à l'érudit auteur pour le plaisir goûté à lire son bel ouvrage.

Memento. — Le fascicule II du volume XVI du *Bibelot* donne une réimpression de *Lyrics*, par Seumas O'Sullivan, préfacée par A. E. On y trouve les plus beaux vers d'un des plus curieux représentants du mouvement celtique.

Le numéro de janvier de *The English Review* offre un sommaire « de premier choix » : la suite du roman de Joseph Conrad « Under Western Eyes », la troisième des « Paris Nights » de Mr. Arnold Bennett, un article sur « The Dark Lady of the Sonnets », par Bernard Shaw, un curieux article de Maurice Hewlett, une nouvelle de T. Sturge Moore, une étude de Sidney Webb, des vers de Laurence Binyon, etc.

Dans *The Nineteenth Century and after*, des articles politiques de lord Ribblesdale, de lord Dunraven, de Mr Harold Cox, de sir Harry H. Johnston, etc., et d'intéressantes pages sur le « modernisme » de St Thomas d'Aquin, par le Rev. Francis Aveling, etc.

Dans *The Atlantic Monthly* (décembre), un article sur Henry James, par J.-J. Putnam ; dans *The Englishwoman* divers articles sur le suffrage des femmes; dans *The Cornhill Magazine*, le début d'un nouveau roman de Mrs Humphry Ward : *The Case of Richard Meynell* ; dans *The Fortnightly Review*, d'intéressants articles politiques et des études sur Tolstoï par Francis Gribbie, sur Byron, par l'honorable Whitelaw Reid, ambassadeur des Etats-Unis, sur les « post-impressionnists », par Walter Sickert, etc. ; dans *The Bookman*, un article sur Joseph Conrad, par Perceval Gibbon, et un autre sur Browning, par le professeur Saintsbury. Le troi-

sième numéro de la jolie publication mensuelle *The Open Window* offre un sommaire attrayant, où la prose et les vers sont excellents.

Depuis *The Spell of Egypt*, de Robert Hichens, la collection Tauchnitz a publié *The finer grain*, d'Henry James, *Open Country*, par Maurice Hewlett, *Lord Loveland discovers America*, par C. N. et A. M. Williamson, *Let the Roof fall in*, par Frank Danby, *None Other Gods*, par Robert Hugh Benson ; *His Hour*, par Elinor Glyn, *Joseph Vance*, par William de Morgan, et le *Rabâiyât* of Omar Khayyam rendered into English verse, par Edward Fitzgerald.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

N.-J. Apostolescu : *L'Influence des Romantiques français sur la poésie roumaine ;* Champion, Paris. — E. Lovinescu : *Viata si Opera lui Gr. Alexandrescu ;* Minerva, Bucarest. — O. Densusianu et collaborateurs : *Conferentele Vietei noua ;* Bucarest. — Memento.

Dans la préface de son livre sur *Gr. Alexandrescu*, M. Lovinescu s'étonne et se plaint que la littérature roumaine n'ait pas encore son histoire, qu'il n'y ait pas d'études monographiques un peu complètes sur les grandes figures des Alexandri, Eminescu, Alexandrescu, Heliade Radulescu, etc. Et tout aussitôt il énumère lui-même l'*Histoire de la littérature roumaine aux XVIIIe et XIXe siècles*, vaste fresque culturale de M. Jorga ; le *Cours de littérature* de M. O. Densusianu, que l'on voudrait voir publié ; de nombreuses études et publications, les éditions spéciales, données par les Bogdan-Duica, les N. Petrascu, les Gârleanu, les Dragomirescu et Adamescu, et les Gavanescu, sans compter les Odobescu, Jonescu-Gion, e M. Barbu Delavrancea et M. Pompiliu Eliade. Or, il y en a bien d'autres. Et voici trois volumes qui ajoutent des pierres d'un remarquable travail à ce vaste édifice.

Les 400 pages de M. Apostolescu ne sont pas pour engager à la lecture ; c'est grand dommage. On dirait d'une thèse allemande, tan elle est alourdie de matériaux bruts et surchargée de notes. C'es un livre que l'on pourrait tenir pour une suite, que l'auteur nou doit encore, à l'*Histoire de l'esprit public* en Roumanie de M. P Eliade ; comme celui-ci, M. Apostolescu est précis, méticuleux, circonstancié jusqu'à la minutie. Il commence par justifier son titre **Influence des romantiques français sur la poésie roumaine**, où il ne voudrait pas qu'on lût une influence *du romantisme*, sur *tels poètes* de choix, parce que, lorsqu'il s'avis de chercher une définition du Romantisme, il emploie tout u chapitre à arriver à ce résultat qu'il n'y en a point ; et ensuite parc que c'est le monde littéraire roumain tout entier qui vivait dan une atmosphère romantique française. Il a l'art de découvrir partou les analogies ; mais elles ne sont pas toujours plus frappantes qu

celle entre la strophe de Vigny et le pastel hivernal d'Alexandri, que M. Faguet offre dans sa préface ; aussi fut-il légitime de parler à ce sujet d' « imitation originale ». A propos d'un poème de Hajdeu, il citera trois strophes de G. de Nerval, dont les idées voisinent. Mais il établira pour conclure que le roumain n'avait pas dû les connaître, et que les deux poètes s'inspiraient directement de Pythagore. Ses listes bibliographiques sont d'une documentation achevée ; le nombre de noms qu'il cite est prodigieux, et il explique encore pourquoi il ne fait que mentionner les auteurs qu'il n'a pas de raisons d'étudier. (Les confrères de Bucarest seraient si prompts à lui chercher noise !) Ailleurs, à propos de Bolintineanu, Deparatianu, de Scurtescu, qui ont introduit, il est vrai, des rythmes neufs dans la poésie roumaine, M. Apostolescu, non content de nous détailler les amphibraques, pœons, dactyles, iambes, etc., dont usent ses poètes, encombre plusieurs pages de schémas de strophes, aligne des stères de signes bref et long qui épaississent certainement en vain son ouvrage, d'autant plus qu'il est déjà l'auteur d'une *Versification roumaine* à laquelle il peut renvoyer, et qu'il ne s'en fait pas faute. Son scrupule de rendre à chacun son dû est d'une délicatesse extrême; non seulement ses notes rappelleront dix fois un livre ou une revue déjà cités; mais dans ses remercîments à tous ceux qui ont contribué à l'achèvement de son œuvre, il pousse la politesse, comme M. P. Eliade encore, jusqu'à ne pas oublier le prote et les typos de son bienveillant éditeur. Toutefois, ces menus déchets, dont un livre de cette importance aurait pu s'alléger, n'enlèvent rien à ses réels mérites. Il m'est loisible d'en recommander ici la lecture, puisqu'il est écrit en français, et je suis assuré qu'en les faisant bien connaître il fera aussi aimer cette noble génération de poètes roumains. L'apparence de compilation du livre cache un travail de valeur, sérieux et original, que M. Apostolescu a eu « l'heur de composer en se fondant sur ses propres recherches, sur des constatations faites par lui-même et presque partout pour la première fois ».

Il est curieux d'observer que l'introduction du Romantisme français en Roumanie ne fut nullement, au début, un mouvement littéraire ; l'état de la société roumaine alors ne le permettait pas. Ce fut simplement la continuation de l'influence française importée par les princes grecs. Il se trouva que la littérature française du moment était sous la domination de Lamartine, Hugo, Musset ; c'est elle qu'on adopta, qu'on traduisit, qu'on imita, sans s'en apercevoir d'abord. Mais il se trouva par surcroît que la nation roumaine se réveillait, à la même époque, du siècle d'enlisement phanariote : « Dès lors cette littérature séduisit des hommes avides d'indépendance, de formes nouvelles, par l'esprit frondeur de l'école de Victor Hugo, par le ton prophétique de Lamennais et de Chateaubriand ; les obs-

tacles qu'ils rencontrèrent les firent se retourner vers la tristesse de Musset ou vers la mélancolie de Lamartine ; l'amour du passé, de la chevalerie, fit naître chez les poètes roumains l'amour des premiers temps de l'histoire nationale et l'on fouilla ardemment les grands chroniqueurs. » C'est en détail que chacun d'eux est présenté et étudié, et pour chacun la scrupuleuse perspicacité de l'auteur note la modalité de l'influence subie : « Si Héliade, Cârlova, Alexandrescu aiment dans le Romantisme surtout la littérature courante, contemporaine, française; si Balcescu et Bolintineanu y voient en même temps le côté politique, révolutionnaire, mais nationaliste de certains romantiques : Negruzzi s'attache surtout à la partie épique, narrative, de la nouvelle école, à ses grands coups de pinceau dans la description du passé. Bolintineanu penche vers les néo-romantiques, de même que Deparatianu ; ils aiment l'orientalisme de Gautier et de Hugo, d'autant plus qu'ils vivaient dans des contrées voisines de celles chantées par les poètes français... » Mais aussi, à cette distance de Paris, « les auteurs roumains s'inspiraient de *tous* les écrivains français ou *traduits* en français, sans même faire un tri, et c'est pour cela que Lamartine se trouve dans le voisinage de Mme Anaïs Ségalas, et Victor Hugo et Chateaubriand sont traduits en même temps qu'Alphonse Esquiros ou Adèle Desloge ». Il est intéressant enfin de voir M. Apostolescu faire bonne justice de la prétendue influence germanique apportée par Eminescu dans la poésie roumaine, alors qu'il a subi lui aussi, fût-ce moins directement, l'influence des Romantiques français.

Cette influence, en résumé, fournit aux Roumains l'inspiration générale, les idées, l'allure ; ils empruntèrent aux Romantiques, avec une recherche de virtuosité, l'élégance, le « rythme de la phrase et de la pensée », et leurs vers acquirent une harmonie, une ampleur jusqu'alors inconnues dans leur pays.

Un des représentants typiques du Romantisme roumain est ce **Grégoire Alexandrescu**, dont M. Lovinescu étudie *la Vie et les œuvres* en une première monographie, qui doit entamer une série si les circonstances, l'institut *Minerva* et le public s'y prêtent. C. puissant poète, sans avoir la popularité facile d'un Bolintineanu, rest « un des plus grands lyriques de la Roumanie et un incomparabl fabuliste » ; il a déjà eu de fréquents biographes : le plus connu es M. Pomp. Eliade, avec l'article qu'il a consacré à *Gr. Alexandresc et ses Maîtres français*, dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 déc 1904) et voici M. Apostolescu, avec un plein chapitre de l'ouvrag précédent. A leur suite M. Lovinescu, esprit critique aussi sensibl que pénétrant et érudit, n'avait plus qu'à être définitif. Il l'est ave la perspicuité que l'on pouvait attendre. La vie qu'il retrace, l'œuvr qu'il dépouille confirment les éloges de Ion Ghica sur le talent sup

rieur et la belle âme de son ami. La mélancolie d'Alexandrescu orphelin est sincère ; ses révoltes et ses désespoirs, teintés de Byron, se tempèrent à la douceur de Lamartine. Son esprit tourné vers ce qui est grand, élevé, généreux, qui réussit dans la méditation, la poésie patriotique, se sent à l'étroit dans l'expression des sentiments doucereux. Cependant l'élan de son lyrisme dans ses meilleures pièces se rompt parfois aux hésitations de sa pensée circonspecte. Au contraire, dans les fables, les épîtres, les satires, un don naturel d'observation et d'analyse, une finesse pleine d'humour, souvent mordante, font d'Alexandrescu un maître qui a su fondre Boileau, La Fontaine et Musset ; la hauteur morale à laquelle il s'éleva ne s'embarrassait pas d'attaquer de face les faiblesses et les vices, les abus et les forfanteries qu'il découvrait en abondance autour de lui, « luttant pour son pays, pour la justice et parfois même pour l'humanité ».

Les **Conférences** de M. Densusianu et de ses collaborateurs de la *Vieata noua*, que j'ai déjà eu l'occasion de signaler et dont voici réunie en volume la *première série* (1909), constituent à leur tour une page de l'histoire littéraire et de l'influence française en Roumanie. C'est une récapitulation des principes esthétiques que la revue défend avec méthode depuis cinq ans et un coup d'œil sur le mouvement qu'elle peut se vanter d'avoir entretenu. Mais son apport est loin de se voir accueilli avec l'enthousiasme que rencontrèrent les Romantiques. Et pourtant il s'agit cette fois encore d'émancipation de formes nouvelles, de *vieata noua* à infuser à la pensée et à la poesie roumaines. Ces Messieurs se sont faits les champions et les adeptes du *symbolisme*. Ils estiment avec quelque raison que le temps est révolu du sentimentalisme superficiel, des improvisations enflées, des fadaises idylliques ; ils prêchent une large poésie d'idées, aux nuances délicates, aux formes subtiles, aux rythmes palpitants, aux correspondances profondes, qui établisse des liens solides entre la litterature roumaine et la littérature universelle, qui soit capable de réveiller l'intérêt des classes supérieures, par opposition à ceux qui se font un idéal nationaliste de l'isolement et qui prétendent créer de leur propre fonds une culture roumaine spontanée. Ils en ont assez des « jérémiades romantiques, du pessimisme décourageant » et du seul poporanisme ; ils veulent désormais avec Verhaeren

> ... l'épreuve et non la gloire,
> ... prendre chaque bonheur d'assaut,
> ... Partir les bras tendus vers n'importe où,
> Jeter son âme aux orages qui passent.

Regarder en arrière, regretter le passé, chanter l'enfance, « vie creuse, jeu, illusion », n'a plus de sens pour eux. Voici Ervin :

Pourquoi pleurer dès lors ces journées écoulées?
Pourquoi? Puisque plus loin s'étendent sans limites
les espaces où se dresse la véritable
Vie, avec ses énergies divines, le spasme
de ses douleurs, ses nuits de passion, la splendeur
des pensées, pour lesquelles il n'est point de bornes jusqu'au ciel.

Mais peut-être est-il encore un peu tôt. Les conférenciers eux-mêmes doivent constater que leurs « innovations », au lieu d'aller au grand public, ne s'adressent guère qu'à un cercle restreint. Il y a là une certaine incompatibilité avec l'argument qui veut que « la poésie, comme tout l'art, réalise l'émotion esthétique conformément à l'esprit du temps ». Il ne semble pas que le pays soit encore mûr pour l'esthétique symboliste. Cela n'empêchera pas néanmoins nos vœux aux poètes de la *Vieata noua* de voir « leur idéal d'aujourd'hui devenir la réalité de demain ». Il est clair que la langue roumaine y trouvera une source de richesse différente de la tradition populaire et que le roman, le drame à venir en bénéficieront.

MEMENTO. — *Viata romàneasca* (Iassy) : Satisfaction générale à la nomination, comme directeur du Théâtre, d'un écrivain de la valeur de M. Mihail Sadovean, « esprit serein et pondéré, qui a le sens de la réalité pratique et possède des qualités précieuses de tact ». Son discours d'inauguration fait espérer que sa présence amènera un relèvement sensible du second Théâtre National roumain. — Notes très intéressantes de M. Al. Tzigara-Samurcas sur les *Théories nouvelles d'archéologie préhistorique* qui battent en brèche l'origine asiatique admise des peuples indo-germaniques ; il attire l'attention sur le fait important que les contrées aujourd'hui occupées par les Roumains seraient, au centre, presque le berceau de la civilisation européenne primitive.

L'*Almanach Minerva* pour 1911 me fournit l'occasion de mentionner, dans cette chronique, qui n'est pas artistique, le *Musée de peinture moderne* fondé par M. Anast. Simu et ouvert au public cet été, la première collection d'œuvres de valeur dont Bucarest puisse s'enorgueillir ; de nombreuses reproductions donnent à peine une idée du bon goût qui a présidé au choix des ouvrages et à l'ordonnance de la galerie. — La partie littéraire du *calendar* réunit des articles d'actualité, une chronique de l'année, aussi bien que des morceaux originaux, prose et vers, des anecdotes, et jusqu'à la leçon d'ouverture du cours d'archéologie à l'Université ; le tout abondamment illustré.

Les derniers fascicules des *Figures contemporaines de Roumanie* contiennent la biographie des Bellimau (Alex. V., fondateur du journal antidynastique *Adevarul*), Bellio, Bengesco (Georges, diplomate et écrivain, collaborateur d'Odobscu, d'Alexandri, éditeur de Voltaire, d'une *Bibliographie franco-roumaine au XIXe s.*, etc.), Berindey (Demètre, architecte, un des premiers défenseurs des trésors d'art nationaux, auteur d'une étude documentée sur le vieux *Bucarest*, père de Jon. D. Berindey, l'architecte le plus en vogue et le moins roumain de la capitale actuellement), Beshte-

leu, Bibesco (Georges, prince régnant de Valachie (1824-1848), et ses fils : Alexandre, écrivain et amateur éclairé ; Georges, qui fit les campagnes du Mexique et de 1870, membre de l'Institut; son petit-fils Antoine, fils d'Alexandre, diplomate et écrivain, auteur du récent *Jacques Abran*), toutes familles des plus aristocratiques et des plus anciennes du pays ; et de quelques personnalités, telles que M. Joan Bianu, le distingué philologue, l'érudit secrétaire de l'Académie Roumaine, prof. d'histoire de la littérature roumaine à l'Université, et député.

A force de numéros doubles, la *Revista idealista* a rattrapé son immense retard. — Le *Romîn literar* publie de curieuses révélations du Dr Emil Nathan sur le *Kahal* et les mœurs juives secrètes et internationales.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES TCHÈQUES

Zeny a làsky poesie Machovy v obrazech Al. Kalvody. Prague : Topic. — *Preme Spolku Màje, na rok 1911*, reproduction photolithographique de la première édition du poème *Maj* de Màcha. Prague : Societé Maj. — Al. et V. Mrstik : *Marysa*, drame en 5 actes. Prague : Otto. — Martin Kukucin : *Sobrané Spisy* Turciansky Svaty Martin : Nakladatelsky Spolok. — Bozena Benesova : *Nedobytà Vitezstvi*. Prague : Vilimek. — Antonin Schulz. *Jich milosti kraloven ceskych podkomori a hofrychteri*. Musée de Dvor-Kràlove.

L'élégiaque, aussi dur que tendre, le très contradictoire Karel Hynek Macha, mort à vingt-six ans, fut avec stoïcisme l'un des plus déconcertants et douloureux poètes de l'amour en les années 1830. Il apporte au romantisme universel l'appoint de la sensibilité et du caractère tchèques, si particuliers, si difficiles à analyser, formés par tant de siècles et de circonstances, eux aussi contradictoires, et il apporte au mouvement littéraire de la Renaissance tchèque l'équivalent très personnel d'un certain byronisme, aussi spécial et même local que celui de Pouchkine en Russie. Très malmené et du reste fort peu estimé par ses contemporains les chefs du mouvement, les grands thaumaturges de la Nationalité éteinte, de rudes gaillards qui avaient autre chose à faire que de soupirer et dont l'amour allait plus à la race et au pays qu'à la femme, Macha ne pouvait être apprécié que par une génération un peu désabusée, pour les avoir eus entre les mains, des vains hochets d'un pouvoir qui ne peut rien et d'une liberté qui ne libère de rien. Les Kollar, les Celakovsky et les Tyl, les Safarik, Palacky et Erben, les Chmelensky et les Tomicek pouvaient à juste titre l'estimer, sinon un pleurnicheur, du moins malsain et déprimant pour l'énergie nationale, d'autant plus décourageant qu'il y avait du courage dans son pessimisme. Aussi faut-il vraiment voir surtout de la réaction et de la réhabilitation dans la façon bruyante dont a été célébré, l'an passé, le centenaire de sa naissance. Et de cette réhabilitation il faut laisser tout l'honneur aux travaux, qui l'ont préparée, de MM. Arbes, Masaryk, Flajshans, Arne Novak, Krejci, Jaroslav Vlcek, F. X. Salda, et du Polonais Marian Zdiechovski. Et puis peut-

être que notre indulgence est devenue plus grande pour les défaillances de la chair. Il y a une fille séduite dans l'œuvre comme dans la vie de l'auteur de *Mai*, et cela peut expliquer — pour l'époque — bien des choses. Dans *Mai*, poème lyrique en quatre parties, avec deux intermezzos, l'homme qui a séduit la fiancée du héros est le propre père de celui-ci. Le fils n'hésitera donc pas à tuer son père, ce qui est bien dans la donnée romantique. Pour lui-même, l'amant de Lori fut moins cruel ; mais Lori, Elvire de cette sorte « qui ne sait donner que son corps », se chargea de lui rendre lamentables les dernières années de sa courte existence. Il y a dans le roman de cette vie de poète un côté, inhérent au vieux Prague, d'idylle bourgeoise, qui forme un accord dissonant, tout ce qu'il y a de plus typique, avec les alternatives de douceur attendrie et de résignation ferme de son œuvre. La vie du poète n'est pas dans l'œuvre et cependant, seule, elle en explique les contrastes et des incohérences, qu'il était beaucoup trop vite fait de mettre sur le compte du romantisme. M. Krejci a très bien dit de Macha : « Ce qui constitue sa personnalité, autant celle qui vécut que celle que l'œuvre perpétue, c'est l'identification du poète et de l'amant... Il fut le poète de l'amour en ce sens qu'il l'envisage et le chante comme une force abstraite et une puissance fatale. Et ce qu'il exprime, c'est le sentiment résulté de sa déception à l'heure où il se libère de son étreinte... Parmi les femmes de sa poésie il n'y en a pas une seule qui ait plus l'air de vivre et fasse plus croire à du roman réellement vécu que cette Marinka, fille mourante d'un mendiant pragois, sentimentale hallucination, qu'effleure vaguement la poésie de la tuberculose... Tout de même l'amour fut dans sa vie la force animatrice et vivifiante, puisqu'il l'a contraint à fouiller jusqu'au fond de son âme pour exprimer cette triste musique, mots, tableaux, harmonie de vers, qu'on n'avait encore jamais entendue dans la langue tchèque avant lui, et qui fait sa gloire. » M. F. X. Salda, dans sa revue *Novinà*, résume synthétiquement, à sa manière, l'état de la question. L'œuvre de Macha fut grosse de promesses, mais n'est qu'un début. C'est à la génération actuelle de commencer à faire le départ de ce qui ne pouvait convenir aux contemporains et de s'assimiler ce à quoi elle a goût. Et elle a de quoi choisir, puisqu'il faut considérer, chez un tel poète, le conflit d'éléments aussi divers que ceux-ci : « romantisme avec réalisme, musicalité sentimentale avec dur nihilisme métaphysique, grandeur et petitesse, originalité et banalité, brutalité avec tendresse, force et faiblesse, cynisme et enthousiasme, chaleur et glace, une confiance et une naïveté d'enfant avec des raffinements de vieillard, harmonie et dissonance », etc., etc.

Les deux plus belles manières de célébrer Macha ont été celles de l'éditeur Topic, puis du groupe littéraire qui, justement, s'appelle *Mai*,

du titre du poème. Cette société en a réédité le fac-similé de l'édition originale, aujourd'hui introuvable, en y ajoutant les plus typiques critiques de l'époque et deux vues du rocher et du lac, voisins de Bezdez, où l'héroïne Jarmila met fin à ses jours. M. Topic, sous le titre de *la Femme et l'Amour dans la poésie de Macha*, a donné à cette poésie la brillante parure du commentaire *peint*, en une série de tableaux très colorés, par le grand et bouillant artiste Aloys Kalvoda. Ces fantaisies d'un paysagiste moderne sur un thème sentimental, avec costumes Louis-Philippe, m'ont fait penser aux variations de Brahms sur le choral Saint-Antoine de Haydn. Comme celles-ci, elles sont, artistiquement, du plus savoureux anachronisme.

— Le drame en 5 actes des frères Mrstik, *Marysa*, qui en est à sa septième édition, donne une forme morave, qui pourrait bien être définitive, au thème campagnard de partout, l'avarice des parents qui, ayant voulu marier richement leur fille contre son gré, la conduisent au malheur et au crime. Ici on est d'abord débarrassé de Francek, l'amoureux pauvre, par le service militaire ; mais ce n'en est que pis à son retour. Il conjure bientôt Marysa de se laisser enlever ; en vain. A peine est-il sorti que, cette fois, croyant le trouver, survient Vavra le mari. Scène violente et brève. Vavra décroche son fusil, sort. Une détonation. L'on entend le rire de Francek qui échappe. De ce coup, Marysa est décidée à fuir avec son amant. Vavra cependant annonce que ce qui a raté une première fois réussira une seconde. Sa femme lui répond avec fermeté : « Non, pour ce qui est de ça... Je suis encore là, moi ! » Suit un cinquième acte de toute beauté. Dehors on bat le blé. Marysa prépare du café et y met rapidement du poison « comme pour un rat ». Vavra rentre, boit, justement avec des paroles qui cherchent la réconciliation, retourne au travail. Silence dans la chambre. Dehors les fleaux battent. Mimique effroyable de la jeune femme qui, les mains levées, se tourne vers le crucifix : « Lui seul l'a voulu ! » Subitement, les fléaux cessent de battre. La servante accourt. « Le maître est mal... » Marysa ne bouge. La servante la regarde avec un drôle d'air... Rumeur au dehors. Par la porte, restée ouverte, on voit apparaître les moissonneurs et, du cadavre, seulement les bottes horizontales... Cependant qu'une vieille, à la vue de Marysa toujours adossée au mur, pâle et inerte, comprend tout : « Tu l'as empoisonné, malheureuse ! » — Elle, d'une voix blanche, consent : « Empoisonné. »

Si le langage donne à la pièce « son grand charme de bon vieux drap paysan saturé de romarin » (Janko Cadra), ce n'est pourtant pas à lui seul que revient tout le mérite d'un parfait tableau de mœurs moraves slovaques. Ce n'est pas pour rien que les deux excellents romanciers vivent, depuis des années, dans le village même de

leur drame, et il faut connaître soi-même le pays, les caractères et manières d'être des habitants pour apprécier à quel point chaque geste et chaque accent sont exacts et pour jouir d'une simple indication de jeu de scène. Nulle exagération. Tout est saisissant de simplicité et de naturel. Le premier acte, départ des recrues et marchandage de la jeune fille entre son père et son futur mari, et le quatrième, celui du coup de fusil, sont bourrés de chansons populaires et montrent en germe le bel opéra national que quelque Janacek ou Nesvera ne peut manquer de tirer de ce vrai chef-d'œuvre, qu'on aimerait comparer à tel drame provençal d'Aubanel ou de Daudet.

— Encore qu'il se défende de toute prétention à la littérature, et justement à cause de cela, quel conteur charmant que le Slovaque Martin Kukucin (prononcer : *Coucoutchine*). Ce nom est le pseudonyme du médecin Matei Bencur qui passa une partie de son existence en Dalmatie et qui, depuis 1907, est dans l'Amérique du Sud. Le premier volume de ses œuvres vient de paraître à Turciansky Svaty Martin, le centre littéraire slovaque. Les récits dont il se compose sont l'expression spontanée de tels souvenirs, ou la rédaction toute chaude de scènes qui ont ému ou diverti un homme de cœur, d'esprit et d'observation. Les adieux au village et le départ du pauvre Matko-Rafikovie, qui s'en va apprendre un métier; la passion du pauvre nabot gardeur d'oies, Ondrai Machula, à qui une belle fille a fait croire qu'elle l'aimait et qui peut-être devient incendiaire malgré lui ; *l'Eau calme*, de 1892 ; *la Mort de l'oncle de Chocholov* sont des pages où l'on retrouve la saveur même du pays slovaque. Pour nous, c'est tout dire. Pour nos lecteurs, hélas! rien. Mais nous reviendrons plus amplement sur cette œuvre avant peu. Le second volume en est déjà annoncé.

— Sous le titre un peu ambitieux : *les Victoires que l'on n'a pas remportées*, qui fait trop penser à celui, superbe, de d'Annunzio, pour des œuvres d'une autre envergure, Mme Bozena Benesova a réuni trois histoires bourgeoises d'un charme gris, mélancolique et provincial, de ces histoires comme il en arrive tous les jours partout, mais où tout l'art réside dans la discrétion, avec laquelle se laissent deviner autant la plainte que la compassion et dans l'exacte adaptation du décor à des existences, ternes et désenchantées. Celles-ci le sont tantôt pour avoir eu peur d'un acte énergique, tantôt pour en avoir risqué un de vengeance et de coquetterie. Ici la passivité de deux sœurs se soumet à des mariages de hasard ; là une jeune fille décourage le semi-repentir d'un viveur, qu'elle a jadis aimé en vain et qui lui revient pour faire une fin. Abasourdi d'être éconduit, lui l'irrésistible, il se suicide... Le tragique quotidien de pareilles situations, senti par une femme délicate et sincère, n'engendrera peut-être

pas de compositions grandioses, mais non plus de pages médiocres. Et l'on a si bien la sensation que la vie et les intérieurs doivent être ainsi dans les petites villes de Bohême et de Moravie !

— M. Antonin Schulz, archiviste, publie, sous le titre *les Nobles-vice-chambellans et juges auliques de Leurs Majestés les reines de Bohème*, les lettres officielles les plus intéressantes de ceux-ci, depuis 1561 à 1786. Leur charge ne fut abolie qu'en 1848. Ces administrateurs royaux avaient à se mêler, à proprement parler, de tout, depuis exiger que les personnages d'Etat connussent la langue tchèque jusqu'à réclamer aux fiefs l'envoi de faisans et gibier pour les fêtes de Noël, de Pâques et du couronnement de Leurs Majestés ; depuis libérer les personnes emprisonnées trop sévèrement jusqu'à légiférer sur l'élève des brebis ; depuis interdire la vente des bêtes crevées aux juifs pour un morceau de pain, jusqu'à surveiller la chambre royale. On comprend l'intérêt de ces lettres, les tchèques données en original, les allemandes en traduction tchèque, allégée des lourdes et interminables périodes et formules de majesté. Ici on accorde des restaurations d'églises ; là on pourvoit à ce que les enfants n'aient pas froid à l'école ; à ce que les conseillers municipaux portent au conseil des manteaux noirs ; à ce que les communes achètent des pompes ; à ce que le « roi des mendiants » se tienne comme toujours, avec son fusil de fer blanc, à la porte des églises pour y rassembler les aumônes. Comme je recommande aux anciennes petites villes qui n'ont pas encore succombé à la maladie de détruire leurs remparts, la lettre de Jan, comte de Sternberg, du 27 février 1774, concertant la sauvegarde des enceintes de villes fortifiées, « qui non seulement sont là pour la sûreté, mais aussi pour l'embellissement. » Et il fait appel « au patriotisme et à la clairvoyance des magistrats. Et toute une vie d'autrefois s'évoque ainsi par pièces et morceaux ; toute une poésie se dégage de cet heureux choix de documents d'archives. Oh ! comme de tels livres sont favorables à ces rêveries, à ces vrais voyages dans le passé, qui consolent de tant de faux modernisme, d'affectations et mascarades artistiques, en même temps qu'ils redressent tant de mensonges historiques !

WILLIAM RITTER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Le Véritable Almanach du merveilleux ; Leclerc. 1 »

Histoire

E. Lebègue : *Thouret* ; Alcan. 7 »

Camille Piton : *Paris sous Louis XV, Rapports des Inspecteurs de police au Roi*, IIe série ; « Mercure de France ». 3 50

Marquis de Saint-Maurice : *Lettres sur la Cour de Louis XIV* ; Calmann-Lévy. 7 50

Michel Sokolnicki : *Les Origines de l'Emigration polonaise en France* ; Alcan. » »

R. Van Marle : *Un Chancelier de France sous Charles VI. Henri de Marle;* Champion. 2 50
Les Origines diplomatiques de la Guerre de 1870-1871, rec. de docum. publiés par le ministère des Affaires Etrangères ; III ; Ficker. » »

Littérature

Henri Guy : *Histoire de la Poésie française au XVIe siècle. I. L'Ecole des rhétoriciens ;* Champion. 10 »
Maurice Maeterlinck : *Morceaux choisis*, introd. par Mme G. Leblanc ; Nelson. 1 25
Gabriel Maugain : *L'Italie dans quelques publications de Jésuites français ;* Champion. 1 50
Edouard Maynial : *Casanova et son temps ;* « Mercure de France ». 3 50
Camille Pitolet : *Sur la Destinée de quelques manuscrits anciens. Contribution à l'histoire de Fabri de Peiresc ;* Champion. » 50

Poésie

Nicolas Benjamin : *Les Deux Règnes ;* « Les Rubriques nouvelles ». 2 »
Félix Colomb : *L'Ecrin ;* Lemerre. 3 »
F. Colomb : *Les Combats ;* Lemerre. 3 50
Emilia Cuchet-Albaret : *Les Fuseaux d'Ivoire ;* Payot. » »
Thomas Maisonneuve : *Aquarelles Provençales et Pointes sèches bretonnes ;* Maison du Livre. » »

Questions coloniales.

E. Vandervelde : *La Belgique et le Congo ;* Alcan. » »

Roman

Mme Louis Hourticq : *Les plus beaux contes de tous les pays*, avec 48 grav. en couleurs ; Hachette. 15 »
Yves Le Febvre : *Sur la pente sauvage de l'Arez ;* Ficker. » »
Blanche Sari-Fiégier : *Pages d'Amour et d'Humour ;* Ficker. 3 50
P. Wolff : *Sacré Léonce ;* Flammarion. » 95

Sciences

Dr W. C. de Sermyn : *Contribution à l'étude de certaines facultés cérébrales méconnues ;* Alcan. » »

Sociologie

Ch. Gaussem : *Fatalité politique religieuse et sociale ;* Cadillac, Imprim. Laburthe. 2 50
Tricard : *Le Salut de la République ;* Soc. franç. d'imprim. 3 50

Voyages

René Delaporte : *Ceylan ;* Larose. 3 50
Robert Hénard : *Les Jardins et les Squares ;* Laurens. » »
P. Walle : *Au Brésil. Du Rio São Francisco à l'Amazone ;* Guilmoto. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Georges Izambard. — Le monument de Paul Verlaine. — Les femmes et le latin. — Le millénaire normand. — Le sous-sol parisien. — Prix littéraires. — Tout vient à point...— Un journal de mode masculine. — Les Chanteurs de la Renaissance. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Georges Izambard.

A monsieur Alfred Vallette, directeur du « Mercure de France ».

Neuilly, 7 janvier 1910.

Monsieur le Directeur,

Il plaît à M. Berrichon de substituer une chicane de mots à une discus-

sion plus sérieuse. Par exemple, il tient beaucoup à ce que le mot « une pucelle » s'applique à Bayard. Suivant son procédé familier, il impute cette sottise à Rimbaud... Rimbaud ne réclamera pas, Bayard non plus : faisons comme eux.

J'avais dit que *le Cœur Volé* était une pièce antérieure à la Commune, au Rimbaud de la Commune et de la caserne de Babylone. Mon contradicteur ferme les yeux pour ne pas le voir : cela dérange une glose fantastique dont il s'est entêté. J'en suis fâché pour sa glose, mais je maintiens mon affirmation et je cite mon texte : « Je serai un travailleur, c'est l'idée « qui me retient quand les colères folles me poussent vers la bataille de « Paris où tant de travailleurs meurent pourtant encore *tandis que je vous* « *écris* ». Rimbaud m'écrit cela le 13 mai. Donc, tandis que la Commune sévissait déjà à Paris depuis sept semaines, Rimbaud, lui, était encore à Charleville à cette date; donc les vers qu'il m'envoyait de là ne contenaient pas, ne pouvaient pas contenir — déjà! — une description anticipée de la caserne de Babylone. N'est-ce pas ce qu'il fallait démontrer?

Mon contradicteur a eu l'amabilité de remettre au jour des triolets de moi et des fragments d'articles. Mais il en prend texte pour me dénoncer comme coupable... de ne pas aimer Rimbaud à sa façon. A la bonne heure! Voilà une constatation qui m'enchante et dont je lui rends grâce. Rimbaud, moins ombrageux, trouva mon pastiche très amusant. D'ailleurs, Verlaine non plus ne raffolait pas du *Cœur Volé* malgré la superbe virtuosité de la facture. Or, j'avais traduit franchement mon impression à Rimbaud comme Verlaine plus tard me dit la sienne; nous ne pensions pas que l'amitié nous interdît le droit de sélection, ni même le plus amical des devoirs, celui de la critique. Mais M. Paterne est un cerbère vigilant, et qui aboie beaucoup... C'est ainsi que, pour avoir traité de façon incidemment sévère le « protégé » de Monsieur Paterne, M. Remy de Gourmont lui-même s'est vu proprement qualifier d' « assis ». Par qui? par le haut penseur qu'est Monsieur Paterne.

Moi, il m'appelle seulement « pourvoyeur de la préface Genonceaux » et me parle à mots couverts d'une « semonce » écrite à ce propos par Madame Rimbaud mère. Qu'est-ce que cette nouvelle charade? Je n'ai jamais connu, jamais vu, jamais entrevu âme qui vive du nom de Genonceaux.

Sans doute, j'ai été de tout temps l'obligeant fournisseur — en style amène « le pourvoyeur » — de ceux qui ont fait appel à mes souvenirs sur Rimbaud, depuis le glorieux Verlaine jusqu'au trop glorieux Berrichon : « Je serais encore bien plus heureux de vous connaître personnellement, m'écrivait ce dernier le 24 juin 1898, et de causer un peu avec vous des années de collège du poète mort... » Est-ce à dire que je sois responsable ou solidaire des absurdités qu'il accumule un jour sur Rimbaud, un autre jour sur moi? Non, non, non, je suis responsable de ce que je signe et l'on voit assez que je ne commets pas à d'autres le soin d'exprimer ce que je pense.

Si donc Madame Rimbaud mère a écrit des choses à quelqu'un en 1891, c'est son affaire et non la mienne. En revanche j'ai retrouvé d'elle les lettres qu'elle m'a adressées en 1870. Ce sont de curieux autographes qu'il serait sans doute fort intéressant de faire connaître au public, pour montrer ce

que valent certaines allégations, certains démentis émanant de la Maison Berrichon.

Je ne voudrais pas éterniser — et dans une grande revue littéraire comme la vôtre — une polémique de chef-lieu de canton, mais tant que Monsieur Berrichon s'obstinera à altérer la vérité en ce qui me concerne, je serai pourtant bien forcé de lui répondre.

Agréez, je vous prie, monsieur le Directeur, mes salutations bien empressées.

GEORGES IZAMBARD.

§

Le Monument de Paul Verlaine. — Nous aurions voulu indiquer aujourd'hui la date de l'inauguration du monument, mais cette date est nécessairement subordonnée à celle de la décision officielle relative à l'emplacement et qui n'est pas encore parvenue au Comité. Voici, en attendant, l'état de la souscription (1) :

1910		
4 octobre	M. Lamorte (p. *Vers et Prose*).......	10 »
4 —	M. Sotiris Skipis (p. *Vers et Prose*)..	5 »
15 —	Liste de M. Grautoff :	
	M. Wygodzinski..................	5 »
	M. Zimmermann..................	3 »
	M. Kœpke.......................	3 »
	Mme Von Branchitsch..............	5 »
	Mme Grautoff....................	2 »
	M. Troost.......................	5 »
	M. Veil.........................	5 »
	M. Danzer.......................	2 »
	M. Baur.........................	2 »
	M. Butsch.......................	5 »
	M. Niemeyer.....................	2 »
	M. Mayer........................	5 »
	M. Becker.......................	10 »
	M. Braun........................	2 »
	M. Pechmann.....................	2 »
23 —	M. Saint-Pol-Roux................	50 »
4 novembre	M. Maurice Lasfargues.............	10 »
5 —	Mme Kuchlbacher..................	35 »
5 —	*Mme C. L........................	20 »
30 —	M. J.-W. Bienstock................	35 »
		223 »
Conseil Général de la Seine	....	200 »
M. A. Messein, éditeur : produit des souscriptions au volume *Hommage à Verlaine* (à la date du 9 janvier 1911)	....	423.05
Report des listes précédentes	....	4.640 »
	Total	5.486.05

(1) Voy. *Mercure de France*, 16 juin et 16 octobre 1910. — Les souscripteurs dont le nom est précédé d'une astérisque ne participent point aux attributions des œuvres, objets d'art et ouvrages offerts à l'œuvre du monument.

L'*Hommage à Verlaine* est un beau volume in-4° couronne de 320 pages tiré sur alfa vergé, signé de soixante-six poètes, et orné d'un frontispice en héliogravure représentant le monument Verlaine, œuvre du sculpteur de Niederhausern-Rodo. Son éditeur, M. A. Messein, 19, quai Saint-Michel, verse intégralement dans la Caisse du Comité le produit des souscriptions à cet ouvrage. La souscription est au minimum de 5 francs. On se procure également *l'Hommage à Verlaine* au *Mercure de France.*

La « souscription avec primes », ouverte dans notre livraison du 16 juin (et de laquelle, bien entendu, la souscription au volume *Hommage à Verlaine* est tout à fait indépendante) a été clôturée règlementairement le 30 novembre, et les souscripteurs vont être invités à choisir les œuvres et objets d'art selon le mode qui a été indiqué et que nous rappellerons en temps utile. Mais la souscription générale reste ouverte, et les sommes sont reçues au *Mercure de France* et à *Vers et Prose.*

§

Les femmes et le latin. — Au moment où les nouvelles générations se détournent peu à peu du latin dans les lycées de garçons, la langue morte discréditée auprès de la jeunesse masculine fait en revanche des adeptes chaque jour plus nombreuses dans les établissements de jeunes filles.

C'est au point que, sur la demande de beaucoup d'élèves et de familles, des cours supplémentaires de latin sont faits aux lycéennes par des professeurs de lycées de garçons ou de l'enseignement supérieur (cette matière ne figurant pas dans les programmes). Plusieurs lycées de jeunes filles de Paris, ceux de Lille et de Bordeaux, ont déjà organisé une préparation régulière au baccalauréat, section latin-langues vivantes. Car le diplôme d'études secondaires des jeunes filles a peu de lustre auprès des familles, tandis que le baccalauréat masculin, surtout avec latin, exerce un prestige infiniment supérieur.

Le personnel féminin des lycées de jeunes filles demande que cette situation soit régularisée, que le latin soit inscrit dans les programmes (où il figurait, à titre facultatif, avant 1897), et que les agrégées et licenciées déjà nombreuses soient autorisées à donner cet enseignement dans leurs propres lycées à la place de leurs collègues des lycées de garçons.

On fait remarquer le zèle que les lycéennes apportent à l'étude du latin et qui contraste avec l'apathie des lycéens de cinquième et de sixième : en deux ou trois ans de préparation, elles sont plus fortes que leurs frères qui ont passé six ans sur les versions et les thèmes, et elles enlèvent leur « bachot » de haute lutte.

L'engouement féminin pour le latin est tel que Mlle Bastoul, professeur au lycée de Toulouse, a pu écrire récemment dans une revue pédagogique : « Non seulement nous accueillerions volontiers le latin, mais nous aimerions à penser que plus tard, lorsque des préoccupations trop exclusivement pratiques l'auront banni du reste de l'enseignement, il pourrait trouver un refuge dans nos lycées et collèges, derniers et inévitables asiles de la culture libre et désintéressée. »

§

Le millénaire normand. — De grandes fêtes seront célébrées à Rouen, du 6 au 16 juin 1911, pour célébrer le millénaire de la fondation du duché

de Normandie, et commémorer les hauts faits des Normands au cours de l'histoire de France.

On sait que, par le traité de Saint-Clair-sur-Epte, en 911, Charles-le-Simple mit fin aux incursions des Northmans, en accordant à leur chef Hrolf (Rollon), à condition de l'hommage, la partie de la Neustrie voisine de la mer, qui reçut depuis lors le nom de Normandie, et où les nomades scandinaves étaient déjà installés. Le traité lui accordait également la Bretagne, indépendante de fait des Carolingiens, mais que les ducs de Normandie ne songèrent jamais à occuper ni à revendiquer.

L'année suivante, Rollon se fit baptiser à Rouen et rendit hommage au roi. La légende ne tarda pas à s'emparer du premier duc de Normandie. Les récits populaires le représentèrent comme une sorte de géant qui ne trouvait pas de cheval assez grand pour le porter ; on connaît l'épisode de l'hommage — Rollon portant le pied du roi à sa bouche et renversant son suzerain au lieu de s'agenouiller devant lui, — et celui du bracelet d'or suspendu dans la forêt par le duc pour prouver l'honnêteté de ses sujets.

Au cours des fêtes, le Congrès du Millénaire normand se tiendra à Rouen du 6 au 10 juin, sous la présidence d'honneur de M. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris (et originaire de Normandie). Il comprendra cinq sections : Littérature normande ancienne et moderne ; Archéologie normande et Beaux-Arts ; Histoire et géographie de la Normandie ; Histoire du droit normand ; Sciences naturelles et sciences médicales.

C'est là une intéressante manifestation de régionalisme.

§

Le sous-sol parisien. — Les excavations pratiquées depuis quelque temps entre la rue d'Ulm et la rue Saint-Jacques, en vue de la construction de l'Institut de physique et de chimie (annexe de la Sorbonne) ont amené un certain nombre de découvertes archéologiques intéressantes.

La plus caractéristique est celle d'une batterie de dix pesons gallo-romains, extraits d'un ancien puits au milieu de nombreux décombres.

Ces pesons, qui ont la forme de troncs de pyramide quadrangulaires, en pierre ou en brique, et perforés d'un trou pour permettre leur suspension, servaient aux tisserands pour tendre les fils de leurs métiers. Il s'agit évidemment, dans le cas actuel, d'un vieux métier hors d'usage qui a été jeté dans le puits par son dernier possesseur.

Par les soins du service des fouilles de la Ville de Paris, on a procédé sur les lieux à une reconstitution du métier de tisserand gallo-romain, et on a photographié l'appareil improvisé avec le cadre, les fils, — et les poids, seuls authentiques. Les pesons ont été envoyés ensuite au musée Carnavalet.

Les archéologues parisiens attendent impatiemment la mise à l'alignement du haut de la rue Saint-Jacques, qui aura lieu incessamment. On sait que cette rue unit l'ancien tracé de la voie romaine de Lutèce à Genabum qui, à cet endroit, longeait une nécropole païenne très importante, désaffectée vers le début du quatrième siècle. Le lieu est propice aux découvertes, étant donnés les objets de toute nature que les Gallo-Romains mettaient dans les tombes.

§

Prix littéraires. — Le prix des quarante-cinq a été attribué à M. Edmond Gojon, pour son livre de poèmes *le Visage penché.*

§

Tout vient à point... — Nous avons trouvé dans un lot de vieux papiers la lettre suivante :

A Monsieur
Monsieur Lacombe, libraire rue Christine, commis
pour le recouvrement du *Mercure*
à Paris.

Monsieur,

La maladie de notre auguste monarque, qui a plongé dans la douleur tous ses peuples, a donné lieu à la pièce de vers que je vous envoye. Si vous les jugés dignes d'être insérés dans le *Mercure*, ils vous devront le jour. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.
SALMON.

Nancy, ce 10 may 1774.

PRIÈRE POUR LE ROY
traduite de l'hébreu

Entends nos cris, Seigneur, sois touché de nos larmes,
Suspends ! hélas, suspends ta vengeance et tes coups,
Epargne notre Roy, dissipes nos allarmes,
et que nous soyons seuls l'objet de ton courroux.

Aux dépens de nos jours conserves notre Père,
Louis est ton image : il fait notre bonheur.
Eloigne du danger une tête si chère
Et tu seras pour nous un Dieu consolateur.

Tu donnas aux Français dans un tems de clémence
Ce monarque chéri, ce modèle des Roys,
La gloire, le soutien des lys et de la France,
Le fléau des méchans et le vengeur des loys.

Tremblerons-nous toujours pour sa personne auguste ?
Deux fois n'a-t-on pas vu tout son peuple éploré
Aux pieds de tes autels dans sa douleur trop juste
T'implorer pour les jours de ce prince adoré ?

Ranimes, Dieu puissant, une si belle vie,
Prolonges-en le cours ; daignes rendre à nos vœux
Louis le bien-aimé, l'amour de la patrie.
Qu'il soit encor l'espoir de nos derniers neveux.

Ce n'est pas excellent. Mais en publiant cette poésie cent trente-six ans après son envoi au *Mercure*, nous avons voulu à la fois réjouir les mânes de M. Salmon et enseigner la patience aux poètes.

§

Un Journal de Mode masculine, telle est la curieuse idée que vient d'avoir M. Louis Thomas. On entend bien qu'il ne s'agit pas d'un journal technique, s'adressant exclusivement aux tailleurs, et parlant de coupe et de métrage, mais d'une feuille renseignant avec précision sur les variations incessantes et parfois presque imperceptibles du vêtement masculin. *La Mode masculine* paraîtra tous les samedis, à dater de la mi-janvier.

§

Les chanteurs de la Renaissance. — La société les Chanteurs de la Renaissance donnera son concert annuel le mardi 24 janvier, à 9 heures du soir, Salle Erard.

Le pianiste Victor Gille et Miguel Llobet, le guitariste de la Cour Royale d'Espagne, prêteront leur concours à cette solennité artistique, dont le programme comprend des pièces chorales de Costeley, Fevin, Claude le Jeune, Nanini, Palestrina, Passereau, Sermisy.

La Version originale de la célèbre « Bataille de Marignan », de Janequin terminera ce concert, qui sera dirigé par M. Henry Expert, directeur-fondateur de la Société.

§

Publications du « Mercure de France ».

CASANOVA ET SON TEMPS, par Edouard Maynial. Vol. in-18, 3.50.

PARIS SOUS LOUIS XV, *Rapports des inspecteurs de police au Roi*, annotés par Camille Piton. 3e série. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Un inspecteur de la Sûreté nous confie que ce nouvel auxiliaire des recherche [le cinématographe] serait bon si, au moment de l'arrestation d'un individu, on le photographiait à l'aide d'un cinématographe, tout comme les procédés de photographie employés par l'anthropométrie. Dans ces conditions, le film de l'individu ainsi pris sur toutes les coutures pourrait être reproduit et projeté en France et à l'étranger. Présenté au public dans des séances de cinématographe, on recueillerait peut-être de précieuses indications qui pourraient aider à la recherche du criminel. — *La Patrie*, 27 décembre.

Sur la route de Dol au Vivier, un charretier, dont les chevaux furent effrayés par le train à un passage à niveau, a été projeté dans un ruisseau, qui habituellement est à sec. Quand on a pu lui porter secours, il était trop tard. Le malheureux était marié depuis huit jours. — *Le Temps*, 15 décembre.

Nous traversons un clair-obscur qui n'est ni le jour ni la nuit. — *L'Eclair*, 5 janvier.

Le 20 mai dernier, Mme Marie Raynaud, qui était sur le point d'être abandonnée par son mari, le suivit jusqu'à la gare Saint-Lazare. Là, comme une jeune femme s'approchait de son époux, elle lui jeta à la figure le contenu d'un bol de vitriol. La malheureuse fut si grièvement blessée qu'elle dut subir une opération. Mais sous l'influence du chloroforme, elle succomba. La dixième chambre correctionnelle, devant laquelle elle comparaissait hier, tenant compte des regrets qu'elle a manifestés à l'audience, et des bons renseignements fournis sur son compte, ne l'a condamnée qu'à deux ans de prison avec sursis. — *Gil-Blas*, 16 novembre.

Coquilles et cocasseries.

RENSEIGNEMENTS UTILES. Demain = Circoncision. — *Figaro*, 31 décembre.

HOTEL-PENSION RÉGINA BRISTOL, **très léger, fin, aromatique**, ne trouble pas le sommeil et facilite la digestion. — *Gazette de Lausanne*, annonces, 2 novembre.

Serait-ce donc le petit Matrice [Rostand] qui fait les vers de sa maman ? — Reims, *l'Eclaireur de l'Est*, 1er janvier.

Il lui adresse toujours de belles hyperdulies indécises et de fréquentes effusions éjaculatoires. — *Le Matin*, 2 janvier.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

PIERRE LOUŸS

LE VERBE AIMER

PAR

ALBERT MOCKEL

MAURICE DU PLESSYS, CHARLES VAN LERBERGHE
SAINT-POL-ROUX, REMY DE GOURMONT
JEAN MORÉAS, ÉMILE GODEFROY

ESTES ET OPINIONS DU Dr FAUSTROLL, PATAPHYSICIEN

PAR

ALFRED JARRY

JULIEN OCHSÉ, VERNON LEE
NICOLAS BEAUDUIN, HENRI MAHAUT
FERNAND DIVOIRE, ALEXANDRE MERCEREAU
PAUL FORT

Notes PAR T. DE VISAN, LOUIS MANDIN, ANDRÉ SALMON, A. M.

TOME XXIII — *Sixième année*

OCTOBRE NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1910

15, RUE RACINE, PARIS (VIe)

Dépositaire général : E. FIGUIÈRE, Éditeur, 7, rue Corneille

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

BULLETIN FINANCIER

.'année a commencé pour le marché français avec des tendances meilleures. Le 3 o/o e, sur la dernière quinzaine, de 97,15 à 97,57. Les fonds russes gardent leur fer- : le 3 o/o 1891 à 84,45, le 3 o/o 1896 à 84,20, le 5 o/o 1906 à 105,85, le 4 1/2 o/o) à 104,75. Le Turc unifié s'avance à 93,40 tandis que l'Extérieure espagnole recule ,05.

Si maintenant nous comparons la situation au début de cette année avec la situation lébut de l'année dernière, nous pouvons faire quelques remarques intéressantes.

Notons d'abord qu'il y a un an la rente française dépassait le cours de 99 fr. Elle a subi un fléchissement appréciable, qui résulte de l'incertitude où nous laisse la poli- e intérieure du gouvernement. Le même sort atteint les Consolidés Anglais, qui sont bés au-dessous de 79 fr. à la suite des élections indécises qui viennent d'avoir lieu. contraire, les fonds russes ont pris une importante avance sur l'an passé, grâce à la tique calme, prudente et énergique du tzar et de son gouvernement.

Dans le compartiment des autres valeurs, nous pouvons enregistrer quelques obser- ons.

Constatons d'abord une baisse sensible sur les actions des chemins de fer : présente- it le Lyon cote 1.193 fr. au lieu de 1.322 fr. l'année dernière, l'Est 890 au lieu de , le Nord 1.570 au lieu de 1.751, l'Orléans 1.325 au lieu de 1.428, le Midi 1.105 au de 1.174. La grève des cheminots et leur mentalité actuelle suffisent à expliquer ces tes.

Constatons ensuite la progression constante des Etablissements financiers, surtout du dit Lyonnais qui passe de 1.378 à 1.490, du Comptoir d'Escompte qui passe de 792 à , de la Banque de Paris et des Pays-Bas qui de 1.794 passe à 1.842, de la Société érale qui de 704 monte à 750, du Crédit Mobilier qui au cours actuel de 729 gagne s de 100 fr. sur l'année précédente.

Ce dernier établissement, dirigé par M. de Lapisse avec une habileté reconnue de s, montre en affaires une activité constante, C'est lui qui en ce moment émet 50.000 igations hypothécaires 5 o/o or de 500 fr. de la Compagnie du chemin de fer de Vic- ia à Minas. Ces obligations, qui rapportent 25 fr. par an nets de tous impôts brésiliens t offertes à 465 fr. dont 100 fr. payés le 9 janvier à la souscription et 365 fr. payables, 15 au 20 janvier courant.

Le Crédit Mobilier commence donc pour 1911 la série des affaires. On dit qu'elles ont nombreuses et quelques-unes importantes.

Le Masque d'Or.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.